LA
FAIBLESSE HUMAINE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

XI

Par ce jeudi pluvieux de février, tout eau et boue, Gabrielle ongeait mélancolique, dans sa chambre à coucher, un livre sur genoux. Elle n'avait plus revu André Varaise, et l'émoi de ur entretien imprévu au Louvre tombait. Ses scrupules, — ut-être alors excessifs, — s'émoussaient, rassurés. Un regret ul survivait. L'amitié de Varaise lui eût été douce, si elle ait pu s'y confier sans crainte ni arrière-pensée. Qu'il restât tourmenté, si vibrant, elle le déplorait, sans lui en trop vou-ir, touchée malgré elle par la fidélité d'un tel hommage! Ne n pouvoir pour lui, quelle tristesse!... Comme il devait être l par un jour pareil! Seule, ne l'était-elle pas aussi?... Ces uies ne finiraient donc jamais? Elle sentit le froid et l'aban-on.

Le timbre de la pendule lui rappela qu'elle devait conduire enfans à une matinée dansante chez la grosse Mme Ligones, ritable ménagère flamande. Miche, Charlette et Lou y retrou-raient la petite Juliane Hélyotte et les deux petits Comeau-rres, avec d'autres camarades aperçus dans des réunions

(1) *Copyright by* Plon-Nourrit.
(2) Voyez la *Revue* du 15 février et du 1er mars.

semblables au théâtre Fémina ou aux Guignols-Parties de Mme Givreuil? Elle les emmènerait ensuite embrasser « uncle Francis » surnommé par Charlette l'oncle Joujou. M. Wats avait repris sa vie de dilettante et de lettré dans son appartement du parc Monceau.

Mme Dopsent, qu'Odile achevait d'habiller, mit son chapeau, ajusta sa voilette et passa chez les enfans. La vieille Augustine, rappelée d'Hossegor en l'absence de Fraülein Busch, partie pour Magdebourg afin de soigner sa mère, achevait d'attifer Charlette toute frémissante d'impatience.

— Nous serons en retard, maman!

— Mais non, mon enfant.

Elle examina leurs vêtemens presque trop élégans, — on était loin de la rustique garde-robe d'Hossegor! — simples pourtant à côté des toilettes de princesse de Juliane, ou des complets de velours noir des petits Comeau-Pierres, leurs cols de point d'Angleterre à la Van-Dyck. Maintenant, elle contemplait leurs visages: celui de Miche moins ouvert, Charlette bien nerveuse, Lou toujours pâlotte. Ce n'étaient plus les bonnes figures rondes, les yeux clairs de là-bas. Moins surveillés, livrés à des influences étrangères, les enfans, échappant pendant leurs cours et leurs sorties au contrôle des parens, laissaient voir l'emprise d'une vie nouvelle, moins saine, moins régulière. Ils ne déjeunaient et ne dînaient plus à table. Comment eussent-ils sans inconvénient pu entendre tout ce qui s'y disait? A la Pierre Bleue, on ne tenait aucun propos devant eux qu'ils ne pussent saisir.

Charlette, qui ne s'était jamais souciée de ses robes, devenait très coquette, depuis que la petite Juliane lui avait dit, du même ton cavalier que sa mère: « Mais, ma chère, on ne porte plus ces jupes plissées. » Miche, autrefois expansif, parlait peu, écoutait et regardait beaucoup, d'un air de curiosité trouble que sa mère n'aimait pas.

Lou dépaysée, loin des bêtes et de la nature, semblait une pauvre petite âme qui s'ennuie.

Gabrielle soupira, attristée. Combien ses prévisions se justifiaient! Il ne fallait pourtant pas que les enfans souffrissent de cette vie-là. Rien de grave. Mais elle devrait y faire attention. Elle dit:

— Si je priais M. Duadic de vous accompagner?

Charlette sauta de joie, ce qui fit se piquer, à l'épingle qu'elle fixait à la ceinture, Augustine bougonne.

— La bonne idée, maman ! Il y a un siècle que nous avons vu notre précepteur !

Gabrielle alla trouver son mari. Un accès de goutte qui l'avait pris à l'improviste, — jamais il n'avait eu cela dans les Landes, — le retenait au logis, maussade.

— Veux-tu confier les enfans à Pierre Duadic cet après-midi? Je le prendrais avec nous.

— Pour ce qu'il me sert ! dit Maurice.

Elle mit ce mot injuste sur le compte de l'irritation causée par la douleur et l'amour-propre. Il avait un pied en pantoufle, étendu sur un tabouret, un châle sur les genoux. Un mot injuste, oui, car Duadic faisait sous la surveillance de Max Odel toute la correspondance, réponses, promesses, félicitations.

— Tu as mal ? demanda-t-elle affectueusement.

— Oh ! ça ira bien demain.

Et il ajouta, rageur :

— A-t-on idée? La goutte, à mon âge ! Prends le petit Duadic ; à ton aise.

Dans son ton perçait le secret dédain de l'homme de pensée pour l'homme de rêve, un peu de mauvaise humeur contre ce caractère si différent du sien, qui demeurait, malgré ses efforts, inadapté à ses fonctions actuelles.

— Veux-tu que je reste près de toi? Ma présence chez les Ligones n'est pas indispensable. Et tu es si rarement à la maison !

— Eh ! ma chère, ce n'est pas pour mon plaisir. D'ailleurs, j'ai un tas de travail ; vois ces paperasses. Va t'amuser, va.

— M'amuser? répéta Gabrielle d'un ton expressif.

— Amuser les enfans, si tu aimes mieux.

Elle était tout contre lui, elle mit la main sur son épaule et tendrement :

— Maurice, est-ce que ça te plaît tant, cette vie?

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Il me semble qu'elle ne te rend pas pleinement heureux. Tu essaies de t'étourdir.

— Voilà bien... où vois-tu que je m'étourdisse? Je suis occupé, très occupé. Et cela m'intéresse, me passionne ; oui, me passionne !

Il répéta ce mot sans élan. Il subissait depuis quelques jours une crise de dépression. Cette vie trépidante l'énervait : le malaise confus de se sentir pris à un engrenage de relations, d'actes qui ne le satisfaisaient pas entièrement, l'inquiétude de son bel équilibre mental rompu ; la peur de ces impulsions étrangères ou insoupçonnées de lui-même qui le portaient à convoiter les femmes, le luxe, les honneurs, si bien qu'il découvrait en lui un autre être, un intrus exigeant et d'âme inférieure.

Son air soucieux n'avait pas échappé à sa femme.

— Tu n'as pas d'ennuis?

— Pas le moindre. Tu le saurais.

— Le saurais-je vraiment ? Tu te confies moins à moi?

— Un reproche?

— Non, Maurice, un regret.

Il la regarda d'un air indécis, quoique affectueux :

— Je t'aime bien, ma pauvre amie. Il ne faut pas m'en vouloir; ma vie est pesante. Légère aussi, ajouta-t-il très vite, puisque je l'ai choisie. Allons, à ce soir! Et invite Wats à dîner bientôt.

Il lui baisa la main, galamment.

Et quand la porte se fut refermée derrière elle, il songea :

« Les malentendus !... » Et il s'avisa qu'il n'aimait pas la robe qu'elle avait mise. Le marron la vieillissait. Elle n'avait pas le goût de Ginette ou d'Alice, d'Alice surtout ; il pensa :

« Le mariage, oui, un mariage comme le nôtre, c'est-à-dire parfait, mais non excellent, — qui a dit cela, qu'il n'y a pas de mariage excellent? La Rochefoucauld, je crois, — quel poids lourd, tout de même! Cette fidélité à laquelle la femme tient comme une créancière inexorable! Cette mainmise perpétuelle, comme le Fisc sur le contribuable. Ah! ouf, respirer un peu, par momens! Cette pauvre Gabrielle!... Qu'y puis-je? Il faut bien dans le mariage qu'un des deux soit sacrifié parfois. »

Maurice estimait légitime que ce ne fût pas lui. De quoi souffrait tant Gabrielle, aussi bien? C'est vrai qu'elle semblait songeuse, absorbée depuis quelques semaines, éludant les visites, ne recevant chez elle qu'à contre-cœur. Bah !... L'idée qu'elle pût être troublée par des causes extérieures, une présence ou un souvenir obsédans, comme il l'était lui-même, ne lui vint pas. Il est entendu que la femme est suffisamment gardée par

son mari, ses enfans, son foyer. Tout cela doit remplir sa vie; tandis que l'homme... On frappait.

Max Odel entra; Dopsent le regarda avec sympathie. D'abord, il en avait voulu à Odel de lui avoir été presque imposé par Caldry. Puis la capacité de travail, l'intelligence souple de son secrétaire l'avaient gagné.

— Vous ne plaidez donc pas aujourd'hui?

Car Max Odel, avocat à la Cour, cumulait les plaidoiries, le journalisme et la Chambre.

— Affaire remise.

Il avait, avec sa mèche, son monocle, ses lèvres ironiques et sa face rasée, un air d'aplomb tranquille, de Bonaparte américain.

— Je ne suis pas content de *la Voix Publique*, dit Dopsent.

— Oui, ils ont saboté votre article et changé le titre.

— Ce sont des procédés un peu familiers, à mon goût. J'y mettrai bon ordre.

— La presse du jour, fit Odel, blasé. Quand vous aurez assez de Le Vigreux, vous entrerez à *l'Impartial*. Norique sera trop heureux de vous enlever à son ennemi.

Dopsent eut un geste de roi fatigué, qu'on sollicite:

— Que pensez-vous de Crapennes, au fait? *Ils* ont mis son portrait en première page.

Maurice aurait préféré y voir le sien.

— Sous celui du guillotiné de ce matin? Oui, on peut même s'y tromper. Eh bien! Crapennes est un homme d'avenir. Quel avenir? Faut voir. La grande fortune, la rosette et l'honnêteté finale? Ou le krach et la Cour d'assises?

— Diable, vous êtes rassurant! Moi qui...

— Je plaisante. Tant que Le Vigreux soutiendra Crapennes, tout ira bien. Robert-Macaire épaulé sur Bertrand.

— Vous avez un scepticisme terrible pour votre âge, Odel.

— J'ai vécu, dit le jeune homme, avec une autorité qui eût paru presque comique, si elle n'eût été un peu effrayante. J'ai vécu dans tous les milieux. La misère est une fameuse école. Je me suis juré de faire ma fortune.

— Comment vous y prendrez-vous?

Odel dit avec simplicité:

— Je serai député dans deux ans et sous-secrétaire d'État dans quatre.

— Vous êtes capable de réussir, dit Dopsent, pensif.

Le valet de chambre aux superbes favoris noirs vint lui parler à voix basse. Il eut un geste d'ennui :

— Faites entrer... et, se retournant vers Odel :

— Ma cousine Jacquil... Et j'attends quelqu'un ; Mme Comeau-Pierres... Dites-moi donc, Odel... Qu'en pensez-vous, de Mme Comeau-Pierres ?

— Je la connais peu, dit le secrétaire, circonspect. Je la tiens pour une nature d'élite.

Le visage de Dopsent s'éclaira de satisfaction :

— Ah ! vous trouvez ?...

— J'ajoute qu'elle est délicieuse.

— N'est-ce pas ?... Mon petit, si ma parente prenait racine...

— Je viendrais vous délivrer !

Mme Jacquil fit une entrée de circonstance, comme si elle s'attendait à trouver Maurice à l'agonie. Malgré l'affection qu'elle lui portait, comme cousin et comme médecin, l'idée que d'autres pouvaient souffrir ne lui était pas particulièrement désagréable. Elle le plaignit à l'excès :

— Je n'ai pas voulu partir pour Nice sans venir vous dire adieu, mon cher ami. J'avance mon départ. Paris me tue.

De fait, jaunie, le cou parcheminé, elle semblait avoir maigri encore. Elle prit un air éploré pour reprendre :

— Gabrielle est donc sortie ?

— Oui, avec les enfans. Mais elle ira vous dire adieu. Vous ne partez pas demain ?

— Si, demain soir.

Et après un silence :

— Mon cher Maurice !... murmura-t-elle d'un ton de condoléance funèbre.

Elle le regardait avec une insistance apitoyée telle qu'il se demanda : « Ai-je donc si mauvaise mine ? »

Elle répéta, plus concentrée :

— Mon cher Maurice !...

Et avec éclat :

— N'est-ce pas, ce sont des calomnies ?... Un si beau ménage. Je n'ai pas voulu le croire !...

— Quoi donc ? fit Maurice impatienté.

— Vous n'allez pas répudier Gabri, je veux dire : vous séparer d'elle ?...

— Êtes-vous folle? cria-t-il. Quel est l'âne bâté qui raconte de pareilles inepties?

— Oh! que je suis heureuse! fit-elle d'un ton pénétré. Il y a de méchantes gens... Non, non, tout est bien, mettez que je n'ai rien dit!

— Expliquez-vous, au contraire, je l'exige.

— A quoi bon? Je vois ce que c'est: dans les meilleurs ménages; eh! mon Dieu, de petites imprudences...

— Quoi? On incrimine ma conduite?...

— La vôtre? Non, Maurice, pas la vôtre. On vous déclare parfait, au contraire.

Dopsent, que la goutte juste à ce moment élançait, — aïe! l'orteil! — eut un brusque grondement de colère :

— Comment! c'est de Gabrielle qu'on ose parler? Qui d'abord? Que je lui casse la figure?

— Que vous êtes violent, Maurice! Vous pensez bien qu'il ne s'agit pas d'un homme. Propos de femmes! Et quelle importance y attribuer? Ah! que j'ai eu tort, dans mon affection pour vous, de venir vous tourmenter!...

— Qu'est-ce qu'on dit de Gabrielle? répéta-t-il avec obstination.

— Mais rien, rien de précis... Vous ne recevez plus André Varaise, n'est-ce pas?

— Varaise? fit Dopsent étonné. Non, il est en grand deuil. Nous ne l'avons pas revu. Pourquoi ne le recevrais-je pas? Nous avons été très liés.

— Voilà... fit la cousine d'un air fin... On prétendait que vous aviez quitté Paris autrefois pour arracher Gabrielle à une passion malheureuse, et que, de retour, celle-ci n'aurait pu revoir M. Varaise sans que ses sentimens renaissent...

— C'est une infamie, déclara Maurice outré. Une infamie! Et je vous trouve bien osée...

Il s'arrêta court : les millions à ménager. Raphaële Jacquil était une sotte. Oui, sans doute, plus sotte que méchante! Toute autre qu'elle, il l'eût mise à la porte! Mais l'héritage... Dopsent était honnête, se croyait désintéressé; mais quoi, il est des arrière-pensées si tristement humaines que nous les enfouissons tout au fond de nous. Il faut, pour les mettre au jour, une secousse aveuglante.

— Mon cher Maurice, fit Raphaële avec une dignité supé-

rieure, je suis votre aînée; ce n'est pas galant de me le rappeler en me manquant d'égards. Mon apitoiement sur vos peines était sincère.

— Mais quelles peines? Je n'ai aucune peine. Et si vous voulez savoir pourquoi j'avais emmené autrefois Gabrielle dans les Landes, c'est que c'est moi, oui, moi, qui l'avais trompée et qui avais à me faire pardonner.

— Mon pauvre ami... Alors il n'y a rien, rien de fâcheux entre Gabri et vous? Combien j'en suis aise! Non, non, ne me demandez pas qui m'a glissé ces horreurs... D'ailleurs, je l'ai rabrouée de la belle manière, je vous assure. Moi, douter de notre chère Gabrielle! Mais elle porte sa pureté sur le visage!

Il fut impossible à Dopsent de confesser M[me] Jacquil. Elle lui laissa en partant ce doute empoisonné. Qui, dans leurs relations communes, avait pu?... Des noms lui vinrent à l'esprit qu'il repoussa tour à tour. Non, c'était trop bête!

Il ricana :

« Et l'on accuse la province d'être potinière et méchante... »

Une portière se souleva sur un froufrou d'étoffes soyeuses. Une voix douce comme un sourire murmura :

— On peut entrer chez le malade?

C'était Alice Comeau-Pierres :

XII

Elle portait une robe délicieuse en cachemire Parme et paraissait fraîche comme au sortir du bain.

— Alors, ça ne va pas? demanda-t-elle gentiment.

— Oh! ce n'est rien, rien...

Et Maurice déguisa une grimace de douleur sous un sourire; humilié de rester infirme devant elle, et heureux de se sentir plaint. Il y avait tant de sympathie dans le regard de M[me] Comeau-Pierres!

— J'ai conduit Jacques et Louis chez M[me] Ligones, où j'irai les reprendre; et dès que j'ai pu, je me suis esquivée. Je ne devrais pas être ici, pourtant.

— Pourquoi cela? Votre *oui* au téléphone m'a fait tant de plaisir.

— Si votre femme prenait jamais ombrage de notre camara-

derie? Gabrielle est une si précieuse amie, une âme tellement supérieure, que je serais désolée de lui infliger le moindre ennui.

Alice en disant cela prit un air idéal, d'ange exilé.

— Oh! dit Maurice, pourquoi Gabrielle serait-elle jalouse? Vous lui en donnez si peu raison!

— C'est vrai, dit la jeune femme en s'appuyant sur le bras de son fauteuil dans une attitude séduisante. — Mais ce qui, dans nos habitudes un peu libres, ne tire pas à conséquence, pourrait à sa sagesse, à sa raison, paraître anormal et imprudent.

« C'est vrai, songea-t-il, que Gabri est un peu bien de sa province. »

Il répondit :

— Mais non, elle est trop intelligente pour ne pas comprendre...

— Justement, cela me fait un peu peur : l'intelligence, à moi qui ne suis que sentiment.

Mme Comeau-Pierres dit ce mot avec une grâce touchante; en son regard se fanait une exquise mélancolie d'âme incomprise.

— J'ai peur, dit-elle, que cette folle de Ginette ne me compromette sans le vouloir dans l'esprit de Gabrielle : elle est si écervelée, si légère à vivre! Je l'envie parfois, ajouta-t-elle avec un soupir.

— Vous ne pouvez que gagner au contraste.

Prompte comme dard, mais un sourire animait toujours le mystérieux visage, la riposte partit :

— Je croyais qu'elle ne vous était pas indifférente?

Maurice trahit un court malaise :

— Ginette m'amuse par ses saillies. Mais ce que je ressens auprès d'elle n'a rien de commun avec ce que vous m'inspirez.

— Ah! contez-moi cela, fit-elle nonchalamment.

— Vous parliez de camaraderie ; Ginette peut être une camarade. Avec vous, le mot serait trop vulgaire. Vous ne pouvez inspirer qu'une amitié... passionnée.

Mme Comeau-Pierres se dégantait avec lenteur. Elle regarda Maurice dans les yeux :

— Alors, vous ne m'avez jamais confondue avec Ginette?

— Vous êtes d'une autre espèce, d'une autre race.

— Il ne faut pas lui en vouloir; Ginette, c'est la femme du plaisir.

— Et vous, Alice?

— Oh! moi, dit-elle, rêveuse, si les circonstances l'avaient permis, j'aurais été la femme d'un seul amour.

Et elle détourna les yeux, comme d'un paradis inaccessible.

Maurice sentit combien glissante était la pente de cette conversation, si dangereuse et si douce : leur solitude, le charme qui émanait de cette femme; pour la première fois, elle se livrait avec un peu plus de confiance. Et bien que sachant le péril, et ce qu'il devait à Gabrielle, ses sermens de fidélité, il ne pouvait résister à l'ensorcellement de cette minute.

Il répondit :

— Cet amour, ne l'avez-vous donc jamais rencontré?

— Jamais. Je demande plus qu'il n'est raisonnable d'espérer, probablement.

— Henri vous aime-t-il?

— Mon mari? Il s'aime trop pour cela... Il est de ces hommes sans profondeur qui... C'est un associé, un bon ami, si vous préférez, rien de plus.

— Cependant, vous avez dû être aimée; il est impossible qu'avec votre distinction, votre charme rares...

— Si vous voulez dire que j'ai été désirée, oui. Mais je me fais de l'amour une idée trop belle et trop haute pour m'abaisser à une chute avilissante. J'ai pu vous paraître superficielle...

— Non, non...

— Oh! ne le niez pas, c'est la vie de Paris et ses exigences qui veulent cela, un entraînement; mais c'est mon masque frivole : dessous, nul n'a vu mon vrai visage.

Et il sembla qu'elle laissait deviner à Maurice, tant son expression fut pathétique tout en gardant une dignité simple, ce que pouvait être son âme véritable et profonde.

— Je vous ai devinée tout de suite, protesta-t-il, plus troublé qu'il ne le laissait paraître.

— Vous, peut-être, qui êtes une âme élevée. Alors, vous ne serez pas surpris que je me sois fait un idéal exigeant. J'ai foi aux principes sur lesquels reposent la morale de la famille et de l'individu. Je crois au mariage, même si j'ai été une de ses victimes, une de ces innombrables créatures déçues, qui pourtant sont arrivées les bras tendus vers la vie, enivrées de dévoue-

ment, prêtes à tous les sacrifices. Je ne trahirai pas la foi jurée, les égards que mérite mon mari, le respect que je dois à mes enfans. Une seule chose aurait pu, avec un affreux cortège de remords, me faire oublier tout cela... La passion vraie, la passion éprouvée pour un homme supérieur, que j'aurais reconnu mon égal ou mon maître... Je n'ai jamais rencontré cet homme-là.

— Il existe pourtant, dit Maurice. Supérieur, je l'ignore; nous savons si peu ce que nous valons, ce que nous sommes; mais avide de se réaliser en beauté, en puissance. Un homme faible comme tous ses semblables, mais qu'aucun obstacle n'effraierait pour conquérir un si cher bonheur.

— Je ne le connais pas, dit Alice avec un accent désespéré.

— C'est que vous n'avez jamais regardé dans ses yeux.

Elle ne parut pas comprendre tout d'abord, puis ses yeux rencontrèrent ceux de Maurice, et, rougissante, elle se cacha le visage dans ses belles mains nues.

— Alice!

— Non, taisez-vous, c'est mal!

— Pourquoi! N'êtes-vous pas libre?

Elle le regarda avec stupéfaction ;

— Oh! vous, vous aussi, Maurice! Comme les autres! Je n'aurais jamais cru cela de vous!

Elle fit mine de se lever. Il saisit, au prix d'un élancement douloureux, la main de la jeune femme.

— Je ne veux pas vous offenser, je ne peux pas vous offenser...

— Mais, malheureux, nous ne sommes pas libres. J'ai des devoirs, et vous aussi.

— D'autres qui avaient de pareilles responsabilités se sont aimés.

— Ils n'étaient pas nous; je ne veux pas de la faute banale; elle me répugne. Ces arrangemens tacites ou complices me blessent, révoltent toute ma fierté. Tout ou rien. Pourquoi avez-vous parlé? Nous aurions pu continuer à nous faire illusion sur nos sentimens.

— A quoi bon, si vous m'aimez; car vous m'aimez aussi, Alice!

— Je ne sais pas! Je ne peux pas vous aimer... Ah! nous étions trop heureux : laissez-moi partir!

— Alice, l'amour est plus fort que tout.

— Peut-être : le grand, le seul amour? Mais est-ce le vôtre?

— Oui! n'en doutez pas.

— Pourquoi y croirais-je si vite! Vous me connaissez à peine.

— Je vous ai devinée. Ne voyez-vous pas ma sincérité?

— Si, mais votre constance, qui me la prouvera?

— Le temps... Ma présence, mon dévouement fidèle, toutes mes pensées à vous...

— Ce serait trop beau, j'ai peur... Oui, de vous, de moi-même. Songez que je serais exigeante. Je réclamerais une soumission complète, une foi aveugle en moi,une patience fervente, jusqu'au jour...

— Au jour où?...

Elle lui jeta un regard éloquent, et de nouveau détourna la tête avec un frémissement :

— Ne me regardez pas ainsi, dit-elle. Vos yeux me brûlent!

— Alice, ordonnez, j'obéirai. Mais mon amour vous convaincra. L'amour est plus fort que la vie, plus fort que la mort. N'invoquez pas la morale, les principes : tout cela, je le sais aussi bien que vous; j'en souffre comme vous. Ceux qui s'aiment n'ont qu'un devoir, faire souffrir les autres le moins possible, sans renoncer à leur propre bonheur, en le cachant s'il le faut. Et c'est encore de la pitié, de la générosité pour autrui. Ne cherchons pas l'absolu en ce monde.

— Vous m'ébranlez, vous troublez toutes mes idées; mais d'abord, je veux être sûre de vous.

— Que faut-il faire?

— Je suis ambitieuse... pour vous... Pensez à moi, mais aussi à votre carrière. Agréez-moi pour amie, pour conseillère quelquefois... Je n'en abuserai jamais, et n'aurai souci que de votre bonheur, de votre gloire...

— Chère aimée...

— Nous ne nous verrons plus ainsi, c'est trop périlleux... et nous serions malheureux...

— Je ne puis vivre sans vous voir.

— Vous me verrez, mais avec prudence; je ne veux pas que votre femme, je ne veux pas que mon amie souffre par nous. Jurez-moi que vous ne lui causerez aucune peine à cause de moi.

— Que vous êtes bonne!

— Non, mais j'ai horreur de voir souffrir. Puis, Henri, qui n'est pas jaloux parce qu'il a toute confiance en moi, me retirerait cette confiance, s'il pouvait croire... Vous aurez la délicatesse et le tact que nul au monde ne soupçonne notre pacte.

— C'est juré.

Elle lui abandonna sa main. Il reprit :

— Je ne suis qu'un homme; on peut vivre d'espoir, mais pendant un temps seulement, Promettez-vous à celui qui ne va plus vivre que pour vous?

Elle feignit une confusion extrême :

— Oh! mon ami, pas de conditions; ayez pitié de ma faiblesse. J'ai si honte de moi... Oh! laissez-moi...

Elle se dégagea et, lui jetant un rapide adieu, un sourire tendre et brisé, disparut derrière la draperie. Personne dans l'antichambre; elle s'arrêta devant un miroir, passa soigneusement un petit mouchoir à poudre de riz sur ses joues, refit sa bouche au crayon de rouge, et avec sérénité ouvrit la porte et s'en alla.

XIII

Aux vacances de Pâques, les Dopsent étaient allés à Hossegor, emmenant les enfans. Une déception que ce séjour, sur lequel Gabrielle comptait pour faire une cure de méditation et d'examen intérieure, reprendre Maurice, vivre de cœur et en esprit avec lui. Elle en revenait plus seule qu'auparavant. Et cependant elle aurait eu besoin d'un réconfort moral. Où le trouver, sinon auprès du cher compagnon de vie, du mari qu'elle aimait? De la courte crise causée par sa rencontre avec Varaise, ce n'était pas tout que de sortir victorieuse; elle demeurait maintenant lasse, sourdement remuée. C'est surtout en voyant s'écouler les semaines, qu'elle constatait cette meurtrissure tardive, cette courbature morale.

Elle avait hésité, un moment, à se confier à Maurice; mais de quel droit l'inquiéter, puisqu'elle était sûre d'elle-même; oh! de cela, bien sûre! Il est des choses, pensait-elle, que la femme la plus loyale peut et doit enfouir dans le secret de son âme. Elle ne pouvait, à la réflexion, continuer à en vouloir à Varaise de son cri de douleur; elle ne pouvait que le plaindre. D'abord boule-

versée, d'avoir senti un tel émoi, elle se rassérénait de plus en plus, se l'imaginait en tout cas. Non qu'André lui fût indifférent : il avait compté à une minute de sa vie. Leur tête-à-tête au Louvre, — décidément, elle y pensait beaucoup! — l'avait fait revivre avec une intensité qui confondait présent et passé. Sans doute, elle ne pouvait plus l'oublier, l'eût-elle voulu ; pas davantage, elle ne pouvait, — ne désirait peut-être, — se soustraire à la séduction de cette nature compliquée, dont tant d'affinités répondaient aux siennes ; mais elle se rendait compte que ses propres sentimens transformés, assagis, ne se prêtaient plus en elle qu'à une amitié sentimentale. Elle eût voulu lui témoigner, sans danger pour lui, ni inconvénient pour elle, cette amitié. Mais d'abord, pouvait-elle avoir confiance, dompterait-il son cœur orageux?

Elle avait, ces derniers temps, après le grand silence qui avait suivi l'entrevue, reçu des lettres véhémentes, d'une sincérité touchante, où il criait ses regrets, son amertume et ses craintes de l'avoir éloignée de lui. Il y confessait sa faiblesse et la honte qu'il ressentait, ayant su garder un silence héroïque pendant si longtemps, d'avoir vu d'un seul coup s'effondrer son orgueil si hautainement cuirassé. Ces lettres, qu'il lui faisait porter et remettre à l'heure où, il le savait, elle pouvait les lire sans témoin, elle n'y avait répondu qu'une seule fois, par un mot mesuré, le priant de cesser d'écrire.

Après une nouvelle interruption, il lui avait annoncé qu'il s'efforcerait de ne plus lui déplaire ; renonçant à toute démarche importune ou indiscrète, il la suppliait seulement, d'accepter qu'il revînt de loin en loin, comme une connaissance banale, s'engageant à guérir, à s'y efforcer du moins, si elle n'avait pas la cruauté de l'exiler une seconde fois. Il serait un de ces visiteurs modestes qui n'encombrent pas leurs hôtes. Elle n'avait pas répondu. Et cependant, cette assurance qu'il lui donnait lui avait paru douce. Le beau rôle à jouer ; l'apaisement, la protection vigilante et sage : l'amener à ne voir en elle qu'une amie, pouvoir se parler, se regarder sans avoir à rougir, sans aucune arrière-pensée dans le regard et la voix ! Mais elle n'avait pas osé consentir, toujours par un excès de scrupule ; le passé ne répondait pas suffisamment de l'avenir. Ne valait-il pas mieux qu'il l'oubliât complètement ? Que ne voyageait-il ? Que n'acceptait-il le conseil qu'elle lui avait donné de se

marier, et de trouver avec de nouveaux devoirs, dans une affection ingénue et tout entière à lui, la force courageuse dont il avait besoin?

Là-dessus le hasard, encore une fois, les avait remis en présence. En revenant d'Hossegor, dans le grand rapide à Bordeaux, un voyageur était monté dans le compartiment où elle se tenait avec Maurice. Il les avait reconnus et salués. Bref étonnement, cordial, de Dopsent : sa main tendue et franche :

— Varaise ! Mais il y a des siècles! Que cela me fait plaisir! Il faudra venir nous voir, n'est-ce pas, Gabrielle?

Le regard de son mari était si sincèrement joyeux qu'elle n'y put lire, comment l'eût-elle pu? l'ombre de la conversation tenue avec Raphaële Jacquil; il l'estimait trop pour lui avoir rapporté ce qu'il considérait comme un indigne commérage. Elle ne soupçonna pas davantage que, dans l'accueil si chaleureux de Maurice, il montrait vis-à-vis de lui-même une ostentation d'homme fort, heureux de s'affirmer que les calomnies n'entameraient jamais sa confiance. Elle se disait seulement :

« André là... Maurice lui parlant en ami..., lui racontant ses projets. André là, comme avant... Est-ce étrange? » Au reste, Varaise, irréprochable de discrétion et de tact, n'avait donné à Dopsent la réplique qu'autant qu'il convenait. C'est Maurice qui l'avait entraîné au wagon-restaurant. A ce moment, chez Gabrielle, un instinct de préservation, venu de sa droiture foncière, avait parlé : ne devait-elle pas avertir son mari, le faire juge, s'en remettre à son expérience? Mais pourquoi dramatiser ce qui était si simple? Il serait toujours temps. Le sort allait permettre à Varaise de faire ses preuves, de ne se plus conduire qu'en ami discret, soucieux du respect dû à celle qu'il plaçait si haut : pourquoi ne pas lui faire crédit?

Il la regardait à peine, lui adressait peu la parole, alors que Maurice, de plus en plus expansif, lui récitait des bribes de son dernier discours, lors de l'interpellation sur la politique générale. Pour la première fois, lui qu'on n'avait entendu que dans les couloirs ou dans les commissions, il avait abordé la tribune et, écouté avec sympathie par une salle demi-pleine, il avait rappelé à la Chambre, parmi quelques *Très bien!* la nécessité de procéder à la réforme électorale, de revenir au scrutin de liste : « Celui qui répond, messieurs, aux grandes nécessités vitales d'une nation, celui qui représente une modalité politique

et morale supérieure au scrutin uninominal, celui qui donnera à la Chambre, issue d'un scrutin élargi, plus d'intelligence, d'autorité et de force, — oui ! qui donnera les moyens de pratiquer, avec l'envergure nécessaire, une politique de réformes, ces réformes démocratiques, messieurs, que la conscience populaire réclame et que la patience du pays attend !... » (*Applaudissemens sur un grand nombre de bancs.*)

Gabrielle avait encore dans les oreilles l'intonation de Maurice, revoyait son geste large à la Chambre, l'y retrouvait réduit et étriqué dans le couloir étroit du wagon ; elle avait ressenti, alors, une impression imperceptible d'emphase et de ridicule, douloureuse à son amour-propre de femme. Et quand Varaise, à la descente de train, les eut quittés, elle avait roulé sans plaisir dans leur auto vers l'avenue Henri-Martin.

Ah ! certes, le décevant voyage ! D'abord, elle n'avait pas eu Maurice à elle. Du matin au soir, il avait couru l'arrondissement, buvant des vins d'honneur, discourant dans des réunions, rendant compte à son Comité de son mandat, justifiant le peu qu'il avait obtenu au point de vue local : le déplacement d'un instituteur, la nomination de deux facteurs et d'un garde champêtre, trois rubans du Mérite agricole, un secours d'argent à un vétéran infirme. Par malheur, l'instituteur déplacé était un brave homme injustement sacrifié, un bon républicain, et un des facteurs commissionnés à sa requête, garanti « un pur, » avait levé le pied avec sa boîte et deux mille francs de lettres chargées.

Quand Maurice rentrait à la Pierre Bleue, elle le sentait préoccupé, nerveux, la pensée ailleurs, guettant avec impatience les courriers de Paris. Il avait revu sans enthousiasme ses vieux amis, Laloubers, Stamar ; depuis une discussion avec Brousseval, un léger froid s'était interposé entre eux ; les Serquy voyageaient, repris par leur nostalgie du large. Les soirées se traînaient, mélancoliques.

A voir Dopsent dissimuler une lettre, un jour, la jalousie la reprit. Cette jalousie, — un tel pressentiment était-il vrai ? — croissait d'ailleurs en elle de jour en jour. D'abord, elle l'avait éprouvée pour Ginette, et maintenant, sans être rassurée tout à fait de ce côté, elle s'alarmait de l'évidente influence d'Alice. Même confiante, la femme la moins avertie remarque ces nuances : l'intonation de la voix, plus humble chez l'homme,

plus sûre d'elle chez l'ennemie, les prévenances excessives de Maurice en faveur des Comeau-Pierres, il y avait toujours des loges, et, quand on les recevait, les fleurs les plus chères, les vins les plus fins pour le mari, et jusqu'à certains petits-fours d'une confiserie spéciale, qu'elle appréciait, sous son air immatériel d'y toucher à peine. Gabrielle avait, malgré les précautions prises par Maurice et Alice, leur air trop détaché, le pressentiment du danger insaisissable et présent ; et les mines caressantes que lui prodiguait la jeune femme avivaient sa défiance.

Si encore elle eût trouvé à Hossegor le calme souhaité, le repos, le fortifiant conseil des êtres et des lieux ? Elle n'en avait rapporté qu'impressions dépaysées, que regrets accrus, et ce sentiment désolant de l'impuissance qui ne peut remédier aux choses ni transformer les êtres.

Avec quelle tristesse elle avait revu les parens Dopsent vieillis tout à coup, avancés de plusieurs années vers la tombe. Leurs fils leur manquant, et Gabrielle et les enfans, toute cette atmosphère familiale qui leur était un dernier rayon de soleil, ils sentaient se dénouer les liens d'habitude qui les rattachaient à la vie. Ils ne se plaignaient pas, ils ne récriminaient pas, appuyés l'un sur l'autre de façon touchante, se soutenant avec la plus admirable affection qu'on eût vue chez des vieillards; mais l'éloquence de leurs sourires, leurs bons regards humides de larmes qu'ils ne voulaient pas montrer... Gabrielle en avait eu le cœur serré.

Puis cette œuvre féconde et prospère de Maurice, le bien semé par lui, l'énergie dont il avait fait preuve, tout cela, elle avait eu le regret de le voir se désagréger, tarir. Une des villas de Capbreton, par l'incurie d'un gardien auquel le colonel Dopsent tenait, venait de brûler, le pauvre père faillit en faire une nouvelle maladie de foie. Son caractère autoritaire avait, — les malentendus sont faciles, — forcé à partir le sous-ordre qui entretenait le parc aux huîtres, lesquelles s'en trouvaient fort mal.

La scierie, si prospère, sous un maître désordonné languissait. Anglure, ivre de morgue, avait presque assommé un de ses ouvriers, et il venait, malgré la protection de « monsieur le Député, » d'écoper de trois mois de prison sans sursis. Un homme à la mer ! La ferme modèle des Labrit n'était plus qu'une ferme de médiocre rapport, sale et puante.

La Fondation ! Gabrielle pensait avec pitié aux visages moins gais des petits malades, à l'air peureux dont ils suivaient du regard Mme Holtz devenue toute-puissante, et plus tracassière et despotique qu'il n'eût fallu. Hernès, séduit par une brillante situation en Espagne, avait, avec l'assentiment de Maurice, passé la main à un jeune médecin inexpérimenté. Désordre, gaspillage. Les infirmiers et infirmières moins tenus en prenaient à leur aise. Là aussi, l'absence du maître avait des effets déplorables.

La joie de Miche, Lou, Charlette retrouvant le beau cadre de leur enfance, leurs jeux au jardin auraient pu distraire Mme Dopsent; mais seule, Lou, ravie de revoir le vieux Poiluchon et passant ses après-midi avec lui, avait paru heureuse de s'épanouir parmi les fleurs, les abeilles, les poules, les mille petits génies familiers de la vieille maison. Charlette, fantasque, irritable, pleurant pour un rien, avait inquiété sa mère.

Pierre Duadic devait lui réserver un autre souci. Ces vacances, il les avait passées tristement, en homme qui songe à prendre un parti qui lui coûte. La veille du retour à Paris, il avait offert à Dopsent sa démission. Ému aux larmes, il avait avoué à sa protectrice qu'il était malheureux; et elle avait deviné, avec un sentiment cuisant et presque irrité, que cet enfant délicat et fier désapprouvait une vie qui ne répondait plus à son idéal juvénile et absolu.

Pierre Duadic, c'était du meilleur, du joli passé qui s'en allait. Il s'était montré si dévoué aux enfans, si dévoué à elle-même. Et elle constatait que les endroits eux-mêmes nous quittent, quand nous ne les habitons plus, quand nous leur retirons notre âme qui est la leur. Elle reconnaissait à peine la Pierre Bleue désemparée; et cette fois, la magnificence du printemps n'avait pu lui remplir l'âme.

Elle songeait qu'un an s'était écoulé : un an, et tant de choses; le travail destructeur des invisibles forces ennemies, ce qui s'enlize, ce qui s'empoussière, ce qui se dérange ou se brise, ce qui se rouille, ce qui paralyse les rouages les plus délicats, ce qui enlaidit, ce qui montre le revers piteux de la vie, sa doublure pauvre ; ce qui vous vieillit le cœur avant le visage.

Un an seulement !...

XIV

Un an encore s'était écoulé.

Par cette belle soirée de mai, chaude comme le plus chaud juin, Francis Wats donnait une soirée; il se piquait de n'offrir qu'à des invités de choix un divertissement rare. Chez lui, on ne rencontrait pas les cohues mêlées du Tout-Paris; les mêmes élémens pourtant y figuraient, mais sertis avec discernement. Ni la célébrité, ni la fortune ne constituaient à ses yeux des titres suffisans. Bon pour un Givreuil, affamé de réclame et vivant double sa vie de plaisir et de travail, de composer avec un cynisme aimable sa ménagerie. Wats, indépendant, exigeait avant tout la valeur intellectuelle et morale.

Si un membre du Parlement se rencontrait chez lui avec un savant, c'est que le premier était intègre et que le second réunissait toutes les garanties du savoir. Des étrangers de marque apportaient à ces réceptions un cachet particulier. Le talent d'un grand écrivain y voisinait avec le courage d'un explorateur polaire ou la témérité du premier aviateur qui de Marseille atteignit la Corse. Certaines gloires du féminisme montraient leurs beaux visages de foi, à côté de purs visages de femmes ou de jeunes filles. L'atmosphère qu'on respirait là rappelait celle des hauteurs; le vent du large avait soufflé sur les esprits rassemblés dans les salons ou les jardins illuminés.

L'an dernier, La Duse avait apporté un éclat mémorable à la soirée de Wats; la flamme de son génie capricieux, son visage d'une altière séduction avaient resplendi en une apparition shakspearienne : ses gestes de fièvre, dans lady Macbeth, avaient déchaîné l'orage d'une grande âme d'artiste. Cette fois-ci, le mot de la surprise réservée par Wats à ses invités commençait à courir sur leurs lèvres. Isadora Duncan, la Danse incarnée, devait paraître, entourée des enfans agiles, ses élèves.

Maurice Dopsent, privé de ses commensaux ordinaires, amis, cliens et courtisans, se mêlait, maussade, aux groupes où plus d'un visage cependant lui était connu; car il faisait partie à présent de ce grand monde ouvert qui contient tant de castes, mais il n'appartenait pas exclusivement à ce monde fermé : aussi, malgré la sympathie ou l'intérêt que lui témoignaient beaucoup de personnes, errait-il dépaysé, là où sa femme, au contraire,

évoluait à l'aise avec grâce, comme dans un milieu digne d'elle.

Sa nouvelle fortune, l'élévation récente de Maurice au sous-secrétariat du ministère du Travail attribué à Caldry, ne l'avait pas flattée démesurément. Si une bouffée de vanité, — n'était-elle pas femme, et fière malgré tout de son mari? — la frôlait, ce n'allait pas jusqu'au vertige. Cette fête qu'« uncle Françis, » elle le devinait, donnait un peu pour elle, lui procurait cette délicate sensation qui tient aux raffinemens de l'esprit et aux sympathies du cœur. Outre le plaisir d'y rencontrer des intelligences et des valeurs morales de premier ordre, elle ressentait l'allégement égoïste et légitime d'échapper à un milieu qu'elle n'aimait pas, et dans lequel Maurice continuait à se mouvoir, plus clairvoyant peut-être, mais entraîné par les premiers pas, la fatalité des circonstances.

Ici, plus de Ligones à tête d'hyène, de Comeau-Pierres bouffi et veule, d'Hélyotte aux yeux de caniche fureteur; plus de Fernacques cachant, sous son mufle majestueux, ses appétits voraces. Ni Ginette ni Alice n'avaient, malgré leur désir piqué et rageur, pu pénétrer ici. Wats, avec sa bonne figure de père Noël à barbe blanche, les avait consignées à la porte de cet Éden parisien. Et cette attention du vieillard la visait, elle n'en doutait pas. Impossible de se tromper aux regards affectueux qu'il lui jetait en passant auprès d'elle, et qui se posaient aussi sur celle avec qui elle causait en ce moment: Mme de Serquy, retour du Thibet, toujours aussi décolletée, riant haut, s'égayant dans cette serre chaude de lumières et de parfums, après les fatigues et les périls subis.

Il avait pour tous un mot affable, témoignant aux femmes cette galanterie respectueuse d'autrefois à laquelle le sans-gêne cavalier d'aujourd'hui donne tant de prix. Un moment, il s'approcha de Maurice que Serquy venait de quitter, pour s'entretenir avec un membre de la Conférence de la Haye, et lui dit:

— Votre femme est bien en beauté ce soir, mon ami.

Maurice eut un vague sourire: son amour-propre seul était flatté. Pour lui, et depuis des mois, il n'était plus qu'une femme: Alice. Elle s'était glissée dans sa vie comme une couleuvre, avec un art si souple et si naturel qu'il n'en soupçonnait pas l'habileté. Elle avait su le pénétrer de sa valeur, de sa vertu, de sa supériorité féminines. Et l'insidieux et tenace ascendant qu'elle exerçait sur lui était bien fort, puisqu'elle était parvenue à refré-

ner la violence de son désir, et, se posant en madone, à exiger de lui des ferveurs de néophyte. Non sans peine et sans luttes. Mais elle lui avait persuadé qu'il devait la mériter, et su donner du prix aux plus légères faveurs.

Elle avait pris empire sur ses idées, ses goûts, ses façons de sentir. Il s'habillait pour lui plaire chez un nouveau tailleur; il avait renoncé à fumer parce que cela lui déplaisait. Il lui soumettait ses doutes, ses perplexités, presque en tout prenait conseil d'elle. Ce rôle de compagne et d'amie, jadis tenu par Gabrielle, elle le remplissait par une substitution machiavélique, sachant dissimuler et laisser en apparence Maurice responsable de ses résolutions. Cet homme intelligent, qui avait vécu, qui savait tant de choses, était pris comme un enfant. L'amour l'aveuglait. Et pourtant, il n'était pas heureux. Une conscience comme la sienne ne pouvait se laisser étouffer entre les jolies mains de l'oiseleuse. Il se harcelait de remords. Il se jugeait très coupable envers sa femme; autrefois il l'offensait moins, s'avouait-il, avec de fugitives trahisons qu'il s'efforçait d'ailleurs de lui laisser ignorer: maintenant, une grande part, sinon la meilleure de lui-même s'engageait à cette foi étrangère.

Wats reprit, amical :

— Gabrielle a l'air presque heureux ; un air qu'elle n'a pas tous les jours, l'avez-vous remarqué ? Elle mérite pourtant le bonheur; c'est votre avis, n'est-ce pas, Maurice ?

Dopsent répondit, se défendant par avance :

— Pourquoi ne trouverait-elle pas la vie à son goût? Tant de femmes se contenteraient de la nôtre!

Cela, c'était une phrase d'Alice Comeau-Pierres. Elle le flattait avec une ingéniosité renouvelée, elle le grandissait si bien qu'il en venait à juger de haut Gabrielle, en qui il avait eu tant de confiance. Alice, sans paraître y toucher, ne laissait plus jamais passer une occasion d'amoindrir ou de discréditer sa rivale. Les femmes excellent à ces escarmouches, à ces traits empoisonnés. Alice les lançait avec le sourire le plus innocent, jouant l'amie dévouée et méconnue, cherchant à irriter peu à peu Maurice contre sa loyale compagne. Un jour, c'était le caractère de Gabrielle qu'elle mettait en cause ; un autre jour, sa bonne foi : elle tirait parti des plus légères divergences, des plus futiles désaccords du ménage.

— Certes, dit Wats; mais Gabrielle, comme toutes les

femmes profondément attachées, trouve peut-être que vous lui appartenez moins. Il n'est pas étonnant, fit-il avec un sourire expressif, que vous inspiriez des sympathies de toutes natures, monsieur le sous-secrétaire d'État; mais aucune tendresse, croyez-moi, n'égalera la sienne. Gabrielle est l'unique.

— Mais je m'en doute bien, fit Maurice, souriant aussi, avec agacement.

Une autre suggestion d'Alice lui revint; allait-on l'accabler toujours de la perfection de Gabrielle? Oui, c'était entendu; ménagère admirable, mère modèle, épouse sublime... Quoi encore?...

Soit, il était bien imparfait, lui, pour cette femme incomparable; au surplus, était-elle seule au monde? En cherchant bien, n'en trouverait-on pas d'à peu près semblables? Ainsi Maurice en était venu à renier par momens des mérites qui le gênaient comme un reproche secret.

Mme Jacquil, qui ne figurait certes pas à la soirée de Wats en vertu d'une suprématie particulière, mais à titre de vieille amie, se dressa entre eux, spectrale. Une rivière de diamans à faire envie à une reine cachait les salières de son cou et faisait ressortir sa maigreur. Elle demanda à Maurice son bras, et l'emmenant dans une embrasure de croisée :

— Eh bien! ça ne va pas?

— Qu'est-ce qui ne va pas?

— Vous, cousin. Votre Égérie, votre Muse, votre belle amie n'est donc pas là?

— Je ne sais de qui vous voulez parler?

— Devinez? Son petit nom commence par un A... Al... Ali... Alice... N'est-ce pas que c'est doux à prononcer?

Elle le menaça de son éventail, et agitant l'aigrette de ses cheveux, elle minauda, semblable à la mort peinte et attifée :

— Ah! Maurice, mauvais sujet!...

Puis sérieuse :

— Mon cher ami, je crois utile de vous avertir. Votre cœur est si bon qu'il pourrait s'y laisser prendre. Vous désoleriez Gabrielle, et vous vous exposeriez à de cruels mécomptes. Flirter avec Mme Comeau-Pierres est bien, mais l'aimer serait une sottise.

— Où voyez-vous que je songe à l'aimer? fit Maurice sèchement.

— Bon, bon! on n'a pas des yeux pour ne pas voir.

— Et une langue pour ne pas parler, riposta-t-il d'un ton acerbe

— Vous ne me piquerez pas, cousin, nous sommes de trop vieux amis. Écoutez ce que je vous dis. Vous avez un bandeau sur les yeux, le bandeau classique de l'amour. La petite Comeau-Pierres est une fine mouche. Ce n'est pas sans motif qu'elle a jeté son dévolu sur vous.

— Je ne sais pas ce qui me vaut cet avertissement insolite de votre part, dit Dopsent, blessé. Je dois cependant vous déclarer que rien n'autorise la sévérité avec laquelle vous parlez d'une femme que je respecte et estime particulièrement.

— Mais, mon ami, elle vous plumera, comme elle en a plumé d'autres. Sa fortune qu'elle a gagnée, Dieu sait comme, avec le vieux sénateur Barol protecteur de son mari et aussi le sien à elle, a été gaspillée depuis longtemps. Le ménage n'a que des dettes. Elle n'a jamais eu que des amans riches.

Dopsent pâlit de colère :

— Des amans !

— Mais oui, mon petit Maurice. Et tant pis si vous le prenez mal. Un homme averti en vaut deux.

Elle s'éloigna, enchantée d'avoir semé une fois de plus le doute, le soupçon, la souffrance. Dopsent, serrant les poings, murmura :

— Il faut toujours qu'elle médise des uns ou des autres ! Alice, mais c'est la droiture et l'honneur mêmes. Que le monde est bas !

Mais un levain fermentait, la jalousie dormante, toujours prête de l'homme. Si c'était vrai ! Si le vieux Barol, mort maintenant, avait été pour elle autre chose qu'un ami vénéré?... Si vraiment d'autres hommes? Pouah ! L'infamie... Mais il n'y avait qu'à regarder ses yeux, son visage ! Voilà qui ne mentait pas. Il haussa les épaules :

« Qu'est-ce que je fais ici? Pourquoi ai-je accepté d'y venir ? »

Une envie folle de la revoir le saisit. Il avisa Max Odel qui causait avec un député de la « grande époque, » un des derniers amis de Gambetta, de Ranc et de Spuller. Au clin d'œil, celui-ci comprit et accourut.

— Je m'absente; si je ne suis pas rentré à temps pour ramener Mme Dopsent, voulez-vous bien vous en charger? Je lui laisse l'auto.

— A vos ordres, patron.

— Si ma femme s'inquiète, ce qui est peu probable, dites-lui que j'avais un travail pressant.

Ce fut à Max Odel de cligner de l'œil.

Et Maurice fila, sans qu'on s'en aperçût, pendant qu'on se répandait devant les fenêtres du salon, au bas des perrons : les massifs du fond du jardin, baignés de lune, venaient de s'éclairer ainsi que les grandes pelouses et les allées, sous la pâleur renforcée de rayons électriques tamisés de bleu.

Un orchestre invisible préluda à la marche turque de Mozart. Les invités debout, les dames assises, des groupes à l'écart, virent d'un bosquet surgir, haute dans ses voiles diaphanes, tanagréenne et chaste, Isadora Duncan.

Paris venait de la fêter. Elle avait conquis la foule et ravi les artistes, les lettrés, les poètes par son art pétri des plus émouvantes attitudes de l'Art pictural et plastique. Elle avait, selon les rites de la beauté éternelle, imposé à tous les regards l'émerveillement de ses envolées joyeuses, de ses cadences nobles et de sa fougue indomptée.

On l'avait vue, fière comme une Diane chasseresse, mimer de son ardent visage, de son corps élyséen, le poème de la joie ou de la douleur humaines. Statue vivante jusque dans l'immobilité, on avait encore dans la mémoire les contours heureux, les lignes poignantes avec lesquelles elle avait traduit les pathétiques motifs des Iphigénies de Gluck. Chacun se la rappelait, tordue en volutes de tendresse ou cabrée pour la menace ; tour à tour le geste qui adjure, le regard qui caresse, le bond de fuite, le vertige dionysiaque ; trame diverse et mouvante où l'on retrouvait les fleurs qui tombent, le vase sacré qui s'incurve, le javelot qui se darde, la double flûte des danseuses, le vent, l'eau, le feu, la nature aux mille formes fuyantes.

La Duncan s'avança au milieu de la pelouse, et, réunissant ses doigts allongés, la tête renversée vers l'astre, elle parut offrir à la Lune magique son rêve, comme un lotus des eaux ; puis à la coupe de ses mains elle but le rayon céleste, extasiée de l'ivresse nocturne, se haussa sur la pointe des pieds et, dans l'élan de sa molle draperie, s'envola.

A la voir plier et se redresser, grande fleur de songe, une allégresse pure venait au cœur, une joie d'essence presque divine. Elle affranchissait du poids de leurs corps, du poids de

leur âme ces spectateurs immobiles. Gabrielle Dopsent chercha la main de Mme de Serquy pour lui faire partager son enchantement. Au lieu de son amie, elle vit auprès d'elle André Varaise. Il se tenait comme une ombre discrète dans son sillage. Ses visites étaient restées rares. Il s'arrangeait pour l'apercevoir, la saluer, et s'en allait. Cette réserve la touchait. Dans une attitude respectueuse, il attendit qu'elle daignât remarquer sa présence : ils échangèrent une inclination de tête et ne rompirent pas d'une vaine parole le charme. La musique, sur un motif obstiné et doux, berceur et nuancé, enveloppait Isadora. Elle avait saisi une gerbe de fleurs et exprimait le ravissement de leur parfum et de leur jeunesse. La danse s'animait, comme si la griserie de la terre et de la nuit montait plus forte en elle. Et son geste appela les enfans.

Sylphes ailés, tuniques légères, bras et jambes nus, petits visages heureux, ils accoururent de-ci de-là, de partout : ainsi les hirondelles rasent le sol, les colombes tournoient, les papillons voltigent. Elles accoururent. Et alors, sur la pelouse, à travers les allées et les bosquets, ce fut une chose inouïe que cette guirlande de fleurs vives se liant, se déliant, semblant éclore et s'évanouir, que cette ronde flexible pareille à un ruban irisé, que l'évolution cadencée des petits pas voltigeant autour de la Duncan, grande sœur ou jeune mère qui les emmenait à sa suite, les dispersait ou les rappelait.

Gabrielle attendrie participait à cette joie libre et ailée. Il lui semblait voir danser, rapetissé à la taille des adolescentes, le printemps de Botticelli. Son regard ému rencontra en toute franchise, en toute candeur, celui d'André Varaise. Une seconde trop courte, ils communièrent dans la beauté. Car, sensation délicieuse et intense, en cette floraison de menues et puériles danseuses, à la ressemblance d'Isadora, il semblait que tout son art s'épanouissait, matérialisé soudain selon les aspects changeans et avec le sourire adorable de la vie. Quand Gabrielle détourna les yeux, Varaise n'était plus à son côté. Une délicate pudeur l'avait éloigné d'elle; elle ne vit que le bon regard d' « uncle Francis, » qui épiait, comme une récompense, son sourire.

La Duncan venait de se fondre dans le feuillage au bruit des applaudissemens, la musique s'était tue; le jardin redevenait noir.

— Ah! parrain, dit Gabrielle en soupirant, mêlant peut être une sensation inavouée à l'enchantement de cette féerie, que c'était beau! Et que ne peut-on vivre toujours ainsi!

XV

Maurice, dans un auto-taxi hélé au vol, roulait vers l'avenue Kléber, où demeuraient les Comeau-Pierres.

Il éprouvait une tristesse irritée, jointe à la fatigue où le jetait le surmenage de ses nouvelles fonctions. Sans compter, depuis des mois, il brûlait ses réserves. La migraine cerclait ses tempes: il avait des insomnies pénibles; et bien qu'il eût renoncé à tout alcool et au régime échauffant des premiers mois, son estomac fatigué, ses reins sensibles, des palpitations l'avertissaient: il fallait enrayer, se ménager.

Mais le moyen? Dopsent croyait à sa mission; entré dans le nouveau ministère sous Caldry, Ligones, Fernacques, il tenait à honneur de se signaler par son zèle. D'autant plus qu'à l'épreuve, il commençait à déchanter sur ses amis de la première heure: la dureté avec laquelle Caldry avait attaqué le ministère tombé; l'âpreté à l'argent que laissait percer Fernacques, besogneux; les menées tortueuses de Ligones contre ses propres collègues; bien des avertissemens lui avaient ouvert les yeux. Il souffrait de l'involontaire complicité d'idées, d'attitudes que son point d'honneur, la fidélité de sa gratitude lui imposaient; car en somme, par Givreuil, il avait bénéficié de leurs bons offices, de leur camaraderie compromettante; ils l'avaient hissé avec eux au pouvoir; il se devait de ne pas être ingrat. Sa perspicacité, moins aveuglée d'intérêt personnel, plus avertie à la pratique de la vie politique, lui laissait démêler le profit qu'ils tiraient de lui et de son inattaquable honnêteté: il leur servait de caution, il était leur otage aux mains nettes. Ce rôle le blessait. Et Givreuil! Encore un qui valait moins à être mieux connu; praticien incomparable, mais charlatan sans scrupule, chassant au client millionnaire, payant des rabatteurs mondains, fendant des ventres royaux pour en extraire des liasses de billets de banque. Cette vie parisienne, à la mieux connaître, que d'abîmes, que de déchéances, que de misères morales elle révélait!

Le pouvoir du moins le consolait-il?

Quel pouvoir? Son titre de sous-secrétaire d'État! Honneur précaire, à la merci d'une interpellation, de la pelure d'orange sur laquelle les Cabinets glissent; des visages de requin dans le sillage, les coalisés de demain. En revanche, une responsabilité lourde à son cœur probe, en ce temps de syndicats, de conflits brutaux entre ouvriers et patrons. Justement, une grève de terrassiers venait d'éclater en Seine-et-Oise. On n'en pouvait prévoir les conséquences. Comme avertissement, l'électricité avait manqué à l'improviste trois soirs de suite dans Paris. Le pouvoir? Ce mot pourtant, de son mirage, avait grisé Maurice, quand du fond des Landes il l'avait vu luire.

Il songea :

« Que je ferais mieux de rentrer en effet travailler! » Car il se jetait dans le travail avec une sorte de folie stoïque, comme s'il y trouvait une excuse, un rachat pour sa conscience inquiète.

Et encore :

« Pourquoi n'ai-je pas ramené Gabrielle moi-même? Elle souffre... Elle ne se plaint pas. » Mais il ne lui en savait qu'à moitié gré, car il eût opposé à ses griefs la mauvaise foi de l'homme dans son tort. Une ou deux fois déjà il s'était échappé en brusques colères, car il était violent: et les soucis accumulés du présent ne contribuaient guère à le calmer.

Il murmura:

« A quoi bon penser à cela? »

La lucidité de ses doutes, de ses regrets informulés l'effrayait parfois. Il se sentait de brusques écœuremens de son métier. Quand il assistait impuissant à quelque vilenie, à une compromission, à un abaissement de caractère, à un mensonge, à tout ce que l'on tolère sous le nom de nécessité gouvernementale, il lui arrivait de se demander s'il n'était pas entré dans un guêpier? Les bouffées de la cuisine politique lui donnaient des nausées; puis il se raidissait: sans doute de telles laideurs s'avéraient inévitables. L'essentiel était de ne pas s'y salir. Mais qu'était devenue sa personnalité dont il était heureux et fier, lorsqu'il l'employait autrefois à fertiliser le sol et les âmes, à répandre des idées saines, à faire le bien simplement?

Absorbé, fondu dans un groupe et un parti, il devait suivre un mot d'ordre, obéir en soldat à des gens qu'il n'estimait pas

tous. Ses vieux amis qu'il sentait refroidis, Laloubers, Brousseval, Serquy même, lui avait-il semblé, ne valaient-ils pas mieux que la bande dont il faisait partie?... Si Gabrielle avait eu raison?... Mais là son orgueil se rebiffait, il niait la plaie vive...

Quoi! n'était-ce rien, en dix-huit mois, d'avoir su conquérir une place dans le parti radical, de s'être fait écouter et applaudir au cours de deux interpellations, l'une sur les retraites ouvrières, et l'autre sur l'alcoolisme? N'était-ce rien, hier médecin de province, d'avoir gravi les échelons du pouvoir, de figurer comme sous-secrétaire d'État, presque ministre, en tête du gouvernement, de voir son portrait popularisé par la presse, de dîner à l'Élysée, de prononcer aux cérémonies officielles des grands discours d'homme de gouvernement? N'était-ce rien de susciter des envieux, des jaloux, des ennemis, de connaître cet enivrement, malgré tout délicieux, du pouvoir, enivrement trouble fait d'élémens complexes, du meilleur et du pire, du plus légitime orgueil et des plus médiocres vanités? Ne vivait-il pas à plein; ne se sentait-il pas une âme multipliée?

Il avait retiré son chapeau, offrait son large front au souffle frais de la nuit. Un bien-être lui vint. Il chassa les pensées fâcheuses.

« Quand tout cela serait vrai! Le Vigreux a raison : il faut savoir accepter les faits; ils nous dominent. »

Mais alors, d'autres soucis l'assaillirent, une brusque dégringolade des « Cuivres thibétains » lui avait fait perdre plus de trente-cinq mille francs. Il avait voulu se rattraper en jouant à la Bourse sous le couvert de Crapennes: un coup superbe... mais la déveine; différence à payer: seize mille. On a beau ne pas tenir à l'argent!...

Puis il était en froid avec *la Voix Publique*, ayant dû refuser à Le Vigreux une faveur inadmissible: depuis six mois, on ne publiait plus ses articles: bah! il se sentait de taille à se passer de tels appuis!

L'auto stoppa. Il entrait, trois minutes après, dans le boudoir d'Alice Comeau-Pierres, un boudoir où les fleurs électriques ne versaient qu'une lueur voilée, un boudoir où les meubles, les bibelots prenaient un aspect d'irréalité et de demi-songe, un boudoir clos et parfumé comme une alcôve. Son amie était étendue, dolente, sur un divan, dans un déshabillé de crêpe de

Chine rose pâle. Elle parut touchée et ravie de le voir, et se soulevant à demi :

— Ah ! Maurice, c'est délicat à vous d'avoir deviné que je serais seule et triste ; je vous espérais sans oser croire à votre venue.

Au fond, elle couvait une rage sourde d'amour-propre froissé ; mais elle avait sur elle-même un complet empire, et chacune de ses paroles était dosée selon l'effet qu'elle voulait produire et la connaissance qu'elle avait de son partenaire.

— Isadora a-t-elle bien dansé? reprit-elle languissamment, en passant sur son front une main où scintillaient des bagues de grand prix.

— Je le suppose, je n'ai pas attendu.

— Gabrielle était-elle donc souffrante?

— Non, je l'ai laissée là-bas; je préférais achever ma soirée auprès de vous.

— C'est tout à fait gentil. Mais je vous en préviens, vous subirez peut-être la présence de mon mari, qui peut rentrer de bonne heure, me sachant fatiguée.

Au vrai, rien n'égalait l'indifférence de Comeau-Pierres pour sa femme, si ce n'est celle qu'elle ressentait pour lui. Elle le savait à l'Olympia, d'où, vraisemblablement, il ne rentrerait que tard dans la nuit, après avoir soupé au Café de Paris avec Mlle Mandarine, une chanteuse. Mais en attisant le mécontentement de Maurice, en se montrant gardée, en le faisant aspirer à la voir plus librement, elle savait atteindre son but. Il fronça en effet les sourcils et murmura :

— Jamais seuls. C'est une souffrance pour moi, Alice...

Elle le regarda tendrement :

— Allons, venez là, à mes pieds. Prenez ce siège.

Elle désigna un pouf bas.

— Ami, vous souffrez? C'est vrai, vous avez l'air soucieux... Qu'y a-t-il ? J'espère que ce n'est pas encore à cause de moi, et que votre pauvre ménage...

A force de répéter à Maurice que Gabrielle était jalouse et lui rendait la vie difficile, elle finissait par le lui persuader.

— Laissons cela, dit-il d'un air contraint.

Elle savait, avec un tact inconnu de la plupart des femmes, quand on pouvait appuyer ou quand il convenait de s'abstenir.

— Soucis d'État? La grève de Dosmont ?

Il eut un geste vague et las : à quoi bon évoquer ces choses, à l'heure où, près d'elle, il ne désirait que les oublier? Elle pressentit que ce qui le préoccupait tenait à eux-mêmes, à elle, peut-être. Elle le regarda fixement et lui dit :

— On vous a encore dit du mal de moi?

— Quelle idée?...

— Mon ami, ce que je craignais se réalise. L'amour le plus pur a beau se cacher, garder toutes les précautions, il se devine : le monde curieux, jaloux, soupçonnera toujours des êtres comme nous. Allons, confessez-vous, ne craignez pas de me peiner. Je sais ce que la méchanceté, la perfidie peuvent inventer.

Il haussa les épaules et lui prit la main, examina les bagues, assez attentivement pour qu'elle crût indiqué de lui dire :

— Vous regardez cette marquise? Les diamans sont d'une belle eau. C'est mon vieil et cher ami Barol qui me l'avait donnée.

Il eut un imperceptible mouvement. C'est vrai que dans sa curiosité entrait un peu, non de suspicion, mais d'incertitude. Une calomnie progresse toujours sourdement. Il se disait :

« Ces bagues sont bien belles! Qui donc les lui a données? Comeau-Pierres est-il si galant? »

— Ah! dit-elle d'un air rêveur, pauvre Claude Barol, le meilleur et le plus droit des hommes... Quand je pense qu'il s'est trouvé des êtres assez dégradés pour calomnier et essayer de calomnier auprès de mon mari l'affection de ce vieillard!...

Elle épiait Maurice sans en avoir l'air :

— Vous aussi, fit-elle, avec éclat... Oh! je devine... on a suggéré... Ah! que c'est lâche, que c'est vil!

— Mais non, Alice; calmez-vous... On ne m'a rien dit... Et ce qu'on pourrait me dire...

— Ah! mon ami... mon seul ami...

Elle lui avait saisi les mains, les serrait avec force :

— Et que vous a-t-on raconté encore? Quelles horreurs m'a-t-on prêtées? Ah! cet affreux monde où il faut vivre! Si je vous disais, Maurice... Mais non, à quoi bon? Vous ne le croyez pas. Vous me connaissez du moins, vous!

— Oui, chère amie! oui...

Alice à présent sanglotait :

— Mon Dieu! mon Dieu!... et l'on vous a dit que j'étais riche,

riche, n'est-ce pas, de libéralités honteuses, et qu'Henri était peut-être un époux complaisant?... Riche, quand sous cette façade correcte que la vie sociale nous impose, nous sommes acculés aux dettes ; riche, quand ces bijoux que vous admirez sur moi, mon collier d'émeraudes, ces bagues, toutes, oui, sauf celle de mon pauvre vieil ami Barol, sont fausses, fausses, entendez-vous bien ! Et cela, parce qu'il m'a fallu payer des engagemens d'honneur pris par Henri pour un ami, au nom duquel il a répondu. Un secret que je vous livre ; mais j'ai si confiance en vous !...

Maurice, confondu et désolé, persuadé par ces larmes et cet accent sincère, dit avec passion :

— Vous aviez des tourmens et vous me les aviez cachés, c'est mal ! Si vous m'aimiez vraiment, ne m'auriez-vous pas confié ces misères? Dites-moi tout, Alice, tout ce que je possède est à votre disposition.

Elle releva la tête et fixa sur lui ses beaux yeux scintillans; une émotion intense se mêlait à l'effort qu'elle faisait pour sourire :

— Mon cher Maurice, mon bon Maurice, non, je n'ai jamais douté de vous; merci de votre offre généreuse, je ne l'accepterai jamais...

— Pourquoi, mon amie, mon aimée?...

— Parce que je vous aime, mon grand ami, parce que je ne veux pas que le sale, le vilain argent soit entre nous. Oubliez ce que je viens de dire. Vous êtes le seul homme de qui je ne puisse rien accepter.

Dopsent vécut cette minute comme un rêve. La raison, la prudence, tout lui criait : « Prends garde ! » Il savait qu'il agissait comme un homme submergé par l'ivresse ; mais l'illusion le dominait comme ces imaginatifs que sont souvent les savans, les êtres de pensée abstraite : il ne pouvait se reprendre, il glissait :

— Quelle folie ! dit-il ardemment, quel enfantillage ! Est-ce là de l'amour ?

— Oui, Maurice. Si vous étiez mon mari, avec fierté, avec joie je consentirais à votre aide, puisque entre mari et femme qui s'aiment tout est commun.

— Votre mari !... répéta-t-il troublé, anxieux.

Elle lut clair en lui, prévit la fausse route ; il était trop tôt

pour l'y engager. Belle joueuse, avec une sérénité poignante, elle déclara :

— Vous ne le serez jamais. Vous vous devez à la famille que vous avez fondée ; d'ailleurs, je n'admets pas le divorce, il est contraire à ma religion intime. Il fait trop de victimes, innocentes ou non ; il ne laisse derrière lui que des ruines. Votre femme d'ailleurs ne l'accepterait jamais. Il vaudrait mieux, je vous le dis avec douleur, renoncer l'un à l'autre pendant qu'il en est encore temps, peut-être...

Elle vit le haut-le-corps de protestation de Maurice ; se séparer ! Il répondit durement :

— Parleriez-vous ainsi, si vous m'aimiez? Auriez-vous ce sang-froid et cet affreux courage !

Les doutes renaissaient, malgré lui. Comment avait-elle deviné le trouble qu'il rapportait ? Comme elle était allée au-devant de ses soupçons ! Pourquoi d'elle-même avait-elle nommé Barol à qui il pensait? Pourquoi cette suggestion de mariage qui le déroutait, car l'idée de quitter Gabrielle ne lui était jamais encore venue, et il l'eût repoussée avec révolte. Infidèle, oublieux, ingrat envers son bonheur passé, il y tenait quand même par les liens vivaces, éternels du passé, les enfans, la vie commune. Divorcer! Il faudrait qu'il fût devenu fou ! Et elle insinuait qu'ils devraient se séparer? Se jouait-elle de lui? Cette idée, qu'il avait eue et toujours écartée, l'obsédait à présent.

Elle le regardait en face, calculant les risques de la partie, la part du feu :

— Si je ne vous aimais pas, si j'étais la créature qu'on vous a dit que j'étais, ne serais-je pas depuis longtemps votre maîtresse, et n'aurais-je pas accepté que vous subveniez à ce luxe que je hais et méprise ?

C'était irréfutable ; mais le cœur suit d'autres raisons que la raison.

— Allons donc, dit-il, vous seriez mienne ! Vous ne me donneriez pas de l'espoir pour me plonger ensuite dans le découragement ; vous auriez l'audace, la franchise des grandes amoureuses.

— Ah ! Maurice ! Maurice, que votre instinct d'homme est grossier à côté du nôtre ! Vous dites m'aimer, et vous consentiriez, que dis-je, vous souhaitez me voir avilie, condamnée aux rendez-vous qui se cachent, aux commérages des sots et des méchans !

— Vous braveriez tout cela, si vous m'aimiez!

Elle gémit, tordant ses mains :

— Que vous êtes cruel! Je savais que vous me feriez ces reproches. Je pressentais qu'ils précéderaient ma défaite... Cette défaite que vous me reprocherez après.

— Jamais!...

— Si, vous n'êtes qu'un homme! Vous me mépriserez...

— Jamais, chérie...

Il s'était agenouillé, elle le repoussa :

— Maurice, ayez pitié de moi... songez-y : ma résistance est pour vous la plus sûre garantie que ces odieuses calomnies sont fausses.

— Je n'y crois pas, je vous aime; j'ai tant attendu...

— Attendez encore... un jour prochain, je vous le promets, mais librement...

Il sentit qu'elle lui échapperait encore.

Il l'enlaça, chercha ses lèvres. Elle parut défaillir, et derrière elle, la porte de la chambre céda, la tenture s'affaissa sur eux.

— Oui, je suis à vous, Maurice, répondit-elle enfin, j'ai tort, je me perds...

PAUL MARGUERITTE.

(*La quatrième partie au prochain numéro.*)

LE ROMAN FRANÇAIS[1]

III[2]

L'AME GÉNÉREUSE
LA PRINCESSE DE CLÈVES

I

Mlle de Scudéry vécut trop pour son bonheur. Née au Havre en 1607, elle ne mourut à Paris qu'en 1701, âgée de quatre-vingt-quatorze ans. C'est dire qu'elle survécut de près de huit ans à Mme de La Fayette, à l'auteur d'un roman dont l'apparition avait porté un coup mortel au *Grand Cyrus* et à *la Clélie.* Mlle de Scudéry eut donc le chagrin de vieillir au milieu d'une société qu'elle ne comprenait pas et qui ne la comprenait plus, de survivre à son influence et à sa gloire, et elle passa sa vieillesse à se regretter. Tout avait changé autour d'elle. Un astre nouveau s'était levé qui éblouissait la France, et tout ce qu'il n'éclairait pas de ses rayons était plongé dans la nuit.

Sous le règne de Louis XIII, les salons avaient en quelque sorte éclipsé la Cour ; ils donnaient le ton, ils dominaient sur la littérature, ils représentaient l'esprit et la culture nouvelle. Mais à peine Mazarin est-il mort en 1661 et Louis XIV commence-t-il

(1) *Copyright* by Mme Gabriel Lippmann.
(2) Voyez la *Revue* du 15 février.

à régner par lui-même, que tout change. La Cour prend une éclatante revanche. Les coteries aristocratiques et bourgeoises de Paris, ces cercles de précieuses et de beaux esprits qui portaient le nom de cabales, de doctes et spirituelles cabales, perdent leur prestige; au lieu d'être à la tête, ils ne sont plus qu'à la queue. Ils passent à l'état d'antiques, ce sont les restes d'un passé dont le souvenir pâlit de jour en jour. La jeune littérature les dédaigne et les raille. Leurs mots d'ordre, leur étiquette, leurs expressions préférées, tout devient ridicule, et leurs travers font oublier jusqu'aux services qu'ils avaient rendus autrefois. Les *divinités visibles* voient leurs autels délaissés; les nouveaux poètes portent ailleurs leur encens. Relisez ce qu'en dit Saint-Simon, le représentant par excellence de l'esprit nouveau qui régnait à la Cour.

Mais, pour ne pas parler de Boileau et des flèches acérées qu'il décocha contre Mlle de Scudéry et son monde, l'œuvre où est le plus fortement accusée cette lutte entre les vieux salons sur leur déclin et le nouveau salon, le salon royal qui domine et absorbe tout, c'est la pièce des *Femmes savantes*, qui fut jouée en 1672. De quoi s'agit-il dans ce chef-d'œuvre ? Les deux personnages en présence figurent une cabale à l'ancienne mode et la Cour. La cabale est représentée par Philaminte, Bélise, la très précieuse Armande, la divinité visible de la pièce, par Vadius et Trissotin. La Cour et Molière lui-même apparaissent sous les traits de l'homme de Cour, de Clitandre. Clitandre veut que les femmes aient du savoir sans en faire parade, il fait la guerre au bel esprit greffé sur la pédanterie, il rompt visière à toutes les affectations, à tous les raffinemens de la préciosité. C'est parlant à Clitandre que Trissotin s'écrie :

> Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,
> De voir prendre à monsieur la thèse qu'il appuie :
> Il est fort enfoncé dans la Cour, c'est tout dit.
> La Cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit.
> Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance ;
> Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

Il n'en va pas de la littérature comme de la morale. Au point de vue de la morale, les défauts valent mieux que les vices ; au point de vue littéraire, il est des vices mille fois moins dangereux que certains défauts. Soumettons au jugement d'un

moraliste le *Grand Cyrus* et *la Clélie*, ces fidèles miroirs de l'esprit qui régnait à Paris au milieu du XVII[e] siècle. A coup sûr, le moraliste aura plus à louer qu'à blâmer. Ce sont de très honnêtes héros que ceux de M[lle] de Scudéry, ils sont la plupart d'un caractère irréprochable; ils vivent dans une atmosphère de sentimens purs et délicats, et les aventures dans lesquelles ils s'engagent sont propres à leur faire honneur. Ces personnages n'ont donc point de vices; mais ils ont des défauts, ceux de leur temps, qui sont au point de vue littéraire une maladie plus grave, plus dangereuse que tous les vices. Ces défauts, on les peut ramener à un seul qui les résume : « L'infatuation de soi-même. » Oui, les héros de ces romans sont infatués d'eux-mêmes, comme le vulgaire des auteurs de cette époque, comme la Sapho, comme les héros historiques de la Fronde. Il n'y a point de grands intérêts qui les absorbent et ils retombent sur eux-mêmes, recourant à leur propre personne pour remplir leur vide. Il en résulte que leurs vertus sont peu méritoires, car n'étant passionnés qu'en apparence, il ne s'est jamais livré dans leur âme de combats bien sérieux. Que dis-je! Leurs vertus ne leur sont chères qu'à cause du parti qu'en tire leur vanité. Ils composent leur air, leur attitude, ils font parade de grands sentimens, ils posent en société et dans la solitude, ils posent le jour et la nuit, et même en dormant. Et comme le faux et le petit vont de compagnie ainsi que le vrai et le grand, leur frivolité s'absorbe dans le détail de leur vie et de leurs pensées; ils détaillent leurs sentimens, leurs actions, et ils s'occupent sans cesse aussi du détail de leur langage. Quand on songe que les romans de M[lle] de Scudéry, où s'étale avec tant de complaisance un amour de soi sans limites, allié à tant de bel esprit, et à des grâces si pleines d'afféterie; que ces romans, où de froides intrigues politiques sont entrelacées à des intrigues amoureuses plus froides encore, où l'étiquette du sentiment remplace la vraie passion, et qui ne renferment pas une seule situation qui intéresse l'esprit et saisisse fortement le cœur; quand on pense, dis-je, que ces romans sont les plus grands monumens que la poésie ait pu créer au milieu du XVII[e] siècle, il est permis de penser que le génie littéraire de la France était malade à ce moment-là, de ce mal que je ne craindrais pas d'appeler le poison du Scudérisme.

Il y avait Corneille; mais, si grand que fût son génie, il ne

représentait pas le génie tout entier de la France. Donc, au moment que la poésie des précieuses et des honnêtes gens s'en va mourant de sa belle mort, une nouvelle poésie naît qui sera grande, parce qu'après s'être longtemps cherché, l'esprit moderne s'est enfin trouvé, et que, prenant conscience d'elle-même, la France esquisse son propre idéal où tant de hardiesse est associée à tant de mesure, où tant de force est dissimulée par tant de délicatesse; cet idéal où la raison domine et tient en équilibre toutes les facultés. Et cet idéal, en même temps, elle l'incarne dans quelques-uns de ses enfans, qui vont attirer sur eux l'attention du monde, ainsi que dans les héros d'une nouvelle poésie qui méritera d'être appelée classique, et où les littératures étrangères viendront chercher des enseignemens. Et cette littérature atteindra à la perfection de la forme, parce que par delà les chefs-d'œuvre des littératures italienne et espagnole qui faisaient loi au commencement du siècle et dont Corneille s'était surtout inspiré, elle s'en va chercher les modèles de l'antiquité grecque et romaine.

Cette littérature sera grande aussi parce qu'elle naît et se développe à une époque d'enthousiasme, et que la grandeur des pensées et du style est à ce prix. L'enthousiasme pour la royauté rendue visible dans la personne d'un roi qui la représente avec une majesté et un éclat qu'on n'avait point encore vus. Ah ! sans doute cette religion nouvelle aura ses superstitions et ses idolâtries. Mais l'enthousiasme même excessif, même puéril, vaut mieux que l'infatuation de soi-même. Et d'ailleurs, ce roi est plus qu'un homme ; il est la personnification vivante de la France, de l'idée même de patrie inconnue jusqu'alors, du Grand Condé lui-même, qui ne craignit pas de tourner contre son pays l'épée qu'il avait portée sur le champ de bataille de Lens et de Rocroi. Et ce roi est plus encore qu'une idée, il est un dogme. Car si étrange que nous paraisse aujourd'hui le droit divin, c'est la religion même qui le consacrait alors; et croire en celui qui tenait de Dieu même sa couronne et qu'il avait choisi pour gouverner son peuple, c'était, comme s'en explique Bossuet, une façon de croire en la Providence. Et d'ailleurs ce roi, objet de tant d'hommages, en dépit de ses fautes, de ses vices, de ses préjugés et de ses ignorances, il était grand par l'esprit, par le caractère et par l'âme. Et pour ne parler ici que de ce qu'il fut pour les lettres, il sut les protéger sans

asservir l'inspiration des poètes, et l'honneur de sa société qu'il se plaisait à leur accorder leur fut profitable, car il réunissait deux choses qui vont rarement ensemble; il avait un sentiment exquis du ridicule, et cela ne l'empêchait pas d'avoir le sens du grand.

Ainsi, au lieu de dire avec Victor Cousin que la littérature de la seconde moitié du XVIIe siècle est inférieure à celle du règne de Louis XIII et de la Régence, parce que sous l'influence de Louis XIV et de sa cour les caractères et les esprits se sont rapetissés et efféminés, nous dirons qu'après une époque de brillante génialité, la littérature classique de la France a pensé se perdre au milieu du siècle par la frivolité, le bel esprit, le maniérisme et que Louis XIV et sa cour l'ont sauvée. C'est ainsi qu'au *Grand Cyrus* et à *la Clélie*, les romans des ruelles, succède *la Princesse de Clèves*, le roman de Cour de Mme de La Fayette.

La Princesse de Clèves! Cette fois nous tenons un vrai chef-d'œuvre et nous nous donnerons le temps de l'examiner. Aussi, bien que cet ouvrage soit autre chose encore qu'un roman de Cour, c'est à ce point de vue seulement que nous l'étudierons tout d'abord.

La Princesse de Clèves, parue en 1678, est un roman de Cour dans le même sens que les tragédies de Racine sont des tragédies de Cour. C'est dire que le monde décrit par l'auteur est une cour et ses habitans, et que les caractères et les passions y paraissent sous les traits que le séjour des cours les force à revêtir. Après cela il n'est pas nécessaire d'insister sur les limites un peu étroites où se renferme le roman de Cour comme la tragédie de Cour. Il va sans dire que, pour Mme de La Fayette comme pour Racine, si nous oublions que Racine a écrit *Athalie*, le monde n'est pas bien vaste; il finit aux gentilshommes qui appartiennent aux grands seigneurs. Au delà se trouvent pour eux des terres inconnues où ils ne se soucient pas de pénétrer; pour eux, le peuple n'existe pas, et leur muse ne s'est jamais risquée dans les lieux qu'il habite. J'ajoute que de la nature aussi, Mme de La Fayette ne connaît que ce qui s'en pouvait voir des fenêtres de Versailles. Il y a peu de paysagistes parmi les écrivains de ce temps-là. Je n'en connais que deux : La Fontaine et Mme de Sévigné. Mme de La Fayette ne comprenait guère le goût étrange qui portait son amie à passer quelquefois l'hiver

au fond de la Bretagne, ensevelie dans sa terre des Rochers, et elle la plaisantait souvent sur sa bizarre affection pour les bois et les rossignols. Quant à elle, en fait de campagne, elle a décrit des parcs et des jardins; encore ne les décrit-elle pas. « Une allée bordée de saules, » voilà, je crois, le seul paysage qui se puisse rencontrer dans *la Princesse de Clèves*.

Mais ce sont là des lacunes sur lesquelles il n'est pas nécessaire d'insister, on les a trop souvent reprochées à la littérature du règne de Louis XIV. Étant donné les limites du genre, ce qui nous intéresse surtout, c'est de définir le ton qui règne, dans le roman de Cour et le caractère des personnages. Mme de La Fayette était une précieuse défroquée. Née en 1632, elle avait respiré dans sa jeunesse, l'air des ruelles et des cabales; mais, sans parler de la forte culture classique qu'elle avait reçue de son maître Ménage, et dont sa correspondance offre plus d'une trace, et point de meilleur antidote que cette culture contre les excès de l'esprit précieux, comme tous les écrivains qui ont atteint leur maturité sous le règne de Louis XIV, elle n'a conservé de la préciosité que le goût de la distinction et elle s'entend à l'associer avec un parfait naturel. Alliance exquise que vous retrouverez aussi bien dans Racine que dans Bossuet, dans La Fontaine que dans Fénelon. La distinction simple! Voilà le caractère du style sous le grand roi, conciliation de qualités opposées que nous sommes réduits à admirer, sans pouvoir prétendre l'imiter, ni la reproduire. Car, à cette époque, un fossé n'était pas encore creusé entre la langue parlée et la langue écrite, entre la langue des salons et la langue littéraire. Écoutez Bossuet exaltant la mémoire de Condé, ou célébrant la prise de voile de Mlle de La Vallière! C'est tour à tour l'accent et les traits de feu d'un prophète et, l'instant d'après, l'aisance dégagée d'un homme qui cause; et de l'accent de la conversation aux sublimités de l'éloquence, la transition est si naturelle qu'elle se fait à peine sentir. Voilà des privilèges à jamais perdus et qui ne se rencontrent qu'une fois, à un certain moment donné dans l'histoire des littératures... Mme de La Fayette, elle, n'a pas de traits de feu. Son style est d'une trame ferme et solide que ne relève presque aucune broderie; son vocabulaire est pauvre, et cette pauvreté ne s'aperçoit pas, car elle réussit, sans grande dépense de moyens, à dire tout ce qu'elle veut dire et personne ne le dirait mieux. Et dans

ce style uni, le naturel ne tourne jamais au vulgaire : il y règne une distinction parfaite qui se sent sans qu'elle se fasse sentir, et qui la porte à ne pas multiplier les détails; en quelque sorte elle ne se familiarise pas avec son sujet; elle le regarde et nous le fait voir à une certaine distance, et elle réussit ainsi à produire l'effet qu'elle avait l'intention de produire. Car ses personnages, dont nous n'osons approcher de plus près qu'elle, nous imposent, ils nous inspirent une sorte de respect que nous ne ressentirions pas, si l'auteur nous les avait fait étudier à la loupe. Voilà tout le portrait qu'elle a jugé à propos de faire de son héroïne Mlle de Chartres, qui va bientôt devenir la princesse de Clèves : « La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâces et de charmes. »

Ainsi, sobre dans l'emploi des détails, ne les prodiguant jamais et choisissant, entre tous, ceux qui sont expressifs et qui concourent à l'effet qu'elle veut produire, il n'est pas à craindre que Mme de La Fayette tombe dans les longueurs de l'auteur de *la Clélie*. Ce que Mlle de Scudéry eût dit en trois pages, elle le dit, elle, en trois lignes, quelquefois en trois mots et, comme tous les écrivains de sa race et de son temps, elle possède et pratique l'art des grands traits et des touches larges et fortes. Et ici encore la distinction naturelle de son esprit la sauve d'un nouvel écueil. Car l'inconvénient possible des touches larges et des grands traits, c'est qu'en résumant sa pensée, on ne la renforce outre mesure, on ne l'exagère. Mais l'exagération est la pire des vulgarités, et la vulgarité est le dernier défaut où puisse tomber Mme de La Fayette. Il y a en elle un esprit de mesure qui ne la quitte jamais. Loin de rien exagérer, elle atténue, elle réduit, elle met la sourdine à toutes ses émotions, elle reste en deçà du vrai, elle dit moins qu'elle ne pourrait dire, elle nous laisse à deviner le reste. Et l'avantage de cet esprit et de ce ton mesuré est d'être favorable aux nuances. L'homme qui crie n'a qu'une note, et quand on veut varier ses inflexions, il est bon de ne pas donner toute sa voix.

Mlle de Chartres, fort jeune encore, a été mariée au prince de Clèves. Elle estime et respecte son mari; mais, mariée sans qu'on consultât son cœur, l'amour n'a aucune part aux sentimens qu'elle lui a voués. Malheureusement pour elle et pour M. de

Clèves, peu de temps après son mariage, elle fait connaissance du duc de Nemours, le plus brillant cavalier de la Cour : « Ce prince était un chef-d'œuvre de la nature... il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et enfin un air dans toute sa personne qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait. Il n'y avait aucune dame, dans la Cour, dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle ; peu de celles à qui il s'était attaché pouvaient se vanter de lui avoir résisté ; et même plusieurs à qui il n'avait point témoigné de passion n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui... La passion de M. de Nemours pour Mme de Clèves fut d'abord si violente qu'elle lui ôta le goût, et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avait aimées. Mais elle lui paraissait d'un si grand prix qu'il se résolut de manquer plutôt à lui donner des marques de sa passion, que de hasarder de la faire connaître au public. Il n'en parla pas même au vidame de Chartres, qui était son ami intime, et pour qui il n'avait rien de caché. Il prit une conduite si sage et s'observa avec tant de soins que personne ne le soupçonna d'être amoureux de Mme de Clèves. »

Tel est l'auteur, tels sont les personnages. Ils sont sans cesse occupés à se contenir. L'*honnête homme*, avons-nous dit, était celui en qui les bienséances étaient devenues une seconde nature. Mais les bienséances telles qu'elles étaient réglées par les caprices des précieuses étaient une étiquette souvent absurde ou ridicule, et l'honnête homme, pour plaire à sa divinité visible, était obligé à force grimaces et contorsions. Sortez-le de sa cabale où il pose devant quelques *spirituelles*, qu'il encense plus qu'il ne les respecte, et transportez-le sur le grand théâtre de la Cour, sous l'œil d'un maître qu'il redoute, dont il appréhende également le froncement de sourcils et le sourire moqueur, il ne songe plus à poser, à faire la roue ; il s'observe, s'efface, se simplifie à vue d'œil. Mais non seulement dans la présence du maître, il renonce à toute originalité prétentieuse, à toute contorsion de petit-maître, il s'occupe encore de contenir ses sentimens et ses passions. Les passions ! les voilà toutes réunies dans la grande Galerie de Versailles ! Comptez bien, pas une ne manque à l'appel. La jalousie, l'amour, la haine, l'ambition, la

fureur peut-être, le désespoir Tous ces cœurs sont travaillés et tourmentés; tous ces courtisans ont l'âme agitée, dévorée. Mais le Roi s'approche, et les visages se dérident, prennent un air de respect, de fête, et toutes les passions font la haie sur son passage, le désespoir lui-même cherche à sourire. Effort suprême! Il y a réussi, et le maître n'aperçoit autour de lui que des fronts épanouis où se peint le bonheur de le voir et de l'approcher. Et comment les courtisans n'apprendraient-ils pas à se contenir et à se posséder, devant un roi qui est le premier à leur en donner l'exemple!

Qu'on ne dise donc pas que cet assujettissement absolu aux convenances, qui règne dans la tragédie et dans le roman classiques est une pure convention contraire à la nature. Gœthe lui-même en a décidé autrement; il a loué Racine d'avoir su peindre la passion enchaînée par les convenances, parce que ce spectacle se rencontre dans la vie, et particulièrement dans certaines sphères de la société, et que non seulement ce spectacle est vrai, mais qu'il est encore intéressant. Que les personnages du *Grand Cyrus* réussissent en toute occasion à se contenir, nous ne songeons pas à les admirer pour cela. Nous ne croyons pas à leurs passions. Mais qu'un grand artiste parvienne à nous faire croire à la passion de ses personnages, qu'il nous les montre luttant contre elle, sinon pour l'étouffer, du moins pour la dissimuler ou la modérer, et cette passion contenue risque de nous émouvoir bien plus que les gestes emportés et les éclats de voix d'un fou. Écoutez plutôt. La mère de la princesse de Clèves, Mme de Chartres, va mourir, laissant sa fille sous le poids d'un danger qui fait trembler sa tendresse maternelle. Mais à son lit de mort, elle se possède encore, et voici le langage qu'elle lui tient : « Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle en lui tendant la main, le péril où je vous laisse, et le besoin que vous avez de moi, augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour M. de Nemours; je ne vous demande point de me l'avouer. Je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination, mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connaissez que trop présentement, vous êtes sur le bord du précipice; il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez à ce que vous devez à votre

mari, songez à ce que vous vous devez à vous-même... ayez de la force et du courage, ma fille, retirez-vous de la cour, obligez votre mari de vous emmener; ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles : quelque affreux qu'ils vous paraissent d'abord, ils seront plus doux dans la suite que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber comme les autres femmes; mais, si ce malheur doit vous arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en être pas le témoin. Adieu, ma fille, lui dit-elle, finissons une conversation qui nous attendrit trop l'une et l'autre, et souvenez-vous, si vous pouvez, de tout ce que je viens de vous dire. »

Ainsi sont les personnages de Mme de La Fayette et de Racine, ils représentent toujours, ils savent qu'ils sont en spectacle aux autres et le souci de leur dignité ne les quitte pas. Aussi dans les situations les plus douloureuses et les plus violentes, et quelles que soient les tempêtes intérieures qui les agitent, ils ne sauraient se départir un instant de cette retenue et de cette noblesse de ton que les habitudes de leur vie leur ont enseignées. Dans le roman de Mme de La Fayette comme dans le théâtre de Racine, le fil des convenances ne casse jamais.

Jamais ces héros ne nous feront entendre de cris, de sanglots, ni les rugissemens sauvages d'une passion qui ne se possède plus; jamais ils n'offriront à nos regards la démence d'une âme hors d'elle-même, qui ne connaît ni règle ni frein. C'est au delà de la Manche, sur une scène étrangère qu'il faut aller chercher ces tragiques spectacles. Qu'Othello vienne à ne plus douter de son déshonneur, Othello n'est plus Othello, il n'est presque plus un homme, une âme de bête fauve entre en lui et il ne lui reste bientôt pour exprimer sa fureur et son désespoir, que ce formidable hoquet avec lequel Garrick faisait pâlir d'épouvante les loges et le parterre! Que conclure de cela? Que les littératures se complètent et que Racine ne peut pas plus nous remplacer Shakspeare, que Shakspeare Racine.

Mais, j'y pense, le respect des convenances peut être assez puissant pour donner à une âme la force de cacher sa passion

mais non de la vaincre, ni de la tuer. La princesse de Clèves triomphera-t-elle des périls qui la menacent? Se rendra-t-elle maîtresse de l'amour fatal qu'elle sent grandir en elle? Cette question est résolue d'avance, car la princesse de Clèves n'est pas seulement une héroïne de cour, elle porte dans son esprit et dans son cœur ce haut spiritualisme philosophique et chrétien qui anime la grande littérature du siècle classique. *La Princesse de Clèves* n'est pas seulement un roman de Cour, mais encore un roman religieux et philosophique, et pour lui donner un nom plus précis, c'est le roman du cartésianisme. Roman tout pénétré du génie et de la morale de Descartes. C'est donc Descartes lui-même que je charge de définir la princesse de Clèves; car elle représente ce qu'il appelle dans sa théorie des passions, l'*Ame généreuse.*

II

Nous avons parlé du roman de Cour dans *la Princesse de Clèves*. Occupons-nous maintenant du roman cartésien. Oublions que la princesse de Clèves est une princesse, et ne voyons plus en elle que l'*Ame généreuse*.

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle la philosophie de Descartes, mort en 1650, après avoir eu de la peine à se faire accepter, se vit en possession d'une immense influence. Non seulement les disciples en titre de Descartes sont nombreux et son école florissante; mais ses idées gagnent de proche en proche, pénètrent, se répandent partout. Les grands théologiens de l'époque les acceptent; Bossuet, Fénelon, Arnaud, quelques dissentimens qu'il y eût entre eux, relèvent également de Descartes et l'empreinte de son génie est partout visible dans leurs écrits. Mais non seulement le cartésianisme envahit les écoles, l'église, les ordres religieux, la magistrature, la science, il s'en va frapper à la porte des salons et il en est accueilli. Les gens du monde s'occupent de Descartes, le discutent avec passion, prennent parti pour ou contre lui, et quelques-uns épousent ses principes avec toute l'ardeur de l'enthousiasme. Et vraiment que la société fît bon accueil à Descartes, c'était justice; car le premier, il avait appris à la philosophie à parler la langue du monde, à parler français. Descartes n'était pas un écolâtre,

il était un gentilhomme, et avec lui la science, quittant sa robe noire, revêtit le pourpoint et le manteau d'un gentilhomme, et dans cet équipage, elle peut entrer librement dans les salons sans crainte d'y paraître déplacée.

C'est un très grand siècle que le XVIIe siècle, et il n'est point de siècle complet sans la philosophie. Toute civilisation produit nécessairement en quelque sorte sa philosophie. Car tout système est le résumé et la conclusion d'expériences faites par l'humanité ; tout système est une vue du monde qui résulte d'un développement nouveau de la société et de la pensée humaine. Ainsi une philosophie est plus ou moins l'œuvre du siècle où elle est née, et il ne faut pas attribuer à son influence toutes les harmonies qui se voient entre elle et l'esprit dominant de l'époque qui l'a vue naître. Avant que le cartésianisme fût devenu une puissance, il y avait dans la société française de ce temps des instincts spiritualistes. Corneille en fait foi. Et les romans eux-mêmes de Mlle de Scudéry, ces pauvres et longs romans dont nous avons dû dire tant de mal, — puisse l'ombre de Sapho nous le pardonner, — ces longs romans, ils tiennent eux aussi pour l'esprit contre la matière. Les précieuses étaient des *spirituelles*, c'était le nom qu'elles se donnaient à elles-mêmes, et vous savez le peu d'état que Philaminte, Armande et Belise faisaient du corps. Elles le traitaient de guenille. Sur quoi le bonhomme Chrysale se redresse et s'écrie : « Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère ! »

Mais si ce n'est pas la philosophie qui crée l'esprit, le génie d'une société, elle agit sur les instincts naturels de cette société en leur donnant pleine conscience d'eux-mêmes; elle la met en état de réfléchir sur elle-même, de se connaître, elle lui révèle son propre secret et, par là, elle transforme ses aspirations en principes fermes et arrêtés, elle lui rend possible la conséquence, elle change son tempérament en caractère. Car il en est des sociétés comme des individus; c'est à la réflexion qu'elles doivent d'avoir un caractère, et les philosophes sont des hommes qui forcent tout le monde à réfléchir avec eux.

Ne nous étonnons donc pas qu'à la fin du XVIIe siècle, le cartésianisme envahisse la société. Elle se reconnaît en lui, elle le reconnaît pour sien. D'ailleurs la Renaissance a fait son œuvre. L'idéal de l'*homme complet*, renouvelé de l'antiquité, a passé dans la pratique. L'homme d'action, l'homme d'épée ne dédaigne pas

de penser, pas plus qu'il ne dédaigne de lire et de s'instruire. Le Grand Condé, au beau milieu d'une campagne, enverra demander une entrevue à Spinoza, et le prince Eugène portera sur son cœur, dans les batailles, le manuscrit de la *Monadologie* de Leibnitz. Dans les nouveaux salons qui se sont formés à Paris et qui sont des succursales de la Cour, on se plaît à discuter les principes cartésiens. Les femmes mêmes s'en mêlent. Victoire suprême pour la nouvelle philosophie! La duchesse du Maine, dit Mlle de Launay, savait par cœur les *Méditations* de Descartes. Mme de Grignan appelait Descartes son père. Elle était une cartésienne consommée. Quant à Mme de Sévigné, le nom et les principes de Descartes reviennent fréquemment dans sa correspondance; mais elle ne prenait pas parti. Ces Messieurs de Port-Royal lui suffisaient. Cependant « elle voulait savoir Descartes comme l'hombre, non pour jouer, mais pour voir jouer. » Et son plaisir était grand d'en entendre causer et de ranimer habilement la discussion quand elle menaçait de tarir.

Nous avons dit que la princesse de Clèves n'était pas seulement une princesse vivant à la Cour, ayant les sentimens et parlant le langage de la Cour et assujettie à toutes les convenances de Cour; mais qu'elle était encore une cartésienne. Que ses vues morales appartiennent à la philosophie cartésienne. Demandons-nous donc quelle morale a produite le haut spiritualisme de Descartes.

Vous souvient-il, dans le XIIIe chant de la *Jérusalem délivrée*, de l'épisode de la forêt enchantée où Renaud, méprisant également monstres et nymphes, d'un coup de sa redoutable épée rompt tous les enchantemens? La nature au moyen âge, comme dans l'antiquité, était une forêt enchantée; on se la représentait pleine de forces occultes qui se manifestaient par les effets les plus bizarres; on y soupçonnait la présence de puissances invisibles qui la remplissaient de terreurs, de séductions et de miracles, et l'esprit ne s'y aventurait pas sans trembler. Eh bien! Descartes est le Renaud de la pensée qui désenchante la nature et la détruit de tous ses prestiges effrayans, ou séduisans. Pour Descartes, il n'y a que deux réalités dans ce monde; la pensée qui est l'essence de l'âme et l'étendue qui est l'essence de tout ce qui n'est pas l'âme. Ainsi la nature est réduite à l'étendue et aux modifications de l'étendue, comme le mouvement. Depuis les astres qui accomplissent leurs révolutions dans l'éther jusqu'au

brin d'herbe qui pousse dans la prairie, la nature n'est plus une légende, une féerie, une sorcellerie; elle est un simple mécanisme où tout se meut et se conduit par des ressorts dont la science peut pénétrer les secrets, « en même façon que le mouvement d'une montre est produit par la seule force de son ressort et la figure de ses roues. » Une horloge n'a rien d'effrayant! Vous direz qu'elle n'a point de poésie non plus. Aussi ne se trouve-t-il guère de paysagistes parmi les poètes de ce temps-là. Mais patience! Le vraie poésie rentrera quelque jour dans la nature. Il en fallait d'abord bannir la fausse.

Et de même qu'il a désenchanté la nature, Descartes désen chante la passion. La passion! Vous savez ce qu'elle était pour le chevalier du moyen âge. Elle représentait à ses yeux un principe de grandeur morale, d'enthousiasme; elle était la source de tous les nobles sentimens, une inspiration divine qui arrachait l'homme à la bassesse de ses instincts naturels; une flamme céleste, en quelque sorte Dieu lui-même présent dans l'esprit et le cœur de l'homme. Car c'était le propre de l'esprit chevaleresque de transporter l'infini des horizons chrétiens dans les passions et dans les sentimens de la terre. Oh! que Descartes s'en exprime autrement! Quelle prose après cette poésie! Selon lui il n'est rien que nous devions attribuer à notre âme, sinon nos pensées; le reste appartient à la nature et à la mécanique. Nos nerfs sont comme de petits filets, ou de petits tuyaux qui viennent du cerveau, et contiennent, ainsi que lui, un certain air ou vent très subtil qu'on nomme les *esprits animaux;* et ce sont là ces petits esprits dont il est si souvent question dans les lettres de Mme de Sévigné et dans la plupart des écrivains de l'époque. Ces esprits animaux sont formés par les plus vives et les plus subtiles parties du sang que la chaleur a raréfiées dans le cœur et qui entrent sans cesse dans les cavités du cerveau. Ces parties du sang très subtiles composent les esprits animaux, qui ne sont que des corps, qui n'ont point d'autre propriété, sinon que ce sont des corps très petits et qui se meuvent très vite, ainsi que les parties de la flamme qui sort d'un flambeau; et qu'à mesure qu'il en entre quelques-uns dans le cerveau, il en sort aussi quelques autres par les pores, lesquels pores les conduisent dans les nerfs. Tel objet en frappant nos sens ébranle les nerfs, et, au moyen des petits esprits, fait mouvoir la partie du cerveau d'où ils viennent, de même façon que lorsqu'on tire un des

bouts d'un cordon on fait mouvoir l'autre; et tout ce mouvement se concentre sur une petite glande placée au milieu du cerveau, qui est le séjour plus particulier de l'âme. Ainsi la dernière et la plus prochaine cause des passions de l'âme, de la joie, de la tristesse, de l'espérance, du regret, du désir, de l'admiration, de l'amour ou de la haine, cette cause n'est autre que les agitations diverses dont les esprits animaux meuvent la petite glande qui est au milieu du cerveau... Et voilà comment Descartes désenchante la passion! Il la réduit à un mécanisme comme la nature dont elle émane. Il la dépouille de ses prestiges, de sa sublimité, de sa poésie. Il lui arrache ses oripeaux et les foule aux pieds!

Et maintenant, ô vous, nos anciens amis, nos héros d'autrefois, vous dont nous avons admiré les exploits et les prouesses, héros et héroïnes de la Table Ronde, illustre Lancelot, Tristan, Iseult, noble et charmante Geniëvre, vous qui montriez avec tant d'orgueil à l'univers la blessure dont vos cœurs étaient déchirés, vous qui vous plaisiez à diviniser vos sentimens et qui proclamiez la sainteté de leurs folies même et de leurs dérèglemens, venez demander à Descartes ce que c'est que la passion! Et vos joies, vos tristesses, vos enivremens, il vous dira que ce sont là les mouvemens divers de vos *esprits animaux*. O profanation! O Raison impitoyable!

Ce n'est pas que Descartes, d'accord avec les ascètes et l'ascétisme, condamne absolument et proscrive la passion. Les passions, dit-il, sont utiles en ce qu'elles fortifient et font durer dans l'âme des pensées qu'il est bon qu'elle conservent et qui pourraient sans cela en être facilement effacées. Les passions sont un élément, un principe, un aliment de la vie, et la vie est bonne. Mais si notre essence est la pensée, la pensée doit demeurer toujours supérieure à la passion, la conduire, la régler, en réprimer les excès et les intempérances. Les passions sont toutes bonnes de leur nature, mais il faut savoir s'en servir. Dès qu'elles sont insoumises, elles sont les plus dangereuses ennemies de notre bonheur et de notre sagesse.

Ici, il est bon de s'entendre. La volonté, selon Descartes, ne peut directement supprimer la passion. La passion étant en nous l'œuvre de la nature, et comme une opération machinale des petits esprits, il ne dépend pas de nous d'être ou de n'être pas passionnés, d'être ou de n'être pas sensibles à la douleur,

d'aimer ou de n'aimer pas, de haïr ou de ne pas haïr. Mais la passion étant en nous sans être nous, elle est comme un étranger qui nous impose sa présence, et il faut que nous la considérions toujours comme un étranger et que nous nous gardions de nous livrer à elle et de lui abandonner le gouvernement de notre maison. En un mot, nos passions ne dépendent pas de nous, mais nos actions dépendent de nous, car elles dépendent de notre volonté et de notre pensée, et ainsi, s'il n'est pas en notre pouvoir de calmer ou d'étouffer à notre gré les mouvemens des esprits en nous, il nous appartient cependant de ne pas les prendre pour arbitres de nos actions. En d'autres termes, il dépend de nous de consentir ou de ne pas consentir aux effets de nos passions et aux démarches où elles s'efforcent de nous entraîner. Voici ce que dit là-dessus un disciple de Descartes, le Père Malebranche : « La vue du bien est naturellement suivie du mouvement d'amour, du sentiment d'amour, de l'ébranlement du cerveau et du mouvement des esprits, d'une nouvelle émotion de l'âme qui augmente le premier mouvement d'amour, d'un nouveau sentiment de l'âme qui augmente le premier mouvement d'amour, et enfin du sentiment de douceur qui récompense l'âme de ce que le corps est dans l'état où il doit être. Toutes ces choses se passent dans l'âme et dans le corps naturellement et machinalement, je veux dire sans qu'elle y ait part, et il n'y a que notre seul consentement qui soit véritablement de nous. C'est aussi ce consentement qu'il faut régler, qu'il faut conserver libre, malgré tous les efforts des passions. »

Ainsi *notre consentement* nous appartient. Et comme le dit Descartes, tant que dure la première forte émotion du cœur et des petits esprits, les passions demeurent présentes à notre pensée comme les objets sensibles pendant qu'ils agissent sur les organes de nos sens; le plus que puisse faire alors la volonté, pendant que cette émotion est en sa vigueur, c'est de ne pas consentir à ses effets. Mais si *l'abstention* est la seule faculté qui reste à l'âme dans la première effervescence des sentimens qui l'agitent, et si la volonté est impuissante à supprimer directement et immédiatement la passion, à la longue et par l'effet tout-puissant des habitudes, l'âme peut parvenir à faire sentir son empire à ses passions. Une fois la première émotion calmée, l'âme doit user *d'industrie* pour se délivrer de l'ennemi; et cette

industrie consiste à combattre sa passion par une autre. Mais il ne s'agit pas ici de ces luttes entre des passions contraires qui font le tourment des âmes faibles; en sorte que la volonté obéissant tantôt à l'une, tantôt à l'autre, s'oppose continuellement à soi-même et rend ainsi l'âme esclave et malheureuse. Les passions supérieures que l'âme doit appeler à son secours sont ces passions d'un autre ordre et qu'on peut à peine appeler du même nom, les sœurs divines de ces passions terrestres. « Celles, dit Descartes, qui ne sont excitées dans l'âme que par l'âme même. »

La pensée, la connaissance du bien et du mal et les fermes jugemens qui en résultent deviennent dans l'âme des puissances vivantes, une source de joie, d'amour, de désir qui n'ont rien de commun avec les désirs et les joies vulgaires. Et c'est ainsi que, l'éducation et la culture de l'âme développant en elle ces joies et ces inclinations d'un ordre supérieur, développent aussi le principe de la *liberté*, qui se fortifie toujours plus par l'habitude, par l'exercice continuel de la volonté, se tournant en seconde nature, si bien que l'homme, en résistant à ses passions, finit par suivre une sorte d'instinct acquis et qu'en triomphant de ses penchans, il goûte, dans la tristesse même que lui cause cette douloureuse victoire, une joie suprême que Descartes appelle la *Joie intellectuelle*.

Et maintenant revenons à notre problème. La princesse de Clèves sortira-t-elle triomphante ou vaincue du péril où elle s'est engagée? Remarquons que le péril est grand. Il ne s'agit pas ici de ces passions pour rire des héros et des héroïnes du *Grand Cyrus*, qui s'évaporent en phrases et qui ne sont guère plus dangereuses que des serpens empaillés. Dans l'œuvre de Mme de La Fayette, la passion brûle le papier; plus le style est contenu, plus le sentiment, toujours soumis à la loi sévère des convenances, s'applique à s'exprimer sous une forme voilée et à mettre la sourdine à ses émotions, et plus sa puissance, son indomptable énergie se fait sentir. Chose étrange! Dans ce roman, le cœur parle un langage presque abstrait et, cependant, c'est le plus émouvant des romans; la passion ne jette jamais de flammes, et cependant, elle brûle le papier. On sent dans la princesse de Clèves une âme profonde qui est sans cesse occupée à se contenir, et le peu qu'elle nous dit sur elle-même nous fait deviner ce qu'elle ne dit pas; et notre imagination est toujours active,

elle travaille à découvrir ce qu'on lui cache et les silences mêmes de l'auteur l'excitent et l'émeuvent. Peut-être est-ce là le secret le plus difficile de l'art, celui que possèdent seuls les grands artistes. Mais ce qui explique mieux encore pourquoi ce roman est si émouvant, c'est que la passion y est peinte telle que la comprenait Descartes, comme une aveugle et machinale fatalité, comme une fatalité qui a l'air d'un caprice, mais d'un caprice tout-puissant, aussi irrésistible dans ses effets qu'inexplicable dans ses causes.

La princesse de Clèves est née pour aimer; son cœur, dont on a disposé sans la consulter, et qu'un mariage de convenance ne suffit pas à occuper, fermente, bouillonne. Elle rencontre M. de Nemours, elle l'aime. Le vague dans lequel l'auteur a eu soin de laisser les figures de ses personnages, ajoute à l'impression de fatalité que nous fait éprouver cet amour. Le duc de Nemours est le plus brillant cavalier de la Cour; mais M. de Clèves est, lui aussi, un homme accompli; il ne le cède à personne en délicatesse de sentimens, en noblesse de caractère, en agrémens, en mérite personnel. Pourquoi la balance de ce cœur a-t-elle penché d'un côté plutôt que de l'autre? Mais comment découvrir la raison de ce qui, selon Descartes, est étranger à la raison. Pourquoi ce cœur s'est-il donné ici, au lieu de se donner là? C'est un caprice des petits esprits. Cet amour, je le répète, est bien peint tel que le comprenait Descartes. Il est fatal, et, comme la fatalité, il est aveugle, il est sourd, rien ne l'arrête, il va toujours, il assiège la place, il l'emporte d'assaut, il s'y établit en maître.

Cependant, pour parler toujours avec Descartes, si la princesse de Clèves ne peut s'empêcher d'aimer le duc de Nemours, la question est de savoir si sa volonté consentira à cet amour. Dès à présent, nous pouvons répondre : non, elle n'y consentira pas. N'exagérons rien. Mme de La Fayette était une observatrice trop fidèle du cœur humain pour prêter à son héroïne je ne sais quelle force ou quelle perfection qui ne saurait se rencontrer sur la planète que nous habitons. La princesse de Clèves a été imprudente; elle n'a pas soupçonné d'abord le danger, elle ne s'est pas défiée, sa conscience ne s'est pas inquiétée. Elle s'est abandonnée avec quelque complaisance au sentiment nouveau et inconnu qui s'était insinué dans son cœur. Elle croyait admirer, elle s'est aperçue bien tard qu'elle aimait. Et la passion

a grandi, et les circonstances ont travaillé pour elle. Tout cela est développé par l'auteur avec une finesse d'analyse qui n'a jamais été surpassée, qui peut-être n'a jamais été égalée. Mais enfin les yeux de notre héroïne se sont ouverts. Elle voit le danger. Elle le voit bien mieux encore, depuis que sa mère lui a adressé ses exhortations avant de mourir. Et maintenant sa mère n'est plus, cette mère si tendre, si attentive, providence visible qui veillait sur elle et la couvrait de ses ailes. Elle reste seule, ne dépendant plus que d'elle-même ; mais le sentiment d'être seul à répondre de soi fortifie encore les âmes fortes. Elle rentre en elle-même, elle se recueille, elle se décide à combattre et à vaincre, et elle passe en revue les ressources dont elle peut disposer dans cette lutte décisive. Faisons cet examen avec elle.

D'abord la princesse de Clèves est une âme profondément vraie ; elle a cette sincérité parfaite qui s'appelle *la candeur*. Mais on ne peut lui appliquer le mot de Fénelon, que les âmes pleines de candeur sont d'ordinaire plus simples dans le bien que précautionnées contre le mal. Elle a horreur de tout sophisme, et elle est habile à les démêler; car elle a été élevée par une mère qui, au lieu de la retenir dans une ignorance dangereuse du monde, lui a enseigné de bonne heure à le voir tel qu'il est. Aussi connaît-elle les effets et les périls des passions avant même d'en avoir fait l'expérience. Et en vraie cartésienne, elle sait que le plus grand danger des passions, c'est de nous faire porter sur toutes choses des jugemens obscurs et incertains. Elle se le dit en se servant des expressions mêmes de Descartes, et elle se tient en garde contre cet obscurcissement du jugement que produisent les agitations de son cœur. Voilà ce que la passion dit, pense-t-elle, la passion ment, ne la croyons pas.

Ensuite en cartésienne, elle n'a garde d'idéaliser les sentimens qui l'entraînent. Elle ne répète pas avec tant d'autres héroïnes que ce sentiment est une flamme divine, un coup du ciel ; que depuis qu'elle aime, elle se sent meilleure, plus grande, plus noble Non, elle regarde sa passion comme un accident, comme un désordre, ou, pour mieux dire, comme une maladie. Elle est résolue à tout faire pour en guérir et elle rassemble ses forces pour s'en délivrer.

En cartésienne encore, elle se distingue d'avec sa passion. Cette passion est en elle, mais ce n'est pas elle. Ce qui lui appar-

tient, c'est sa pensée, c'est son âme; tout ce qui n'est ni sa pensée, ni son âme, n'est pas elle. Le mot qui revient sans cesse sur ses lèvres est celui-ci : « Cela serait *indigne de moi.* » Elle place donc son moi ailleurs que dans son cœur, qui, envahi par un sentiment que sa raison désavoue, lui est un étranger qu'elle traite en ennemi.

Où place-t-elle son moi ? Dans sa raison et dans sa liberté. Ici, il nous faut entendre Descartes définir cette âme. La vertu par excellence, selon lui, c'est la *générosité*. Et Descartes, transformant chrétiennement et philosophiquement l'idée chevaleresque de l'honneur, donne la première place à ce qu'il appelle *l'homme généreux*. En quoi consiste donc la générosité? Il va nous le dire :

« Ainsi je crois que la vraie générosité, qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se peut légitimement estimer, consiste seulement partie en ce qu'il connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que cette libre disposition de ses volontés, ni pourquoi il doive être loué ou blâmé sinon pour ce qu'il en use bien ou mal, et partie en ce qu'il sent en soi-même une ferme et constante résolution d'*en bien user*, c'est-à-dire de ne manquer jamais de volonté pour entreprendre et exécuter toutes les choses qu'il jugera être les meilleures : ce qui est suivre parfaitement la vertu. »

Et ainsi, l'homme généreux reconnaît pour son essence propre *sa liberté;* et ce qu'il respecte en lui-même, c'est cette liberté. Il la garde comme un dépôt sacré, il veille sur elle avec une jalouse sollicitude; il dit au monde : Ceci est un trésor divin, tu n'y toucheras pas. Telle est la princesse de Clèves, elle est une *âme généreuse*. Le mot qu'elle aime à répéter : « Cela serait *indigne de moi*, » signifie : Ce qu'il y a de vraiment noble en moi, c'est ma liberté, et ma liberté, c'est moi. Elle s'estime parce qu'elle sent en soi une ferme et constante résolution de bien user de cette liberté, et ce respect de soi-même, qui est la marque des âmes généreuses, est la passion noble qu'elle oppose à l'autre qu'elle veut vaincre. Aussi pour la connaître tout entière, écoutons ce que lui dit son mari M. de Clèves, alors qu'il est instruit de tout : « Ah! madame, vous sentirez le chagrin que trouvent les *personnes raisonnables* dans ces engagemens. »

Cela est simple et dit tout, et le prince de Clèves connaît bien sa femme. Il la traite de personne raisonnable, et il ajoute :

« Ce qui vous est le plus cher, c'est votre raison, et vous ne pouvez goûter aucun bonheur que votre raison désavouerait. »

Et c'est bien là en effet le mobile de toute sa conduite, elle aime et respecte sa raison, et cet amour et ce respect de sa raison, c'est le fond de son être, c'est le sentiment qui fait sa grandeur, comme c'est aussi ce qu'il y a de plus grand dans la littérature du siècle de Louis XIV; car l'amour, le respect de la raison, respire partout, à des degrés et sous des formes diverses, dans les chefs-d'œuvre de cette littérature; dans Corneille comme dans Molière, dans Bossuet comme dans Fénelon, dans La Bruyère comme dans Malebranche. Et le prince de Clèves dit encore à sa femme : « De l'humeur dont vous êtes, en vous laissant votre liberté, je vous donne des bornes plus étroites que je ne pourrais vous en prescrire. »

O le beau mot! et que voilà une belle définition de *l'âme généreuse!* Pourquoi disais-je que la princesse de Clèves s'applique à garder sa liberté? C'est sa liberté qui la garde, et ce noble gardien ne se laissera ni corrompre, ni violenter.

Mais voyons paraître sa générosité et les marques qu'elle en donnera. « L'âme généreuse, a dit Descartes, se sent capable d'entreprendre de grandes choses. » Qu'entreprendra la princesse de Clèves? Une chose extraordinaire comme son âme. Jusqu'ici, elle ne s'est ouverte et n'a pris conseil de personne. Elle se suffit à elle-même; c'est à sa raison, à sa liberté qu'elle demande des forces. Mais elle sait que, pour conjurer la fatalité qui pèse sur elle, pour vaincre sa passion, il lui faut user d'industrie, il lui faut fuir tout ce qui maintient son cœur dans le désordre, ne plus voir le duc de Nemours, quitter la Cour, s'enfermer dans la solitude. Cependant elle ne peut mettre ce projet à exécution sans que son mari y consente et, pour obtenir ce consentement, elle prend une résolution qui aurait épouvanté une âme moins héroïque, et cette résolution, qu'elle accomplit sans hésiter, donne lieu à une scène qui est peut-être la plus hardie qui se puisse trouver dans aucun roman. Elle avoue tout à son mari.

« Quelque dangereux que soit le parti que je prends, lui dit-elle, je le prends avec joie, pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentimens qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus

d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu; conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore, si vous le pouvez. »

Hélas! le prince de Clèves n'a pas l'âme assez grande pour écarter désormais de lui tout soupçon. Et vraiment ce serait trop lui demander. Il s'est juré à lui-même de répondre à la confiance de sa femme par une confiance égale. Engagement qu'on prend dans un moment d'exaltation qui n'est pas faite pour durer. L'âme redescend peu à peu des hauteurs où elle s'était guindée. Aussi, peu de jours après avoir reçu les héroïques confidences de sa femme, le prince de Clèves se sent déjà à bout de forces et de courage. « Vous aviez donc oublié, lui dit-il, que je vous aimais éperdument, et que j'étais votre mari : l'un des deux peut porter aux extrémités ; que ne peuvent donc les deux ensemble? Hé! que ne font-ils point aussi! Je n'ai que des sentimens violens et incertains dont je ne suis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous; vous ne me paraissez plus digne de moi. Je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon; je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi de calme, ni de raison. »

Sa douleur le trouble. Exaspéré par cet amour fatal que Mme de Clèves peut bien cacher à tous les yeux, enfermer dans le secret de son cœur, mais qu'elle ne peut tuer en un jour, le prince de Clèves finit par perdre le sens. Il ouvre son âme aux soupçons, un faux rapport le trompe, de désespoir il tombe malade et son chagrin le tue. Désormais Mme de Clèves est libre. Car enfin, elle est innocente de la mort de son mari. Pourquoi l'a-t-il soupçonnée? Pourquoi n'a-t-il pas su croire en elle? Elle est libre, et après que la douleur où l'a plongée sa mort a commencé de se calmer, son amour se réveille, se remet à parler. Mme de Clèves revit de loin le duc de Nemours. « Quel effet produisit cette vue d'un moment! Quelle passion endormie se ralluma dans son cœur! Et avec quelle violence! Elle alla s'asseoir dans le même endroit d'où venait de sortir M. de Nemours; elle y demeura comme accablée. Ce prince se présenta à son esprit, aimable au-dessus de tout ce qui était au monde, l'aimant depuis longtemps avec une passion pleine de respect et de fidélité, méprisant tout pour elle, respectant jusqu'à sa douleur, songeant à la voir sans songer à en être vu, quittant la Cour dont il faisait les délices, pour aller regarder les

murailles qui la renfermaient, pour venir rêver dans les lieux où il ne pouvait prétendre de la rencontrer... Plus de devoir, plus de vertu qui s'opposassent à ses sentimens, tous les obstacles étaient levés et il ne leur restait de leur état passé que la passion de M. de Nemours pour elle, et que celle qu'elle avait pour lui. »

Elle est libre d'être heureuse, de se donner à l'homme qu'elle aime. Et le duc de Nemours le lui demande à genoux et en pleurant, et ses parens, sa famille la supplient de ne pas sacrifier son bonheur à un fantôme de devoir. Mais les grandes âmes sont esclaves de leur liberté. Le bonheur vient à elle, elle le repousse, elle se sent supérieure au bonheur. Elle veut se donner tout entière au souvenir de celui qu'elle n'a pas pu rendre heureux et qu'elle a perdu. Et en agissant ainsi, elle prend conseil à la fois de son devoir et de son repos ! Le triomphe de sa liberté n'a pas été complet; elle le veut compléter, pour avoir le droit de se respecter, elle se condamne à souffrir et elle goûtera au sein de cette souffrance la joie dont parle Descartes. D'ailleurs, vraie cartésienne et raisonnable comme elle est, l'épreuve qu'elle a subie l'a rendue méprisante pour la passion. Elle n'y croit plus, elle la regarde de haut, elle n'a pas foi en sa durée. Elle prévoit que M. de Nemours pourra bien un jour cesser de l'aimer comme elle veut être aimée et que M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage... Les petits esprits sont vaincus, la raison demeure maîtresse du champ de bataille : « La fin de l'amour de ce prince et les maux de la jalousie, qu'elle croyait infaillibles dans un mariage, lui montraient un malheur certain où elle s'allait jeter... Mme de Clèves, dont l'esprit avait été si agité, tomba dans une maladie violente... Cette vue si longue et si prochaine de la mort l'accoutuma à se détacher de toutes choses. Il se passa un assez grand combat en elle-même. Enfin elle surmonta les restes de cette passion, qui était affaiblie par les sentimens que sa maladie lui avait donnés. La pensée de la mort lui avait reproché la mémoire de M. de Clèves. Ce souvenir, qui s'accordait avec son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagemens du monde lui parurent tels qu'ils paraissent aux personnes qui ont des vues plus grandes et plus éloignées... Et elle fit dire au duc de Nemours qu'elle ne pensait plus qu'aux choses de l'autre vie et

qu'il ne lui restait aucun sentiment que le désir de le voir dans les mêmes dispositions où elle était. »

Après de telles paroles, ne faut-il pas conclure que si *la Princesse de Clèves* est peut-être le plus émouvant des romans, il en est à coup sûr le moins romanesque.

Voilà les grands spectacles où nous fait assister ce que certains critiques appellent une littérature de Cour. Nous y voyons mis en lumière cet *héroïsme réfléchi* qui est le triomphe de la raison. Nous y voyons des âmes qui, supérieures à tous les entraînemens, s'en rendent maîtresses par un suprême effort de leur volonté, et qui accomplissent le bien non par un transport d'enthousiasme aveugle et passager, mais par une glorieuse fidélité à des principes qui font leur essence...

Je parlais d'Othello. Quels tableaux différens de l'humanité font passer sous nos yeux ceux du grand dramaturge anglais et ceux de nos classiques français ! Dans les uns, la nature dominée, vaincue par le respect des convenances et par l'amour de la raison. Dans l'autre, nous trouvons la nature toujours victorieuse. Le bien et le mal également naturels; le crime semblable au venin distillé par un serpent; la beauté morale s'épanouissant comme une fleur qui ne peut donner d'autre raison de sa beauté, sinon qu'elle est née belle. Ici l'homme double; la raison en face de la passion; des héros qui ont conscience d'eux-mêmes, un moi qui regarde l'autre agir et souffrir, des âmes qui se contemplent, s'étudient, se discutent, s'interpellent, se haranguent elles-mêmes. Là, des personnages qui le plus souvent se meuvent comme une force aveugle qui ne se connaît pas. D'un côté, les grandes victoires de la liberté et de la raison; de l'autre, un enchaînement fatal sur lequel la volonté ne peut rien, le tempérament et les circonstances faisant le caractère, le caractère déterminant la passion, la passion décidant de la destinée. Ah ! sans doute ce sont des êtres passionnés que Pauline et la princesse de Clèves. Mais les personnages de Shakspeare sont la passion même ; elle a tout envahi, tout dévoré dans leur cœur; il n'y a en eux place que pour elle. Ne demandez pas au roi Lear de se calmer, de réfléchir. Le roi Lear a-t-il des yeux pour vous voir et des oreilles pour vous entendre? Ce n'est plus un esprit, une conscience, c'est une fièvre, un délire, un cœur qui ne se possède plus. Oui, les héros de Shakspeare sont la passion même. C'est l'amour descendu du ciel qui chante

et qui soupire par la bouche de Roméo et de Juliette; c'est l'ambition elle-même qui allume une soif de sang inextinguible sur les lèvres de lady Macbeth; c'est la jalousie en personne qui s'appelle Othello, et qui, dans un transport aveugle, étouffe Desdemona.

Est-ce à dire qu'à l'inverse des grands classiques français, Shakspeare, comme les troubadours de Provence, ait divinisé la passion? Loin de là! Car tout à coup, au milieu des cris et des sanglots dont il fait retentir la scène, part un éclat de rire moqueur, ou bien encore les accens d'une sereine ironie qui vous dit: Ne prends pas tout cela au sérieux, ces amoureux, ces ambitieux, ces jaloux sont des aveugles. Mais toi, tu as des yeux, ouvre-les et regarde.

J'ajouterai que si, dans Corneille, comme dans Mme de La Fayette, la raison est présente dans les héros mêmes du drame, elle paraît dans les pièces de Shakspeare le plus souvent sous les traits d'un personnage à part, d'un rêveur, ou coiffée d'une marotte de fou et elle nous dit : « Tous ces êtres sont faits de la matière dont sont faits les rêves. Il n'y a de réel que la joie de l'esprit qui se recueille et qui contemple. » Et ainsi par un autre chemin Shakspeare nous conduit au même résultat.

VICTOR CHERBULIEZ.

LETTRES PARTICULIÈRES

DU

ROI LOUIS-PHILIPPE

ET DU

PRINCE DE TALLEYRAND

AU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

GUERRE DE LA HOLLANDE CONTRE LA BELGIQUE
1831

Si le congrès de Bruxelles avait élu, le 4 juin 1831, un Roi, il n'avait pas été en son pouvoir d'affermir, le même jour, le trône de ce Roi. Les grandes forces qui se préparaient à lutter ne laissaient pas aux diplomates de la Conférence de Londres l'espérance certaine de faire triompher, de nouveau, les intérêts de la France et de la Belgique.

Derrière la Hollande, les trois puissances du Nord, la Russie, l'Autriche et la Prusse pouvaient-elles se désintéresser du nouvel état politique consacré par la Conférence ? Elles témoignaient par des attitudes différentes, il est vrai, mais très résolues, leur hostilité. La Russie ne dissimulait pas un ardent mécontentement, alors que l'Autriche savait rester passive, et que la Prusse avait un rôle indiqué, son souverain étant le cousin du roi de Hollande. Toutes les trois ne croyaient-elles pas, en outre, que

l'origine prétendue révolutionnaire du gouvernement de la France et de celui de la Belgique devait classer les trois cours du Nord en alliées naturelles?

Enfin, l'Angleterre, qui avait fait un si loyal effort pour la cause de la France unie à la Belgique, n'était-elle pas, à tout instant, harcelée par sa presse qui lui rappelait que l'embouchure de l'Escaut, et Anvers ne devaient pas tomber sous la dépendance de la France (1)?

La Conférence de Londres cessait de s'imposer. Unis au début de leur réunion, ceux qui la dirigeaient se sentaient irrésolus à la veille du conflit qui se préparait.

La plume avait terminé ses protocoles, et l'épée allait prétendre au dernier acte.

Le roi de Hollande qui avait accepté, parmi les délibérations de la Conférence de Londres, celles qui lui assuraient des avantages, repoussait énergiquement celles qui étaient favorables à la Belgique. Aux instances du baron de Vessenberg (2), envoyé à la Haye, par la Conférence, Guillaume répondit que, par les armes, il se réservait d'imposer ses conditions. Le 1er août, ses troupes prenaient l'offensive et il dénonçait l'armistice pour le 4.

Immédiatement, le maréchal Gérard s'avançait en Belgique, à la tête de 50 000 hommes. Les fils du roi Louis-Philippe, le Duc d'Orléans et le Duc de Nemours (3), étaient dans leurs rangs. Déjà, le roi Léopold avait mobilisé 25 000 soldats pleins de confiance, mais, hélas! bien peu organisés.

Les premières rencontres des troupes hollandaises et des troupes belges ne devaient pas être favorables à ces dernières.

Peu habituées à la guerre, d'une discipline insuffisante, les divisions commandées par le nouveau Roi ne soutinrent pas le choc des Hollandais. Bientôt les troupes régulières se réduisirent à environ une dizaine de mille hommes, et le 12, malgré la vaillance du roi Léopold, ils ne purent se reformer que sous la protection des batteries de Louvain.

Le même jour, l'avant-garde des troupes françaises, sous la conduite du jeune Duc d'Orléans, entrait à Bruxelles, aux cris de

(1) On exploitait le mot de Napoléon : « Anvers, à l'embouchure de l'Escaut st le poignard au cœur de l'Angleterre. »

(2) Représentant de la Hollande à la Conférence de Londres.

(3) Le Duc de Nemours venait de décliner la royauté de la Belgique.

joie de la population. Le corps d'armée commandé par le maréchal Gérard passait la frontière et le représentant de la France près le roi de Hollande l'informait que si ses troupes ne rentraient pas sur leur territoire, ce serait l'armée française qu'elles auraient à combattre. Le roi Guillaume Ier (1) transmit au roi Louis-Philippe l'avis qu'il cédait, mais il cédait devant la France seule, et ce fut l'Angleterre qui, par son représentant auprès du roi des Belges, imposa aux belligérans cette transaction bien pénible pour le roi Léopold. Cet acte fut jugé sévèrement.

Les lettres particulières du roi Louis-Philippe à son ministre des Affaires étrangères que nous allons faire passer sous les yeux de nos lecteurs, montreront avec quelle sagesse, et avec quel entrain, le Roi des Français conduisit ces délicates questions. Diplomate pendant tout le temps où la diplomatie pouvait seule agir pour la garantie de la paix générale, il se souvint, le jour où l'armée pouvait et devait agir, que sa vie passée l'appelait à reprendre la conduite militaire des destinées de la France et de sa jeune voisine, la Belgique.

Nous laisserons se succéder toutes ces lettres pleines d'ardeur, sans les entrecouper d'autres souvenirs, ou de réflexions. L'émotion du Roi sera plus communicative et, avec lui, le lecteur comprendra qu'il ne pouvait y avoir, alors, aucune autre pensée que celle de la France et de sa grandeur (2).

J'attends le général Sebastiani avec une vive impatience pour arrêter et copier ma réponse autographe à Léopold Ier. Je voulais aussi vous faire penser à faire une communication immé diate à M. de Fagel (3), combinée comme de raison sur la position où le roi de Hollande a jugé à propos de se placer. — Je le crois essentiel, et je vous remercie de nouveau de tout mon cœur. — L. P.

22 mars 1831.

Il est bien essentiel que vous informiés M. de Talleyrand que Mastricht est réellement débloqué, mais qu'il y a tout lieu

(1) Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, né à la Haye en 1772, fils du Stathouder Guillaume V, ne put satisfaire les Belges, qui se soulevèrent en 1830, et qu'il ne reconnut qu'en 1838. Il abdiqua en 1840, épousa, en secondes noces, la comtesse d'Oultremont, Belge et catholique, et mourut en 1843.

(2) Nous conservons à ces lettres l'orthographe et la ponctuation qui étaient en usage en 1831.

(3) Le baron de Fagel, ministre des Pays-Bas à Paris.

de craindre des hostilités de la part des Hollandais, si les Puissances en conférence ne les prévenaient ou ne les réprimaient pas, et surtout si les bâtimens anglais en commettaient, l'incendie serait bien difficile à éviter. Il faut que M. de Talleyrand tonne sur cela pour y parer, et c'est le cas où ses grands talens et l'avantage de sa position à Londres doivent en préserver la France et l'Europe. Je vous écris à la hâte, mais mettés-le fortement sur ses gardes, car c'est lui qui doit en répondre. — L. P.

Jeudi à 5 heures, 24 mars 1831.

La tête de Belliard est en ébullition, et je m'en tourmente en ce sens que je crains qu'il ne pousse à la guerre par l'éternelle illusion de la croire inévitable. Je ne crois pas que les choses soient comme il les voit. Je désire que M. Perier voye ce qu'il mande plutôt que plutard, et je me hâte de vous renvoyer ces dépêches dans cette intention. Vous aurés les autres ce soir. — L. P.

Samedi soir, 2 avril 1831.

Voilà vos dépêches, mon cher Général, elles ne sont pas suaves. Mais j'espère toujours que les oracles de guerre en auront le démenti, et je vous remercie de vos efforts pour le leur donner. C'est le Luxembourg qui est à présent le véritable volcan. Si nous l'éteignons, tout est sauvé. — L. P.

Samedi soir, 2 avril 1831.

Là où il y a un pouvoir exécutif constitué à côté d'un pouvoir législatif, il serait hors des formes, hors des devoirs et des principes et des règles diplomatiques de s'adresser au pouvoir législatif, mais s'il y a à Bruxelles un Régent, ce Régent a des ministres et vous pouvés toujours vous adresser à eux sans blesser aucune bienséance et en toute régularité. D'ailleurs, on vous objectera que vous avés bien trouvé moyen de notifier votre non adhésion aux Protocoles des dettes, etc., et que par conséquent vous ne devés pas être plus embarrassé pour notifier votre adhésion à celui de la délimitation. Ainsi, je me bornerais à dire que vous n'avés pas compris pourquoi on vous demandait cette démarche, puisque vous aviés si hautement et si formellement déclaré tant à Londres qu'à Bruxelles quelles étaient les inten

tions de la France retativement au Luxembourg et à la délimitation sur la base de la possession réciproque de 1790, et que par conséquent il y avait même une sorte d'inconvenance à vous demander ce que vous aviés fait constamment.

Je voudrais aussi que vous pussiés dire que quoique nous ayions obtenu des Belges de dégager Mastricht et de se restreindre aux positions qu'ils occupaient le 21 novembre, cependant la liberté de la navigation de la Meuse à travers la Place n'a pas été rétablie, les bateaux liégeois ne peuvent pas descendre avec leurs fers et leurs charbons, et c'est le roi de Hollande qui n'exécute pas l'armistice qu'on reproche tant aux Belges de ne pas observer. — L. P.

Dimanche matin, 3 avril 1831.

Mes réflexions de la nuit m'ont porté à désirer qu'en même tems que vous écrivés à Londres, vous fassiés ici une communication officielle à M. Lehon (1) pour son gouvernement, comme vous venés d'en faire une au comte Appony (2) dans laquelle vous présenteriés aux Belges le tableau véritable de leur situation, ce que les Traités antérieurs nous imposent, et les dangers qui les menacent, s'ils entreprennent de défendre le Luxembourg contre la Confédération germanique qui y fera marcher ses troupes, s'ils n'en retirent pas les leurs, combien il leur importe d'éviter toute collision avec les troupes hollandaises — et... enfin des conseils nécessaires pour nous à donner, et salutaires pour eux à recevoir.

Je crois que cela doit être simultané avec la communication faite à Londres. — L. P.

Dimanche soir, 3 avril 1831.

Il me semble que Belliard fait de son mieux pour empêcher la guerre de s'allumer en Belgique, mais il est sur un territoire bien ardent. — L. P.

Jeudi soir, 7 avril 1831.

L'attitude de la Belgique me déplaît et m'inquiète. J'ai vu lord Granville et je n'en suis pas plus rassuré. — L. P.

(1) M. Le Hon, ministre de la Belgique à Paris.
(2) Comte d'Appony, ambassadeur d'Autriche à Paris.

Ce lundi à 5 heures, 11 avril 1831.

Mon cher Général, je désire vous voir ce soir pour causer Belgique à fond avec vous et avec M. Perier à qui je viens de l'écrire aussi. Mon enrouement ne m'empêchera pas de vous bien développer mes idées à tous deux, quoiqu'il soit trop fort pour que je puisse aller au Salon, et encore moins au Bal de l'Opéra. Vous me trouverés donc quand vous voudrés, mais croyés moi, il faut voir clair dans ce que nous faisons, car l'affaire est sérieuse.

A ce soir. — L. P.

Ce mardi à 5 heures, 3 mai 1831.

J'ai lu vos dépêches, sauf celles de Rheinhard (1) qui ne pressent pas. Lisés bien celle de Copenhague, et faites la lire à M. Perier. Il faut la méditer, je partage l'opinion de M. d'Eyragues (2), et la confidence Danoise mérite d'autant plus d'attention que, selon moi, elle est fortifiée par bien d'autres circonstances.

Il paraît clair que les contingens pour le Luxembourg vont être mis en mouvement sans qu'on attende notre assentiment. On dit déjà que celui de Danemark s'assemble à Altona et qu'il en repartira *dans les premiers jours de mai*. Ainsi tout cela sera sur le Rhin avant la fin du mois, et qui les payera? Mon cher Général, ceci devient grave, et je suis pressé d'en parler avec M. Perier et vous. Tachés de venir me voir ce soir tous les deux, je ne sortirai pas de la soirée. Il faut faire tout ce que nous pouvons pour conjurer cet orage, et l'empêcher de se former. Cela vaudrait bien mieux que d'être exposé à ses éclats. — L. P.

Saint-Cloud, ce lundi matin, 9 mai 1831.

Le duc de Broglie est déjà invité à dîner pour aujourd'hui; nous pourrons donc causer à notre aise, sans retarder sa réunion à sa famille.

Quant au Luxembourg, je partage décidément votre opinion qu'il est contraire aux intérêts de la France que le Roi des Belges, quel qu'il soit, fasse partie de la Confédération germanique. Nous devons donc nous y opposer; mais l'arrangement à

(1) Le comte de Reinhardt, ministre de Saxe à Paris.
(2) Le marquis d'Eyragues, secrétaire de la légation de France, à Copenhague.

faire pour l'empêcher est difficile et délicat. D'abord, la forteresse de Luxembourg n'en sera pas détachée, quoique cela fût désirable, mais on ne peut guère y songer. Nous causerons de cela ce soir, ce qui, selon moi, ne doit pas vous empêcher d'écrire dès aujourd'hui à M. de Talleyrand, qu'il doit seconder l'acquisition à prix d'argent du duché de Luxembourg, qu'il doit tâcher que la Confédération germanique renonce à ce que l'acquéreur du Duché, quel qu'il soit, devienne membre de la Confédération, qu'il est prévenu que nous nous opposons à ce que le chef du gouvernement Belge soit membre de la Confédération, soit pour la Belgique, soit pour aucun autre État, que nous ne nous opposons pas, quoique nous voudrions que cela ne fût pas, à ce que la forteresse de Luxembourg reste dans l'état où l'ont placée les traités précédens, et enfin que, s'il faut une indemnité à la Confédération pour le pays du Luxembourg, M. de Talleyrand doit à cet égard s'efforcer que ce soit aussi une indemnité pécuniaire, sans aucune accession territoriale quelconque au territoire de la Confédération germanique. Il ne faut pas oublier que l'addition du Luxembourg à ce territoire a été faite en 1814 comme un don gratuit à la Confédération, sans aucun échange ni rétrocession, puisque le Duché de Nassau cédé par le Roi Guillaume au Roi de Prusse et dont il a été indemnisé par le Luxembourg, faisait déjà partie du territoire fédéral, tandis que le Luxembourg y a été ajouté uniquement pour que le Roi des Pays-Bas continuât à en être membre et à avoir son vote à la Diète.

A ce soir à six heures. — L. P.

Ce jeudi soir, 12 mai 1831.

Les dépêches que je vous renvoye me font faire des réflexions assés tristes; surtout celles relatives à la Belgique dont l'état réel me paraît mal compris à Londres. Je crains que tout cela ne se barbouille, mais, puisque nous nous verrons demain, je ne perdrai pas mon sommeil à vous écrire ce soir, et je vais me coucher.

Bonne nuit. — L. P.

Saint-Cloud, ce vendredi 27 mai 1831.

Je vous renvoye, mon cher Général, celles de vos dépêches que j'ai déjà lues. Deux points me frappent, l'un la mauvaise

rédaction de la partie du Protocole relative aux rapports du Luxembourg avec la Confédération germanique. M. de Talleyrand m'en console un peu par la manière dont il dit l'entendre, mais il faut qu'il soit clairement et nettement expliqué que ces rapports ne sont autres que l'occupation de la forteresse sans siège ni vote à la Diète, ni contingent à fournir en aucun cas.

L'autre est la dépêche de M. de Saint-Aulaire (1) qui me frappe dans tous les sens. Je croirais bien fait d'envoyer M. de Langsdorf (2).

La lettre du duc de Mortemart me fait bien de la peine. — L. P.

Ce samedi soir, 4 juin 1831.

Je suis bien aise que M. de Talleyrand s'aperçoive que le Roi des Pays-Bas a toujours désiré la guerre, car c'est ce que j'ai cru depuis longtemps. C'est à l'Angleterre qu'il faut recommander de lui parler, car c'est elle et la Prusse qui y peuvent plus que nous.

Bonsoir. — L. P.

Ce mercredi soir, 3 août 1831 à minuit et demie.

Mon cher Général, avant de me coucher, je veux appeler votre attention sur un point que ma réflexion vient de me suggérer, c'est relativement à Anvers. L'heure de neuf heures du soir fixée pour la reprise des hostilités demain au soir, m'est extrêmement suspecte, et me paraît couvrir le dessein d'incendier la ville, ce qui est tout à fait au pouvoir du Roi de Hollande, puisque, l'armistice une fois rompu, Anvers sera soumis au feu de la citadelle et des vaisseaux de guerre hollandais qui sont dans l'Escaut.

Il me paraîtrait donc nécessaire pour agir dans l'esprit de ce qui a été résolu ce soir au Conseil que vous chargiés le général Belliard de faire sans délai au général Chassé (3) une communication semblable à celle que Polydore de la Rochefoucauld (4) va être chargé de faire au gouvernement Hollandais, et que nous

(1) Le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de France à Rome.

(2) M. de Langsdorf, 3e secrétaire de la Légation de France, à Rome.

(3) Général Chassé, commandant l'armée belge.

(4) Comte Polydore de la Rochefoucauld, premier secrétaire de légation à la Haye.

puissions justifier à la France, à la Belgique et à l'Europe, d'une opposition formelle et d'une protestation solennelle contre l'incendie de la ville d'Anvers et de toutes les propriétés commerciales françaises, belges, anglaises, américaines et autres qui s'y trouvent déposées sous la foi d'un armistice conclu sous la médiation des cinq puissances et garanti par elles. Le Roi de Hollande doit être rendu responsable de ce désastre non provoqué par les Belges, s'il se permet de le faire commettre.

Ceci me paraît aussi important que pressé, et je crois qu'il faut expédier cette nuit, et le plutôt possible par courrier, l'ordre au général Belliard de faire cette démarche qui me paraît le corollaire nécessaire de ce que nous avons résolu ce soir au Conseil.

Je n'ai pas le temps d'en écrire en ce moment à votre Président, mais envoyés-lui ma lettre, je suis certain qu'il sera de cet avis.

Bonne nuit, mon cher général. — L. P.

Vendredi à 5 h. du soir, 5 août 1831.

... Je crois aussi, en réfléchissant à ce qui a été dit ce matin au Conseil, qu'il est juste, convenable et nécessaire de faire payer au Roi de Hollande sa ridicule campagne, et je persiste dans l'opinion qu'il faut demander la cession aux Belges de la Flandre Hollandaise.

Je ne pense pas que cela éprouvât autant de difficultés que vous semblés le croire, et s'il y a eu affaire à Gand, cela montrera combien cette position est nécessaire aux Belges. D'ailleurs, il pourrait y avoir une échappatoire aux difficultés dont je vous parlerai. Il faut que nous traitions cela à fond. Il serait affreux que les Belges perdissent, cela m'occupe fort, et il me tarde de vous en entretenir. Voyés si vous pouvés venir à neuf heures du soir.

On me dit que le bruit intérieur de l'ambassade anglaise est que l'Angleterre enverra l'Escadre.

On me dit que la consternation était grande à Bruxelles et dans toute cette partie de la Belgique, qu'il y a eu un premier combat où les Belges ont perdu deux canons.

N'avez-vous donc aucune nouvelle de cette Belgique? — L. P.

Dimanche matin, 10 heures et demie, 7 août 1831.

Je vous renvoye vos dépêches, mon cher Général.

Tant par ma conversation d'hier dont il me tarde de vous

parler que par ma propre réflexion, je trouve que nous n'avons pas assez insisté dans notre note sur ce que c'est le Roi de Hollande qui a osé agir séparément, sans prévenir ni la Conférence, ni aucune puissance de sa reprise d'hostilités, tandis que nous, appellés pour éteindre le feu, nous n'avions d'autre option que celle de courir au secours ou de laisser tout brûler, et qu'en le faisant, nous demandons toujours assistance de nos alliés, conseil même à la Conférence, et que nous ne désirons autre qu'une prompte terminaison de toutes les négociations, afin que tout soit placé sur un pied définitif et que nous puissions rentrer chez nous et enfin désarmer.

Il paraît que le paquebot venant de Douvres à Calais *vendredi soir* a traversé l'Escadre anglaise faisant voile vers l'Escaut. Si cela est vrai, quelle négligence de ne pas nous avoir transmis cette nouvelle par télégraphe!

M. Lehon demande à me voir, je le recevrai à midi. — L. P.

Mercredi matin, 17 août 1831.

Il me paraît clair que le gouvernement de la Haye a retardé notre courier pour avoir le tems de frotter les Belges. Ce sont les premières lettres de Maubourg (1) que j'attends avec impatience. — L. P.

Paris, ce samedi matin, 20 août 1831.

Mon cher Général, j'ai passé une partie de la nuit et toute la matinée à écrire à mon fils et au maréchal Gérard, mais je n'ai pu ni voulu lui rien dire de positif sur ce que je vous ai communiqué hier au soir, et dont il est urgent que vous veniés causer avec moi, afin que nous fassions adresser de nouveaux ordres par le ministre de la Guerre. Je vous attends avec impatience. C'est urgent.

J'ai vu lord Granville hier soir. — L. P.

Samedi à 10 heures du matin, 3 septembre 1831.

Je crois d'ailleurs que la lettre du Roi des Belges modifiera ce que vous deviés écrire à Bruxelles.

Les lettres du Roi des Belges, mon cher Général, sont telles que nous pouvons les désirer, rien ne saurait être plus satis-

(1) M. Septime de Latour-Maubourg, premier secrétaire d'ambassade à Vienne.

faisant, mais il me fait une demande spéciale relativement à Londres qui est tout à fait dans mon vœu et dans mon opinion dont il faut que je cause immédiatement avec vous. Il y ajoute des détails qu'il est bon que vous voyiés avant d'achever vos dépêches. Venés donc tout de suite chez moi, et vous y reviendrés ensuite à midi comme nous en sommes convenus hier au soir. — L. P.

A M. Perier, président du Conseil.

Samedi, 3 septembre 1831 à 3 heures du soir.

Je crois, mon cher président, qu'autant pour la vérité que pour l'apparence, et même pour les conséquences que les puissances pourraient en tirer dans leurs exigeances envers nous, il est essentiel de supprimer le premier mot *Toute* de l'article du général Sébastiani pour le *Moniteur* de demain, en sorte qu'il commencera par ces mots :

L'armée du Nord qui était entrée en Belgique, etc.

Au lieu de *toute l'armée* du Nord qui était... etc., car alors nous aurions l'air de tromper, puisqu'un peu plus bas nous établissons nous-mêmes que *toute l'armée* ne rentre pas, puisqu'il est dit qu'il en reste *douze mille hommes* et à cette occasion je vous ferai encore observer que dans ma copie le mot *onze* était substitué à celui de *douze* que vous ferés bien de faire rétablir si la même erreur était répétée dans la copie envoyée au *Moniteur*.

Je vous souhaite un bon voyage, et je vous l'envie. — L. P.

Ce mardi matin, 6 septembre 1831 à 8 heures du matin.

Si vous avés des nouvelles de Londres, mon cher Général, envoyés les moi, car ce silence ajouté à la lettre du Roi des Belges qui est du 3, et que je n'ai encore reçue qu'hier à six heures, m'inquiète et me tourmente. Je crains de mauvais patricotages, le discours où on aurait voulu voir d'autres troupes quo les nôtres en Belgique, une dépêche du Roi de Hollande qui met Léopold hors des gonds, enfin tout ce que sa lettre me fait craindre, m'a réveillé de bonne heure, et plutôt que je n'aurais voulu vous faire éveiller. Vous devés avoir au moins des lettres de Bruxelles sur tout cela qui me tourmente, et me fait regretter de n'avoir pas écrit hier au soir par estafette au Roi Léopold, mais je ne voulais pas le faire avant de vous avoir entendu et consulté.

A présent, il faut bien attendre après le Conseil, mais c'est urgent, et si vous avés des lettres soit de Bruxelles, soit de la Haye, soit de Londres, envoyés-les moi, pour que j'aye le tems de réfléchir avant le Conseil sur ce que nous avons à faire. Ce silence de Londres est de mauvais augure, et ce qui me passe, c'est que nous n'ayions rien du général Baudrand.

Je n'ai vu ni lord Granville (1), ni Werther (2) depuis assez longtemps, et je vois de la gravité dans tout ceci. Je voudrais que ma réponse au Roi Léopold pût partir de bonne heure, et je crains que cela ne presse. J'attends votre réponse avec impatience, mon cher Général. — L. P.

Ce vendredi matin, 9 septembre 1831.

Mon cher Général, je serai tourmenté pendant ma longue promenade, si je n'ai pas un mot de réponse de vous pour connaître votre opinion sur ce que je vous ai envoyé.

La réflexion me fait craindre qu'il ne soit trop fort et que mes allarmes ne m'ayent emporté trop loin, car je sens la nécessité de ne pas entraver la négociation, et de ne pas risquer de manquer le traité définitif par un excès de précaution. Tout cela me pèse et même m'agite. Écrivés moi un mot par le retour de l'officier. Je l'aurai avant que je ne parte ; et ma promenade serait trop lourde, si je ne l'avais pas. Mais en tout cas, vous n'expédierés pas le papier avant que nous ne nous soyions vus avec M. Perier.

Au revoir. — L. P.

La lettre du Roi des Belges est d'une haute importance, et je serais bien aise que vous vinssiés me voir le plutôt que vous pourrés. — L. P.

Dimanche à 3 heures, 11 septembre 1831.

Lundi matin, 12 septembre 1831.

Mon cher général, mon fils est en ce moment à Bruxelles; il m'écrit hier de Mons qu'il partait dans une heure pour aller dîner chez le Roi Léopold.

Je regrette que ma lettre au Maréchal ne lui fût pas parve-

(1) Le vicomte de Granville, ambassadeur extraordinaire d'Angleterre à Paris.
(2) Le baron de Werther, ministre de Prusse à Paris.

nue auparavant, mais j'espère que les détails que le Roi Léopold lui donnera sur l'état des choses, suffiront pour l'éclairer.

En attendant, je crois que vous ferés mieux de vous en tenir à votre premier avis avec M. Lehon et de le laisser faire.

Bonjour. — L. P.

Ce mercredi, 12 octobre 1831.

Je reçois, mon cher Général, une lettre du Roi des Belges, que je vous montrerai ce soir.

Je crains qu'il me refuse, et le motif est l'arrangement du Limbourg.

A ce soir. — L. P.

Il veut une modification de cette frontière sur la Meuse, et m'envoye une carte explicative que je n'entends pas bien. Nous verrons.

Ce lundi matin, 17 octobre 1831.

Je vous remercie, mon cher Général, de la lettre du Roi des Belges. C'est, dit-il, un petit morceau du Limbourg qui lui tient à cœur, et qu'il croit facile de faire obtenir à la Belgique. J'en doute, mais qu'il nous envoye d'abord une carte intelligible; et ensuite des relevés de population, comme je les lui demandais encore hier. Dites le à M. Lehon. On ne peut pas plaider une cause sans en avoir le dossier.

Au reste, je crois que ma lettre d'hier lui fera sentir combien il est difficile, si ce n'est impossible, de rien obtenir pour la Belgique sur la rive droite de la Meuse au-dessous de Mastricht.

Mais avant tout, il faut savoir ce qu'il désire, et je ne le comprends pas encore. M. Lehon saurait peut-être l'expliquer. Quant à Rolduc, je ne sais si les mines sont en Belgique, mais la ville est prussienne.

Le Roi des Belges me demande d'obtenir une convention de neutralité spéciale pour la ville d'Anvers, tant que les Hollandais seront dans la citadelle.

Cela serait très juste, et il me semble qu'un Protocole devrait le prescrire. C'est un point à discuter, et je crains que le 25, il n'y ait d'autre hostilité hollandaise que l'incendie de cette malheureuse ville dont l'inquiétude n'est que trop fondée.

Le reste de la lettre est relatif au partage des dettes. Nous causerons de tout cela. Bonjour, mon cher Général.

Vous aurés aujourd'hui la réponse de M. de Talleyrand sur Arlon. J'en suis impatient. — L. P.

Ce mercredi matin, 19 octobre 1831.

Mon cher Général, ce qui me paraît bien essentiel, c'est de faire insérer dans les journaux des articles où les conditions du traité soient discutées habilement, car ils transcrivent toujours sans observation ceux des journaux belges où elles sont attaquées avec violence. M. Cabet (1) vient de publier une brochure dont un chapitre est intitulé :

La Guerre est inévitable.

Il choisit bien son moment! Au reste, tout cela tombera devant la force de l'évidence; mais il faut soutenir la discussion.

Bonjour. — L. P.

Ce jeudi matin, 27 octobre 1831.

Mon cher Général, je suis enchanté que la sagesse du Roi Léopold seconde aussi bien la nôtre et que les Belges se montrent aussi sages. En tout, cela va au mieux et je vous en félicite de tout mon cœur. — L. P.

Samedi soir, 5 novembre 1831.

Je suppose, mon cher Général, que vous n'avés eu aucune nouvelle, ni de Hollande, ni d'ailleurs, et je vous engage doublement à vous faire traduire un article du *Times* du 31, fort insultant pour la France qui y est représentée comme visant à avaler la Belgique comme l'huître de la fable de *l'Huître et les Plaideurs*, et qui ne l'est pas moins pour moi personnellement dont le thrône est qualifié de révolutionnaire. Ceci n'est pas extrait des correspondances, c'est le paragraphe du journaliste, dit *leading paragraph*.

C'est à l'occasion du refus du Roi de Hollande et des moyens de le faire consentir au traité.

Au reste, dans une autre partie de la même Gazette, il est

(1) M. Cabet, fonctionnaire belge.

dit sous la rubrique de Douvres le 28, que la flotte anglaise y a pris les pilotes assermentés, et qu'elle se rend devant l'Escaut. Si cela était vrai, aujourd'hui 5 novembre, vous en auriés reçu la nouvelle, soit de Londres, soit de Bruxelles, soit même de lord Granville.

Bonsoir, mon cher Général. — L. P.

Lundi matin à 10 heures et demie, 19 décembre 1831.

Mon cher Général, l'affaire se complique de plus en plus, et je le vois avec douleur, mais elle exige de nous toute la force que la France a droit d'attendre de son gouvernement dans une circonstance aussi grave. On veut conserver la fameuse *tête de pont* dont on nous a solennellement promis la destruction, et nous devons sommer *tutti quanti* de tenir leur parole, et il faudra bien qu'ils la tiennent.

Je vous renvoye la dépêche de Belliard et je garde pour quand vous viendrés la lettre du Roi Léopold qui, tout en me priant de le croire *un peu peiné* de cette affaire des forteresses, m'annonce que déjà il a expédié à Londres à ses plénipotentiaires sa ratification du traité!!...

Bonjour, cher Général. — L. P.

Jeudi 15 mars 1832.

Mon cher Général, je crois qu'il faut réprimer vivement la sottise dont parle M. de Tallenay (1) de menacer la garnison d'Anvers de la passer au *fil de l'épée*, si la citadelle tirait sur la ville en cas d'attaque par les Belges.

C'est une absurde atrocité. J'en écrirai au Roi Léopold, il ne faut pas tolérer ces propos-là à Bruxelles. Quant au désir de rattraper un peu de gloire, c'est une autre sottise. Les Belges doivent renoncer absolument à tout projet d'attaque sur Anvers. Ils doivent être guidés par la Conférence et attendre ce qu'elle décidera à cet égard. Je l'ai déjà écrit deux ou trois fois au Roi Léopold et je le lui répéterai très positivement. — L. P.

Je vous parlerai aussi de la nécessité de parler et faire parler à Bruxelles pour modérer et retenir en cas de refus du Roi de Hollande.

(1) M. de Tallenay, secrétaire de la Légation de France à Stockholm.

Mercredi à 6 heures, 28 mars 1832.

Je n'aime pas la réserve sur le Luxembourg. Nous ne devons pas tolérer que *le Roi des Belges entre à aucun titre dans la Confédération germanique*. Ce sont les expressions de mon discours aux Chambres, et il faut y tenir.

Cela s'arrangera. — L. P.

Mardi à 6 heures, 5 juin 1832.

Mon cher Général, nous avons désiré la Reine et moi faire une légère modification à la rédaction de l'article à insérer dans notre *Moniteur* sur le mariage de ma fille avec le Roi des Belges et je vous l'envoye ci-jointe.

Je crois qu'il est essentiel que cet article y soit inséré *demain*, car le *Moniteur Belge* arrivé aujourd'hui en contient un sur cela qui sera sûrement *demain* dans tous les journaux. Ainsi il me paraît que notre *Moniteur* devra aussi répéter cet article en ajoutant en italiques (*Moniteur Belge*), et qu'il devra mettre notre article au-dessus et le tout dans la partie non officielle. — L. P.

Dimanche soir, 23 septembre 1832.

Mon cher Général, après avoir expédié mes lettres au Roi Léopold et à mon fils, j'ai reçu leurs réponses à mes premières communications. Ce sont les seules qui fussent arrivées. Ni le Roi, ni sir Robert Adair, n'avaient rien reçu de Londres, ni Latour Maubourg de vous, dans toute la journée du 21. Il n'y a donc aucune communication officielle, aussi ne devons-nous attendre aucune réponse officielle actuellement, et le Roi qui est agréablement surpris, craint à présent qu'on ne se ravise à la Haye et qu'on accepte, ce que je ne crains nullement en aucun sens.

Au reste, tout cela est trop long et compliqué pour s'expliquer avec précision dans un billet.

Je compte aller demain à Vincennes, et je serai à quatre heures aux Thuileries. Si vous aviés besoin de moi plutôt, écrivés le moi.

Bonsoir, mon cher Général. — L. P.

Lundi soir, 24 septembre 1832.

... Ce qui est plus important et surtout plus pressant, c'est l'étonnante réponse du Roi des Pays-Bas qui me paraît un mani-

feste de guerre. Il me tarde de connaître l'impression que cette singulière production aura faite sur le gouvernement anglais et d'avoir les développemens que M. de Mareuil (1) nous fait espérer.

Je crois que vous ferés bien de voir demain matin lord Granville de qui vous en apprendrés plus en un quart d'heure de conversation que dans ce que vous recevrés de Londres. J'attends avec impatience le résultat de cette conversation, car je ne doute pas que lord Palmerston n'ait mis lord Granville complètement au fait de ses intentions et de ses projets. — L. P.

Paris, ce lundi 8 août 1831, à 4 heures du soir.

Après avoir fini mes lettres, mon cher Général, je veux vous parler de Venloo (2), et vous communiquer mes réflexions.

Il est vrai que Venloo est dans la limite de ce que la Hollande possédait en 1790, mais il l'est également que Venloo était compris par l'armistice que nous avions garanti, dans la ligne que les Belges devaient occuper, tout comme la citadelle d'Anvers, qui était hors de la possession hollandaise de 1790, se trouvait pourtant par l'effet du même armistice dans la ligne occupée par les Hollandais.

Aujourd'hui que les Hollandais sont ceux qui ont rompu l'armistice, je crois que nous avons le droit et que nous devons même leur interdire le siège de cette place, et, par conséquent, qu'il convient d'envoyer directement au Prince d'Orange un officier porteur d'une sommation pour qu'il ait à s'en abstenir jusqu'à ce que les cinq puissances réunies en conférence à Londres, ayent statué sur les mesures que leur dictera la rupture de l'armistice que le Roi de Hollande a jugé à propos de faire, sans se récorder avec elles, et même sans les consulter, et de les prévenir que s'il n'obtempère pas à cette sommation, l'armée française marche sur lui pour l'y contraindre.

Il faudrait en même tems donner connaissance de cette mesure au maréchal Gérard en lui ordonnant de marcher sur le champ dans cette direction, et avec l'ordre d'attaquer le Prince d'Orange, s'il le trouvait encore devant Venloo et de se retirer sur l'ancien territoire Belge, aussitôt que le prince d'Orange

(1) Le baron de Mareuil, ministre de France à la Haye.

(2) Venlo, ou Venloo, ville des Pays-Bas, sur la Meuse près de Limbourg. Ville forte prise par Marlborough en 1708

serait rentré dans la ligne que l'armistice avait attribuée aux Hollandais, et il faudrait aussi envoyer un courier à M. de Talleyrand pour qu'il informât le gouvernement anglais et la Conférence de ces dispositions.

Veuillés communiquer mon billet à notre Président à qui je n'écris pas parce que c'est la même chose. Il jugera s'il faut assembler le Conseil pour soumettre ces mesures à leurs délibérations dans le cas où vous les approuveriés tous les deux, ou si vous voulés auparavant en causer avec moi, je ne bouge pas de chez moi et vous m'y trouverés quand vous voudrés.

Le maréchal Soult vient de me prévenir qu'il expédiait dans deux heures un officier en courier à Maubeuge, et je crois qu'en tout cas, il faudrait écrire au maréchal Gérard pour lui expliquer le cas particulier où se trouve Venloo, et la ligne de conduite qu'il doit suivre à cet égard.

Au revoir, mon cher Général, vous avés été admirable avec M. Lehon, j'espère que vous avés écrit par son courier. Insistés bien sur le mystère que Léopold paraît avoir fait de tout cela au général Belliard, sur l'inconvenance, pour ne rien dire de plus, qu'il ne m'en ait pas écrit, sur celle de n'avoir pas répondu à ma lettre, par un mot de remerciement, de reconnaissance pour mon empressement à le secourir et à le reconnaître... Tout cela n'a pas de nom, et il faut le faire sentir, d'autant plus que c'est ce qui maintiendra notre attitude en France, et ce qui assurera notre opinion nationale dans cette importante circonstance. Je l'ai bien fait sentir au maréchal Gérard en lui recommandant pourtant de bien ménager le gouvernement et le Roi des Belges. — L. P.

Il est inconcevable que le Roi des Belges refuse de nommer des commissaires pour l'exécution des dix-huit articles que le Congrès et lui ont accepté. Il faudra pour en finir que nous parlions des grosses dents des deux côtés. Nous ne pouvons, ni ne devons souffrir que cette affaire de la Belgique se prolonge davantage. Il faut en finir à quelque prix que ce soit de part et d'autre. Le Prince d'Orange sera bientôt éconduit, mais alors il faudra que le Roi de Hollande et le Roi des Belges soient contraints de se donner la main, et qu'un traité définitif, garanti par l'Europe, enterre à jamais cette maudite question. C'est à M. de Talleyrand qu'il faut bien mander cela.

Lille, le 13 août 1831, à 6 heures du soir.

Le général Belliard au ministère des Affaires étrangères.

Bruxelles, le 13 à 6 heures du matin.

J'arrive de Nivelle (1), où j'ai instruit le maréchal Gérard de la position des deux armées hollandaise et belge. Ce maréchal se concentre et avance, et si les Hollandais résistent, ils recevront une bonne leçon.

Suivant les dispositions de la journée, le Duc d'Orléans avec le général Teste se porte par la forêt, à...

Nota. — La nuit a empêché que la fin de cette dépêche ne parvienne à Paris.

Mardi à 6 heures.

Il faut rappeler à Talleyrand que Maestricht et Venloo, Dalem, la moitié de Verviers (2), etc., dont le protocole du 20 janvier attribue la souveraineté à la Hollande faisaient partie des *Provinces méridionales* aussi bien que *Le Luxembourg*, doivent, d'après le principe admis par la Conférence, faire opérer une déduction au prorata de leur valeur dans la portion de la dette des Pays-Bas qui tombera à la charge de la Belgique.

Il faut l'écrire à M. de Talleyrand.

A ce soir. — L. P.

Je veux vous dire que je crois essentiel de bien établir que l'indépendance de la Belgique serait impossible, si l'Escaut n'était pas libre, que par conséquent il faut insister positivement pour que la Conférence maintienne le principe de la liberté de la navigation des fleuves et qu'il soit notifié au Roi des Pays-Bas que cette condition est de rigueur.

A ce soir. — L. P.

Samedi soir, 20 août 1831.

Je vais me coucher, mon cher Général, après avoir écrit longuement au maréchal Gérard une lettre qui partira demain à midi seulement.

Je vous préviens que je vais demain matin à dix heures et demie faire ma visite à Don Pedro, et que je ne serai de retour

(1) Nivelle, ville du Brabant (Belgique) à 30 kilomètres de Bruxelles, sur la Thinne. Marceau y battit les Autrichiens, le 17 juillet 1794.

(2) Verviers, à 25 kilomètres de Liège, Belgique.

de Meudon qu'à une heure et demie, et je désire bien, comme vous n'avés pas de Chambre, que vous puissiés venir voir tout ce que j'ai écrit et me donner vos bons conseils sur ma réponse au Roi des Belges.

M. de Celles m'a dit ce soir qu'il croyait que les Hollandais évacuaient la citadelle d'Anvers.

On n'a pas traduit dans nos gazettes le rapport du Prince d'Orange au Roi son père sur ses opérations en Belgique. Il est pourtant dans toutes les Gazettes anglaises et fort curieux.

En tout, l'état actuel de la Belgique est fort allarmant, et j'ai bien besoin d'en causer avec vous, car je m'y perds.

Bonsoir. — L. P.

Dimanche soir, 21 août 1831.

Mon cher Général, je crois qu'il faut faire réfuter l'article principal du *Times* du 16 août. Il dit que la logique du Roi de Hollande dans la lettre de M. de Verstolk (1) à M. de Fagel (2) est sans réplique et que l'entrée de l'armée hollandaise en Belgique n'est pas une *agression injuste*, comme le dit la France, parce que la Conférence était liée au *Roi de Hollande* par des protocoles acceptés par lui, que si l'influence française a fait substituer à ces protocoles *les dix-huit articles acceptés* par les Belges et par leur Roi élu qui n'a pas pu jurer de maintenir à la Belgique un territoire qu'elle n'a pas, cela n'a pas pu porter atteinte aux droits du Roi de Hollande qui est, en fait et en droit, autorisé par les protocoles à entrer en Belgique comme l'*Armée d'exécution de la Conférence*, qualité que pour raisons évidentes (*obvious reasons*) la France, ni son armée ne peuvent jamais avoir, et que la Conférence ne peut jamais être tentée de lui confier.

Tout cela n'est sans doute qu'un tissu d'impudences et de faussetés bien facile à réfuter, et c'est ce qu'il faut faire; car croyés moi, le meilleur moyen d'éviter d'être attaqué à coups de canon, c'est de riposter vigoureusement à coups d'argumens, tandis qu'on n'est encore attaqué que par des argumens.

Bonsoir, mon cher Général, j'ai convoqué le Conseil pour demain à onze heures. — L. P.

(1) Baron Verstolk, ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas.
(2) Baron Fagel, ministre des Pays-Bas à Paris.

Le *Times* va jusqu'à dire que l'indépendance de la Belgique n'est pas reconnue et ne le sera qu'après le Traité définitif. Alors pourquoi a-t-on tiré le canon de Douvres à M. Vandeweyer et pourquoi a-t-il été reçu en audience publique par le Roi d'Angleterre *comme ministre plénipotentiaire du Roi des Belges?*

Paris, mercredi matin, 24 août 1831.

Mon cher Général, le maréchal Gérard m'envoye une seconde lettre qu'il a reçue du Roi Léopold et dont je vous transmets une copie. Elle n'est pas bien importante, et la première ne nous est toujours pas parvenue. Veuillés la communiquer au président du Conseil.

Je vous communiquerai aussi à tous les deux, si vous pouvés venir me voir ce matin, ce que mon fils me mande des conversations qu'il a eues avec le Roi Léopold auquel il a fait une visite à Bruxelles. Elles sont assez importantes, et mon fils me paraît s'en être fort bien tiré. Vous en jugerés.

Je crois que Léopold envoye à Londres le docteur Stocmar pour représenter qu'il lui est nécessaire de conserver en Belgique une partie de notre armée.

Le mouvement rétrograde de nos 20000 hommes est en pleine exécution. Aujourd'hui, le Roi Léopold est à Tirlemont (1) pour une revue de nos troupes. Mon fils me mande qu'il est prêt à partir aussitôt après. Je lui ai dit qu'il suffisait qu'il arrivât à Paris lundi ou mardi.

Au revoir, mon cher Général. — L. P.

Paris, ce jeudi à 6 heures, 25 août 1831.

Je pense, mon cher Général, qu'il est bon que vous voyiés ce que mon fils me mande sur la position de M. de Maubourg et sur le progrès peu satisfaisant de la négociation des Places. Vous le trouverés ci-joint et vous me le rendrés après l'avoir fait lire à M. Perier, si vous en trouvés le tems. Je crois qu'il faudrait que j'en écrivisse au Roi des Belges, et que de votre côté vous écriviés à Maubourg une dépêche ostensible et un petit mot à Belliard pour le remettre en verve. Il faut pourtant attendre pour tout cela la réponse de Londres à votre proposition de donner des pouvoirs à sir Robert Adair.

(1) Tirlemont, en flamand Theenen, à 20 kilomètres de Louvain, prise par Dumouriez en 1792 et par Jourdan en 1794.

Mais ce sur quoi je trouve qu'il ne faut pas attendre un instant, c'est pour tonner sur les inondations ordonnées par le Roi de Hollande en face des armistices de la Conférence des cinq puissances. *Ces quinze pieds d'eau dans les villages, ces récoltes détruites, ce pays submergé,* et *Gand même menacé* sont des actes exécrables et que les journaux devraient signaler à l'indignation publique. Mais ce sont vos dépêches qui doivent en parler, qui doivent réclamer une indemnité pour ces malheureux submergés et qui doivent déclarer que la Flandre hollandaise ne peut pas ne pas être cédée à la Belgique. On a beaucoup parlé des ravages de la Vendée, et jadis de l'incendie du Palatinat par Turenne, mais je trouve que cette inondation éclipse tout cela. Elle fait frémir.

Au reste, je suis bien aise de voir par la lettre de mon fils que ce qui paraissait le point le plus difficile, l'armée d'observation s'arrange tranquillement de ce côté-là, mais il faut en finir sur les Places. — L. P.

Lundi 29 août 1831, à 10 heures et demie du soir.

Voici, mon cher Général, l'original de cette Note belge que je trouve lumineuse.

Je suis tenté de dire à mon fils d'en envoyer une copie au général Baudrand (1), mais j'attendrai que vous me fassiés dire, ou que vous me disiés vous-même, si vous le trouvés à propos.

On me dit qu'il y a dans la *Gazette de Hollande*, qui est sous l'influence de M. de Verstolk, un article qui annonce tout simplement que l'armée hollandaise rentrera en Belgique, aussitôt que l'armée française en sera sortie.

Ce serait d'une impudence et en vérité d'une imprudence sans égale. Faites-le vérifier, et si cela est vrai, envoyés-le à M. de Talleyrand.

Je vous remets ci-joint un article qui est officiellement inséré dans cette *Gazette* et qui est déjà assez remarquable. — L. P.

Mercredi soir, 30 août 1831, à minuit.

Je n'ai pu lire les dépêches, mon cher Général, qu'en revenant de Neuilly, et je vous les renvoye; excepté quatre que je garde pour notre conversation demain à midi où il sera bon de

(1) Le chevalier Baudrand, lieutenant-général du génie, aide de camp du Duc d'Orléans.

les avoir pour les consulter au besoin. Vous les emporterés ensuite.

Je voudrais que vous nous apportassiés demain le traité de Ryswick (1) pour l'examiner, et voir s'il convient comme l'indique M. de Talleyrand de le prendre pour type de celui que nous voulons conclure aujourd'hui.

J'avoue que tout ce que ma mémoire me fournit de renseignemens sur les parties contractantes et l'état de l'Europe à cette époque 1695, ne me met pas à portée de comprendre en quoi il serait applicable à notre situation actuelle; mais peut-être qu'en le voyant, il sera pour nous le *fiat lux*.

Ce qui confond toutes mes idées sur cela, ou plutôt, ce qui me fait naître des soupçons, c'est que la Belgique (moins Liège) était alors Espagnole, et que la Hollande était sous le Stathoudérat du Prince d'Orange qui était en même tems roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III, et que c'est dans le Traité de Ryswick que Louis XIV fut forcé de le reconnaître dans la double capacité de Stathouder et de Roi d'Angleterre. Ma mémoire me dit que le Traité de Ryswick avait été désavantageux à la France, en dérogeant et en dénaturant les stipulations que Louis XIV avait faites dans le Traité de Nimègue 1678, dont tous les historiens se sont accordés à dire que *Louis XIV avait dicté les conditions*. Vous feriés bien de nous apporter aussi le Traité de Nimègue qu'il me semble que nous devons recommander à M. de Talleyrand de prendre pour type par préférence à celui de Ryswick. J'ai encore entendu tout à l'heure à Strasbourg les regrets que Louis XIV eût consenti *à Ryswick* à démolir le fort de l'isle française du Rhin entre Strasbourg et Kehl dont j'ai visité l'emplacement et où est le tombeau de Desaix.

Vous ferés bien de dire à Belliard qu'il est contraire à l'usage de mettre seulement *Prince* en vedette, quand on écrit à un Prince Royal, comme le Prince d'Orange; on doit mettre *Monseigneur*, c'est l'usage avec tous les Princes de race royale

(1) Ryswick, village à 3 kilomètres S.-E. de La Haye. Château où, après un congrès, fut signé le traité de 1697, sous la médiation du roi de Suède. Louis XIV rendait à l'Espagne ses dernières conquêtes dans les Pays-Bas et au delà des Pyrénées; à l'Empire, Fribourg, Brisach, Kehl, Philippsbourg, toutes les acquisitions des *Chambres de réunion*, sauf Strasbourg; au duc de Lorraine, ses États; il reconnaissait Guillaume III comme roi légitime d'Angleterre. On a élevé un obélisque sur l'emplacement du château.

et le mot *Prince* tout court ne s'employe qu'envers les Princes *par titre*, tels par exemple que le Prince de Talleyrand ou le Prince Esterhazy ou le Prince de Lieven.

Les dépêches de Vienne méritent aussi de sérieuses réflexions. Elles démontrent la sagesse de notre système pacifique.

Bonsoir. — L. P.

Ce mardi matin à 10 heures, 6 septembre 1831.

Mon cher Général, je vous remercie de votre billet qui me satisfait assez, mais qui ne me laisse pas encore apercevoir ce que vous penserés de la lettre du Roi des Belges. Nous le verrons dans une heure.

En attendant, la dépêche de la Haye me paraît mauvaise et le refus de l'échange de la Citadelle d'Anvers contre Venloo démontre combien M. de Talleyrand a eu tort de signer sans que cela soit stipulé. Quant aux inondations, c'est épouvantable, Et les malheureux Belges devront donc supporter cela sans que le Roi de Hollande les indemnise!

Je m'empresse de vous rendre tout cela. Il faut donner note au Maréchal Soult de ces modèles, etc. que demande le Roi des Belges. Je vous embrasse. — L. P.

Ce mercredi matin, 7 septembre 1831.

Je préviens aussi M. Perier que M. de Brouckère qu'on désigne seulement comme *Membre du Congrès Belge*, mais que je crois être le ministre de la Guerre, vient d'arriver à Paris. Il vient probablement pour se concerter avec le maréchal Soult sur les officiers que nous prêtons à la Belgique, ce que vous saurés tout de suite par M. Lehon, et je pense que dans tous les cas, il serait bon que vous les vissiés plutôt que plutard, ce que j'ai aussi écrit à M. Perier. Vous savés que le Roi Léopold a confiance en lui.

Bonjour, mon cher Général. — L. P.

Jeudi à 6 heures et demie.

Le Maréchal (1) vient de m'apporter, mon cher Général, la dépêche qu'il a reçue du maréchal Gérard, et la fin m'a paru d'une telle importance que je l'ai fait copier et que je vous

(1) Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, ministre de la Guerre.

l'envoye ci-joint. Je crois qu'il serait bon de l'envoyer sans délai à M. de Talleyrand, peut-être même d'en parler à lord Granville.

Le maréchal Gérard me dit dans la lettre qu'il m'écrit qu'il apprend que sir Robert Adair qui avait reçu une lettre de lord Palmerston pour presser la retraite de l'armée française était tellement frappé de la nécessité d'en conserver une partie, qu'il écrivait à son gouvernement qu'il faudrait s'attendre à de grands malheurs en Belgique, s'il n'y restait pas une partie de notre armée jusqu'à ce qu'on eût pris des mesures tant pour prévenir une nouvelle attaque de la Hollande que pour prévenir même une guerre civile. Il paraît que tout est désorganisé dans ce malheureux pays. Mais demain, vous verés ma lettre, ou ce soir, si vous venés. — L. P.

Vous voyez même, que ce que craint le Roi Léopold n'est pas seulement notre évacuation complette, mais que nos troupes s'éloignent de la frontière Hollandaise. Je regrette que Gérard n'ait pas envoyé copie de la lettre du Roi. Cet état de choses ne peut durer, il faut que le Roi de Hollande signe au moins un traité avec le Roi des Belges, ou un armistice qui ne puisse être rompu qu'à trente ou quarante jours de notice.

Jeudi à 11 heures et demie du soir, 8 septembre 1831.

Mon cher Général, je crains qu'on n'ait fait une inconvenance. On a porté ma lettre pour le Roi des Belges aux Affaires étrangères et n'y ayant trouvé personne, on m'a rapporté ma lettre que j'ai dit de porter au bureau des Postes en ordonnant de l'expédier par estafette à Bruxelles. Ce n'est qu'au bout d'un moment que la réflexion m'a suggéré l'inconvenance d'écrire directement par estafette au Roi des Belges, sans double enveloppe à la personne compétente ; mais il n'était plus tems, ma lettre était partie. Elle arrivera à Bruxelles samedi de grand matin, on ira le réveiller pour une dépêche du Roi des Français !... Cela me désole, mais c'est sans remède.

Veuillés écrire demain au général Belliard pour qu'il en fasse des excuses.

Bonsoir. — L. P.

J'espère au moins que ma lettre arrivera sûrement, mais cela me tourmente. Il faut vous en assurer, et qu'on vous

dise si elle est parvenue exactement, et comment elle a été remise.

Minuit et demie.

Ma lettre a été remise à M. Comte qui l'a fait partir sur le champ par une estafette. On dit que c'est ainsi que vous avés fait expédier ma lettre du 6 septembre, et qu'elle arrivera bien!... Dieu le veuille! Je serais au désespoir qu'elle fût interceptée. Vous concevés que cela serait très fâcheux.

Neuilly, ce jeudi matin, 15 septembre 1831.

Je tombais de sommeil hier au soir, et je n'ai pu écrire au Roi des Belges, ni à mon fils, ni rien faire de plus que ma lettre au Pape.

Ce matin on vient de me lire un article du *Constitutionnel* en réponse à celui du *Moniteur* d'hier. Il me semble facile, mais nécessaire d'y faire une réplique soignée. M. Perier s'en occupera sans doute, mais veuillés faire relever que je n'ai jamais dit que *le Luxembourg ne ferait pas partie de la Confédération germanique*. J'ai dit que le *Roi des Belges* n'en ferait pas partie, ce qui est bien différent et d'autant plus nécessaire à distinguer que la ville de Luxembourg et son territoire doivent continuer à en faire partie. Il n'est pas plus question de faire le Prince d'Orange Grand-Duc de Luxembourg.

Au revoir au Conseil au Palais-Royal à 11 h. 1/2 d. m. tout à l'heure. — L. P.

Ce jeudi 15 septembre 1831 à 4 heures du soir.

Plus je lis les dépêches, mon cher Général, et plus j'hésite sur la convenance et l'efficacité des cordons sanitaires dont la dépense est énorme. Je désire en causer demain avec vous, M. d'Argout (1), M. Perier et le Maréchal. Dans tous les cas, j'inclinerais pour obtenir de la Prusse et des autres États qu'il fût établi sur le Rhin, mais je doute qu'on l'obtienne, et j'incline à le croire insoutenable et chimérique sur notre frontière continentale.

Nous n'avons pas pu parler au Conseil des demandes belges sur les militaires belges qui servent en France, etc. Il faudra pourtant décider tous ces points plutôt que plutard. — L. P.

(1) Le comte d'Argout, ministre et secrétaire d'État, pour le Commerce et les Travaux publics

Lundi matin, 19 septembre 1831.

En vous remerciant des dépêches, mon cher Général, je m'empresse de vous dire que mon fils est arrivé ce matin dans les meilleures dispositions que je pouvais désirer et sur *tous les points*.

Je reçois une lettre du Roi Léopold excellente comme toujours, mais pleine de vues judicieuses sur l'état de nos négociations à Londres que je suis impatient de vous montrer. La Hollande est toujours arrogante et menaçante et prépare, comme les Gazettes me le faisaient craindre, une forte attaque par la Flandre Zélandaise où ils accumulent des forces, et comme le séjour y est impossible longtemps aux mois de septembre et d'octobre, c'est par là évidemment qu'ils veulent agir, et en fait, c'est le chemin le plus court sur Bruxelles.

Il faut nécessairement en écrire aujourd'hui même à M. de Talleyrand, et en parler à lord Granville que j'ai laissé très bien disposé sur ce point là. — L. P.

Ce lundi soir, 19 septembre 1831, à 10 heures et demie.

C'est de tout mon cœur, mon cher Général, que je vous félicite du beau et brillant succès que vous avés obtenu aujourd'hui. J'espère qu'il vous vengera des indignes attaques auxquelles vous avez été exposé. Soyés sûr que j'ai bien joui de votre triomphe. La Reine et ma sœur me demandent de vous le bien témoigner de leur part, et j'y joins du meilleur de mon cœur, l'assurance de ma vive et sincère amitié pour vous. — L. P.

Paris, ce jeudi matin, 22 septembre 1831.

J'ai bien remarqué hier matin, mon cher Général, que vous étiés souffrant et fatigué et je le regrette doublement en ce moment où il est urgent que vous écriviés toujours à M. de Talleyrand ce dont nous sommes convenus hier. La lettre du Roi Léopold m'en fait encore plus sentir l'urgence, et ce qui pourra y manquer, viendra une autre fois. Je suis occupé à lui répondre de mon mieux. Il est inquiet, et ce n'est pas sans cause. Je crains qu'on ne l'excite encore à prendre trop de confiance dans ses forces militaires, et nous ne saurions trop le prémunir contre cette tendance, dont les Hollandais tireraient encore plus de parti que la première fois. En tout, je pense que la guerre est en Belgique ou qu'elle n'est nulle part. Étouffons-la là, et malgré ce

que mande M. Mortier, je crois qu'elle ne surgira nulle part. Je crois que l'air de Munich souffle de la guerre dans les yeux, mais les miens ne voyent rien de positif dans les points desquels M. Mortier tire ses inductions. — L. P.

Ce mercredi 28 septembre 1831.

La lecture des deux projets de Traité m'a fait faire diverses observations. Il est clair que chacun demande beaucoup pour avoir moins. Je ne parle pas de la demande belge d'avoir Venloo, mais de deux autres de leurs propositions, l'un d'admettre garnison étrangère dans Mastricht en le possédant, l'autre de posséder tout le Luxembourg même la forteresse en y admettant garnison germanique. Tout cela ne vaut rien.

Quant à la Hollande, outre tout ce que nous avons dit, il est remarquable qu'elle réclame des indemnités pour deux objets, l'un sur lequel l'équité paraît de son côté, mais qui regarde l'Angleterre, et qui sont les colonies cédées par la Hollande à l'Angleterre en considération de la réunion de la Belgique à la Hollande.

L'autre qui est que la Hollande prétend que la Belgique lui doit indemnité pour les cantons cédés par la France. Il est clair alors que l'indemnité la moins onéreuse à la Belgique serait de nous les rendre en nous chargeant peut-être d'une légère indemnité pécuniaire au Roi de Hollande.

Je vous recommande de ne pas perdre cela de vue, et il n'est peut-être pas impossible que ce biais ne donne le moyen d'entamer l'affaire et de la rendre productive à la France, Philippeville et Marienbourg y sera toujours d'un grand effet, malgré leur peu d'importance.

Nous en reparlerons. — L. P.

Ce mercredi soir, 11 octobre 1831.

Croyés moi, nous avons besoin de retourner souvent dans nos têtes et d'examiner ensemble le grand changement, le changement immense que la terminaison de l'affaire belge, la consolidation de la paix générale et le désarmement vont produire en Europe. C'est une ère nouvelle qui commence et nous ne saurions assez méditer le rôle nouveau qu'infailliblement nous allons être appelés à y jouer. Il nous faudrait beaucoup d'instrumens capables et j'en vois bien peu. N'importe, il faut tâcher

de faire marcher notre équipage, c'est ce qui relèvera notre ministère et honorera mon règne. — L. P.

Jeudi 1er décembre 1831 à 2 heures et demie.

Je pense, et M. Perier, à qui je viens de montrer la lettre du maréchal Gérard, pense aussi, et il était même très pressé que je vous l'écrive, que je crois, et c'est bien son opinion, que tant que le Roi de Hollande n'a pas signé et que par conséquent l'armée est dans le cas d'agir d'un moment à l'autre, il est juste et convenable de lui allouer les vivres de rassemblement et que cette dépense très politique sera fort approuvée. Comme ils ont dû cesser au 1er de décembre, il est urgent de donner l'ordre de les continuer. — L. P.

Ce vendredi 2 décembre 1831 à 2 heures et demie.

Voici, mon cher Général, les États des Grades, croix, etc., promises par mon fils d'accord avec le Maréchal et que je vous envoye à la hâte en vous priant de faire préparer dans le plus court délai les ordonnances conformes que je signerai de même à l'instant où vous me les transmettrés.

Il est essentiel que cela arrive aux troupes le plutôt possible et je voudrais bien que cela pût partir dès ce soir par une estafette *ad hoc*. — L. P.

Vendredi 9 décembre 1831.

Je vous remets, mon cher Général, la lettre officielle de part du Roi des Belges pour la mort de sa mère.

J'en ai reçu d'autres de lui fort importantes surtout sur l'affaire des forteresses qui ne me paraît pas en trop bon train, et pour laquelle vous aurés à agir, mais j'écris en ce moment à M. Perier pour le prier de vous amener chez moi pour conférer ensemble sur le contenu de ces lettres.

Bonjour, mon cher général. — L. P.

Mon fils pense qu'il y aurait un inconvénient réel à faire partir le 25e à présent qu'il est arrivé à Paris. J'ai prié M. Perier de vous le dire, et même je désire le voir à ma revue de la Cour des Tuileries dimanche prochain.

Veuillés en donner l'ordre, ce régiment s'est admirablement conduit en Belgique.

Samedi à 2 heures, 17 décembre 1831.

Mon cher Général, en repassant, dans ma tête, la dépêche de M. de Talleyrand, je trouve qu'il ne parle pour les puissances que d'une *perte de 40 millions* pour les forteresses dont elles permettent la démolition, tandis qu'il compte, comme restant aux puissances, la valeur des forteresses conservées, c'est-à-dire *60 millions*, d'où il résulte que le traité Gobelet a pour but de subroger le Roi des Belges au Roi des Pays-Bas pour la garde des forteresses érigées contre la France et de lui imposer l'obligation de conserver toutes celles dont les quatre puissances ne permettraient pas la démolition. Veuillés observer que ce traité étant postérieur à celui du 15 novembre qui établit l'indépendance et la neutralité de la Belgique, c'est un engagement nouveau que le Roi des Belges contracte avec les quatre puissances et qu'on ne peut l'annuller qu'en exigeant l'annullation du Traité.

Je crois que nous en avons le droit et le devoir, et que dans le nouveau, il faudra que l'abandon pour les puissances de tout droit ou prétention sur les forteresses dont la démolition n'est pas stipulée, soit clairement et formellement énoncé.

Bonjour, cher Général. — L. P.

Vendredi matin, 6 juillet 1832.

Mon cher Général, vous aurez peut-être reçu des nouvelles plus détaillées de Londres, on dit que la flotte anglaise a déjà fait voile pour l'Escaut. Il faudrait que M. de Rigny (1) pût y envoyer une frégatte immédiatement. — L. P.

Samedi soir, 7 juillet 1832.

Mon cher Général, vous avés encore la lettre du Pape pour ma fille dont vous avés dû faire faire une traduction pour elle. Elle est pressée de l'avoir, ainsi que la Reine, et elles désirent aussi voir la dispense. Veuillés aussi faire rechercher, si tout cela est dans la forme ordinaire, et comment on doit donner cours à la dispense envers l'autorité ecclésiastique, par qui, à qui, et comment elle doit elle adressée.

La Reine est très impatiente d'être mise au fait de tout cela, et d'avoir des renseignemens positifs sur la marche à tenir. J'écris à M. Girod de venir demain en causer avec moi et si cela

(1) Le comte de Rigny, ministre de la Marine.

ne vous dérangeait pas, je sais que la Reine serait bien aise aussi d'en causer avec vous.

D'ailleurs, je pense que vous aurés demain une dépêche de M. de Mareuil qui nous apprendra ce qui se sera passé à la Conférence de jeudi. La Reine a reçu une lettre du Roi Léopold qui est favorable au Traité et M. Lehon a la même opinion, sauf des modifications de détails, surtout sur les finances. — L. P.

Dimanche soir, 8 juillet 1832.

Il m'a été dit ce soir que la limite proposée par le Roi de Hollande n'est pas exactement la même que celle du Traité du 15 novembre : et que plusieurs villages et portions de territoire seraient enlevés à la Belgique, si elle était adoptée. — L. P.

Lundi soir, 9 juillet 1832.

Mon cher Général, j'ai remis à la Reine, qui vous en remercie, les récits du mariage de Henri IV et de Marguerite. Il faudrait retrouver ceux d'Antoine de Bourbon son père, qui était catholique, avec Jeanne d'Albret Reine de Navarre, qui était protestante, et de Charles I[er] Roi d'Angleterre avec Henriette-Marie fille de Henri IV et du Grand-Duc de Baden avec la Princesse Stéphanie.

M. Girod vous aura remis la petite note de la Reine. Vous y aurés ajouté qu'il y a eu *messe* pour Henri IV dans l'église de Notre-Dame, qu'il est entré dans l'église, qu'il a conduit sa Reine à l'autel, et que s'il n'a pas assisté à la messe, c'est qu'il ne l'a pas voulu, puisqu'il est rentré dans l'église après la messe pour rechercher sa Reine à l'autel, et la conduire au festin de l'Évêché.

Saint-Cloud, dimanche 22 juillet 1832.

Mon cher Général, en vous renvoyant vos dépêches, j'ajoute que M. Pasquier et M. de Sémonville m'ont dit hier qu'il était nécessaire de se procurer l'extrait mortuaire de la Princesse Charlotte pour procéder au mariage du Roi des Belges. Vous verrés si c'est à M. Lehon qu'il faut s'adresser pour cela ou s'il ne serait pas plus sûr en même tems d'en charger M. de Mareuil qui se le procurera facilement à Londres.

La Reine et ma fille Louise désirent avoir une copie et une traduction du bref du Pape que vous leur aviés annoncées et qu'elles n'ont point encore.

Veuillés les leur faire expédier. Elles attendent avec impatience la nouvelle réponse du Pape. Quand croyés vous qu'on pourra l'avoir ?

Vous ne m'avés pas encore remis la copie du projet de contrat de mariage. Je voudrais l'avoir plutôt que plutard car il me paraît pressant de procéder à la signature, d'autant plus qu'il faut nécessairement que les ratifications en soient échangées avant la célébration. — L. P.

Saint-Cloud, lundi 23 juillet 1832.

Mille remerciemens, mon cher Général. N'oubliés pas que je n'ai pas encore vu le projet de contrat de mariage, et qu'il est nécessaire que nous le voyions avant que vous ne le signiés.

Je n'ai pas été aujourd'hui à Paris, afin d'écrire au Roi des Belges et au Roi de Naples, mais j'irai demain, et je convoquerai le Conseil pour trois heures. Je vois avec plaisir les dispositions où on est à Londres. Raison de plus pour terminer l'affaire Belge le plutôt possible.

Je crains toujours que les bêtises belges, et la mauvaise intention de quelques-uns de leurs agens, ne parvienne à brouiller les cartes. Il est bon d'en parler à lord Granville, et de faire tancer Goblet. Je crois aussi qu'il serait bon de faire partir Septime. Il faut qu'il vienne encore me parler avant son départ. Bonjour, cher Général. — L. P.

Mardi, 31 juillet 1832.

Il me reste encore, mon cher Général, quelques-unes de vos dépêches allemandes. Je vous renvoye tout ce qui peut presser. Je suis peu content du ton de celle de Bruxelles, et je crois qu'il est bon de l'y dire, mais je n'écris rien avant de vous avoir vu. En vérité, je crains qu'ils ne veuillent, malgré les cinq puissances, refuser de traiter, tant qu'Anvers ne sera pas évacué. Il y a au fond de cela les Propagando-Républicains qui les poussent à la guerre avec la Hollande, et qui croyent tout brouiller avec un petit coup de canon sur Anvers. Il faut être sur nos gardes. Je vous prie de faire lire cette dépêche de Bruxelles à vos collègues. Quelle folie et quelle maladresse de s'engager dans cette fausse route!... Il sera bon que vous en écriviés à M. de Maubourg, en tâchant pourtant de ne pas lui gâter son début, ce qui serait facile. Je voudrais que ce fût M. de Tallenay qui continuât à en parler.

Bonjour, mon cher Général. — L. P.

LETTRES DU PRINCE DE TALLEYRAND

9 août.

Mon cher Général, mon opinion est que vous devés faire tous vos efforts pour empêcher qu'il ne vienne de notre côté trop d'idées d'amélioration au traité belge ; ces améliorations seraient bientôt des retards et des retards deviendraient des obstacles, — ce qu'il vous faut, c'est de fixer, c'est de prendre la position que la paix, malgré les mécontens, vous donnera, — la gloire de votre ministère n'est pas dans quelque chose de mieux; elle est dans la paix. C'est là ce qui défendra toujours l'administration à laquelle vous appartenés, et qui vous placera comme vous devés l'être; soyés en sûr, je vous dis, je vous repete cela avec la conviction d'un homme qui vous aime, qui s'est lié avec votre administration et qui est attaché au Roi de tout son cœur.

Mille amitiés. — Talleyrand.

4 septembre.

Mon cher Général, je fais tous mes efforts pour amener le ministère anglais à consentir au séjour prolongé d'une partie de nos troupes en Belgique, et je vois avec beaucoup de peine que je n'obtiendrai rien d'officiel à cet égard, ce qui fait que je persiste dans mon sistème de *retraite lente*. — Je vous prie d'observer que l'existence des deux ministères anglais et français se touche de bien près, car si le sistème de la guerre triomphait ici, il serait bien difficile qu'il ne triomphât pas chez nous, et alors!!! si au contraire vous pouviés faire prevaloir le sistème de lenteur chez nous, je tiendrai l'affaire de Belgique pour finir avant l'expiration du délai fatal. Ne nous dissimulons pas que tout ce que nous ferons ne sera que du provisoire, mais ce provisoire-là est nécessaire pour nous faire arriver tel jour, plus ou moins éloigné, à un définitif qui nous soit favorable, en attendant nous sommes arrivés à une paix qui nous donnera le tems de faire un désarmement général dans telle ou telle proportion ou bien d'être réellement préparé à faire la guerre avec grande probabilité de succès, — ces vingt lignes-là vous disent tout mon sistème qui certainement est le vôtre. Cette marche nous a réussi jusqu'à présent à travers une foule d'incidens hostiles : ne quittons donc pas cette route au moment où nous touchons au but.

Adieu, mille amitiés. — Talleyrand.

... Tous les efforts que je fais ici échouent contre l'amour-propre anglais qui ne permet pas au ministère de consentir à la démolition des places jusqu'à ce que les troupes soient retirées, cela leur paraît une exigence humiliante : j'ai essayé de tous moyens, vis-à-vis de cette susceptibilité, ceux qui m'avaient jusqu'à présent réussi sont sans effet.

Adieu, mille amitiés. — Talleyrand.

22 mai.

Mon cher Général, il me semble que l'affaire de la Belgique est placée mieux qu'elle ne l'a encore été.

Le protocole d'aujourd'huy vous ôte toute inquiétude sur l'entrée des troupes de la Confédération dans le Luxembourg : vous y verrés bien des facilités données à l'acceptation du prince Léopold, et ces facilités là étoient indispensables. Lord Ponsomby croit qu'il réussira à persuader aux Belges d'accepter les propositions nouvelles qui leur sont faites, faites-moi le plaisir de dire au général Belliard de me tenir au courant de ce qui se fera à Bruxelles; j'ai plus de confiance dans ses lettres que dans celles de lord Ponsomby. Les courriers de lord Ponsomby se chargeraient de ses lettres. Belliard étoit le meilleur choix que vous puissiés faire pour la Belgique. Les Hollandois se plaignent beaucoup, mais il faut avant tout finir cette question belge : une fois terminée, vous serés bien à votre aise pour le reste des affaires.

— Je crois qu'il faudra pour donner du poids au prince Léopold le laisser agir seul dès qu'il aura pris pied sur le territoire belge, on l'aidera ! mais l'action véritable doit venir de lui.

Adieu. Mille amitiés. — Talleyrand.

19. Londres.

Mon cher Général, il faut sortir convenablement pour le monde de cette affaire des forteresses. Voilà l'idée qui m'est venue après une conférence fort longue et fort vive avec lord Grey.

Il faudroit que la Belgique refusât à sa ratification, et alors on donneroit au traité une forme de préliminaires, de commencement d'exécution telle que l'indique ma dépêche d'aujourd'huy — ainsi on parleroit de la destruction de Mons, d'Ath (1)

(1) *Ath*, ville du Hainaut, fortifiée dès le XIIe siècle, augmentée par Charles-Quint puis par Vauban. *Menin*, fortifiée par Philippe II, prise par les Français en 1658, 1667, 1744, 1792 et 1794, occupée par la France de 1794 à 1814.

et de Menin, se réservant d'ordonner plus tard, suivant les convenances de la Belgique, la démolition d'autres places. Si nous parvenions à obtenir cela, il me semble qu'on seroit bien placé vis-à-vis des attaques parlementaires et de toutes les susceptibilités. L'article du *Constitutionnel* de M. Molé (1) lui ressemble parfaitement : cet ambitieux honteux qui dénigre quand il n'est pas en place, et qui se dégoûte quand il y est, — il a quelque esprit, mais il n'a ni force, ni suite, ni caractère, ni foi politique, pas un seul sentiment élevé n'est caché dans son âme, je rappelle là ce qu'en pensoit le duc de Richelieu et ce que mon expérience m'a appris. — TALLEYRAND.

19 août.

Je vous écris, mon cher Général, une bien longue dépêche aujourd'huy; c'est le résultat positif de toutes les démarches que je fais sur cette éternelle affaire de Belgique qui me rendra, si vous ne la finissés pas bientôt, tout à fait imbecille et il est piquant d'arriver à cette triste position en s'occupant d'une affaire dont le dénouement sera tout autre que celui auquel on s'attendait, car plus on réfléchit, plus on est forcé de reconnoître que l'on n'a rien entrepris en Belgique qui puisse promettre quelque durée; et cette conviction conduit à trouver que la France attache trop d'importance aux combinaisons dont on s'occupe aujourd'huy. — La force des choses amenera indubitablement un partage de la Belgique : l'Angleterre elle-même sera forcée d'y consentir : et ce partage procurera des avantages bien autrement importans que ceux qu'elle essaye d'avoir maintenant. La Hollande et la Prusse y sont parfaitement disposées, et l'Angleterre sera forcée d'être satisfaite avec deux ports libres en Belgique, cela ne lui donnera point de territoire, mais son commerce en profitera plus que celui de tout autre pays, ce sera une manière de recréer l'ancienne Hanse (2). On arrivera là un jour.

(1) Le comte Molé, né en 1781, fils d'un président à mortier qui fut décapité en 1794, grand juge en 1815, membre du Conseil de régence 1814, fut ministre de la Marine 1817, combattit les ministères Villèle et Polignac, ministre des Affaires étrangères 1830, précisément du Conseil de 1836 à 1839, mourut dans la retraite en 1855. — On sait que les contemporains de M. Molé n'ont pas ratifié le jugement passionné que porte sur lui M. de Talleyrand, et qui parait d'ailleurs s'être modifié dans l'esprit de celui-ci, puisqu'il a désigné M. Molé, comme on a pu le voir dans le dernier numéro de la *Revue*, pour assister à ses derniers momens, comme témoin de sa rétractation.

(2) L'ancienne Hanse était la grande ligue commerciale formée en 1241 entre

— Votre majorité m'a fait le plus grand plaisir, je vous remercie de me l'avoir mandé par le thelegraphe.

J'ai là dans une vieille chronique de Salesbury ces paroles ci :

In vestris cogitationibus
Cavete cesignabionibus

lises cela quand vous serez tete à tete M. Perier et vous.

Mille amitiés. — TALLEYRAND.

Particulière.

18 mars.

Mon cher Général, je vous écris aujourd'huy une longue lettre sur la question des forteresses; je crois que vous deves porter toute votre attention sur cette affaire. Les considérations que ma lettre renferme ont quelque importance; votre bon esprit et vos connaissances militaires m'assurent que la décision que vous prendres sera la bonne. — Il me semble qu'à Paris on est un peu refroidi sur le plaisir qu'on aura à voir tomber les débris de la Sainte Alliance, cela permettroit de penser aux forteresses qui devroient être conservées, et sur cela à penser à notre propre intérêt. — Il me semble que ce que je vous propose répond à tout ce qui a été dit dans la Chambre dans le premier moment où elle s'est saisie de cette question, — du reste quelque parti que vous preniés à cet égard, c'est par la Belgique qu'il faut le faire arriver; je puis soutenir, mais les choses placées comme elles le sont, je ne puis pas proposer; je puis appuyer ce que vous aures résolu, mais c'est tout. — Votre convention relative à la traite (1) plaît à tout le monde ici; en tout on est parfaitement content du gouvernement français : il est dans les idées de tout le monde que le salut dans des circonstances aussi difficiles est dans l'union de la France et de l'Angleterre, cette union-là établie patament il faut que tout le monde cède. Le Roi revient lundi; j'irai à l'ouverture et je vous écrirai après la séance. La Reine reste à Brighton parce qu'elle est un peu souffrante.

Hambourg et Lubeck et où entrèrent successivement les villes commerçantes du Nord : Brême, Bruges, Stettin, Riga, Novgorod, Londres, Cologne, Dantzig, Dunkerque, Anvers, Ostende, Rotterdam, Amsterdam, etc. La Hanse aujourd'hui déchue ne compte plus que trois villes, Hambourg, Brême et Lubeck.

(1) Traite, *transitura*, droit de passage, l'ancienne France prélevait des droits sur les marchandises à l'entrée ou à la sortie du royaume ou des provinces.

Mme de Dino ne se porte pas trop bien : elle est éprouvée par la saison qui est mauvaise.

Adieu, mille amitiés. — TALLEYRAND.

LETTRE DE LA DUCHESSE DE DINO (1)

Londres, 8 janvier 1831.

Je vous remercie, mon cher Général, d'avoir, au milieu de toutes vos grandes affaires, trouvé le moment de m'écrire. C'est une preuve d'amitié que je sais apprécier et qui n'est pas perdue pour moi ! Nous ne cessons de nous dire, M. de Talleyrand et moi, qu'il n'y a rien d'aussi honorable que la politique et que le caractère du Roi, et que la manière dont vous le servez ! Si vous eussiez été à la place de M. Molé, vous n'auriez pas perdu il y a trois mois, quinze jours en mauvaises petites finesses, et en petites perfidies, et nous aurions évité les mille et un embarras du moment. Il est vrai de dire qu'il n'y a rien de plus droit que la marche de notre cabinet, qu'elle est de nature à inspirer confiance et respect. Je ne vois guère que la France qui ait fait au repos de l'Europe des sacrifices *volontaires*, et il me semble qu'il serait temps enfin que ce fût reconnu. Mais nous avons à faire à un Roi de Hollande obstiné et de mauvaise foi ; et duquel cependant la paix de ce côté-ci de l'Europe dépend beaucoup, à un Empereur de Russie menaçant et hargneux, à l'Angleterre qui est dans cette singulière situation de craindre tout à la fois la guerre à cause de ses embarras domestiques, et cependant d'être, par ces embarras-là même, obligé à tenir d'autant plus à ses exigences extérieures qui rendent la paix plus difficile à conserver. Il est clair que le ministère actuel anglais rencontrera de fortes difficultés à la rentrée du Parlement, peut-être les résoudra-t-il, mais il faut pour cela ne pas se dépopulariser, et ne pas faire de ces concessions extérieures qui heurteraient les anciens préjugés du pays. Tout autre ministère aurait pu promettre sa neutralité en obtenant qu'Anvers et Ostende fussent rendues à l'état de villes libres, — mais celui-ci craindrait de se compromettre en nous cédant une portion quelconque du territoire Belge. Ce que je vous dis là est uniquement pour vous, je vous prie surtout, mon cher Général, de ne jamais dire

(1) Cette lettre qui est inspirée, et *presque dictée* par le prince de Talleyrand, devait trouver sa place ici. Ce qu'il ne pouvait pas écrire, il lui plaisait de le faire lire sous la plume élégante et plus libre de sa nièce.

à Mme de Flahaut que je me permets un jugement quelconque sur sa patrie et ses amis. Je me suis fait la loi de n'en pas parler, et je n'y manque qu'à votre égard. La question polonaise qui rencontre une si juste sympathie sur le continent civilisé, ici n'inspire *rien*. Mme de Liéven, qui domine Ld Grey, se sert de tout son crédit pour détacher à cet égard le cabinet anglais.

La France au contraire ne peut pas oublier que cette digue une fois rompue, la Prusse est à l'aise, l'Autriche respire, la Russie triomphe, et que la France serait menacée ainsi que toute la civilisation moderne, qui n'aurait jamais pu se développer sans cette grande barrière opposée jadis par les Suédois et les Polonais aux efforts du musulman et du moscovite.

Nous avons ici les petits commissaires Belges qui me paraissent bien jeunes en diplomatie ; ils arrivent sans instructions, avec une petite éloquence républicaine que personne ne comprend ici, avec une ignorance sensible des hommes, des choses et des affaires, et une grande idée de leur propre importance.— Voilà bien des élémens de troubles, aussi je ne vois ici parmi ces messieurs du corps diplomatique que mines allongées et visages sombres ! Le plus à l'aise c'est M. de Talleyrand parce qu'il représente un cabinet simple, droit, éclairé et appuyé sur l'*opinion, ce puissant auxiliaire.*

Adieu, mon cher Général, je suis malade des affreux brouillards qui obscurcissent et épaississent tout ici. Vous savez que mon amitié n'est pas d'un jour ! — Duchesse DE DINO.

COMTE HORACE DE CHOISEUL.

LA JEUNESSE ET LA FAMILLE

D'ALFRED DE VIGNY

D'APRÈS SES *MÉMOIRES* INÉDITS

Dans une lettre de consolation adressée à Auguste Barbier qui venait de perdre son père, trois mois à peine après avoir conduit le deuil de sa mère, Alfred de Vigny se souvenait de lui-même. Il avait, lui aussi, ressenti très cruellement cette impression de morne solitude et de fatal déchirement que laisse à l'homme sans enfans la disparition des deux êtres dont il tient la vie. Il écrivait : « Vous avez comme moi fermé les yeux des premiers amis que nous ayons dans ce triste monde. » Le père et la mère d'Alfred de Vigny furent bien, en effet, dans la force des mots, les « premiers » de ses « amis. » Si les expressions du poète peuvent se vérifier, c'est surtout à l'aide de certains feuillets manuscrits qu'il m'a été permis d'utiliser, et dont beaucoup de traits reproduits scrupuleusement assureront, j'espère, à cette étude l'intérêt très particulier que notre temps attache avec raison à des reliques littéraires.

I

Alfred de Vigny s'est appliqué plus d'une fois à nous donner l'idée de la figure paternelle. Le meilleur de ces crayons, tracés par lui dans les papiers ou édités ou inédits, est peut-être celui qui se trouve, sous la date de 1831, dans le *Journal d'un poète*, publié par Louis Ratisbonne :

Je suis le dernier fils d'une famille très riche. Mon père, ruiné par la Révolution, consacra le reste de son bien à mon éducation. Bon vieillard à

cheveux blancs, spirituel, instruit, blessé, mutilé par la guerre de Sept ans, et gai, et plein de grâces, de manières.

Sauf l'expression « famille très riche, » qu'il faudrait atténuer, les traits rassemblés ici sont la vérité même. Une publication récente nous apporte, à ce sujet, un moyen de contrôle qui nous avait manqué jusqu'à ce jour. Tout ce que nous savions sur le chevalier Léon de Vigny, père du poète, nous le savions seulement par son fils. Mais on nous a rendu le service d'éditer les curieux *Mémoires* d'Auguste de Frénilly, l'un des fondateurs et des rédacteurs du *Conservateur*. Le spirituel ultra, qui eut affaire, dans sa vie, à tant de gens et qui a eu l'heureuse idée de nous nommer tous ceux à qui il eut affaire, nous a laissé quelques lignes sur les Vigny, qu'il commença à fréquenter, quand il avait vingt et vingt et un ans, pendant deux séjours assez prolongés dans la ville de Loches. Voici, selon Frénilly, ce qu'était, en 1797, le chevalier Léon de Vigny, très peu de temps après la naissance du seul fils qui lui survécut, et qui fut le poète:

Étique et plié en deux depuis la guerre de Sept ans... un fort bon homme avec de l'esprit, de la finesse et quelque prétention à l'originalité.

Malgré la différence du ton, attendri chez le fils et plutôt piquant chez l'ami, les deux portraits nous rendent bien exactement la même image.

M[lle] Amélie de Baraudin s'était mariée, par raison, — à trente-trois ans, — avec le chevalier de Vigny, « invalide » dès sa jeunesse, ayant assez peu de bien, aimable, instruit, spirituel, qui avait dépassé de trois années la cinquantaine. En 1797, après avoir perdu déjà trois fils en bas âge, elle était, depuis peu de temps, la mère d'un « marmot » nommé Alfred, chez qui « rien ne décelait encore le grand homme. » L'opinion concise et piquante que Frénilly nous a laissée sur elle est intéressante à recueillir:

La femme, dit-il, avait un grand talent pour la peinture, des visées au bel esprit et la prétention d'écrire comme M[me] de Sévigné. J'ai quelques lettres d'elle qui en font foi, mais M[me] de Sévigné n'imitait personne.

Les expressions d'Alfred de Vigny, — qui s'en étonnera? qui surtout songerait à s'en offenser? — sont bien autrement laudatives. Dans les fragmens inédits des *Mémoires*, il parle des lettres que s'écrivirent, pendant près d'un demi-siècle, sa mère, M[me] de Vigny, et la sœur de sa mère, Sophie de Baraudin, chanoinesse

de Malte, retirée au Maine-Giraud, en Angoumois, depuis les premiers jours de la Révolution. Son admiration n'a pas de bornes :

Je ne crois pas que jamais esprit plus vif, plus varié, plus gracieux, plus abondant, plus nourri d'une sève de sensibilité et d'une passion d'amitié mutuelle, sincère et chaleureuse, ait jamais créé, alimenté et soutenu pendant une absence de toute la vie une correspondance pareille à celle de ma mère et de sa sœur. Rien n'y était écrit pour la parade, l'éclat, le salon, la prétention, le public. Tout venait du fond de l'âme et des choses de la vie. Tout était senti, pensé de source originale et pure, exprimé dans la langue la plus facile, la plus limpide et la plus correcte, cette langue traditionnelle des meilleurs temps du grand monde.

De ces lettres incomparables qu'il dut, malgré lui, et pour obéir à ses « deux mères, » se résigner à brûler, il dit encore : « Après les avoir lues et relues souvent, je les ai regardées comme des modèles de bon goût, d'esprit et de grâce familière aussi bien que les plus célèbres de notre langue. » Et, pour donner à cet éloge tout son sens, il développe doctement un paradoxe sur les « écrivains involontaires, » dont Mme de Sévigné est un exemplaire accompli ; il s'étudie à définir, comme l'eût fait un Villemain, un Sainte-Beuve ou un Nisard, l'œuvre épistolaire de l'illustre marquise ; il conclut que, tout compte fait, Anne-Marie-Amélie de Vigny (née de Baraudin) et Marie-Élisabeth-Sophie de Baraudin, sa sœur aînée, furent des écrivains involontaires après Mme de Sévigné, pour les mêmes raisons et au même degré :

Combien d'autres correspondances qui m'ont été connues auraient pris place à côté de celle de la mère de Mme de Grignan, si elles eussent été trahies ! La passion, le malheur, les intimes détails de la vie et des affaires de famille, le choc des intérêts, les vulgaires calculs, les plaintes arrachées par la Terreur, par les tyrannies de famille, par les troubles domestiques, par ces mille souffrances intérieures dont l'aveu resserre les liens du cœur..., tout est obstacle à la publicité.

Ici encore, le témoignage de l'ami des Vigny et celui de leur fils peuvent différer de tendance et de ton : ils se complètent cependant et même, en s'opposant un peu, ils se confirment.

Quoiqu'il se soit surtout attaché à nous faire connaître ses parens par les traits de leur caractère et par le détail significatif de leur nature morale, Alfred de Vigny s'est, une fois ou deux, donné le plaisir d'évoquer devant nous leur silhouette ou leur visage. Il fait revivre, en quelques touches d'un pinceau

léger, mais expressif, « les traits fins » de son père et son allure exténuée d'ancien soldat au corps traversé par une balle prussienne. « Il semblait alors plus âgé qu'il n'était, à cause de ses blessures qui l'avaient courbé et contraint à toujours s'appuyer sur une canne, en marchant lentement et péniblement. »

Pour servir de cadre au portrait de son père, Alfred de Vigny a cru devoir choisir le premier appartement occupé à Paris par ses parens, celui de l'Élysée-Bourbon. Les Vigny habitèrent là cinq ou six années, depuis leur arrivée en 1798, — 1799 au plus tard, — jusqu'à l'époque où le palais fut acheté par Murat, roi de Naples.

L'Élysée-Bourbon, — disent les fragmens inédits des *Mémoires*, — avait été confisqué durant la Révolution et administré par une compagnie de capitalistes qui, je crois, l'avaient acquis comme bien national. Cette sorte de Bande Noire ne l'avait point acheté pour l'abattre, mais pour le louer, comme toutes les maisons de Paris. Plusieurs familles y demeuraient, et entre autres Mme de Richelieu, veuve du maréchal de Richelieu, occupait le premier étage du côté du jardin. L'autre partie du premier étage qui donnait sur la grande cour de l'hôtel fut louée par mon père. Le jardin était en tout temps le nôtre, hors le dimanche, parce que, ne voulant rien négliger, les propriétaires en avaient fait pour les jours de fête une sorte de Tivoli où les Parisiens, éternels danseurs, venaient passer la soirée.

Le chevalier de Vigny se tenait le plus souvent assis, pendant le jour, sur le perron du grand escalier, le soir, près de la cheminée du salon, « à droite, » en face de Mme de Vigny, à la place invariable « d'où il entretenait l'échange toujours vif et brillant de conversations choisies qui étaient son art, son étude et sa consolation. » C'est dans cette posture de causeur aimable, écouté, que le fils, très tendre, très respectueux, admira d'abord le vieux gentilhomme et l'a fort heureusement représenté :

... L'attitude réfléchie et attentive; le costume toujours un peu paré par l'habitude des bas de soie et des souliers à boucles d'or qu'il n'abandonna jamais, des cravates blanches, du jabot et des manchettes; l'habit habillé du matin, tel qu'on le portait vers la fin de Louis XVI... l'observation dans le regard, la finesse d'esprit sur les lèvres, l'affabilité dans toute la physionomie, et, dans chaque geste lent et naturel, le bon goût.

Si l'on en croit le poète aux souvenirs émerveillés, ce n'est pas seulement à son foyer, c'est « partout » et toujours que le chevalier de Vigny dirigeait, « entraînait » la conversation « autant du sourire et du regard que des paroles, » et ce n'est

pas seulement le fils adolescent qui s'avisa plus d'une fois, « habillé pour le bal, de laisser là les danses et de s'asseoir encore près de lui pour l'écouter; » des auditeurs plus frivoles se faisaient une « fête » de recueillir des propos si pleins de grâce; ils en oubliaient tout autre plaisir.

Le chevalier de Vigny s'était d'abord appelé l'abbé de Vigny, car ce soldat avait été, dans son plus jeune temps, destiné à l'Église. Il avait passé quelques années à Saint-Sulpice, en compagnie de l'abbé de la Luzerne, qui devait s'élever au rang d'évêque et de cardinal, et qui, en 1814, au retour de l'émigration, s'en vint tout droit chez son ancien condisciple du séminaire. « J'entendis entre eux des entretiens qui passaient des souvenirs d'enfance à des considérations sérieuses sur l'état de l'Église en France et me firent mesurer ce que mon père en savait. » Le poète ne s'en tient pas à cette indication, et il fait de son père quelque chose de mieux qu'un homme instruit de ce qui touchait à la religion lorsqu'il le loue, au même endroit, de la façon suivante :

Plus érudit qu'on ne l'eût attendu d'un homme de guerre et de cour, il avait conservé et laissait à tous momens passer dans ses entretiens des connaissances sérieuses et étendues dans la théologie et les langues anciennes, mais entrevues par lueurs et tout à coup, par éclairs imprévus, à travers un demi-voile de gaieté qui flottait d'un sujet à l'autre.

Et, tout en écartant l'apparence du pédantisme, il s'élevait, à l'occasion, jusqu'au ton « grave; » il donnait, « dès qu'il le fallait, » l'idée de la solidité : « Sa souplesse d'esprit lui faisait saisir le ton juste de chaque sujet de conversation et de toute question débattue, et, d'un coup d'œil, évoquer ses études et ses lectures, sans préparation, dans un âge avancé. »

Ici encore, les dires un peu exaltés d'Alfred de Vigny concordent, dans la mesure indispensable, avec le témoignage du caustique Frénilly. Cet élégant fils de famille, qui avait noué connaissance avec les Vigny en 1797, revint à Loches au début de janvier 1798 et, sans regret des plaisirs de Paris, qui s'étaient ranimés au lendemain de la Terreur, avec une sorte de violence, il se trouva parfaitement heureux dans la petite ville provinciale où il était venu se délasser de ses succès mondains. Un des élémens de son bonheur, c'est qu'il avait une provision de livres et que « la bibliothèque du chevalier de Vigny était à son service. »

Ce détail ne dément pas, — il s'en faut de beaucoup, — l'opinion qu'Alfred de Vigny a exprimée, plus d'une fois, sur le savoir élégant de son père.

II

C'est à ce père deux fois instruit, par la lecture et par la vie, qu'aurait dû revenir l'agréable devoir de diriger l'éducation de son unique fils. Il en alla tout autrement. Mme de Vigny prit pour elle tout le fardeau et elle le porta d'une façon virile.

« Elle avait vingt-cinq ans de moins que son mari, » écrit le poète avec ce sentiment de respect et d'admiration où se mêla toujours un peu de crainte. « Sa beauté de race italienne, ses grands yeux noirs de forme orientale, son esprit mâle et laborieux, la vigueur étrange de son caractère et de son corps, lui donnaient quelque chose de plus qu'il n'y a dans son sexe. » Alfred de Vigny compare orgueilleusement sa mère à Niobé, « dont elle avait la sévère beauté : » jeune, fière et frappée comme elle « par toutes les flèches du ciel, » elle avait presque égalé ses infortunes; mais aucun coup du sort n'eut raison de son énergie.

Cette fille de marin avait été élevée, ainsi que sa sœur, dans le couvent « sévère » de Beaumont-les-Tours, « avec Mme la princesse de Condé qui était de leur âge. » Elle avait entrevu, à Paris, le monde de la Cour. Dès les premières journées de 1789, elle était venue avec sa mère, avec sa sœur aînée, habiter en pleine campagne sauvage, au cœur des hautes collines boisées de l'Angoumois, dans ce petit manoir du Maine-Giraud dont Alfred de Vigny hérita. Il y passera, lui aussi, au lendemain de la révolution de Février, près de trois années de sa vie.

On avait appris à Mlle Amélie de Baraudin la musique et la peinture. Elle fortifia ses talens dans les loisirs de cette existence rustique. En musique, sa « raison calculatrice, » que la pratique des mathématiques, et notamment de l'algèbre, avait préparée à tous les efforts, l'attacha de préférence et pour longtemps aux abstractions ardues de l'harmonie. En peinture, elle copiait les maîtres avec une dévotion passionnée. Si l'on prend à la lettre le témoignage de son fils, elle reproduisait les madones du peintre d'Urbin dans des transports d'une admiration attendrie, extatique :

Lorsque le maître était Raphaël, je voyais l'émotion intérieure de son travail agiter son sein et faire descendre lentement de ses yeux des larmes qui couvraient ses joues... Elle m'apprit à connaître pour la première fois les pleurs divins que fait naître des profondeurs mêmes de l'âme le sentiment de la souveraine beauté.

Il lui arriva, paraît-il, de copier une *Mme de Sévigné* de Mignard, tirée du cabinet d'un des locataires de l'Élysée-Bourbon. Le peintre Girodet, ou, comme il est dit dans les fragmens de *Mémoires*, « le poétique auteur d'*Atala* et d'*Endymion*, » qui était un ami intime des Vigny, aurait déclaré « sur son honneur, » après avoir longtemps contemplé la copie, que Mignard, s'il revenait au monde, la signerait comme l'original. Le mot a bien pu être prononcé, mais il nous est permis d'y voir un compliment de politesse excessive. En effet, tous les ouvrages de Mme de Vigny n'ont pas été brûlés comme ses lettres. Il reste d'elle des portraits de son fils, miniature et pastels. Ils nous déconcertent un peu quand nous nous rappelons l'éloge sans réserves d'Auguste de Frénilly : « Un grand talent pour la peinture » et les paroles enthousiastes d'Alfred de Vigny : « Elle avait deviné les arts et porté la peinture et la musique au delà du talent des femmes. »

Mme de Vigny était une lectrice de Rousseau. Elle avait étudié de près son *Dictionnaire de musique* et ses dissertations musicales pseudo-savantes, quand elle se divertissait à comparer, à résumer ou à transcrire les traités d'harmonie de Tartini et de Rameau. Avec tout son siècle, elle s'était éprise de l'*Émile*, et elle s'en souvint fort à propos pour donner à son quatrième enfant une éducation physique aussi opposée que possible aux soins maladroitement tendres qu'avaient reçus les trois aînés. On se rappelle qu'ils étaient morts l'un après l'autre, et encore au berceau, « à l'ombre de cette prison de Loches qu'on nomme la tour d'Alaric. » Elle emporta à Paris ce dernier-né « silencieux, » d'apparence chétive avec « ses paupières voilées ; » elle lui donna pour abri les appartemens spacieux et le jardin très ombragé de l'Élysée-Bourbon, dont les grilles ouvraient l'accès sur les Champs-Élysées.

Conformément aux préceptes de l'*Émile*, l'enfant ne fut jamais emmailloté, et, à peine sevré, il fut chaque matin « soumis au sauvage bain de Jean-Jacques Rousseau. » Cette coutume des ablutions froides, dont Alfred de Vigny ne devait jamais se

départir, rendit ce garçonnet, que son air délicat faisait prendre pour une fille, insouciant des intempéries les plus rudes. Habillé d'une veste légère et « de couleur rouge, » qui laissait les bras et le cou nus, il affrontait le vent le plus glacial et riait de voir « le givre fondre sur sa poitrine. » Il écrira ces mots à soixante-cinq ans :

Je vois encore, tout au fond de ce miroir des souvenirs, le regard orgueilleux de ma mère quand je sortais des flocons de neige, où je me roulais, pour rapporter et cacher sur ses genoux de longs cheveux blonds, qui ruisselaient jusqu'à ma ceinture et qu'elle se plaisait à tordre entre ses doigts.

Les exercices du gymnase, pratiqués sous la surveillance des parens et dirigés sans faiblesse par d'anciens soldats, les longues promenades à pied faites en compagnie de Mme de Vigny elle-même, le tir à l'arc, à l'arquebuse, au pistolet, dans les longues allées du jardin, servaient de complément au régime hydrothérapique ; ils développaient, du même coup, l'agilité, la souplesse des nerfs, le ressort musculaire, l'adresse de la main ; ils augmentaient les ressources de deux yeux vifs, aigus, inquisiteurs, dont « la portée lointaine et la sûreté » avaient déjà, sans cet apprentissage, quelque chose d'exceptionnel.

Comme dans le plan de Jean-Jacques, tout divertissement avait un but d'information, tout jeu se tournait en utilité, toute course au dehors devenait « studieuse. » Les mathématiques préoccupèrent beaucoup l'adolescent ; elles le poursuivaient jusque dans ses promenades : « Je m'aidais des arbres et des maisons pour me faire une sorte de mnémonique, et il y a au bois de Boulogne un chêne que je n'ai jamais considéré que comme un logarithme et qui n'eut désormais à mes yeux que des proportions géométriques. » A dire vrai, cet esprit imaginatif, avide d'aventures, ne se complaisait pleinement que dans les récits de voyages; ce descendant de gentilshommes qui, toute leur vie, avaient couru les mers, se « passionnait » pour l'étude de la géographie. Mais le propre de son intelligence, à la fois prompte et capricieuse, était déjà, à ce qu'il semble, de substituer sans effort ou même involontairement à l'étude froide des faits le labeur autrement divertissant des conjectures, de se replier sur soi-même pour suivre des « idées intérieures à demi formées et dont le rêve l'enchantait, » de s'abîmer délicieusement

dans les douceurs d'une « sorte de distraction voisine de l'extase. »

Alfred de Vigny reçut de sa mère mieux que des directions utiles. Il avait hérité d'elle un goût instinctif pour les arts, et ce goût, par le seul, mais puissant effet des impressions d'enfance, se développa, plus qu'il ne l'eût pu faire, dans un autre milieu, sous les efforts d'une culture méthodique.

Des gravures ou des copies de tableaux de Raphaël, avec leurs beaux visages féminins, retinrent ses premiers regards. Il contempla, plus qu'aucun autre ouvrage de ce peintre, *la Sainte Famille*, dite de François Ier,

où l'on voit un jeune ange aux cheveux bruns se pencher sur le berceau du Sauveur, debout entre l'Enfant sacré, le père et la Vierge mère. Sans que personne s'étonne de sa présence, il allonge ses beaux bras nus et répand des fleurs sur la tête de celui qu'il avait annoncé, — car ce fut lui sans doute, — qu'il regarde dormir, qu'il berce comme un ami de la maison.

Alfred de Vigny se rappelait aussi, de Raphaël, le *Saint Michel Archange* terrassant le Prince des ténèbres; du Guide, un *Enfant Jésus*, dont il s'exagérait et le mérite technique et la profondeur de conception; de Salvator Rosa, une composition biblique et surtout ses mêlées furieusement homicides : elles lui révélaient, en même temps et mieux que le texte de Tite-Live, « ce que c'était que la destruction des batailles romaines; » enfin, avant d'avoir lu la Genèse, il connaissait, il aurait commenté l'« inondation » du Poussin, spectacle ténébreux, mystère de désolation qui devait l'inspirer, un jour, plus directement encore que les versets de l'Ancien Testament. Et, le soir, quand « sous les lampes » son père lui lisait Homère, « survenait Girodet aux yeux de flamme, qui faisait passer sous la lumière les traits merveilleux de Flaxmann. » Cet œuvre de gravure de Flaxmann lui parut toujours d'une rare beauté, et il a trouvé, pour en noter le caractère distinctif, une formule poétique digne d'être connue, je ne dis pas d'être adoptée : « Flaxmann le premier, je crois, a senti et exprimé la marche bondissante des dieux de l'Olympe qui, sans ailes, s'élançaient et redescendaient comme l'aigle et parcouraient la terre en trois pas. »

Le matin, Alfred de Vigny était conduit au Louvre et il y admirait, sans se lasser, l'Apollon du Belvédère « conquis par l'Empire, » Vénus et « ses sœurs, les déesses nues ou les nymphes

voilées, » et par-dessus tout, Niobé, l'image de sa mère, pleurant héroïquement des enfans merveilleux. En rentrant dans le cabinet de travail de l'Élysée-Bourbon, il retrouvait des moulages et des dessins qui prolongeaient pour lui l'impression de ces chefs-d'œuvre.

On avait découvert, d'autre part, qu'il avait l'oreille juste et une belle voix. » On lui « donna les instrumens et les maîtres; » mais Mme de Vigny prit soin de ne lui laisser entendre et répéter que les « suprêmes beautés de Mozart, de Beethoven, de Cherubini, et les chants religieux de Haydn. » De cette éducation musicale, qui ne fut pas assez longtemps poursuivie pour qu'il devînt un bon exécutant, il lui resta, du moins, le goût des ouvrages nobles ou délicats et le sentiment, si rare chez les hommes de lettres de son époque, de la véritable originalité : il admirera la musique du XVIe siècle; il sera l'ami dévoué des novateurs de son temps, le champion très résolu d'Hector Berlioz et de Liszt.

Le poète, faisant revivre ses souvenirs d'adolescent, aurait été inexact et ingrat si, en face de sa mère presque toujours « debout » à ses côtés, belle et grave « comme une Muse, » il eût omis de faire quelque place à l'autre éducateur, le chevalier infirme et souriant, qui, dans « son école assise, » lui donnait le sens de l'histoire, — il serait peut-être plus exact de dire : du roman, — en lui communiquant les impressions enjolivées de sa première bataille. Le chevalier d'Émerville, recevant le baptême du feu, avait mérité ce reproche élogieux du prince de Condé : « Eh bien! petit chevalier, vous êtes bien étourdi, mon enfant; n'entendez-vous pas la musique du roi Frédéric? Je suis plus vieux que vous, mais dans ce moment, nous sommes tous du même âge. »

A d'autres heures, et quand la mère exprimait la crainte que l'enfant ne devînt « distrait, » le bonhomme, qui avait des lettres, tirait du fond de sa mémoire des adages latins, d'ailleurs fort divulgués : *Age quod agis*, qui devenait : « Fais ce que dois : » *Festina lente :* « Hâte-toi lentement, » ou encore ce vers appliqué par Lucain à César comme une sorte de devise :

Nil actum reputans si quid superesset agendum.

Il y trouvait une maxime à l'usage de l'écolier : « Ne laisse pas tes ouvrages imparfaits. » Mais l'indiscret bambin ne s'avisa-t-il

pas, à dix ans, de traduire l'hexamètre de la *Pharsale* et d'en tirer l'alexandrin français :

Croyant que rien n'est fait, s'il reste encore à faire.

La découverte que fit Mme de Vigny de cet exploit littéraire, griffonné au crayon au-dessous d'un dessin inachevé, fut un événement : « Les larmes me vinrent aux yeux. Mais mon père m'embrassa : « Ne va pas t'aviser d'être poète au moins, me dit-il. Tu m'as bien l'air d'en avoir envie. » Je retombai dans le péché de poésie, mais en secret, et n'en parlai que longtemps après. Ma mère n'avait rien dit : ce fut une désapprobation que son silence. »

III

Tous les incidens de cette éducation d'enfant, minutieusement notés, étaient transmis, au jour le jour, de Paris au Maine-Giraud, et, du fond de sa terre lointaine, la chanoinesse de Malte, Mme Sophie de Baraudin, tournait toutes ses pensées, tous ses vœux et toute l'ardeur d'une exclusive affection vers ce rejeton précieux de deux races.

En 1823, se rendant avec son régiment à la frontière d'Espagne, Alfred de Vigny obtint de son cousin, le colonel comte James de Montrivault, une semaine de permission pour aller au Maine-Giraud rendre visite à sa parente. Il découvrit, pendant les cinq jours qu'il passa auprès d'elle, qu'elle aussi « l'avait élevé de loin. » Elle vivait entourée des portraits de son neveu exécutés à l'huile ou au pastel par Mme de Vigny et le représentant à tous les âges. Elle avait gardé, sans en distraire une seule, toutes les lettres de sa sœur : elle les mit sous les yeux du jeune officier et lui lut, en allant d'un cadre à l'autre à travers les appartemens, ces pages qui commentaient les progrès de son enfance. « Cette enfance, écrit-il, j'en sortais à peine et je l'avais déjà oubliée. Je me la remis en mémoire en la lisant racontée avec cette tendresse inépuisable et toujours inquiète de toute chose. »

De sa « seconde mère, » le jeune homme admira, dans cette visite rapide, un portrait au pastel qui la montrait dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et qu'il fut très heureux de retrouver, de garder au Maine-Giraud, lorsqu'il prit possession du petit

manoir dont il était l'héritier. Ce pastel, perdu aujourd'hui, il a pris soin de nous le retracer, la plume en main; mais l'image, trop idéalisée, semble détachée d'un roman et reste un peu inexpressive : « Le teint » est, cela va sans dire, « d'une blancheur qu'anime à peine une couleur de rose aussi pâle, aussi tendre, aussi transparente que celle des camélias; » l'ovale et le front rappellent « les camées antiques; » les yeux « grands et noirs » sont « prolongés en amande par un arc tout oriental; » le nez est « délicat et légèrement aquilin; » la bouche « rose et petite » reste « un peu dédaigneuse; » — il importait de marquer par ce dernier mot la ressemblance avec la reine Marie-Antoinette, — toutefois, un demi-sourire éclaire le bas de la figure et, bien entendu, ce sourire à peine indiqué exprime une « finesse » indispensable.

Mais, en regard de ce portrait de convention, sorte de copie ou de transposition à la fois recherchée et un peu banale, le poète en a peint un autre d'après nature, et, cette fois, sa vision directe s'est traduite magistralement. L'image morale d'abord :

Je ne vis jamais personne habiter aussi complètement le passé. Rien ne pouvait lui donner le désir de voir les choses du temps présent. Ce qu'elle avait vu de la politique, c'était la Terreur, les prisons, la persécution de sa famille et la sienne. La vue d'une ville la frappait de tristesse et d'effroi.

Et voici l'étrange vieille fille elle-même dans son cadre habituel, l'embrasure d'une chambre de prière qu'envahit, aux heures du soir, la douceur des premières ombres :

Elle s'était placée près de la stalle de la fenêtre, dans le petit oratoire, son noble profil se détachait sur le ciel, et ses épaules sur les dômes des frênes et des ormes éclairés par le soleil couchant. A ce moment du déclin du jour s'effaçaient sur elle les traces du déclin des années. Sa taille était encore aussi droite, aussi élancée que dans sa jeunesse... La longue robe de soie brune à longs plis qui enveloppait ses petits pieds confondait ses teintes avec celles des boiseries et des lambris. Sa tête pâle, ses épaules blanches et sa collerette de dentelles sortaient de toutes ces ombres comme le buste de marbre blanc d'une belle religieuse.

IV

J'ai assez insisté ailleurs pour ne pas me croire obligé d'en reparler ici bien longuement, sur les inconvéniens de cette idolâtrie que les parens d'Alfred de Vigny ne cessèrent de manifes-

ter pour lui depuis le jour qu'il vint au monde. Elle donna, — il faut bien l'avouer, — à son éducation domestique un caractère de solennité presque auguste, dont le poète fut le seul à ne jamais apercevoir l'exagération dangereuse et l'étrange, l'enfantine, l'archaïque naïveté. Je ne rappellerai que par voie d'allusion tel trait singulièrement expressif, telle attitude inoubliable : le baiser silencieux, mystique, donné après la prière du soir aux fleurs de lys de la croix de Saint-Louis, la dissertation parlée sur les origines de la noblesse avec l'application aussi bizarre qu'ambitieuse de cette parole d'Andromaque : « Il est du sang d'Hector, » à l'héritier des Baraudin et des Vigny, et ces amplifications démesurées sur la noblesse ou la richesse des aïeux, sur leurs hauts faits militaires, sur leurs exploits de grands chasseurs, sur leurs équipages de chiens, rivaux, un jour, de ceux du Roi.

Le père, la mère, la tante enivrèrent l'enfant, — et plus tard le jeune homme même, — de récits complaisans sur les fastes des deux maisons, de confidences glorieuses où la vérité, en quelque sorte obnubilée et toujours apprêtée, étendue, embellie s'environnait, comme à plaisir, d'une auréole de légende.

La mémoire d'Alfred de Vigny n'a rien à perdre à ce que l'on apporte ici des précisions. Malgré les parchemins royaux qui conféraient en 1572 pour la première fois au receveur des tailles François de Vigny, son trisaïeul, des lettres de noblesse, et quoiqu'il eût entre ses mains ce document qui ne laissait aucune place à l'équivoque, le vieux chevalier Léon de Vigny transmit avec gravité à son fils, alors âgé de dix-sept ans seulement, un titre de comte en attendant celui de marquis, hérité, disait-il, d'une branche aînée qui était entièrement morte. Alfred de Vigny se persuada sans effort que les origines chevaleresques de ses ancêtres « se perdaient dans la nuit des temps, » et il s'attacha aveuglément à cette prétention insoutenable.

D'autre part, au mépris du registre de l'état civil qui donne la date exacte de la mort de Didier de Baraudin, retiré chef d'escadre et décédé le 25 fructidor de l'an V, dans son logis, à soixante-quatorze ans, de maladie ou de vieillesse, la chanoinesse du Maine-Giraud se représenta toujours sous des couleurs beaucoup plus tragiques cette fin de son père, et le poète, instruit par elle, se fera l'éditeur de cette fausse tradition : le vieux marin, foudroyé par la douleur, par le saisissement, dans

la prison de Loches, au mois de thermidor de l'an III, en lisant la lettre d'adieux au début de laquelle son fils, quelques heures avant d'être fusillé à Quiberon, lui demandait de le bénir.

Alfred de Vigny tenait de la sœur de sa mère d'autres renseignemens plus ou moins suspects. C'est d'après elle qu'il attribuait une origine quasi royale au premier des Baraudin, Emmanuel Baraudini, anobli par François Ier. Une « tradition de famille » faisait de ce capitaine d'aventuriers le fils d'un prince « souverain » de la maison de Savoie-Carignan.

Par une méprise plus difficile à concevoir, Sophie de Baraudin brouillait tout, dates et faits, dans le récit ampoulé des services de son propre père. En recueillant pieusement jusqu'aux moindres propos de cette parente aux souvenirs déformés par quarante ans de solitude, le poète acquit la conviction que Didier de Baraudin, son grand-père, commandait une escadre à la bataille d'Ouessant : les documens officiels démontrent qu'il n'y avait pas assisté.

Enfin Alfred de Vigny cite de Sophie de Baraudin une assertion plus étrange encore et qu'il ne discute même pas : « Mon père, » lui avait-elle dit, « était déjà amiral lorsque je naquis au Maine-Giraud et ta mère à Rochefort peu d'années après. » Aucune des filles de Didier de Baraudin n'est née au Maine-Giraud ; quand Sophie, l'aînée des deux sœurs, naquit en 1755, Didier de Baraudin était encore enseigne de vaisseau ; il ne fut nommé « amiral, » ou, exactement, chef d'escadre, qu'en prenant sa retraite au mois d'avril 1780, c'est-à-dire vingt-cinq ans après la naissance de Sophie de Baraudin et vingt-trois après celle d'Amélie sa sœur, qui fut, comme l'on sait, la mère du poète.

Il y avait là comme une école dangereuse de l'orgueil, et cette culture de toutes les formes de l'amour-propre n'a pas été sans produire ses fâcheux effets : elle a jeté sur le caractère séduisant, enthousiaste, d'Alfred de Vigny l'ombre d'un sentiment de supériorité native, qui, pour des yeux prévenus ou hostiles, a pu parfois défigurer et faire grimacer un peu ses admirables qualités d'honnête homme, d'homme d'honneur.

On avait écarté de l'enfant jusqu'aux moyens de refroidir cette exaltation de vanité soigneusement entretenue. Point de camarades de jeux : l'isolement solennel et quelque peu mystérieux de l'héritier d'un trône. Et, d'autre part, l'initiation imprudente à des entretiens de vieillards, anciens émigrés pour la

plupart, admirateurs frivoles ou moroses du passé, contempteurs du présent, prophètes de malheur pour l'avenir; la participation prématurée à tout un héritage appauvrissant de stériles regrets, d'ambitions sans but ou sans issue.

Alfred de Vigny n'a jamais vu que les côtés flatteurs, avantageux de cette formation de l'esprit et du cœur par le contact respectueux et pénétré d'émotion de parens pétris de tendresse. Il n'a pas même soupçonné que la médaille eût un revers. Il met au nombre des privilèges les plus enviables de son origine d'avoir pu recueillir des lèvres des siens la tradition française par excellence, celle de la conversation.

Comme le diapason exprime l'octave, la plus parfaite consonance, — nous dit-il, — la conversation dans les familles donne à l'âme naissante la note juste et toute l'harmonie de la vie. Exercé à prêter l'oreille, l'enfant y peut distinguer tous les sons et tous les accords qui doivent mesurer, cadencer et guider ses pas et sa voix dans le chœur universel des hommes où il ira prendre rang. Le ton vrai de son langage sur toute chose lui est donné là, dans ces premiers concerts de la parole humaine qui résonnent près de son foyer, aux alentours de son berceau.

Le « grand plaisir » de ses jeunes années fut donc, avec la lecture pour laquelle il se passionna de bonne heure, « la conversation grave du soir. »

Ce qu'était cette conversation et quel aspect offraient les salons où elle pouvait se dérouler, Alfred de Vigny nous en donne l'idée dans une description étudiée des réceptions ordinaires de la marquise de M***, une ancienne maîtresse de Louis XV, devenue très dévote, fort estimée d'ailleurs de son mari : le marquis ne savait pas mauvais gré à sa femme de cette heure d'illustration, dont elle-même, à soixante ans passés, en dépit de sa dévotion, tirait encore vanité, entre deux stations aux offices religieux de la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin. Aux environs de l'année 1810, elle tenait très bonne compagnie.

Elle réunissait autour d'elle une quantité de vieux amis, débris plus ou moins mutilés de la société d'autrefois et de la cour de Louis XV; mon vieux père en était et y dînait gaiement avec d'anciens chevaliers de Malte et de Saint-Louis, auxquels l'Empire interdisait leur vieille croix et leur grand ruban. Là, pas une tête qui ne fût poudrée, mais pas une figure qui n'eût l'air noble, ouvert, affable, exprimant une dignité indulgente, une chevaleresque franchise absente aujourd'hui de nos visages renfrognés; ces compagnons de l'Œil-de-Bœuf en parlaient comme s'ils arrivaient; c'étaient

des noms et des mots que l'on n'aurait entendus nulle part ailleurs dans tout Paris à cette époque.

La parole historique fameuse : « Rien oublié ni rien appris » reçoit ici son commentaire :

Ils reprenaient la conversation où ils l'avaient laissée, il y a vingt-cinq ans; on aurait cru que c'était celle de la veille; c'étaient les anecdotes de la ruelle et du boudoir... le parlement Maupeou, les chasses de Fontainebleau, le coup du Roi par-dessus sa tête, le manège de Versailles avec la partance des écuyers cavalcadours, les voltes, demi-voltes et la bonne selle française, quelquefois on racontait les tours de jeunesse, la trouée des mousquetaires au parterre de la Comédie... enfin les nouvelles à la main circulaient à cette bonne table où les cadets étaient sexagénaires.

Quelque jeune qu'il fût, l'enfant ne perdait pas un seul détail de la chronique du passé, une seule inflexion de voix de ces causeries plus agréables que « graves. » Spectateur religieux de cette comédie de paravent, surannée et attendrissante, qui se déployait devant lui, le cadre, les acteurs, tout se gravait profondément dans sa tenace mémoire :

J'écoutais et voyais tout avec une grande attention et plaisir, remarquant que tout était vieux dans cette grande et vieille maison de Paris, les murs bien épais et noirs au dehors, boisés et dorés en dedans, de hauts lambris, des amours de Boucher sur les portes, des meubles de laque, d'ébène et de nacre dans le salon, portant des porcelaines d'un bleu foncé, venues de l'ancien Sèvres... des paravens chinois, et, pour tenir à la main, des petits écrans que je n'oublierai de ma vie.

Ces écrans inoubliables étaient en forme de violon et l'on y voyait, d'un côté, des « images coloriées qui représentaient les principales scènes de la *Folle Journée* » jouées par des acteurs « en costume du temps » et, de l'autre côté, « les couplets du *Barbier de Séville* avec la musique gravée au-dessous. » C'est derrière un de ces écrans que le jeune Alfred de Vigny se dissimulait volontiers pour dérober à tous l'extrême vivacité de ses impressions, trahies, à chaque instant, par la rougeur de son visage.

V

Alfred de Vigny nous dit : « J'étais admis à côté des hommes faits » et « assis parmi des vieillards illustres. »

Il n'a nommé, dans les fragmens inédits des *Mémoires*, aucun

de ces vieillards, aucun de ces hommes faits. Mais il n'y a pas grande témérité à croire qu'au nombre des vieillards figurait le chevalier de Malte, M. de Saint-Chamans, dont il a parlé quelque part comme de l'homme à qui il ouvrit tout son cœur dans le moment le plus douloureux de sa vie.

Et ce n'est pas une supposition gratuite que de vouloir retrouver, parmi les hommes faits, cet Auguste de Frénilly, dont il y a eu de bonnes raisons d'introduire le nom à l'occasion du séjour des Vigny à Loches. Les relations amicales de 1797 et 1798 s'étaient trouvées interrompues, surtout par le séjour que, durant un laps de six ans consécutifs à son mariage, M. de Frénilly fit dans la terre de Bourneville. Mais ces relations durent reprendre lorsque les Frénilly vinrent s'établir à Paris le 10 janvier 1807. A défaut d'autres témoignages plus formellement explicites sur ce rapprochement, il doit être permis d'en trouver une preuve dans la lettre suivante écrite par M. de Frénilly, député de la Seine-Inférieure, et adressée à « Monsieur le Chevalier de Vigny, au 55e régiment, armée d'Espagne. » Cette lettre inédite, qui porte le timbre postal du 13 juin 1823, et qui est datée du 3 avril, est une réponse à l'envoi du *Trappiste*, petit poème publié en 1822 et réédité en 1823 au bénéfice des trappistes d'Espagne. On ne peut pas la lire sans s'assurer que les rapports d'amitié, inaugurés jadis entre M. de Frénilly et les Vigny, avaient pu s'espacer, mais n'avaient cessé nullement; elle ne laisse aucun doute sur l'intérêt affectueux que le député ultra portait depuis longtemps à l'unique fils des Vigny, à cet officier de talent ardemment royaliste :

J'ai relu avec un nouveau plaisir, monsieur, le charmant ouvrage que vous m'avez envoyé. Quoique je fusse sur mes gardes, comme on doit y être en jugeant ceux qu'on aime, je n'ai pu me défendre d'y goûter une franchise et une force de sentiment et de style qui est aujourd'hui le sceau de la jeunesse, j'entends de celle qui vous ressemble et qui est la seule consolation du présent et le seul espoir de l'avenir. Il y a dans votre ouvrage, monsieur, quelque peu de ce luxe qu'ont les arbres jeunes et vigoureux et qu'on élague avec discrétion pour qu'ils produisent de bons fruits, mais je préfère, à tout, le mérite auquel il n'y a qu'à ôter : on perd bien aisément le superflu quand on a déjà plus que le nécessaire, et on trouve à chaque pas dans votre petit ouvrage le cachet d'un beau et nerveux talent fondé sur des principes qui doivent le rendre aussi fort et aussi utile qu'eux-mêmes. J'ignore où ce petit mot vous atteindra et si vous n'êtes pas maintenant sur la route d'Espagne. Ma lettre ne vous rejoindra peut-être qu'auprès du *Trappiste* que vous avez si bien chanté, et occupé à célébrer un

triomphe après avoir raconté des revers. Quelque part qu'elle vous rencontre, qu'elle vous rappelle, je vous prie, mon attachement tendre et héréditaire.

A. DE FRÉNILLY.

M. de Frénilly avait qualité pour louer les vers du jeune auteur. Il avait lui-même publié, en 1807, des *Poésies* écrites pendant les années de réclusion volontaire dans la propriété de Bourneville. Ces pièces, didactiques ou satiriques, traversées par des impressions de nature simples et directes, les impressions d'un *gentleman farmer*, méritaient mieux qu'un succès de salon. Elles sont d'un adroit et ferme versificateur qui reste, de parti pris, dans la tradition de Boileau, mais qui se souvient et qui nous fait parfois souvenir de Thomson.

Si le poète qu'était M. de Frénilly passa inaperçu, il n'en fut pas ainsi de l'homme politique. Plusieurs de ses brochures, vrais pamphlets, firent du bruit à leur apparition. Certainement Alfred de Vigny lisait en 1818, 1819 et 1820, c'est-à-dire lorsqu'il était un tout jeune officier de la garde royale, les articles d'Auguste de Frénilly dans le *Conservateur*. Il a dû étudier de près et savoir par cœur, ou peu s'en faut, celui qui a pour titre : *De quelle manière un État peut périr;* car, à soixante-cinq ans, en 1862, complétant la pièce intitulée *Les Oracles, destinée d'un Roi*, il retrouvait dans ses souvenirs et il rééditait cette brillante image : « Et quand le vice aura atteint sa perfection, l'État aura son terme. Il sera debout, mais dissous et semblable à ces débris intacts qu'on trouve dans les cercueils d'Herculanum : au moment où on les touche, ils s'évanouissent et ne laissent que leur cendre. » Cette période oratoire de Frénilly, remontée tout à coup des profondeurs du « réservoir de la mémoire » à la surface, est devenue, chez Alfred de Vigny, une strophe de largeallure :

Vous avez conservé vos vanités, vos haines
Au fond du grand abîme où vous êtes couchés,
Comme les corps trouvés sous les cendres romaines
Debout, sous les caveaux de Pompéia cachés,
L'œil fixe, lèvre ouverte et la main étendue,
Cherchant encore dans l'air leur parole perdue
Et s'évanouissant sitôt qu'ils sont touchés.

En politique, Auguste de Frénilly peut être considéré comme le type représentatif des royalistes intransigeans et immuables.

C'est pour avoir gardé l'empreinte marquée sur son esprit par quelques hommes comme celui-là qu'Alfred de Vigny, débarrassé pourtant de sa religion superstitieuse d'enfant vis-à-vis de ce qu'il appelle « une race ingrate et dégénérée, » fera encore à la branche royale aînée le sacrifice « de dix-huit ans de retraite et de refus aux avances des Bourbons cadets. » Il exprimera la raison de son attitude dans une de ces formules aux arêtes tranchantes comme les aimait Frénilly : « J'ai été fidèle au Roi Bourbon, comme une honnête femme l'est à son mari, sans amour. »

VI

Dans cette société choisie qu'il admirait et qu'il aimait, le jeune Alfred de Vigny mettait au-dessus de tout la nature noble de son père et de sa mère, l'élévation de « leurs sentimens d'honneur » et la « paisible exaltation » de leur langage. Leurs « indignations imposantes » faisaient battre son jeune cœur.

Mais ce père si fin, si tendre, si enjoué, si digne de respect, Alfred de Vigny ne devait pas le garder bien longtemps. Lorsqu'il eut la douleur de le perdre, il était encore un tout jeune homme, un officier imberbe, non « de dix-sept ans, » selon l'expression du *Journal d'un poète*, mais de dix-neuf ans au moins, et, d'autre part, ce n'est pas à « soixante-quatorze ans, » c'est à soixante-dix-neuf, peut-être à quatre-vingts, que mourut Léon de Vigny, l'ex-chevalier d'Émerville.

« Il y a vingt ans, » écrit A. de Vigny, à la fin du mois de décembre 1837, au lendemain de la mort de sa mère, « mon père mourut aussi; j'étais près de son lit; » et, après avoir rappelé les dernières paroles du moribond, puis retracé, d'un trait singulièrement expressif, cette agonie dont « l'horrible douleur » redressa tout à coup le corps de l'ancien officier, plié en deux depuis un si long temps, il ajoute : « J'étais trop jeune pour supporter cette vue; je m'évanouis. » Il approchait de la vingtième année.

On l'a dit de bien des hommes illustres, et il faut le redire au sujet du poète Alfred de Vigny: c'est surtout de sa mère qu'il est le fils. C'est par elle et pour elle qu'il a vécu, qu'il a grandi de toutes les façons, qu'il a voulu se distinguer, qu'il s'est placé au premier rang. Non seulement au cours d'une enfance fort déli-

cate et d'une adolescence encore un peu troublée, mais aussi dans la période ascendante de la jeunesse et jusqu'au seuil de l'âge mûr, pendant les années les plus ardentes, les plus douloureusement agitées, sous des dehors heureux, les plus fécondes, à coup sûr, sinon les plus originales, de sa carrière d'écrivain, il lui resta soumis plus qu'aucun fils ne l'a jamais été : elle fut sa raison, sa volonté et sa lumière.

Faut-il rappeler la grave émotion de leur séparation, le 6 juillet 1814? Ils se quittaient pour la première fois. Admis aux compagnies rouges en qualité de gendarme du Roi, l'officier presque enfant reçut de Mme de Vigny une *Imitation de Jésus-Christ* où elle avait inscrit ces mots : « A Alfred, son unique amie. » Elle joignit un peu plus tard à ce présent un petit cahier d'instructions qu'elle avait commencé à rédiger le 23 février 1815, au moment où Alfred de Vigny s'en allait pour la seconde fois en garnison à Versailles. Ce bréviaire moral n'a plus besoin d'être analysé, puisqu'il a été publié intégralement. La mère y adjurait son fils, s'il ne voulait pas devenir le jouet des passions, de s'appuyer toute sa vie sur deux principes religieux : la croyance à l'existence de Dieu et la croyance à l'immortalité de l'âme. Elle souhaitait ardemment qu'il ne perdît jamais la foi et qu'il ne cessât pas d'être un catholique fervent, mais du moins il pouvait, il devait rester attaché à la morale chrétienne. Elle lui rappelait la belle règle de conduite : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Elle ajoutait à ces réflexions d'un ordre élevé un bon nombre de conseils pratiques et toute une énumération sans pruderie d'informations, d'interdictions sur les désordres où tombent d'ordinaire les jeunes gens.

On n'est pas étonné qu'en présence de cette mère à l'esprit net, vigoureux, décisif, et au caractère absolu, l'homme ait gardé l'admiration dévote et la docilité muette de l'enfant. Obéissant jusqu'à l'humilité, et cela dans le moment même où les éloges sans mesure de son ami Victor Hugo pouvaient le plus développer en lui l'amour-propre d'auteur, il n'hésitait pas, sur quelques critiques d'elle, à faire le sacrifice d'une production poétique bien accueillie par le public, mais qu'elle avait jugée défectueuse. Lorsqu'il s'éprit, vers 1823, de la belle Delphine Gay et qu'il songea, dans le premier moment d'exaltation, à l'épouser, il n'osa pas même insister devant le veto très formel de Mme de Vigny. Il se rappelait la dernière recommandation de

son père mourant : « Rends ta mère heureuse, » et, donnant à ce vœu suprême une fausse interprétation, il se crut tenu d'abdiquer sa volonté propre devant celle de l'être sacré qui, selon l'expression biblique, l'avait enfanté dans la douleur.

Cette abdication ne fit le bonheur ni de l'un, ni de l'autre. Quelle union mélancolique que celle de ce poète aux sens subtils et à l'âme brûlante, accouplé pour toute la vie avec une étrangère réputée riche, mais sans beauté, sans grâce, sans esprit, qui ne lui donna point d'enfans, qui devint, de bonne heure, valétudinaire, qui le resta à peu près constamment pendant trente-cinq années, et qui ne fit jamais à l'écrivain, dont elle avait voulu porter le nom, la faveur d'apprendre, si peu que ce fût, la langue de ses ouvrages! Le charme romanesque absent de son morne foyer, Alfred de Vigny eut la faiblesse de le chercher ailleurs, et ce ne fut pour lui, — qui ne l'a su? qui ne l'a répété? — qu'un accroissement de misères. Le vêtement d'orgueil dont il s'était enveloppé cachait à tout le monde l'amertume de sa déception. Mais un regard perçant et anxieux, un regard cruellement attristé, déchirait comme un trait de feu les voiles de son âme. « Le cœur maternel ne se trompe jamais; le fruit de ses entrailles, l'enfant, ne peut rien cacher à celle qui l'a produit. »

A l'approche du printemps de 1833, — Alfred de Vigny avait alors trente-six ans et sa mère soixante-seize, — Mme Léon de Vigny fut frappée de paralysie.

Cette raison si ferme, si lucide, demeura vacillante et par momens comme éclipsée. D'admirables vers, retrouvés il y a bientôt un demi-siècle dans les papiers d'Alfred de Vigny et publiés à la suite du *Journal d'un poète*, nous peignent cet état avec une émotion poignante :

Ah! depuis que la mort effleura ses beaux yeux,
Son âme incessamment va de la terre aux cieux.
Elle vient quelquefois, surveillant sa parole,
Se poser sur sa lèvre, et tout d'un coup s'envole;
Et moi, sur mes genoux, suppliant, abattu,
Je lui crie en pleurant : Belle âme, où donc es-tu?
Si tu n'es pas ici, pourquoi me parle-t-elle
Avec l'amour profond de sa voix maternelle,
Pourquoi dit-elle encor ce qu'elle me disait,
Quand, toujours allumé, son cœur me conduisait,
Ineffable lueur qui marche, veille et brûle
Comme le feu sacré sur la tête d'Iule!

C'est en septembre 1833, six mois après la deuxième attaque d'apoplexie, que fut écrite cette *Prière pour ma mère*, si pleine de pure tendresse et de douloureuse pitié.

Pendant les quatre années que l'intelligence de Mme de Vigny mit à s'éteindre, l'affection maternelle semblait s'être épurée et elle s'était dépouillée de toute forme de rigueur : « Depuis quatre ans, j'avais reçu ses continuelles tendresses et ses adieux intérieurement destinés à moi, mais qu'elle n'osait exprimer pour ne pas trop s'attendrir. »

Quant à la piété filiale, elle s'était accrue, chez Alfred de Vigny, de tout ce que la maladie de sa mère lui avait imposé de charges assumées résolument, d'inquiétudes déchirantes mais délicatement dissimulées, de labeur acharné, de muets sacrifices. Lorsque ce fardeau de devoirs lui manqua et qu'il se vit dépossédé, du même coup, de tout son trésor de tendresses, il demeura désemparé et désœuvré comme une embarcation que l'orage n'a pas brisée, mais qui dérive au gré du flot ou à la merci des courans, démâtée et sans gouvernail.

Le vide qui s'était fait dans l'âme du poète ne pouvait pas être comblé par quelque autre de ses sentimens, aussi puissans que l'amour filial, qui donnent leur vrai sens et à la mort et à la vie. Alfred de Vigny n'avait pas de fille ni de fils. Quant à la femme inoffensive et douce, mais déjà épaisse de corps et, il faut bien le dire, assez indigente d'esprit, qui restait seule à s'appeler Mme de Vigny, il n'avait guère à lui manifester, en retour d'une affection timide, obstinée, enveloppée de gaucherie, qu'une courtoisie impeccable et qu'une bienveillante, mais, malgré tout, un peu lointaine compassion.

A cette idée qu'il n'entendrait plus la « voix » maternelle et que jamais les « yeux tristes et doux » de cette « unique amie » ne se rouvriraient pour se poser sur « sa race adorée, » il se sentait plus orphelin qu'un autre, en vérité. Jusqu'aux heures de la vieillesse, silencieusement, dans le plus profond de son cœur, il nourrit la blessure et il garda le deuil de cette perte irréparable.

ERNEST DUPUY.

ROMANCIERS ANGLAIS CONTEMPORAINS

MADAME HUMPHRY WARD (1)

Si les lecteurs anglais ont accueilli avec tant de faveur les romans de Mme Humphry Ward, c'est qu'ils trouvent à les lire plus de plaisir qu'à regarder la réalité. Le monde où ils vivent, et qu'ils ont besoin de connaître, leur apparaît plus clair, dans ce miroir, et plus beau. Ils le comprennent mieux et l'aiment davantage. Leur curiosité est satisfaite en même temps que leurs aspirations. Ils aiment ce mélange de vérité, d'idéalisation et de romanesque. Ce peuple actif et positif se tourne de préférence vers ceux de ses écrivains qui l'aident à vivre, un Tennyson un Carlyle, un Ruskin, un Kipling. Il demande à sa littérature non pas un procès-verbal, mais un « message. » Mme Humphry Ward, sans prendre jamais le ton prophétique, sans sortir des limites du roman, sans cesser de faire appel à un vaste public, ni jamais abdiquer le désir de plaire, a su aborder les principales questions de l'heure présente, questions religieuses, morales, sociales, politiques même. Elle les a traitées dans l'esprit de son temps et de son pays, avec ce sens constructeur qui est le trait dominant de l'Angleterre, de sorte que son œuvre nous présente une image fidèle, quoique embellie, où l'âme anglaise nous révèle ses plus beaux aspects, la société anglaise ses plus

(1) *Œuvres complètes*, 15 vol., Smith, Elder et Co. Voyez sur Mme Humphry Ward et son œuvre l'étude publiée dans la *Revue* du 15 août 1895, par M. G. Bonet-Maury.

nobles efforts, l'avenir anglais ses meilleurs desseins. Ne perdons pas une si favorable occasion de considérer d'un peu près cette réalité et cet idéal.

I

Deux des premiers et des plus grands romans de Mme Ward, dont un reste peut-être le meilleur de tous ceux qu'elle ait écrits, ont pour sujet la religion. Là, en effet, est la source même de la vie anglaise, le principe d'où elle tire sa direction et ses énergies. Les questions religieuses passionnent l'Angleterre; elles y éveillent une curiosité pleine de sympathie, et, loin d'irriter ou de diviser, elles rallient les intelligences qui se donnent en quelque sorte rendez-vous autour de leur mystère. C'est que les peuples anglo-saxons voient dans la religion la grande affaire de la vie et dans la vie la grande affaire des hommes. Les nécessités de l'action pèsent beaucoup plus dans leurs destinées que les exigences de la pensée, et ce n'est point la pensée, ils le savent bien, qui peut mettre l'homme en contact immédiat avec la réalité où il puise sa force et son orientation. Elle l'en détache plutôt pour l'engager dans les voies de la logique abstraite, de l'idéologie orgueilleuse et destructrice.

Les Anglais excellent à construire et à conserver, entretenir, séparer ce qu'ils ont construit. Robert Elsmere (1) est bien Anglais et sa religion est bien anglaise. On a dit que Mme Ward avait pensé à Edmond Scherer. J'en doute fort. En tout cas, rien ne serait plus significatif que cette transformation. Quelle différence entre cette intelligence aiguisée, qui ne trouve plus d'emploi que dans la critique, et l'âme ardente de Robert, sa foi active, tournée vers l'apostolat! Nous ne saurions précisément trouver de meilleurs exemples pour mesurer la distance entre les deux pays et les deux peuples, qu'un Scherer ou un Renan. Crise religieuse, oui certes, dans leur cas comme dans celui d'Elsmere. Mais là s'arrête toute l'analogie. Avant la crise, pendant la crise, après la crise, Robert Elsmere est et reste une âme religieuse, éprise uniquement de vie et d'action religieuses, sans que jamais des exigences de pensée, des besoins intellectuels viennent primer l'ardeur de la foi, le fervent désir de la soutenir et de la

(1) Voyez *Le Roman de la Nouvelle Réforme en Angleterre* (*Robert Elsmere*), par Th. Bentzon, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1889.

répandre, d'en nourrir les hommes, à qui ce pain n'est pas moins nécessaire que le pain du corps.

Élevé par sa mère dans une chaude atmosphère de tendresse, Robert Elsmere vient étudier à Oxford et il est conquis dès le premier jour par la force de tradition qui est le charme puissant du lieu.

Dans le calme automnal, la vieille cité méditait, eût-on dit, sur les générations nombreuses qui avaient foulé l'une après l'autre les pavés usés de ses rues. L'expérience humaine, continue à la fois et complexe, l'effort inlassable de la race, devenaient en quelque sorte sensibles à la fine et précoce intelligence du jeune homme, tandis qu'il parcourait, à côté de sa mère, les antiques collèges de la cité studieuse.

Nous pressentons déjà que celui-là ne sera jamais ni un égoïste intellectuel, ni un rebelle. Dès les premières pages, Mme Ward nous a préparés à comprendre que la passion religieuse n'éclatera pas chez lui en orgueilleuse révolte : il la mettra

... au service de la grande tradition positive qui l'enveloppait, et qui faisait en quelque sorte partie de l'atmosphère qu'il avait respirée jusqu'alors.

Sous l'influence d'un maître éminent, M. Grey, — lisez M. Green, Thomas Hill Green, professeur de philosophie morale à l'Université d'Oxford, — qui le reçoit dans son intimité, l'étudiant devient un homme, un homme de convictions ardentes et fortes. Sa ferveur idéaliste et son enthousiasme spirituel se trouvent naturellement portés, orientés par les traditions d'Oxford et l'esprit religieux qui, dans ce temps même, s'y affirmait avec une force rajeunie. Là se révèle à lui

...la noble beauté de l'état ecclésiastique. L'atmosphère imprégnée de religion, le caractère grandiose du lieu où tout témoignait d'une foi vénérable, organisée et cimentée par les siècles, la solennité du culte public, s'emparaient chaque jour davantage de son imagination...

Un jour il prend la décision d'être pasteur. Les discussions avec un ami sceptique et d'esprit négateur nous montrent ce qu'était sa religion : une force active, orientée dans un sens traditionnel.

L'intelligence proprement dite n'avait pas grand'chose à voir dans le christianisme d'Elsmere. Il avait fait siens les argumens de l'apologétique courante, et il les employait avec une entière bonne foi, non d'ailleurs

sans habileté. Mais ceux-ci ne constituaient, pour ainsi parler, que les travaux avancés de la forteresse. Celle-ci était gardée non pas par le raisonnement, mais par le sentiment, par l'amour, et par ce mysticisme dont aucun être jeune, s'il est normalement constitué, ne devrait être dépourvu.

Au sortir de l'Université, Robert, dans son zèle apostolique, préférerait à la paisible cure de Murewell, qu'un parent âgé tient pour lui en réserve, la rude mission d'évangéliser un de ces centres industriels où, suivant la parole des Écritures, il y a toujours trop peu d'ouvriers pour la moisson. Mais sa santé, assez gravement altérée à la suite d'une longue maladie, eut raison de ses scrupules, et il se résigna à devenir curé de campagne.

Ce n'est pas ici le lieu de conter comment il rencontra la fine, pure et austère Catherine Leyburn, s'en éprit et la décida à l'épouser. Confians l'un dans l'autre, inséparablement unis dans toutes leurs pensées comme dans toutes leurs tendresses, ils viennent s'installer à la cure de Murewell, où ils travaillent ensemble, dans la mesure de leurs forces et de leurs moyens, au bien commun. Quelques mois se passent, et la crise va commencer.

Robert, à ses heures de loisir, travaille dans la bibliothèque du château. Le Squire aime l'étude; il vit seul, au milieu des livres, adonné en érudit et en critique à des travaux d'histoire sur la fin de la société païenne et les origines du christianisme. Aucune croyance religieuse n'embarrasse son esprit dégagé, alerte, chargé du seul bagage de la science. Robert respire une atmosphère nouvelle.

Tous les matins il passait quelques heures avec les livres rares et les manuscrits précieux, enchanté des perspectives inattendues qui s'ouvraient devant les yeux de son esprit. Le monde de la science se découvrait à lui, ce monde que ses études de théologie à Oxford n'avaient pas suffi à lui révéler. Son intelligence peu à peu s'aiguisait, elle devenait plus exigeante; il faisait connaissance avec les méthodes de la critique moderne, sans prévoir qu'un jour viendrait où cet instrument qu'il fourbissait ainsi dans la joie, avec une sorte d'ivresse, se retournerait contre lui et tuerait son bonheur.

Le travail n'était pour lui qu'un exercice de son intelligence et une distraction, quelque chose comme un jeu plus noble, sans rapport avec sa foi. Il ne l'avait pas entrepris pour la sou-

tenir et ne le soupçonnait pas de pouvoir l'ébranler. Et voici pourtant que, par des chemins invisibles et des communications imprévues, l'infiltration de la science désagrège les fondemens de la foi ou plutôt de l'édifice théologique où le jeune pasteur logeait ses croyances. On peut supposer que cet édifice n'était pas très solide, et nous avons vu, en effet, que Robert s'y était installé avec son enthousiasme juvénile et ses généreuses ardeurs, sans en bien connaître la structure, sans en avoir sondé les assises, sans avoir éprouvé la résistance des matériaux et contrôlé la rigueur de leur agencement. Admirable témoignage de l'esprit national anglais et de sa fusion intime avec l'esprit religieux, l'anglicanisme reste un compromis de fait entre l'autorité et la liberté; il emprunte à la Réforme le principe du libre examen, qu'il limite aussitôt à un très petit nombre de dogmes, et ne se sépare guère, en fin de compte, du catholicisme que par le refus d'accepter la suprématie du pontife romain. C'est, logiquement, si l'on ose dire, un catholicisme décapité : pour l'esprit qui essaie de se le justifier à lui-même, il n'est plus viable; il ne s'arrêtera plus, de dissidences en dissidences, qu'à la libre pensée religieuse. Rien n'est plus caractéristique de la race anglo-saxonne que l'attitude religieuse dont Mme Ward nous offre dans *Robert Elsmere* un modèle remarquablement étudié. Robert est le chrétien anglais qui a des exigences intellectuelles. Ils sont nombreux dans ce cas. Croyans et pratiquans, ils se mettent en règle avec l'intelligence et ce qu'ils croient être ses droits, en humanisant et rationalisant la religion, le mystère, la révélation, en diminuant ou supprimant l'autorité, en transformant en ce sens la notion d'Église. Ils prennent ainsi position entre la libre pensée à la manière française et latine, qui est le triomphe de l'intellectualisme radical, — théorique et pratique, — et le catholicisme, qui fait de l'autorité la sauvegarde contre les usurpations de l'intelligence, illégitimes dans la région de l'Absolu.

De ce point de vue, le progrès religieux consiste à dégager la vérité des formules qui en sont l'imparfaite expression. Robert Elsmere ne paraît pas se douter qu'il les change seulement et qu'aux anciennes il en substitue de nouvelles, plus larges parce qu'elles sont plus vagues, tout aussi inadéquates d'ailleurs à l'objet transcendant qu'il est inutile et illusoire de vouloir atteindre par des approximations successives de l'intelligence. Le pauvre Robert Elsmere est donc victime d'une candide

confiance dans son intelligence; il souffre de cette maladie de l'individualisme, plus mortelle encore dans la vie religieuse que partout ailleurs, parce que là l'individu n'a plus par lui-même ni sens ni valeur, et doit se rattacher à son principe, n'exister qu'en lui, par lui, pour lui. Pénétré de ce sentiment et de cette pensée, qui sont l'essence même de la religion, il ne méconnaîtrait sans doute ni la nécessité du médiateur, le Christ, et de l'intermédiaire, l'Église, ni la possibilité d'un ordre de faits où notre intelligence n'a rien à voir, puisqu'ils sont en dehors de notre action, tandis qu'elle est une faculté tout humaine, destinée à l'action humaine.

Après un entretien avec M. Grey, où cette âme religieuse et ardente rallume une fois de plus la vie dans une autre âme, lui montre Dieu partout et la renvoie consolée, confirmée, Robert revient transfiguré, laissant « pour la première fois le torrent de son amour couler dans le nouveau canal creusé par sa pensée avec tant de douleur. » C'est bien cela. Voilà bien des âmes *positives*, des âmes qui veulent croire : leurs négations ne sont que des affirmations reportées un peu plus loin; ce qu'il y a de plus vivant et de plus concret en elles affirme quand la faculté abstraite ou discursive a été amenée à nier; une force constructive met ses pas dans les pas de la destruction et, avec les matériaux épars ramassés à mesure, relève l'édifice.

Nous avons passé sous silence tout un aspect du drame. La vie intime du ménage a été brisée : c'en est fait de leur communion. Du jour où le travail a commencé, il y eut dans l'esprit du mari deux ou trois provinces où sa femme n'avait pas accès. En rompant avec sa foi ancienne. il se voit menacé de détruire son bonheur.

N'allaient-ils pas être séparés irrémédiablement par ce que sa femme envisageait, non pas seulement comme un malheur, mais comme un péché?

Ses craintes n'étaient que trop fondées.

Le fait de ne plus partager avec son mari sa foi et ses plus intimes espérances l'avait en quelque sorte repliée sur elle-même. Cette indépendance puritaine, que sa jeunesse solitaire avait développée, et que l'amour avait comme voilée momentanément, mais sans l'affaiblir, reprenait maintenant tous ses droits. Jamais elle ne s'était sentie aussi affermie dans ses croyances que depuis que Robert les avait abandonnées en partie... La seule manière dont il lui parut possible de préserver sa foi fut de l'entourer d'une barrière de silence...

Ainsi Catherine lui est devenue étrangère par peur de ce que l'amour pourrait, malgré elle, obtenir d'elle. Le drame domestique est venu aggraver et compliquer le drame de conscience et tous les deux ne font qu'un : ils sont organiquement liés et ne compromettent pas l'unité de l'action. Il est bon que Robert ait à lutter contre un sentiment tout humain pour se détacher de son ancienne foi. Le déchirement est plus pathétique quand l'homme souffre avec sa sensibilité tout entière. Chez un Scherer ou un Renan, la crise a été plus exclusivement intellectuelle, une crise de conscience pure. Il convenait, pour la beauté humaine du roman, qu'aucune souffrance ne fût épargnée à l'âme généreuse aventurée dans l'épreuve. Et pourtant, Robert ne s'était jamais senti plus sûr de l'amour de Dieu ni plus certain de l'action divine dans le monde et dans l'homme. Il a cette foi qui, malgré les problèmes, au delà des énigmes, « trouve suffisamment de quoi agir, espérer et croire. » Il aspire au bonheur de poser une pierre dans les fondations encore invisibles du Temple nouveau où habitera la foi du siècle. A travers des projets essayés et abandonnés, il cherche les meilleurs moyens d'atteindre son but. Il collabore à des œuvres sociales avec un pasteur libéral; il se range à l'unitarianisme, cette secte aux opinions très avancées et très vagues, à l'organisation très lâche, aux contingens assez flottans, qui est campée sur les confins du christianisme et du rationalisme. Enfin il trouve sa voie dans une sorte d'apostolat laïque dont la noblesse toute chrétienne révèle une volonté si sereine et si pure qu'elle conquiert la confiance et l'amour, désarme jusqu'aux dernières résistances de Catherine, et assure la victoire à l'âme qui a lutté avec toute sa foi, toute sa bonne foi.

Victoire morale, sans plus. Robert tombe malade, et son œuvre, comme un feu, le dévore. Était-il bien nécessaire d'imaginer un sauvetage en Normandie et de le faire mourir? L'auteur a sans doute voulu signifier par là que de tels hommes sont voués à tomber, martyrs de leurs propres convictions, consumés par leur zèle. Mais leur œuvre est destinée à vivre. Mme Ward semble revendiquer l'œuvre et la pensée d'Elsmere : ce n'est pas une simple étude qu'elle a voulu mettre sous nos yeux : c'est un idéal.

L'œuvre d'Elsmere existe encore et elle grandit de jour en jour. Plusieurs pensaient que, créée par lui, elle s'éteindrait avec lui. Non! Le combat

qu'il était prêt à livrer avec tant d'ardeur et de joie n'était pas son propre combat. Son effort n'était qu'une fraction de l'immense effort de la race. C'est dans cet effort, et dans la divine puissance qui le seconde, que nous mettons, comme Robert lui-même, notre plus intime espérance.

La signification de l'œuvre est ainsi nettement précisée, en même temps que sa portée. Il ne s'agit de rien d'autre, ni de rien de moins, que du « progrès » religieux de l'Angleterre. L'idéal qu'a su réaliser dans sa propre vie Robert Elsmere, et qui rayonne après lui dans son œuvre, doit être l'idéal de son pays et de sa race. Nous savons maintenant comment le conçoit Mme Humphry Ward.

A cette âme qui fait parcourir à sa foi le cercle de la pensée et de l'action, Mme Ward en oppose une autre, immuable et cristallisée. *Helbeck of Bannisdale* nous conte l'histoire d'un catholique anglais, gentilhomme et jeune encore, qui vit seul dans un vieux manoir du Westmoreland, adonné aux exercices de la piété la plus stricte et aux bonnes œuvres. Il y est rejoint un jour par sa sœur, restée veuve avec une belle-fille fort indépendante, élevée en dehors de toute religion et, comme on dit là-bas, agnostique. L'amour entre ces deux êtres, voilà le sujet du roman, qui est en quelque sorte la contre-partie du premier. Tandis que la crise religieuse vient troubler Robert dans son amour et bouleverser sa vie avant de l'élargir et de la fortifier, l'amour au contraire vient assiéger Helbeck retranché dans sa foi, derrière les murailles et les herses de sa piété ascétique. Évidemment, l'auteur entend faire le procès du catholicisme, dresser en face d'une religion humaine et vivifiante une doctrine et une pratique de mortification et d'humiliation.

L'humanité a marché durant des siècles à l'ombre de la doctrine de la Chute : mais désormais une conception opposée s'insinue, peu à peu, dans toutes les formes de la pensée européenne. C'est la disparition du monde ancien, la naissance du monde nouveau. Les hommes d'à présent ont conscience d'une dignité personnelle que leurs pères ne soupçonnaient pas. La stature spirituelle de l'homme civilisé s'est élevée. Nous voulons aujourd'hui une terre plus noble. Ce n'est plus en esclaves, mais en hommes libres, que nous entrons dans la maison de Dieu.

M. Teodor de Wyzewa a montré ici même (1) combien le manque de sympathie, et par suite de compréhension, a rape-

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1898.

tissé et faussé la peinture du milieu catholique où se déroule l'action. Qu'un tel milieu puisse exister, c'est possible; qu'il existe, nous ne le contestons pas. Mais sa réalité ne saurait rien prouver contre la valeur du catholicisme lui-même, ni en faveur de la supériorité du « monde nouveau » sur le « monde ancien. » Aussi bien, n'avons-nous point à traiter la question. La thèse de Mme Humphry Ward ne nous importe que dans la mesure où elle nous aide à comprendre sa pensée. Or il est remarquable qu'une œuvre destinée à montrer l'infériorité du catholicisme tourne à la condamnation de l'agnosticisme et de l'éducation toute négative où il a abouti dans le cas de Laura Fountain. La foi dont son père l'a privée, il ne l'a pas remplacée par une autre. La jeune fille ne peut rien opposer aux croyances qu'elle repousse; bien plus, elle ne les connaît pas, elle lutte contre des fantômes; et quand Helbeck se décide enfin à lui ouvrir toute grande la place forte où il s'était retranché contre son amour, elle tremble d'y devenir prisonnière et renonce à la vie plutôt que de choisir entre les deux sacrifices de son amour ou de sa liberté.

Car elle tient à celle-ci autant qu'à celui-là, et ce conflit est la moitié du grand intérêt du livre, comme l'autre moitié est le conflit entre la piété de Helbeck et son amour. Laura, nous dit-on, est une « personnalité, » et il faut entendre par là qu'elle est fort attachée à sa personne et qu'elle résiste aveuglément à tout ce qui en menace l'intégrité ou l'indépendance. Mauvaise condition pour aimer : elle tient trop à elle-même, à ses idées; elle ne se donne ni ne s'oublie; elle manque d'abnégation. Helbeck l'attire, par la grandeur même que lui confère un idéal trop haut pour elle. C'est de l'excellente psychologie. Mais, des deux, qui sut le mieux aimer et qui offrit davantage à l'autre? Laura est partagée entre l'amour de Helbeck et l'amour de soi : elle sacrifie le premier; c'est l'instinct égoïste qui l'emporte. Helbeck est partagé entre l'amour humain et l'amour divin. Il pourrait dire à Laura, comme Polyeucte à Pauline :

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, beaucoup plus que moi-même.

Ce dévot, dont Mme Ward a voulu, j'imagine, condamner l'ascétisme, se trouve être seul vraiment grand, sublime et désintéressé dans l'amour, parce que contre son amour ce

n'est pas sa personnalité qui lutte, mais l'amour même de Dieu. Et si l'amour humain, dans le cœur où il existe d'abord avec trop de force, est un obstacle à l'amour divin, celui-ci ne saurait menacer la passion qu'il n'a pas empêchée de naître dans un cœur pur, où elle ne se rencontre qu'avec Dieu. Mais telle n'est pas sans doute la pensée de M[me] Ward. Si nous rapprochons les deux dénouemens de *Robert Elsmere* et de *Helbeck de Bannisdale*, il semble bien que l'auteur ait voulu opposer à la foi vivifiante du premier le mysticisme mortel du second, au christianisme purement humain des temps nouveaux le catholicisme périmé des âges révolus. Helbeck a abdiqué sa personnalité et Laura a cherché dans le suicide un refuge contre l'asservissement. Robert a trouvé dans sa foi élargie et renouvelée les moyens d'une vie plus féconde et plus large. Il a vraiment vécu et aidé les autres à vivre. N'est-ce pas la fin suprême de la religion?

II

C'est aussi la fin suprême de l'amour.

L'amour, dans *Robert Elsmere* et dans *Helbeck de Bannisdale*, n'était considéré, si l'on peut dire, qu'en fonction de la religion. Nous suivons avec émotion le contre-coup de la crise religieuse de Robert dans la tendre intimité de son foyer; nous nous demandons ce que feront de la passion partagée à laquelle il s'abandonne enfin l'intransigeante piété de Helbeck et ses pratiques d'ascète. Ce n'est pas à ces deux œuvres qu'il faut demander ce que M[me] Ward pense de l'amour. Trois de ses romans nous renseignent à cet égard d'une manière aussi explicite et complète que possible : *Marcella*, *La Fille de lady Rose* et *Le Mariage de William Ashe* (1).

« Mariée ou non, une femme est tenue d'entretenir comme un feu sacré sa propre individualité. » Si c'est là une opinion féministe, le féminisme peut revendiquer M[me] Ward, car cette idée domine sa conception de l'amour et du mariage. La femme peut aimer et être aimée sans abdication ni anéantissement. Il

(1) Ces trois romans ont été traduits en français : le 1[er], par M[lle] de Mestral-Combremont (1 vol., Fischbacher); le 2[e], par Th. Bentzon, ici même (1 vol., Hachette) et le 3[e], sous le titre *l'Erreur d'aimer*, par M[lle] de Mestral (1 vol., Hachette).

n'est pas nécessaire à l'harmonie de deux forces que l'une supprime l'autre, et leur accord même suppose leur indépendance, leur dualité. Comme la plupart des romanciers anglais, — j'en ai déjà fait la remarque à propos de M. Thomas Hardy, — Mme Ward choisit de préférence des jeunes filles qui ont dû grandir seules, s'élever en dehors des influences ordinaires de famille et de traditions, dans des circonstances qui favorisent, accentuent et exagèrent en elles les traits individuels. Le père de Marcella a été condamné à deux ans de prison quand elle était encore une petite fille. Elle a été placée dans une pension et ses parens ne se sont plus occupés d'elle. Orgueilleuse écolière, aux robes trop modestes, puis étudiante demi-bohème, qui fréquente les milieux socialistes, elle ne revient chez elle qu'à vingt et un ans, quand son père a hérité de Mellor Park, l'ancienne résidence de la famille. — Julie Le Breton est née hors mariage, d'une mère aristocrate qui avait abandonné son mari pour suivre un agitateur, un rebelle, voyageur et artiste, auréolé du prestige d'avoir conspiré et combattu pour la plupart des « causes perdues » de sa génération. Ils avaient tranché les liens qui les rattachaient à l'Angleterre et s'étaient retirés en Belgique, où ils avaient vécu sans pouvoir légitimer leur union, le mari ayant refusé de demander le divorce. Orpheline de bonne heure, Julie prit le nom de la vieille gouvernante à laquelle sa mère l'avait confiée en mourant, et elle devint pour tout le monde Mlle Le Breton. Elle tenait de son hérédité, avec une intelligence remarquable, un scepticisme inné que ne changea point l'éducation des religieuses Ursulines. Son entrée au service de lady Henry, auprès de qui elle va renouveler l'histoire fameuse de Julie de Lespinasse et de Mme du Deffand, ouvre la carrière à ses talens et permet à sa personnalité de se déployer tout entière. — Enfin Kitty Bristol est, elle aussi, une irrégulière, une abandonnée, une indépendante. Fille d'une aventurière, Irlandaise de Paris deux fois mariée à de nobles viveurs, le comte de Blackwater et le comte d'Estrées, elle a été élevée à Paris au couvent des Sœurs Blanches, tandis que sa mère vivait à Rome. A dix-huit ans, elle la rejoint à Londres où la dame, après un second mariage, vient continuer sa vie de luxe, de dettes et d'intrigues. La comtesse d'Estrées est la plus frivole des femmes et son premier mari, lord Blackwater, le père de Kitty, était une espèce de fou. Kitty est délicieusement excentrique,

avec des impulsions irrésistibles et un caractère ingouvernable.

A ces trois figures de jeunes filles s'opposent trois caractères d'hommes : Aldous Raeburn, futur lord Maxwell, Jacob Delafield, futur duc de Chudleigh, William Ashe, futur lord Tranmore. Ce sont, avec des nuances différentes, des hommes d'ordre, de tradition et de volonté, maîtres d'eux-mêmes, fidèles dans l'amour, protecteurs dévoués de la femme qu'ils ont choisie. Nous les reconnaissons : dans les romans de M. Thomas Hardy, ils s'appelaient Gabriel Oak, Winterborne, Diggory Venn; dans ceux de George Meredith : Merthyr Powys, Vernon Whitford, Redworth; et nous les avons retrouvés chez M. Rudyard Kipling, aux prises non plus avec l'amour, mais avec l'action, qui simplifie leurs sentimens, tend leurs énergies, en fait des bâtisseurs de ponts, des administrateurs, des soldats.

Entre ces natures antagonistes, l'amour est d'abord un conflit. La femme est inquiète, ombrageuse ou rebelle. L'homme n'essaie ni de la vaincre ni de la convaincre : il se borne à la protéger contre elle-même, à conjurer autant que possible les conséquences trop redoutables de ses actes, à laisser agir la force des choses, à défendre et sauvegarder sa personnalité, qui est quelque chose de réel et par conséquent d'infiniment supérieur à toute idée, conception ou manière de voir. Aldous Maxwell, Jacob Delafield, William Ashe ne sont pas des intellectuels : ils raisonnent peu et n'ont rien de dogmatique; ils ne sacrifieront jamais un être à une idée ou à un principe; ils ne considéreront jamais une abstraction comme supérieure à la réalité concrète. Le problème semble être, pour Mme Ward, de concilier l'amour, qui est harmonie et fusion, avec l'individualisme qui est indépendance, maintien de la personnalité. Il faudra donc que la femme soit conquise sans abdiquer, et qu'elle s'harmonise sans se perdre. L'amour doit laisser à chacun toute sa valeur et toute sa force, multipliées par celles de l'autre. Il ne triomphe qu'avec les belles ententes, et fécondes, par où se terminent *Marcella* et *la Fille de lady Rose*.

Cette adaptation se fait par l'action même de la vie. La femme n'aime l'homme digne de son amour que quand elle est devenue digne de l'aimer. L'amour est à très haut prix dans les romans anglais en général, dans ceux de Mme Ward en particulier. Le problème de l'amour y est traité avec beaucoup de délicatesse et d'élévation. C'est un bien grand sujet, cette destinée en travail

qui s'adapte et s'oriente, cette éducation par la vie, cette lente perception de ses lois grâce à un long contact, que rien ne saurait remplacer. Voilà autre chose que l'adultère et les intrigues amoureuses. Il se dégage de tels romans, par les sujets qu'ils traitent et l'esprit dans lequel ils les traitent, une vivifiante impression de grandeur et de noblesse.

Voyez l'orgueilleuse, l'intransigeante Marcella. On n'a jamais mieux peint l'orgueil, la confiance, les naïves audaces de la jeunesse, son égoïsme inconscient. Ce n'est pas l'amour qui attire d'abord vers Aldous la jeune fille pauvre, héritière d'un manoir en ruines et d'un nom décrié. Le jour de l'aveu

... elle eut une sorte de vertige. Elle se voyait jeune pairesse d'Angleterre, les diamans historiques des Maxwell brillant sur ses épaules nues. Elle régnait sur ce château princier, sur les terres d'alentour. Posséder cette puissance, quel rêve! Elle, Marcella, la socialiste, l'amie du peuple, elle pourrait exercer une action sociale toute nouvelle, élaborer des plans jusqu'alors irréalisables... A la dérobée, elle jeta un regard sur l'homme à l'aspect tranquille et digne qui se tenait debout auprès d'elle. Un mari pareil lui ferait honneur, et avec le temps elle s'attacherait.

« En attendant, pensait-elle, il sera pour moi un ami, je le dirigerai. Il est intelligent, instruit, mais victime de sa position. Je l'aiderai à secouer ses chaînes; nous ouvrirons la route où d'autres passeront après nous. »

Cet homme « à l'aspect tranquille et digne, » elle apprendra à l'aimer, non sans s'être trompée d'abord et fourvoyée. Elle ne pourra s'installer, en quelque sorte, dans cet amour, s'y reposer et s'y épanouir, qu'après toutes les épreuves qui l'auront apaisée, consolidée, mûrie, quand elle aura perdu « ce je ne sais quoi de trop personnel, de mal équilibré » qui était comme la rançon de sa beauté, de son ardeur de vie, quand l'opposition entre la créature passionnée, impulsive, et l'autre, celle qui contrôlait sans cesse les actes de la première, se sera résolue dans une harmonie supérieure, une unité plus riche. Elle aimera donc d'abord Henry Wharton, comme Julie Le Breton aimera d'abord le capitaine Warkworth, comme Kitty Bristol aimera Cliffe. Ce qu'il y a d'irrégulier dans son passé, d'anormal, explique son malaise et son erreur. Cet état « inharmonique » est le point de départ nécessaire, car si les peuples heureux n'ont pas d'histoire, les individus heureux, équilibrés, n'ont pas de roman. Mme Ward a donné une suite à son roman de *Marcella*. Nous y retrouvons l'héroïne et son mari, devenus lord et lady Maxwell.

Mais ce n'est plus leur destinée qui nous occupe : elle est à l'ancre dans le port, et notre intérêt, notre pitié vont à sir George Tressady, à sa femme Letty. Ceux-ci luttent à leur tour pour l'ordre, la paix, le bonheur. Marcella et Aldous l'ont depuis longtemps. C'est cette conquête qui fait tout le sujet du livre où nous est contée l'histoire de leur amour, comme elle est aussi toute l'histoire de Julie Le Breton et de Jacob Delafield.

Conquête : le mot ne serait pas juste ici. L'ordre et la paix sont acquis par la docilité aux leçons de l'expérience. « Les natures comme la tienne, » dit Mme Boyle à sa fille Marcella, « se développent au contact de la vie. » Et Marcella s'en rend compte elle-même. Un peu auparavant, elle nous disait :

Ce qui m'a fait changer surtout, c'est la vie. Autrefois, les choses étaient pour moi noires ou blanches, mais toujours parfaitement nettes et tranchées. Aujourd'hui, partout, je ne vois plus que des nuances.

C'est ce développement, ce progrès que nous retrace le roman. Il a son terme dans l'amour, qui le consacre et l'achève. L'amour non plus ne conquiert pas : il aide, il protège et il attend. Il sait que son heure viendra ou qu'alors elle ne pouvait pas, elle ne devait pas venir. Il y a, chez ces hommes de volonté si patiente, de la résignation et du fatalisme. Ou plutôt, ils considèrent l'amour comme certains croyans la grâce, qui peut être donnée ou refusée à ceux qui ont tout fait pour l'obtenir. Et leur amour, en effet, agit, comme la foi. Il est le contraire de la « passion. » Voyez avec quel soin l'auteur a rassemblé autour de la jeune fille toutes les circonstances qui permettront à l'amour de l'homme d'exercer sa générosité magnifique. Il apporte tout, et ce lui est une joie de prodiguer toutes ses richesses. Marcella est pauvre, elle a un père taré que la société tient à l'écart. Aldous est noble, riche, honoré. Son grand-père qui, la veille encore, répondait sur une carte, en quelques lignes impersonnelles et à peine polies, à M. Boyle, va faire les premiers pas, inviter la jeune fille et sa mère.

La situation fausse de Marcella devenait elle-même pour le jeune homme une source de joie. Elle ne croyait pas qu'il pût lui venir en aide; il lui montrerait ce dont il était capable. Pour la première fois, Aldous songeait avec bonheur à sa position dans le monde et à l'influence dont il disposait.

Jacob Delafield n'est pas moins dévoué à Julie Le Breton, ni

William Ashe à Kitty Bristol. Celles-là aussi sont dans des situations fausses : l'une, lectrice et dame de compagnie; l'autre, fille d'une aventurière ; et les deux jeunes hommes sont aux premiers rangs du monde, héritiers de grands noms et de grandes fortunes, avec autant de mérite personnel que de naissance. Ils sont dédaignés et méconnus jusqu'au jour où les leçons de la vie ont rendu Marcella et Julie dignes de les comprendre, de les aimer. Leur abnégation reçoit sa récompense. Pour s'être donnés tout entiers, ils les voient venir à eux de toute leur âme; pour n'en avoir pas forcé l'éclosion, ils goûtent enfin la plénitude de l'amour.

Dans *Le Mariage de William Ashe*, la cause est perdue, c'est la faillite, parce qu'une des deux individualités est anormale, maladive. Kitty est impulsive, irresponsable. Mme Ward a soin de nous prévenir que le mal est héréditaire : la pauvre enfant le tient d'un père déséquilibré, et ce n'est point une éducation sans tendresse, puis l'exemple d'une mère intrigante et frivole qui en combattront les effets. Il n'y a pas, cette fois, une individualité en présence d'une autre, mais une force aveugle en face d'une volonté réfléchie qui ne peut rien sur elle. William est victime de l'erreur qu'il a commise en épousant Kitty. Noble erreur pourtant, où le charme de la jeune fille n'entrait que pour une part. Les plus généreux sentimens portèrent au secours de cette enfant en péril, qu'il fallait défendre contre les autres et contre elle-même, cet homme bien armé et maître de lui, qui jouissait du « sentiment enivrant de son pouvoir et de sa force. » Il ne la sauva point, sans doute parce qu'elle ne pouvait pas être sauvée. Mais on peut se demander si lui-même était bien l'homme d'une pareille situation. Sans doute, Aldous Maxwell et Jacob Delafield avaient affaire à des natures plus saines, plus normales, plus capables d'adaptation à la vie, jeunes plantes un peu sauvages et rebelles, qui ne demandaient que des soins habiles et de la culture. Kitty est une force destructive, qu'on ne peut ni retenir, ni transformer. Comment serait-il possible de construire quelque chose avec elle? Avec une intuition très sûre et beaucoup d'art, Mme Ward a opposé à Kitty un très curieux personnage, qui contribue à nous expliquer la défaite finale. Nous sentons, derrière la réserve d'Aldous et de Jacob, une inaltérable conviction, une foi profonde. Il y a du détachement dans la confiance et dans la patience de William, presque du

scepticisme. Il met son point d'honneur à accepter avec bonne grâce des complications et des difficultés qu'il considère comme des conséquences d'un principe : c'est fort bien. Mais sa philosophie ne mêle-t-elle pas quelque indifférence à beaucoup de sagesse et de fierté ? Il ne s'en prend à personne d'une situation dont il se reconnaît l'auteur; galant homme et gentleman, on peut penser toutefois que sa réserve ressemble à une abdication ou à une faiblesse. L'aisance qu'il garde dans les événemens les plus fâcheux montre qu'il ne s'y était pas engagé tout entier, et nous avons le sentiment qu'il ne combat pas à fond, parce que son réalisme un peu dédaigneux ne se commet pas avec l'impossible. C'est un tempérament très anglais, dont l'activité prend souvent la forme du jeu, et la décision celle du risque; l'homme de sport se retrouve dans l'homme d'action et, beau joueur, il sait se retirer avec bonne grâce d'une partie perdue.

La partie est, en effet, perdue pour William Ashe, et si nous comprenons bien les raisons de ce désastre, elles éclaireront pour nous la victoire qui, dans les autres cas, a terminé si heureusement les épreuves. Il y avait chez Kitty une force incoercible de destruction, de ravage et de désordre, une fatalité de défaite, contre laquelle eût été impuissante sans doute toute volonté d'homme, et combien plus la volonté trop peu confiante de William. Mais, sauf des cas d'exception, comme celui-là, des cas anormaux, en quelque sorte, et pathologiques, la force des choses est avec le bien. Partout où il y a des forces positives, finalement elles triomphent; les faiblesses, les faussetés s'éliminent, tout ce qui est imparfait périt par son défaut, tandis que les desseins chargés de vie se réalisent et que les volontés droites se tiennent dans l'inébranlable fermeté qu'elles doivent à leur rectitude même.

Si, pour assurer la victoire finale et faire triompher l'ordre de la vie, il n'a pas fallu moins que toute la solidité patiente d'un Aldous Maxwell et d'un Jacob Delafield, toute la stabilité de leur caractère et la force de leur situation, toutes leurs réserves accumulées de richesses traditionnelles et d'activité organisée, si même un William Ashe a été impuissant à conjurer les effets d'une erreur initiale, que sera-ce d'un mariage contracté à la légère entre jeunes gens sans fortune, sans expérience et sans appui ? Les cadres de la société, surtout quand elle est assise et ordonnée comme la société anglaise, soutiennent et renforcent

l'énergie individuelle. Le jeune Richard Fenwick ne trouve ni en lui, ni autour de lui les moyens de lutter contre les difficultés, les surprises, les périls de la vie, aggravés par les risques et les hasards d'une carrière d'artiste. Dans *Fenwick's Career* (1), Phœbe et Richard sont de jeunes âmes trop frustes et trop dépourvues pour tenir contre les exigences compliquées de la société et de l'art. Mme Ward leur a opposé Eugénie de Pastourelles et Welby, avec leurs délicatesses, leurs raffinemens et leurs nuances, leur tenue aussi et cette souplesse résistante que donnent une longue culture et des siècles d'adaptation. John et Phœbe ont fait souffrir ; ils ont souffert et payé d'épreuves sans nombre leur ignorance de toutes choses, la naïveté de leurs élans, la force de leurs instincts naturels, que rien ne contrôle, ni ne retient. C'est le seul roman de Mme Humphry Ward dont le principal personnage n'appartienne pas au « monde, » et nous voyons mieux ainsi la part respective qu'elle attribue, dans l'harmonie finale où l'amour tend comme tout le reste, à l'individu et à la société. Le jeune couple a contre lui d'ailleurs sa jeunesse même, et ici encore nous retrouvons Mme Ward d'accord avec la tradition des romanciers anglais. Ils sont généralement sévères pour la témérité dans le mariage ; ils nous montrent volontiers les faillites des unions prématurées. La sagesse pratique et le sens positif de ce peuple ont créé chez lui une disposition des mœurs à regarder le mariage, — précisément parce qu'il devient un choix individuel, un acte d'initiative, — comme engageant à fond la responsabilité de l'homme. Le premier devoir de celui-ci, avant de fonder une famille, est de s'assurer les moyens de la faire vivre, de même qu'il doit, avant de lier à sa destinée celle d'une femme, être capable de les diriger. Il paie cher, dans les romans anglais, le manquement à l'une ou à l'autre de ces obligations, combien plus encore à toutes les deux !

L'amour trouve un précieux auxiliaire dans l'amitié, et les romans de Mme Ward nous présentent de très belles figures d'amis ou d'amies, dont l'intelligence et le dévouement écartent bien des obstacles et contribuent pour leur part à ces victoires finales des forces de la vie. La littérature anglaise a toujours fait une large part à ce sentiment, et sans remonter aux sonnets de

(1) *Carrière d'artiste*, traduction française de Th. Bentzon et A. Fliche (Hachette).

Shakspeare, qui gardent une signification assez mystérieuse, il ne faut pas oublier l'immortel poème que la mort d'Henry Hallam a inspiré à Tennyson, *In Memoriam*. Dans *Diana of the Crossways*, M. George Meredith nous montre un de ses plus intéressans personnages, lady Dunstane, l'amie de Diana, cette valétudinaire qui a renoncé pour elle-même aux joies de la vie et qui, presque dégagée déjà de ce monde, affinée, épurée, spiritualisée par la maladie, assume un rôle de sœur gardienne, de providence, et devient la sagesse plus sereine et plus sûre de sa vivante, brillante et imprudente amie. On ne peut s'empêcher de penser à lady Dunstane devant le personnage d'Édouard Hallin. Lui aussi a dû tremper son âme dans les épreuves d'une santé débile, en recevoir chaque jour des leçons de renoncement. Détaché de toute partialité et de tout égoïsme, il voit les choses de plus haut et de plus loin, dans leur vérité essentielle et selon leurs véritables lois. Il en a l'humaine vision qui correspond, en ce monde imparfait et relatif, à la connaissance qu'en peut avoir un Dieu tout intelligence et tout amour. Hallin comprend et il veille. Par lui, dans la mesure de ses moyens, ce qui doit être sera. Lorsque Marcella a rompu ses fiançailles avec Aldous et qu'elle est venue vivre à Londres comme infirmière, il la revoit, il la reçoit, et discrètement, sans y paraître, il la soutient.

Elle éprouvait pour lui les sentimens que les catholiques ont souvent pour leur directeur ; elle reconnaissait en lui un guide et soupirait après ses conseils. Dans son for intérieur même, elle lui reprochait souvent de ne pas lui montrer, d'une manière plus précise et plus nette, la voie qu'elle devait suivre.

Il n'aurait garde de vouloir la diriger. Il est une des influences positives et bienfaisantes que la vie exerce sur la jeune fille. Et peu à peu, par une évolution lente, la métamorphose se produit.

Qu'est-ce donc qui se passait en elle? Depuis quelques semaines, elle avait conscience d'un phénomène inconnu dont son âme était le théâtre... La vie ardente et orgueilleuse qu'elle avait menée jusqu'alors lui faisait horreur maintenant... Aldous, son père, sa mère, ses pauvres, tous se dressaient devant elle, chacun formulant contre elle une accusation. Une voix résumant leur voix à tous semblait s'élever dans son cœur. Qu'importe la richesse? disait cette voix. Qu'importe la pauvreté? Qu'importent la beauté, l'intelligence, le pouvoir? Le caractère seul est quelque chose; seule la qualité de l'âme a une valeur véritable. Le caractère ne se forme, on n'acquiert vraiment une âme que par le sacrifice ; et le sacrifice, ce

n'est pas l'intelligence qui l'enseigne, c'est l'amour. Des mots, des phrases qui jusqu'alors n'avaient rien signifié pour elle, passèrent dans son esprit. La grâce, par exemple, ce mot étrange, aurait-il un sens, après tout?... Aujourd'hui, elle s'apercevait qu'il était impossible de vivre parmi les malades, au milieu des pauvres, de partager les espérances et les pensées d'êtres comme Édouard Hallin et sa sœur, sans comprendre qu'elle est encore à l'œuvre au sein de notre monde, cette grâce, comme elle était à l'œuvre jadis, dans les bourgades de Galilée, à Jérusalem, à Corinthe. Édouard Hallin en aurait donné une autre formule que tel ou tel pasteur, ou que M. Jervis. Mais, pour eux tous, elle était la suprême raison de vivre, un pouvoir d'apaisement et de délivrance qu'elle aurait voulu elle-même, ce soir-là, au prix de tous les sacrifices, faire descendre dans son propre cœur. Elle ressentait le désir confus et tumultueux de biens nouveaux : un changement en elle-même, d'abord, et puis le pardon et l'amitié d'Aldous; enfin et surtout, le pouvoir de se donner, le pouvoir d'aimer.

Cette page est décisive: elle marque le moment où s'accomplit la « conversion » de Marcella; Hallin y a sa part, et c'est lui qui la révélera à Aldous. Il est resté le lien vivant entre les deux fiancés séparés, et il a préparé l'entente finale que la mort ne lui a pas permis de consommer. Ses dernières paroles sont un témoignage sacré en faveur de la jeune fille:

— Elle est libre, Aldous, reprit Hallin, qui fixait sur son ami un regard intense. Et c'est une noble femme... Depuis deux ans, la vie lui a enseigné bien des choses... La mort aussi... Tu l'aimes toujours... Dis, est-ce bien de ne pas faire un effort?...

... Je me dis souvent qu'elle était singulièrement peu développée pour son âge, sous le rapport du sentiment. Elle vivait surtout par l'intelligence... Mais plus maintenant: la plante devient forte et belle; elle vit d'une vie de plus en plus riche.

L'amitié, d'ailleurs, garde, comme l'amour, un respect ombrageux de la personnalité. Dans ce tragique conflit entre la volonté de l'individu et l'obscure sagesse du monde, elle n'intervient qu'avec une réserve extrême, par crainte d'altérer la relation normale des deux termes et de fausser la volonté. Car l'essentiel est qu'elle s'adapte et qu'elle s'ajuste, qu'elle ne reste pas étrangère à l'ordre des choses, qu'elle prenne sa place et tienne son rôle dans l'universelle harmonie.

III

Rien n'est plus éloigné de l'individualisme égoïste et rebelle que ce sentiment si fort et ce respect si sincère de la person

nalité. Nous allons les retrouver l'un et l'autre à la source même des instincts ou des principes qui dirigent la vie collective de la société et de la nation.

Les romans de Mme Ward sont à beaucoup d'égards, bien que nous en ayons considéré jusqu'ici d'autres aspects, des romans sociaux et même politiques. Ils nous aident à entrevoir ce qu'elle appelle « les ressorts cachés et les forces réelles de la société anglaise. »

Cette société reste essentiellement aristocratique et féodale. La classe des seigneurs et des propriétaires terriens, — lords et landlords, — y est encore en possession de tous ses pouvoirs et de tout son prestige. Les tenanciers sont des sujets. Là, le vieux dicton prend tout son sens : « Noblesse oblige. » Il est impossible que de telles conditions de vie ne développent pas le sens des responsabilités. Les romans de Mme Ward nous le montrent fort puissant chez tous les maîtres du sol, hommes et femmes, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions et leurs manières de voir. Les uns, fidèles à l'esprit du passé, immuables dans leurs idées et dans leurs œuvres, se considèrent comme arbitres absolus des destinées qui se trouvent sous leur dépendance et comme tenus de pourvoir à leurs besoins physiques et moraux. C'est le système conservateur de la tyrannie paternelle, tel que le pratique, par exemple, Mme Allison, dans *Sir George Tressady*.

Restée veuve avec un fils de deux ans, elle s'appliqua à élever l'enfant en vue des devoirs qui lui incomberaient plus tard comme propriétaire de terres si vastes qu'elles constituaient un petit royaume; et depuis vingt-deux ans elle vivait là, mère non seulement de son fils, mais de toute la contrée, considérée par chacun comme une amie, presque comme une sainte.

Une sainte austère, il faut le dire, et qui ne pardonne pas le péché, peut-être parce qu'elle se reconnaît le devoir d'arrêter la contagion du mal. Oui, Mme Allison pratique un devoir plutôt qu'elle n'exerce un droit. Droits et devoirs d'ailleurs gardent toute leur autorité dans des consciences même pénétrées d'un esprit plus moderne. Un homme comme Aldous Maxwell reconnaît l'importance et l'utilité de son rôle; mais ce rôle a pris à travers les siècles un aspect qui lui est insupportable et qu'il voudrait rajeunir. Il est tourmenté par

... le sentiment constant d'un désaccord entre le monde intérieur qu'il

gouverne, avec ses usages féodaux et ses traditions surannées, et le vaste monde du dehors où l'action et la pensée se donnent carrière sur une échelle différente.

Il estime que le secrétaire d'un syndicat ouvrier est un personnage beaucoup plus intéressant et important que lui-même. Il n'en travaille pas moins, il n'en travaille que mieux, à bien tenir l'emploi où l'ont établi les conditions historiques de la vie anglaise. Curieuse figure, celle de ce gentilhomme respectueux du passé, fidèle aux traditions, ouvert à l'esprit de son temps, prêt non pas seulement à s'y adapter, mais à le seconder et à le promouvoir. Jacob Delafield, — dans *la Fille de lady Rose*, — va plus loin. L'héritage d'un duché, dont le menace l'état précaire de l'héritier direct, accable sa jeunesse du sentiment d'obligations trop lourdes, et, le jour venu, il ne les accepterait pas, s'il n'était « vaincu par les puissances d'outre-tombe, » soutenu par l'ardeur mystique de son amour et le désir d'associer Julie à la tâche que lui a dévolue le destin.

Car ils ont une tâche, tous tant qu'ils sont, et ils le savent, et à l'accomplir depuis des siècles ils ont acquis des habitudes de tenue, de dignité qui ont façonné jusqu'en ses profondeurs et en ses replis leur vie morale. Une lecture superficielle de quelques-uns des romans de Mme Ward, — *Marcella, la Fille de lady Rose, le Mariage de William Ashe*, — peut faire voir en elle le peintre de la vie mondaine en Angleterre; et sans doute cette peinture est une part de son œuvre, que nous ne dédaignons pas. Les mœurs et le décor de la haute société, sa manière de vivre, son tour d'esprit, ses conversations où excelle Mme Ward, tout cela forme un tableau très agréable, très animé, dont le charme a dû beaucoup contribuer au succès de l'auteur. Je ne sais s'il ne l'a pas, par ailleurs, desservie davantage. « Roman aristocratique : » c'est bientôt dit, et nombre de gens voient au delà de ces mots l'observation de surface, les élégances faciles et l'affectation. L'observation, dans les romans que nous venons de citer, — et que serait-ce de *Robert Elsmere*, de *Helbeck de Bannisdale* ou de *George Anderson?* — ne s'arrête pas à la surface : elle nous fait pénétrer jusqu'à l'organisation même et aux dispositions intérieures de cette société dont elle nous montre les brillans dehors, jusqu'à cette discipline qui est sa justification la meilleure, le principe de sa force et le fondement de ses vertus, cette énergie ordonnée, réglée et tradition-

nelle qui fait le « gentleman ; » comme, au XVIIe siècle, un exquis mélange de culture, de politesse et de dignité composait l' « honnête homme. » Celui-ci avait pour fonction essentielle de causer, de briller, d'être le modèle de la Cour et l'ornement de la Ville; celui-là est destiné à l'action ; il appartient à une société qui se gouverne elle-même, se maintient et évolue par l'action sociale de ses aristocraties : noblesse, *gentry*, clergé, bonnes volontés individuelles ou groupes organisés en vue de telle fin bienfaisante.

Notons d'abord la forme toute concrète et immédiate que prend cette activité. A peine installé à la cure de Murewell, Robert Elsmere

... s'efforce de créer par tous les moyens, dans sa paroisse, un terrain plus favorable à la croissance normale de la plante humaine : clubs de jeunes gens et de jeunes filles, promenades dans la campagne avec les garçons du village qu'il intéressait aux bêtes et aux plantes, société de chant. .

Dès que Marcella arrive à Mellor Park, elle s'occupe des tenanciers de son père, s'attache particulièrement à la famille de Jim Hurd, l'infirme, le déclassé, le braconnier, et, quand il a tué le garde-chasse, se jette avec une sorte de frénésie dans l'entreprise de le sauver. Elle a essayé aussi d'organiser d'une façon plus rémunératrice le tressage de la paille, qui est une des petites industries domestiques du village. Après l'exécution de Jim, l'échec de ses projets philanthropiques, la rupture de ses fiançailles, elle se retire à Londres comme infirmière. Plus tard enfin, quand elle est devenue lady Maxwell, elle fait de l'ancien manoir de sa famille un lieu de réunion pour les gens du pays, relève les salaires des ouvriers agricoles, séjourne par intervalles dans les quartiers pauvres de la capitale, afin de vivre en contact avec le peuple et de le bien connaître pour le mieux servir. Elle pense avec son mari, — et ce sont là des idées essentiellement anglaises, — que « le prodigieux accroissement de la puissance individuelle dû à la science depuis une centaine d'années ouvre un horizon immense à l'avenir de notre race; » mais que « d'autre part, si la société ne parvient pas à maîtriser ce pouvoir en vue de fins plus hautes, si elle ne sait pas le moraliser, le socialiser, lui-même périra, et elle avec lui. »

Il faut que la société moderne domine peu à peu les forces individuelles dont la Réforme et les principes de 1789 ont favorisé le développement excessif. Contre cette double action, la réaction a commencé, déterminée par l'excès même du mal : socialisme d'État, lutte des classes, syndicalisme, autant de symptômes qui se peuvent observer, sous une forme ou sous une autre, dans les divers pays d'Europe, avec moins d'acuité peut-être en Angleterre que partout ailleurs. En dehors même de ces mouvemens, un état d'esprit partout répandu se manifeste comme une tendance à protéger

...le faible contre sa faiblesse, le pauvre contre sa pauvreté, l'enfant et la femme contre les exigences féroces du capital, et transforme en axiome cette vérité, longtemps paradoxale, que personne n'a le droit d'édifier sa fortune sur la ruine physique et morale de son semblable.

Socialiste? M[me] Ward a vraisemblablement son intention en nous montrant le changement des idées de l'audacieuse et intransigeante Marcella, lorsque sa vie d'infirmière à Londres la met en contact avec le peuple, avec les ouvriers et les réalités de leur vie; et si on lui disait, comme Antony Craven à la jeune fille : « Vous n'êtes pas socialiste, » comme elle, sans doute, elle répondrait, après un peu d'hésitation aussi peut-être :

Non, c'est vrai, si le mot socialisme signifie un système politique, consistant à détruire toute initiative privée et à rendre toute concurrence impossible, non, je ne suis plus socialiste. A mesure que je vis davantage parmi les travailleurs, je comprends mieux que posséder n'est rien, si le caractère n'y est pas... La moralité fait une différence autrement grande que je ne croyais jadis. Non, dans ce quartier où je travaille, mes sympathies ne sont pas aux socialistes, — veuillez excuser ma franchise; — elles vont à ceux qui cherchent à organiser la charité, et qui sont méconnus et maltraités par tout le monde!... Quant à votre socialisme..., je crois qu'il est destiné à subir le sort d'autres grandes doctrines, c'est-à-dire à servir à l'établissement d'un ordre de choses qu'il n'avait pas prévu... Il parle d'une société nouvelle; il servira peut-être à assainir l'ancienne !

Toujours ce même sens de l'évolution lente, du progrès continu, sans à-coup, sans heurt, sans bouleversement. On pourrait dire de l'Anglais en général, ce que Édouard Hallin dit de son ami Aldous Raeburn :

Aldous, voyez-vous, n'a jamais cru à la vertu des changemens soudains... Mais, croyez-moi, pour l'effort constant qu'on peut faire en vue d'améliorer son milieu, et par ce milieu le corps social dont il fait partie, Aldous n'a pas son égal.

Ainsi s'explique l'admirable stabilité, la continuité de la vie anglaise et sa noble beauté, comparable à ces décors centenaires d'arbres et de pelouses où la main patiente du temps est à l'œuvre depuis des siècles. La vieille Angleterre s'en remet elle aussi à cet émondeur qui ne dévaste rien, travaille dans le sens même de la nature, arrondit ici la masse ombreuse des hêtres et là laisse carrière au caprice des pins. Il me semble que la crise actuelle ne doit pas nous faire illusion : quoiqu'il en sorte, les forces de conservation resteront à l'œuvre, affirmant cette croyance traditionnelle et nationale que les destinées d'un pays sont entre les mains de ses élites dirigeantes.

Au delà du royaume, d'ailleurs, l'Anglais d'aujourd'hui aperçoit l'Empire. De l'antique société si bien assise se détachent sans cesse des élémens jeunes et actifs, qui répondent à l'appel des richesses inexploitées et des communautés inorganiques. Ces pionniers et ces héros de la « plus grande Angleterre, » *Greater Britain*, ont trouvé leur peintre et leur poète en M. Rudyard Kipling, sujet anglais d'au delà des mers, qui les a parcourues en tous sens et qui les a magnifiquement chantées. Mais voici un hommage plus significatif encore. M[me] Humphry Ward à son tour, après nous avoir, durant vingt-cinq années, si bien parlé de l'Angleterre *at home*, nous fait pénétrer au fond d'une âme anglaise pour nous y découvrir l'énergie conquérante et ordonnatrice, les instincts de la race impériale. Oui, ce *George Anderson* que la *Revue* offrait tout récemment à ses lecteurs, est un roman impérialiste. George Anderson lui-même est la personnification du pays neuf, de la race jeune, de ses efforts et de ses espoirs. Élisabeth Merton et son frère représentent la vieille patrie, ses raffinemens, son luxe, sa tradition et sa durée. C'est un grand sujet que cette antithèse et le conflit qu'elle suscite. N'en apercevons-nous pas tout le sens dans ces quelques lignes d'un dialogue entre George et Élisabeth :

Je songe à notre demeure du Cumberland, à nos vieux serviteurs; comme tout marche sur des roulettes, combien tout cela est beau et comporte de dignité : chacun restant à son poste; pas de travaux pénibles, pas de désordre.

— C'est une dignité qui vous coûte cher, dit Anderson presque rudement, en changeant d'attitude. Vous lui sacrifiez des choses mille fois plus réelles et plus humaines.

Élisabeth ne les sacrifie pas. Elle cachait en elle des réserves d'enthousiasme et un appétit d'action, hérité peut-être de son père qui a construit naguère, à la tête d'une poignée d'hommes, un « merveilleux chemin de fer tracé au travers des déserts en dépit des obstacles, de l'inconnu, de l'incertitude. »

Depuis qu'elle a posé le pied sur ce sol, depuis qu'elle a éprouvé cette sensation d'immensité que donnent l'espace sans bornes et le pouvoir illimité d'action, elle est comme possédée et ensorcelée par le Canada. Comme elle traversait la contrée entre l'Ontario et Winnipeg, la grandeur sauvage de cette solitude l'a en quelque sorte empoignée, et

... assise à l'arrière du train, tandis que ses yeux suivaient la trace et le progrès de l'œuvre à laquelle son père avait contribué, elle avait senti qu'elle se détachait de l'Europe et éprouvé cette émotion violente que l'on ressent à la vue de quelque chose qui naît, devant l'horizon et l'étendue d'une vie à venir.

Nous avons ainsi les deux aspects les plus intéressans de la société anglaise, et nous comprenons qu'il s'y élabore continûment une aristocratie de chefs aptes à l'éducation progressive de la démocratie, et voués surtout à contenir les masses populaires dans des cadres assez souples pour que leur pesée les élargisse sans les briser. Ces chefs sociaux deviennent tout naturellement des chefs politiques, sans que rien n'interrompe la continuité qui unit leur fonction législative à leur fonction sociale. La vie politique de l'Angleterre se présente ainsi comme celle d'un vaste organisme où chacun vient à son tour, à son heure, prendre sa place et jouer son rôle selon sa naissance, son éducation, son tempérament, les influences du milieu et du moment. Rien qui ressemble à ces équipes improvisées qui trop souvent se forment dans les assemblées parlementaires, où elles ne représentent que des intérêts de partis et ne cherchent qu'à détenir un temps l'influence nécessaire au triomphe de ces intérêts. Dans *Sir George Tressady*, nous assistons à une grande lutte politique au sujet de certaines lois ouvrières. Aldous Raeburn, devenu lord Maxwell, fait partie du gouvernement. En mourant, le noble Edouard Hallin lui a légué

... tout un ensemble de sentimens et d'idées touchant le contraste entre ce pouvoir croissant de la classe ouvrière et la misérable situation de l'ouvrier en tant qu'individu. Ces sentimens et les idées qu'Aldous s'était

assimilés et qui faisaient partie du culte qu'il avait voué à la mémoire de son ami, il aurait voulu leur gagner des adhérens, et agir, en les répandant, sur le monde politique de son pays.

L'influence de Marcella a développé encore en lui le sens de son rôle et de sa responsabilité. Il agit donc avec un désintéressement absolu, selon sa conscience et selon ce qu'il croit être le véritable intérêt de son pays. Il est le serviteur d'une idée, et cette idée, si même il ne remportait pas la victoire, continuerait à projeter la lumière sur son sentier. Elle triomphe d'ailleurs grâce à l'inspiration passionnée qu'inspire le zèle de Marcella à un des *leaders* de l'opposition. Mais sa défaite n'eût amené que la retraite momentanée de lord Maxwell, et il serait sans doute revenu au pouvoir un jour, prêt à reprendre la défense de sa cause au point même où il l'avait laissée. Car la vie politique de l'Angleterre est enracinée dans sa vie sociale, qui garde elle-même, en ce pays où elle n'a jamais été bouleversée, un caractère naturel et organique. Sans doute il y a quelques politiciens, et nous ne pouvons oublier celui que Mme Ward nous a présenté dans *Marcella*, ce Wharton qui, un instant, supplante Aldous Raeburn dans l'imagination fourvoyée et le cœur de la jeune fille. Mais, comme Wharton, ils sont brisés par la force des choses, à moins qu'ils n'en prennent le sens et n'encadrent leur activité dans celle de l'élite qui, élue ou non, la représente. Ils n'ont pas le dernier mot, et chacun sent que leurs intrigues ou leurs agitations ne prévaudront pas contre elle. De là, j'imagine, ce sentiment de sécurité, cette garantie d'ordre et de paix qui laissent aux mouvemens des combattans politiques toute leur aisance et toute leur liberté. Mme Humphry Ward nous répète volontiers que c'est un sport, le plus ardemment goûté de tous. Nous n'avons pas de peine à le croire, et il nous devient aisé de le comprendre : le jeu est l'exercice normal où un corps vigoureux, qui sent sa vie assurée, aime dépenser ses énergies ; le plaisir de vaincre ajoute son désintéressement à l'intérêt de la victoire et la défaite n'a rien de mortel. Entre deux parties, la vie continue.

IV

La vie ! — Ajouter à la vie, l'enrichir, aider à vivre, voilà sans doute « la grande tradition positive » au service de laquelle

Mme Ward a mis, consciemment ou non, tous ses romans, comme Robert Elsmere y mettait, nous dit-elle, sa foi renouvelée. Cette tradition représente peut-être le fond le plus essentiel du génie anglais; elle se manifeste dans ses mœurs, sa constitution, son esprit, par une tendance à ne rien détruire, à utiliser toutes les forces, à voir l'affirmation partout. Et partout aussi nous la retrouvons, dans les conceptions religieuses, morales et sociales de l'œuvre dont nous venons d'esquisser les grands traits. La « libre pensée, » — si nous pouvons employer ici un mot dont notre langue, après notre esprit, hélas! a déformé le sens, — y apparaît profondément religieuse, sous la forme d'un christianisme purement spirituel, mais qui garde de sa divine essence assez de force et d'efficacité pour subsister et agir indépendamment des rites et des dogmes. De même, il y a du « féminisme, » si l'on veut, dans cette défense de la personnalité de la femme; mais l'idéal féminin reste l'union absolue avec l'homme, et il n'y a d'union absolue que par une victoire à quoi ne correspond aucune défaite et un don sans abdication. Enfin Mme Humphry Ward concilie avec le respect de l'individu le plus fort sentiment de la solidarité sociale. Elle croit à la démocratie, « cette démocratie sur laquelle repose l'avenir de l'Angleterre, » mais elle ne combat pas l'aristocratie, elle ne la hait point : au contraire, elle la comprend, elle en voit l'utilité, la beauté, elle en fait ressortir le rôle, manifeste le sens réel de son action, en dégage le sens idéal. Elle aime sa vieille patrie, la « petite » Angleterre; elle sent la douceur de l'antique vie anglaise si bien ordonnée, elle en goûte le charme et la beauté : mais elle est attirée par la jeune vigueur et les rudes énergies de l'Empire; elle sait entendre cet appel, comprendre la grandeur et la poésie de cette vie nouvelle, y orienter les volontés. Ainsi ce libre esprit n'a rien de destructeur : il ne discute de religion que pour mieux établir une conclusion religieuse, ne s'applique à étudier l'amour que pour l'élever et l'affermir, la société que pour la consolider. Il aime examiner les fondemens de toutes les croyances parce qu'il estime que les croyances sont indispensables, et qu'elles ont besoin de fondemens, et que ces fondemens ne sont jamais trop assurés. Cet esprit critique n'est pas un esprit de rébellion et de révolte; son action n'est pas celle du ferment qui décompose, mais du levain qui travaille, du germe qui féconde.

Peut-être convient-il ici de préciser avec un très simple exemple. Quand Marcella est rappelée chez ses parens, devenus les propriétaires de Mellor Park, la jeune fille qui s'était affiliée à une petite société « venturiste, » — c'est-à-dire à une secte du socialisme, — « ... sent se réveiller en elle des instincts et des goûts tout différens de ceux de ses camarades, mais naturels au tempérament qu'elle tenait de sa famille. »

Relisons ce fragment de dialogue entre elle et un des jeunes membres de la société, Antony Craven, qu'une infirmité a aigri et tourné au fanatisme :

— Vous voilà bien heureux d'en avoir fini avec la bohème! lui dit-il un jour avec ironie, la trouvant entourée des photographies de Mellor. Comme il agit rapidement, le poison de la propriété! Quelle fin mesquine il met aux choses! Il y a huit jours, vous étiez toute dévouée aux nobles causes. Demain nous serons à vos yeux de pauvres fanatiques, en attendant le moment où vous rougirez de nous avoir connus.

— Je suis donc une hypocrite à vos yeux? En quoi, je vous prie, mon goût pour les belles choses et mon respect du passé peuvent-ils porter atteinte à mes convictions ? Croyez-vous qu'il n'y ait pas de pauvres à Mellor, et qu'on n'y puisse pas travailler comme ailleurs? Voilà comment échouent toutes les réformes, tuées par la défiance mutuelle de ceux qui les ont entreprises!

Il la regarda, un sourire froid au fond des yeux, et Marcella se tut, indignée.

Voilà, en présence, les deux esprits. C'est celui de Marcella que nous retrouvons partout dans les romans de Mme Humphry Ward, et que, faute d'un meilleur mot, j'ai appelé « positif » et « constructeur. » C'est l'esprit d'Aldous Raeburn, de Jacob Delafield, de William Ashe : c'est l'esprit anglo-saxon. L'autre apparaît parfois, comme chez Antony Craven, qui est un infirme, remarquez-le, ou chez des Anglais alors qui ne sont pas Anglais. Voici, par exemple, un Celte, Richard Watson :

Les yeux gardaient une flamme vive et passionnée, des yeux de Celte révélant tous les dons celtiques, et aussi tous les défauts de cette race, défauts si définitivement et largement exprimés par le mot d'un grand historien : « Les Celtes ont ébranlé tous les États et n'en ont fondé aucun. » Le Celte, lui non plus, n'avait rien fondé, rien achevé; ce n'était pas une âme heureuse, harmonieuse, mais un homme que la vie et la nature, sous leurs aspects les plus subtils et les plus tristes, avaient fait vibrer, par qui avaient passé les pensées et les ambitions les plus nobles, comme le son passe par les cordes, leur arrachant quelques belles notes tragiques, quelques accens mémorables.

L'opposition est nettement marquée, elle est rattachée à une vue de psychologie historique ou ethnique. Nous n'avons ici ni à prendre la théorie à notre compte, ni à la discuter. Qu'il nous suffise de bien comprendre la pensée de M[me] Ward. Si nous voulons mesurer à quel point c'est la pensée de l'Angleterre, rappelons-nous, dans la campagne électorale d'hier, l'unanimité des journaux conservateurs à faire remarquer que M. Lloyd George n'est pas un véritable Anglais, mais un Celte du pays de Galles. Et nos propres journaux, en manière de louange ou de critique, ont insisté sur le même fait.

C'est que le fait est capital. Nous le retrouvons au fond du conflit séculaire entre l'Angleterre et l'Irlande. Bien ou mal, et mieux que tout autre, il résume à sa manière un contraste dont nous pourrions montrer d'autres aspects. « La tâche est impossible, — disait un jour aux Communes un homme d'État, — pour un peuple aussi stupide que nous de gouverner des gens aussi spirituels que les Irlandais. » Quel admirable orgueil et quelle sagesse profonde sous cet humour! L'esprit est la forme alerte et brillante de l'intelligence pure, et l'Angleterre se méfie de l'intelligence pure : elle a, au contraire, la passion des réalités objectives. Le roman et l'histoire sont d'accord pour nous montrer sur les deux plans de la vie privée et de la vie nationale, et si l'on peut dire à deux échelles inégales, des conciliations qui nous étonnent et des compromis (il faut retirer ici au mot tout sens défavorable) où nous verrions volontiers des contradictions.

— Vous êtes socialiste, — dit le jeune député Wharton à Marcella, — et vous allez devenir lady Maxwell. Ces sortes de combinaisons ne sont possibles qu'avec les femmes, parce que leur esprit est imaginatif et non pas logique... Vous réussirez dans votre rôle de lady Maxwell aussi bien que dans votre rôle de socialiste; vous saurez à la fois prendre et donner. La moitié de la journée, vous serez lady Maxwell; l'autre moitié, vous serez un membre de la société venturiste, et votre influence, par ce fait même, deviendra considérable. Mais nous autres hommes, nous ne savons pas faire ces choses-là.

Wharton se trompe. Ces choses-là sont ordinaires dans un pays où l'esprit des hommes lui-même, presque autant que celui des femmes, échappe à la tyrannie d'une logique abstraite. L'Écosse anglicisée d'aujourd'hui aime d'un même amour et réunit dans un même culte son réformateur puritain John Knox,

sa catholique « Reine Marie » que Knox a persécutée et torturée, la protestante Élisabeth qui a mis à mort la reine Marie. J'ai vu le gouvernement de la reine d'Angleterre s'associer aux fêtes commémoratives en l'honneur des héros écossais qui battirent les troupes d'Angleterre dans les plaines de Bannockburn. Un même sentiment patriotique et national, un même respect de la tradition et du passé réconcilient des souvenirs qui ne s'opposent et ne s'excluent qu'au regard d'une intelligence acharnée à classer, étiqueter et séparer.

Le sentiment affirme; il croit. Il croit que l'avenir prolonge le passé, le transforme et ne le détruit pas. Il croit que la marche des choses suit son cours et que la pente de ce cours est vers le bien. Il croit au progrès parce qu'il croit au triomphe final de la volonté de Dieu : *Fiat voluntas tua...*

Cette volonté, nous l'atteignons par le devoir accompli et par la douleur. Elle est la source, la racine de notre être; elle nous guide dans la vie, elle nous aide à mourir... Mais notre faiblesse demande le secours d'une vie humaine, d'une voix humaine... Sans Jésus, nous sommes des orphelins sur la terre. Et qu'importe encore ce que nous pensons sur lui, si seulement nous pensons à lui... Dans sa vie nous trouvons la solution de tous les mystères.

Cet idéal religieux, nous l'avons vu exposé dans *Robert Elsmere*. Nous avons vu ensuite que Mme Ward lui avait opposé un certain catholicisme, dans *Helbeck de Bannisdale*. Les autres romans nous ont montré des âmes aux prises avec la vie et modelées, façonnées par la force des choses selon cet idéal. Une telle œuvre est essentiellement morale et chrétienne et, en cela encore, elle est essentiellement anglaise.

Essentiellement anglais aussi, le talent littéraire qui s'y manifeste. Il est fait surtout, comme celui d'un Hardy, d'un Kipling, du contact immédiat, de la communion concrète avec la réalité. Certes, Mme Humphry Ward a le goût des idées; elle les discute volontiers dans des romans qui sont conçus et conduits avec beaucoup d'intelligence. Mais l'intelligence est soutenue, orientée, dominée par un sens très vif des réalités concrètes qui leur donne, en même temps que leur signification, leur beauté.

C'est d'abord, comme chez tous les romanciers anglais, le sentiment de la nature, le goût de ses spectacles, le désir de s'harmoniser avec ses énergies. Par là des œuvres même dont

l'inspiration est moins heureuse gardent un agrément qui les sauve. *Helbeck de Bannisdale* doit des parties exquises à l'intimité de l'auteur avec le Westmoreland. La nature n'est pas seulement un spectacle; elle n'est pas un simple décor où l'action se déroule : elle est le milieu même où vit la plante humaine. Comme le faisait très justement remarquer M. de Wyzewa dans l'article qu'il a consacré ici à *Helbeck* et que nous avons déjà cité, ce roman est pour la moitié au moins « l'histoire d'une jeune fille qui, au sortir de la fièvre intellectuelle d'une ville d'université, se voit transplantée dans un des plus calmes coins du Westmoreland, et qui se laisse prendre, peu à peu, au charme de cette triste et poétique région. Tout y est, pour elle, imprévu et délicieux, tout y a une âme qui répond à son âme. Et, d'un bout à l'autre du roman, l'auteur nous montre l'action, sans cesse plus vive, qu'exercent sur elle les lieux qui l'entourent. Remarquez ce détail, très significatif : les personnages prennent généralement dehors leurs décisions les plus graves; ils sortent dans tous les momens critiques. Quand Robert Elsmere arrête sa résolution d'être pasteur, « un soir du mois de mai, il errait seul le long du sentier côtoyant la rivière. » Lorsque Catherine se trouve partagée entre sa tâche au foyer domestique et l'amour de Robert, « elle gagna, au-dessus de la maison, un sentier rocailleux se dirigeant vers la montagne. *Carrière d'artiste* nous offre nombre d'exemples analogues, notamment, vers la fin, la belle scène où Fenwick sent revenir à la fois son génie et son amour. Ne semble-t-il pas que dans les momens où leur destinée est en jeu, hommes ou femmes, ils aient besoin de s'appuyer sur les grandes forces élémentaires qui peuvent donner à leur volonté un sens concret et naturel? Ils répugnent inconsciemment, invinciblement, à la détermination abstraite, idéologique. Ils veulent être comme chargés, afin que le coup porte, de toute la réalité des choses.

La réalité, le réalisme, voilà des mots qui reviennent à propos de M[me] Humphry Ward, comme à propos de la plupart des romanciers anglais. Mais ce réalisme, on le comprend, n'exclut pas la poésie; bien au contraire, elle accompagne naturellement une perception aussi directe, une communion aussi profonde. Elle en est la fleur, comme l' « esprit » est la fleur d'une perception tout intellectuelle. Dans les romans anglais, disons ici dans les romans de M[me] Ward, où nous voyons aux prises les forces de la vie,

elle accompagne la gravité et l'émotion, comme dans nos œuvres de critique ou de polémique, dans la littérature militante et brillante de notre XVIIIe siècle, par exemple, l' « esprit » jaillit du choc même des idées et s'allume sur toutes les surfaces où joue un rayon de l'intelligence. Oui, la poésie est naturelle à tout véritable réalisme, parce qu'il n'y a rien de plus poétique au monde que la réalité, la nature, la vie, les âmes.

Dégager cette poésie, la rendre visible et sensible, c'est idéaliser sans doute, ce n'est pas embellir ni farder. Il s'est établi chez nous une confusion fâcheuse à cet égard. L'origine en remonte à ce culte de la laideur et de la grossièreté, qui a tyrannisé un temps notre littérature et y a usurpé le nom de « réalisme. » Par un singulier abus, bassesse et vérité tendaient à devenir synonymes. Nous sommes évidemment, avec des romanciers comme Mme Humphry Ward, en face de la conception contraire. La vérité de la vie est belle et haute; c'est cette vérité qu'il importe de voir et de promouvoir. S'il y a de l'hypocrisie dans la religion anglaise, ce n'est pas cette hypocrisie qui nous apprendra quel secours l'esprit religieux des Anglais apporte à leur vie. S'il y a du désœuvrement, du *spleen* et des excentricités, dans l'aristocratie anglaise, ce n'est ni dans ces excentricités, ni dans ce *spleen*, ni dans ce désœuvrement, qu'il faut chercher l'explication de sa force ou le prestige de son rôle. Si l'amour y a comme ailleurs ses faiblesses, la sensualité ses dégradations, ce n'est point à elles qu'il faut demander ce que peut être et ce que doit être l'amour pour agrandir la vie, ce qu'il est quelquefois dans de nobles cœurs qui ont su le mériter et le conquérir. Assez d'autres esprits, portés à la satire, et le spectacle même du train ordinaire des choses, nous rappelleront que l'homme n'est pas un ange et qu'il n'a guère lieu de s'en faire accroire! L'Angleterre en particulier ne manque ni de moralistes chagrins ni d'humoristes désenchantés. Pourquoi le pays de Thackeray ne serait-il pas aussi bien celui de George Eliot ou de Mme Humphry Ward? Et pourquoi reprocherions-nous à celle-ci d'avoir, entre tant de vérités que nous enseigne la vie, retenu surtout que la fleur est la raison d'être de la tige, et que, si la tige s'enracine dans le sol, elle se dresse vers le ciel et fleurit dans la lumière?

Aussi bien, de quelque façon qu'on entende l'idéalisation, l'auteur de *la Fille de lady Rose* et du *Mariage de William Ashe*

n'en a pas abusé dans ses romans. Si, par leur inspiration même et leurs conclusions, ils sont très nobles et très purs, le détail en est presque toujours très objectif et très exact. Sauf peut-être pour le catholique Helbeck et son entourage, qui paraissent plus superficiellement observés, Mme Humphry Ward ne nous peint jamais que des milieux très familiers, dont elle a une connaissance parfaite. Et elle les peint sans parti pris. La vieille lady Henry, lord Lackington, sir Wilfrid, le journaliste Meredith, dans *la Fille de lady Rose*, sont des figures étonnantes de précision et de vérité : je ne serais pas surpris qu'elles fussent des portraits. Mr et Mrs Boyce, dans *Marcella*, William Ashe et la malheureuse Kitty, ne nous sont-ils pas présentés tels quels, avec ce qu'ils ont de bon et de mauvais, leurs faiblesses, leurs tares ? Et quoi de plus vrai que les Masson, Hubert surtout, dans *Helbeck de Bannisdale ?*

On relèverait plus justement, il me semble, une certaine exagération dans le dessin de quelques figures, en vue de leur donner plus de caractère et d'expression. Encore n'oserais-je affirmer que dans cette Angleterre où la vie mondaine n'a pas exercé la même action que chez nous, où la vie individuelle est restée si forte et où par suite, comme je le remarquais à propos des romans de George Meredith, il y a tant d'originaux, on ne puisse rencontrer un Jacob Delafield, avec son mysticisme sombre et la flamme intérieure couverte d'un épais manteau de cendres. Mais il y a sans doute quelque artifice dans le romanesque personnage de Cliffe, ce Byron démarqué.

On ne saurait trop admirer qu'il n'y en ait pas chez beaucoup d'autres. Car le procédé de Mme Ward est dangereux : elle aime emprunter à la réalité des situations qui deviennent le point de départ de ses romans, et des caractères, qu'elle modifie selon sa propre expérience, en les plaçant dans des conditions qu'elle connait bien. *Le mariage de William Ashe* ressemble fort à l'histoire de lord Melbourn, de lady Mary Lamb et de Byron. *La Carrière de Fenwick* est manifestement inspirée de la vie du peintre Haydon que son orgueil maladif, ses embarras d'argent, ses démêlés avec l'Académie, ses déceptions conduisirent au suicide. Enfin, nous avons tous reconnu, dans la donnée initiale de *la Fille de lady Rose*, l'aventure de Julie de Lespinasse et de Mme du Deffand : combien transformée, adaptée au milieu, enracinée dans la vie anglaise ! Il est peu de romans plus anglais, peu de

peintures plus vivantes de cette aristocratie. Nous la voyons et nous l'entendons. Elle est là, sous nos yeux, avec son esprit, ses mœurs, ses allures, et, pour ajouter à l'illusion, les dialogues de Mme Ward sont des chefs-d'œuvre de naturel et de vérité.

Vérité, — voilà donc le mot auquel nous sommes ramenés et qui doit résumer nos impressions, notre jugement. Ne nous laissons pas égarer par quelques arrangemens romanesques où l'auteur a cherché un agrément et sacrifié aux lois du genre. Peut-être l'imagination anglaise y est-elle plus portée que la nôtre dont la liberté a subi plus de disciplines et de contraintes. Nous avons signalé ailleurs, chez Thomas Hardy, ce goût du romanesque et du théâtral, ces scènes trop complaisamment préparées et voulues. Tout cela tient peu de place chez Mme Ward. Le vif intérêt que ce noble esprit de femme témoigne aux problèmes du temps présent, la pénétrante observation de la vie, le respect de sa dignité, la pitié pour ses misères, la sympathie et l'admiration pour toutes les forces qui la soutiennent ou l'améliorent, n'est-ce pas, avec l'art de conter, le talent de décrire, le don de mouvoir les personnages et de les faire parler, de quoi donner à une œuvre sa signification et sa beauté? Celle-ci, nous l'espérons bien, est loin d'être achevée. Mais elle est dès aujourd'hui assez vaste pour que nous puissions la juger dans son ensemble, en mesurer la valeur morale et sociale. C'est une grande force pour un écrivain que d'exprimer ainsi ce qu'il y a de plus sacré chez un peuple : sa volonté de vivre. C'est une grande force pour un peuple que de trouver un tel secours chez ses écrivains. L'Angleterre a eu plus d'une fois cette bonne fortune avec ses romanciers, et il faut voir là, si je ne me trompe, une des plus belles traditions du roman anglais. L'œuvre dont je me sépare à regret a, par-dessus tous ses autres mérites et comme leur raison commune, celui de s'y rattacher. C'est pourquoi, à la suite de tant d'autres noms illustres, parmi lesquels ceux des Brontë et de George Eliot, nous pouvons inscrire le nom de Mme Humphry Ward.

FIRMIN ROZ.

UNE VIE D'IMPÉRATRICE[1]

Je me plais à penser que les lecteurs de la *Revue* n'ont pas perdu le souvenir de l'étude que j'ai publiée ici, il y a quelque temps (2), sur l'impératrice Élisabeth de Russie, femme de l'empereur Alexandre Ier. Si le portrait que j'ai tracé de cette princesse d'une si rare valeur morale est resté dans leur mémoire, ils se rappelleront que c'est au premier volume du magistral ouvrage consacré par le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch à son illustre aïeule que je dois d'avoir pu leur en présenter une ébauche. J'ai dit alors à l'aide de quelles richesses documentaires le grand-duc avait pu tirer de l'oubli un personnage méconnu et remettre en lumière une physionomie trop promptement voilée par les ombres du passé.

Ces richesses consistaient surtout dans la correspondance que, durant trente-quatre ans, l'Impératrice entretint avec sa mère la Margrave Amélie de Bade, laquelle eut la douleur de lui survivre. Arrivée à la cour de Russie en 1792, et mariée l'année suivante au grand-duc Alexandre, montée sur le trône avec lui à la mort de Paul Ier et ayant vécu jusqu'en 1826, Élisabeth, pendant tout ce temps, ne cessa pas d'écrire à sa mère. Ses lettres sont innombrables et constituent, à vrai dire, l'histoire de sa vie comme aussi l'histoire de la Russie durant la même période.

Le premier volume de cette attachante publication, analysé déjà à cette place, nous a fait suivre pas à pas la princesse aux diverses étapes de son existence depuis le jour où la volonté de Catherine la Grande, d'accord avec celle de ses parens, l'appela

(1) *L'impératrice Élisabeth, épouse d'Alexandre Ier*, par le Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch, 2e et 3e volumes grand in-8, ornés de 60 planches, 1909 et 1910.

(2) Voyez la *Revue* du 15 mars 1909.

en Russie, jusqu'au jour où son jeune mari devint empereur. Les deux autres volumes parus depuis, et le troisième, il y a quelques jours à peine, nous conduisent jusqu'à la fin de sa vie. La première lettre qu'étant impératrice elle écrit à sa mère est datée du 16 mars 1801 ; la dernière, qui clôt le troisième volume et ne précède sa mort que de quelques jours, porte la date du 26 avril 1826.

C'est donc à travers les événemens qui se sont déroulés en Europe entre ces deux dates, qu'en éclairant notre route à l'aide des confidences de l'impératrice Élisabeth, je convie le lecteur à me suivre, non sans lui faire remarquer que ce suggestif retour vers un passé mémorable s'embellit ici de tout ce que peuvent présenter de piquant et de touchant à la fois les aveux d'une fille à sa mère, quand cette fille est la compagne d'un grand souverain et quand aux impressions qu'exercent sur elle les grandeurs et les revers de son pays d'adoption, elle mêle le récit de ses douleurs d'épouse et de mère, de ses désillusions, de ses longues tristesses et de ses rares joies.

I

Au moment où le trépas tragique de Paul Ier appelait son fils aîné le grand-duc Alexandre à lui succéder, ce prince avait vingt-quatre ans et sa femme vingt-deux. Restée volontairement depuis son mariage en dehors des intrigues de la Cour, Élisabeth était résolue, maintenant, quoique son mari régnât, à persévérer dans cette attitude et surtout à ne se mêler en rien des affaires de l'État. Peut-être, parce qu'elle ne faisait pas mystère de ses intentions, s'était-on trop accoutumé à la traiter un peu comme une quantité négligeable : on l'aimait, on l'estimait ; on vantait partout ses qualités et ses vertus ; mais il semblait entendu qu'autant elle méritait le respect, autant on devait tenir pour nulle son influence. Cette opinion qu'on avait d'elle, au commencement du règne, se précisera peu à peu, sans qu'elle fasse aucun effort pour la détruire. Elle paraît même s'y complaire et la subir avec satisfaction. Elle est convaincue qu'en s'y maintenant, elle répond aux désirs de son mari. Les années passeront, et rien ne sera changé, bien loin de là, dans le rôle qu'elle s'est choisi. En 1817, le grand-duc Nicolas Pavlovitch, le plus jeune des frères de l'Empereur, à la veille d'épouser la princesse Char-

lotte de Prusse, lui trace en ces termes la conduite qu'elle devra tenir à la Cour : « Ma mère, lui écrit-il, pourra vous donner de bons conseils, qu'avec la meilleure volonté il m'est impossible de vous donner. Relativement à l'impératrice Élisabeth, toute attention, politesse et respect, *mais pas la moindre confiance dans aucun cas;* pour l'Empereur, tout respect, confiance entière, et la plus grande amitié. » Il fallait dès le début de cette étude mettre en relief ce trait significatif, parce qu'il aide à comprendre comment et pourquoi peu à peu allaient se restreindre la place et l'influence de l'Impératrice à la Cour. Son caractère et sa volonté y furent pour beaucoup, mais les circonstances plus encore.

Cet avenir était peu visible au moment où elle montait sur le trône. En ce changement de règne où tout est tragique, elle avait déployé une énergie virile et, comme je l'ai dit précédemment, dans la nuit de trouble et d'horreur qui suivit la mort de Paul Ier, elle fut, de l'aveu de plusieurs témoins, une médiatrice courageuse entre son époux, sa belle-mère et les conjurés qui venaient par des moyens criminels de délivrer la Russie d'un joug odieux. Reconnaissant de ce qu'il lui devait, Alexandre lui continua les témoignages de sa confiance et de sa tendresse, tels qu'elle les avait reçus de lui pendant le règne précédent, alors que le despotisme qui régnait sur eux contribuait si vivement à les tenir rapprochés et unis. Pendant ce temps, elle avait été, en tant qu'épouse, entièrement et complètement heureuse, sans voir encore combien la mobilité d'Alexandre, sa faiblesse devant sa mère, les influences nouvelles qu'il allait subir menaçaient ce fragile bonheur.

Il paraît avoir été à son comble lorsqu'en 1801, quelques semaines après son avènement, l'Empereur, pour faire plaisir à sa femme, invite sa belle-famille à venir passer quelque temps en Russie. L'Impératrice a la joie de voir arriver à la Cour son père, sa mère, son frère et deux de ses sœurs. Elle est allée au-devant d'eux jusqu'à Kaskovo; elle les ramène à Saint-Pétersbourg où elle les garde pendant tout l'été et jusqu'à la fin d'août. Elle les quitte seulement alors, appelée avec l'Empereur à Moscou où doit avoir lieu le couronnement des nouveaux souverains de Russie. Au mois de décembre de la même année, son père meurt à la suite d'un accident de traîneau. C'est pour elle un coup terrible. Mais elle surmonte sa douleur pour con-

soler celle de sa mère, de qui malheureusement elle est séparée.

« Oh ! ma bonne maman, que puis-je vous dire ! Je ne puis que sentir, que pleurer avec vous, la perte affreuse, irréparable que nous avons faite. Maman bien-aimée, conservez-vous pour vos enfans : vous êtes leur unique soutien. Que ne suis-je avec vous, chère maman, dans ce moment cruel ! Songez à vous ! Oh ! mon Dieu, pourquoi ne puis-je pas voler vers vous ? Venez ici, je vous le demande à genoux ; c'est le seul adoucissement à nos maux. Chère maman, ne nous refusez pas... Je vous baise les mains de toute la tendresse de mon âme : depuis si longtemps j'étais habituée à y ajouter et à *papa !* Si cela m'est enlevé, je suis sûre au moins qu'il lit dans mon cœur combien son souvenir y est profondément et à jamais empreint. »

La mère étant empêchée d'exaucer la prière de la fille, ce fut une aggravation au chagrin de la jeune impératrice, que contribua cependant à apaiser la présence à ses côtés de sa sœur la princesse Amélie, qui désormais allait vivre auprès d'elle.

Bien qu'Élisabeth ne pût prévoir à cette heure tous les chagrins que lui préparait la vie, on eût dit cependant qu'elle en avait le pressentiment et que, par avance, elle se résignait à les subir. Cela résulte de la correspondance qui est sous nos yeux aussi bien que des témoignages de quelques contemporains qui ont parlé d'elle, — telle la comtesse Golovine dont les *Mémoires* annotés et commentés par M. Waliszewski viennent de paraître. Mais il n'est pas moins douteux qu'elle fut conduite à cette résignation par ses sentimens religieux et par son impuissance, promptement constatée, à renverser les obstacles qui se dressaient entre elle et le bonheur, tel qu'elle l'avait rêvé.

Ces obstacles sont de plusieurs sortes. C'est d'abord le grand rôle que continuait à tenir à la Cour l'Impératrice mère, et l'ascendant qu'elle conservait sur son fils. Quoique pourvue de qualités de premier ordre et de mérites incontestables, la veuve de Paul Ier était à la fois ambitieuse et agitée. Ses ambitions avaient été déçues à la mort de son mari. Il est certain qu'alors, et pendant quelques heures, elle s'était flattée de lui succéder et de régner. Contrainte d'y renoncer, elle n'abdiqua pas son autorité de mère. A ce titre et sous ce prétexte, elle ne cessait de se mêler de tout et même de contrôler la conduite du souverain, tantôt pour la louer, tantôt pour la blâmer. En ce qui touche les affaires de l'État, cette tentative d'influence resta le plus souvent

sans effet, quelque habileté qu'elle déployât pour la faire aboutir. Il en fut autrement pour les affaires de famille. Là son autorité s'exerçait inlassablement et souvent avec succès. Maintes fois, Élisabeth eut à en souffrir et encore qu'elle affectât une entière soumission à sa belle-mère, les cas sont nombreux où, soumise en apparence, elle était blessée au fond du cœur.

Dès 1797, au début du règne de Paul Ier, on trouve dans les lettres d'Élisabeth un écho de ses contrariétés. Le 8 juillet, se plaignant secrètement des agitations de la Cour, elle écrivait :

« Je vous avoue que je n'aurais pas cru que ce train de vie serait aussi inhumain : ce n'est pas en lui-même qu'il l'était, mais c'est la chère Impératrice que le rendait tel... Avec tout ce train de vie, j'étais malade, si languissante, si anéantie quelquefois que je n'avais l'esprit à rien, et l'Impératrice, quoiqu'elle avait réellement beaucoup de soins pour moi, était cependant si pointilleuse que par exemple (je dormais toutes les après-dînées), ayant oublié une fois de lui faire dire que je ne dormais pas, elle m'a boudée toute la journée et a éclaté le soir avec beaucoup d'humeur en me disant que puisque je lui avais laissé croire que je dormais tandis qu'il n'en était rien, apparemment sa société m'était désagréable, qu'elle aurait soin de m'éviter et lorsque j'ai voulu m'excuser, elle me dit de me taire, qu'il ne me convenait pas de parler. Vous avouerez, maman, que de pareilles scènes, à propos de bottes, ne sont pas agréables... »

Quelques jours plus tard, la jeune grande-duchesse, en l'absence de son beau-père, dans ses confidences filiales, revient aux mêmes ennuis : « Il faut toujours plier la tête sous le joug ; ce serait un crime de nous laisser une fois respirer à volonté. C'est de l'Impératrice que cela vient ; c'est elle qui veut que nous soyons ainsi que tout le monde, parées comme si l'Empereur y était et nous promenant en société *pour que cela ait l'air Cour ;* ce sont ses propres expressions. Oh ! mon Dieu, comment peut-on attacher tant d'importance à des futilités ! Je vous assure, maman, que si je ne m'étais fait une règle de supporter avec la plus grande patience toutes les contrariétés, je ne saurais que devenir ; mais, depuis notre départ de Moscou, je me suis prescrit toute l'indifférence possible pour les petites et toute la patience pour les grandes, en général pour *tout* ce qui pourrait arriver. Je me dis : *Allons ! on n'est pas dans ce monde uniquement pour jouir ; il faut se mettre au-dessus de cela et ne pas*

permettre que cela tourmente. Et je me trouve fort bien de cette manière ; quand j'ai envie de murmurer, je ne dis que : *Patience!* et je rentre en moi-même. Ah ! maman ! c'est toujours mon refrain : un endroit grand comme la main avec ce qu'on aime, c'est là le seul, le vrai bonheur! Encore du temps de feu l'Impératrice (Catherine), nos chaînes étaient-elles dorées pour quelques yeux ; mais si, à présent, l'univers entier ne voit pas qu'elles sont de fer, l'univers entier est aveugle. »

On peut conclure de ces aveux que tout n'était pas couleur de rose dans la vie de la grande-duchesse Élisabeth. Sa transformation en souveraine n'améliora pas son sort. A l'influence de sa belle-mère qu'elle savait lui être peu favorable, vinrent s'en joindre d'autres qui ne lui étaient pas moins hostiles : celle d'abord de la maîtresse de son mari, la comtesse Narychkine dont il sera question plus loin ; et ensuite celle de la grande-duchesse Catherine, sœur de l'Empereur et toute-puissante sur lui. L'historien d'Élisabeth, dans les commentaires dont il encadre sa correspondance, nous décrit la situation douloureuse de la souveraine.

« La grande-duchesse Catherine, écrit-il, la mieux douée des sœurs d'Alexandre, avait le talent de s'intéresser à tout, passait pour une vraie patriote et aimait se mêler de politique tant intérieure qu'extérieure. Ses relations avec l'impératrice Élisabeth n'avaient rien d'amical et pour bien des raisons : d'abord la différence de caractère et la divergence de vues, puis aussi l'influence qu'avait sur sa fille l'Impératrice mère qui ne sympathisait pas avec Élisabeth et la critiquait souvent devant ses enfans ; enfin la préférence manifeste d'Alexandre pour cette sœur et sa confiance en elle ne pouvaient être sans exciter la jalousie de sa femme. Triste existence que celle d'Élisabeth à cette époque ! L'Empereur était toujours sous le joug de Mme Narychkine et continuait à lui témoigner les mêmes marques d'attention et d'attachement. »

C'est à l'année 1809 que se rapportent ces lignes. Mais l'état de choses qu'elles révèlent s'annonçait déjà en 1803, c'est-à-dire deux ans après l'avènement d'Alexandre. Eût-il été alors possible à l'impératrice Élisabeth de le conjurer? Eut-elle raison de fermer les yeux sur les infidélités de son époux et de rester, sans plaintes ni murmures, témoin de ses assiduités auprès de la belle Polonaise? « On ne peut se défendre d'un certain

étonnement en face de cette attitude passive, écrit encore le grand-duc Nicolas; mais il suffit de se mettre à la place de l'Impératrice pour se rendre compte qu'une autre attitude n'était guère de nature à lui ramener le cœur de l'infidèle. »

L'adoption d'une telle ligne de conduite, dont Élisabeth ne devait se départir jamais, ne pouvait aller sans de vives peines et d'incessans sacrifices que beaucoup d'autres à sa place n'auraient pas acceptés aussi bénévolement. Mais c'était une résignée. De bonne heure et si haut placée qu'elle fût, elle avait mesuré la vanité des choses humaines.

« Oui, maman, vous avez bien raison, mande-t-elle à sa mère le 3 mars 1803, il n'y a que peines et misères en ce monde, et je vous assure que je pense souvent que si on avait encore le choix de recommencer à vivre, pour ma part, j'aimerais autant n'avoir jamais existé ; mais, puisque je suis une fois dans ce monde, il faut endurer et supporter; la vie au fond n'est que cela. » En cette même année, faisant allusion à l'infidélité de son époux « et aux nuages noirs qui planent sur son horizon, » elle écrit : « Je me dis sans cesse qu'on est dans ce monde non pas pour jouir, mais pour supporter, cependant je ne puis m'empêcher de trouver un peu injuste que je doive supporter seule la peine d'une chose dont la faute n'est certainement pas à moi seule. Enfin encore une fois patience et brisons là-dessus. » Que de fois sa correspondance nous révélera le pessimisme qui résulte de ses chagrins de femme, et qui lui inspire des réflexions telles que celles-ci : « On apprend bien vite dans la vie à ne désirer vivre que pour bien mourir! » « Je ne puis souffrir d'inspirer de la pitié dans aucun genre. » C'est encore ce pessimisme qui lui suggère et entretient en elle un besoin d'isolement, aussi vif qu'impérieux et sous l'empire duquel, au cours d'un séjour à Gatchina, chez l'Impératrice mère, elle laisse échapper cet aveu : « Vous savez comme elle fait les honneurs chez elle, mais... il vaut mieux être chez soi. »

En 1806, à la veille de prendre possession d'un appartement particulier qui a été aménagé pour elle dans la résidence impériale de Kamenoï Ostrof, elle mande à sa mère : « Cet appartement sera une retraite profonde: si je le veux, je pourrai y porter l'oubli du monde entier... Ne me blâmez pas trop, maman, sur ces sentimens un peu misanthropes ; ils ne me rendent pas mauvaise et, en approchant de l'âge mûr, il vaut mieux en avoir

de pareils que de trop frivoles. C'est à mon avis une punition du ciel qu'une femme d'un âge mûr qui a les goûts de toute jeune personne. »

Quand elle parle ainsi, elle n'a pas encore vingt-huit ans et, pour qu'elle se croie dans la maturité de l'âge, il faut bien que son âme ait été profondément atteinte par les coups du sort et qu'ils aient imprimé à sa jeunesse un caractère d'amer découragement. Même langage en 1809. Elle se rappelle les jours heureux qu'elle a vécus quelques années avant, quand sa famille vint la voir en Russie : « Ah ! si l'on pouvait changer le passé en avenir, et que vous soyez ici comme vous y étiez avec papa et Marie et moi, avec l'expérience que j'ai acquise de plus, cela serait bon, bien bon ! Adieu, ma bonne maman, ceci restera une chimère ; mais, malheureusement, tout ce qui s'est passé depuis n'en est point une ni que les années et les peines qu'elles ont apportées avec elles n'ont servi qu'à m'attacher davantage à vous, ma bien chère maman, et à toujours mieux apprécier vos bontés et le bonheur d'avoir une mère comme vous. »

Contrairement à ce qu'il advient souvent du pessimisme, le sien, loin de déprimer son âme, y détermine l'explosion d'un profond sentiment religieux qu'en 1811, le spectacle de la fameuse comète lui donne l'occasion de manifester.

« De dessus l'observatoire de l'Académie, où j'ai grimpé pour la bien voir à travers un télescope et où j'ai profité de l'occasion pour faire quelques autres connaissances plus intimes au firmament, j'ai vu comme vous le monde, ses agitations et mon propre néant. Mais ne trouvez-vous pas, chère maman, que ce sentiment-là de néant, au lieu d'humilier, élève l'âme ? Et souvent, au milieu d'une grande pompe, je me suis sentie bien plus humiliée que dans ce moment-là, et dans tout ce qui nous montre notre misère immédiatement au-dessous de la grandeur de Dieu. C'est que la consolation dans ces momens-là est plus grande que la peine. Me voilà en train de prêcher ! Tout ceci ne ferait pas si mal en chaire ! » Et faisant allusion à la violation policière du secret des lettres, qui ne respecte même pas les siennes et qui l'empêche, à moins d'une occasion sûre, d'ouvrir entièrement son cœur à sa mère, elle finit par cette réflexion malicieuse : « Qu'en diront ceux qui inspectent notre correspondance ? Je n'ai qu'à désirer qu'ils méditent sur ce sujet : ils s'en trouveront bien. »

Par tout ce qui précède, il est aisé de constater que cette noble créature contrainte par les circonstances à se replier sur elle-même, à qui manquaient la gloire d'une vie publique, les agrémens d'une vie privée et qui ne connut que durant peu de jours les joies maternelles, s'efforçait de combler autant qu'elle le pouvait le vide de sa vie. En 1808, un de ses contemporains écrit : « Ses enfans sont morts, son époux ne s'occupe plus d'elle, sa famille en est séparée pour jamais, la Cour ne la voit guère, tous les intérêts de la vie ont disparu pour elle. Mais cette charmante figure sans couleur et sans expression cache un grand génie et, un jour, une occasion pourra subitement la développer. Alors on verra une femme d'un ordre supérieur, mais qui en sera encore plus étonnée que les autres. »

Il y a beaucoup à reprendre dans ce jugement qui nous représente l'Impératrice comme n'ayant pas le sentiment de sa valeur personnelle et qui, d'autre part, exagère peut-être un peu en lui attribuant du génie. Ce qu'il en faut retenir, c'est la prédiction hypothétique qui annonce que la jeune souveraine serait à la hauteur des circonstances les plus graves, si l'avenir en faisait surgir de telles. Cette prédiction, qui se fondait sur le passé et notamment sur l'attitude d'Élisabeth à la mort de Paul Ier, devait se réaliser à peu d'années de là lorsque les dissentimens survenus entre Napoléon et Alexandre les mirent aux prises en de tragiques conflits.

Telle que nous connaissons maintenant l'impératrice Élisabeth, on ne saurait s'étonner qu'elle ait cherché dans des distractions intellectuelles un allégement à ses douloureuses préoccupations. Elle appelle l'étude à son aide, celle du dessin, celle de la langue russe que depuis longtemps elle parlait avec facilité, mais dont elle voulait étudier les chefs-d'œuvre dans les grands écrivains moscovites. A ces études elle consacre tous les instans qu'elle peut dérober aux exigences protocolaires de la Cour. Le jeu d'échecs, puis des représentations de tragédie qui lui permettent d'applaudir au talent de la grande actrice française, Mlle George, constituent les plaisirs qu'elle préfère. Mais c'est surtout à la lecture des auteurs français qu'elle s'applique. Par l'entremise de sa mère, elle reçoit fréquemment les publications de France et ce qu'elle en dit nous révèle ses goûts en matière de littérature. Elle n'aime guère les romans ; ceux de Mme Radcliffe « la dégoûtent à l'excès. » En 1804, elle avoue que, depuis

trois ans, elle n'a lu complètement en fait de romans que *Delphine*, *Valérie* et *La duchesse de La Vallière*, « bien que ce ne soit pas précisément ce qu'il y a de plus utile. » Ce qui lui plaît davantage, c'est l'histoire. Elle lit d'abord tout ce qu'elle peut trouver d'intéressant sur le passé de la Russie depuis Pierre le Grand, puis *le Siècle de Louis XIV*, les *Souvenirs de Mme de Caylus* et d'autres ouvrages de ce genre : « Plus j'en lis, plus cela m'amuse, parce que je me familiarise avec les personnages de ce temps de manière à les croire de ma société. » A citer encore le jugement qu'elle porte sur la *Delphine* de Mme de Staël, qui venait de paraître : « Le premier volume m'a assez plu, mais le reste, non. Comme vous dites, il y a de belles pensées, mais il y a aussi des expressions singulières ; et ce qui, à mes yeux, ôte tout intérêt à Mme Delphine, *c'est qu'elle continue sa liaison avec un homme marié*, ce qui selon moi est parfaitement mal. Je pardonne tout à une femme hormis de séduire un homme marié, car on ne peut pas en calculer les suites funestes. » Sous cette appréciation qui s'inspire de sa droiture de conscience, il y a une plainte, car à cette heure, elle souffre cruellement du lien qui s'est formé entre son mari et la comtesse Narychkine.

II

Il n'est pas établi qu'antérieurement à sa liaison avec Marie Narychkine le grand-duc Alexandre, plus tard empereur, ait été infidèle à sa femme. S'il le fut, elle l'ignora. A l'époque où il connut la belle enjôleuse qui allait prendre sur lui tant d'empire, Élisabeth était sans défiance. On en trouve la preuve dans un incident assez grave qui se produisit en 1799, alors qu'elle n'était encore que grande-duchesse, au moment de la naissance de sa première fille qui mourut peu après. Le grand-duc avait alors pour ami intime le prince Czartoryski. Grâce à cette amitié, celui-ci était devenu le familier de sa maison. La comtesse Golovine raconte dans ses *Mémoires* que les ennemis de la grande-duchesse tirèrent parti de ces relations pour jeter un doute dans l'esprit de l'empereur Paul sur la légitimité de la naissance de sa petite-fille. Comme s'il ajoutait foi à leurs calomnies, il éloigna Czartoryski de Saint-Pétersbourg et pendant plus de trois mois ne parla pas à sa bru. Cette intrigue

odieuse dont la grande-duchesse imputa la responsabilité, bien à tort d'ailleurs, à la comtesse Golovine et dont elle lui garda rancune au point de rester brouillée avec elle pendant plusieurs années, n'ébranla pas la confiance du grand-duc dans sa femme. « Si on veut me brouiller avec le grand-duc, on n'en parviendra pas à bout, déclarait-elle ; lui qui n'ignore aucune de mes pensées et de mes actions ne peut jamais se brouiller avec moi et je les en défie sur ma tête. Oh ! je le sens, c'est bon de n'avoir rien à se reprocher vis-à-vis de son mari, on peut affronter tout. Tout cela vient pourtant de cette chère comtesse Golovine sur laquelle je me suis trompée pendant cinq ans et que ce n'est que depuis quelques jours que je vois clair... Vous serez étonnée de cette lettre et de la véhémence avec laquelle elle est écrite. Mais, c'est que ces injures sont encore toutes fraîches; au fond elles me sont fort indifférentes par les raisons que je vous ai dites. Ah ! maman, quels gens ! et qu'il est affreux de se tromper sur des gens qu'on croyait honnêtes et bons. »

De cette lettre comme de celles qui la suivent dans le recueil du grand-duc Nicolas, il résulte que ces douloureux incidens n'amenèrent aucun refroidissement entre les époux et qu'encore à cette époque, Élisabeth n'avait aucun motif pour mettre en doute la fidélité d'Alexandre. C'est l'année suivante et dans un des bals masqués qui furent donnés à l'occasion du carnaval qu'il commença à distinguer Mme Narychkine. A en croire la comtesse Golovine à qui nous devons ce détail, tandis qu'il faisait sa cour, il se découvrit un rival dans la personne de Platon Zoubof, l'ancien favori de Catherine. Ses deux adorateurs se seraient alors promis que le moins favorisé céderait sa place à l'autre. La victoire serait restée à Zoubof et, toujours d'après la comtesse, le grand-duc aurait renoncé à cette femme qu'il ne pouvait que mépriser. Si ce récit est exact, il est au moins incomplet, puisque peu après l'avènement d'Alexandre, ses relations amoureuses avec Mme Narychkine n'étaient plus un mystère pour personne.

Nous ne savons comment Élisabeth les découvrit ni à quel moment elle en acquit la certitude. C'est en janvier 1804 qu'apparaissent dans sa correspondance des propos qui démontrent qu'elle n'ignore plus rien.

« Quant à moi, ma bonne maman, *persévérance et patience* resteront toujours les principes de ma conduite et le temps ne

peut que m'y fortifier, quoique souvent je désespère. Vous ne vous êtes pas trompée sur le cœur, mais peut-être bien sur le caractère que moi-même je ne croyais pas tel qu'on le voit quelquefois. Ah ! c'est désolant ! je ne puis pas vous parler ici comme je le voudrais, l'occasion n'est pas assez sûre. Hélas ! maman, je crains bien que des tentatives réitérées de votre part n'aient pas plus de succès que les premières ! Mais, vous avez bien raison, en tous cas je dois les ignorer. »

Au mois de juin de la même année, elle explique à sa mère pourquoi la Cour n'est pas encore partie pour Kamenoï Ostrof où elle doit passer l'été. Elle ne regrette pas ce retard parce qu'il lui a permis de rester auprès d'une de ses plus chères amies dont on attend l'accouchement. Mais elle en révèle la cause comme suite et non sans une pointe de malice.

« Le fin de la chose est ceci : c'est que certaine personne fait faire des réparations à sa campagne et ne pense pas y aller et ce qui est plaisant c'est que l'Empereur se fait un mérite de rester en ville en disant que c'est par attention pour moi. Au reste, il est vrai que je n'en ai pas été fâchée tout ce temps ; mais, à présent, je voudrais déjà aller à Kamenoï Ostrof : aussi ai-je prié l'Empereur de ne pas se gêner pour moi ayant appris qu'il restait en ville uniquement par attention pour moi. Vous voyez, chère maman, que je suis portée à prendre les choses en couleur de rose et je bénis le ciel quand je me trouve dans ces dispositions. ».

Dispositions de résignée qu'entretiennent sa tendresse pour l'infidèle, l'espoir qu'il lui reviendra et aussi la juste compréhension de sa dignité et de ce qu'elle lui commande. Mais elles n'empêchent ni les indignations, ni les plaintes qui s'échappent parfois de son cœur trop plein :

« Amélie m'a dit qu'elle vous parlait des couches de la Dame qui a mis au monde une fille. On dit qu'elle se croit grosse encore ; je ne sais si c'est vrai, mais je n'aurais plus la bonté de m'en affecter comme la première fois. Vous ai-je dit, chère maman, que la première fois, elle a eu l'impudence de m'apprendre la première sa grossesse qui était si peu avancée que j'aurais très bien pu l'ignorer ? Je trouve qu'il faut avoir pour cela un front dont moi je n'ai pas d'idée. C'était à un bal et la chose n'étant pas aussi notoire qu'à présent, je lui parlai comme à une autre, je lui demandai des nouvelles de sa santé ; elle me dit

qu'elle ne s'était pas bien portée *comme je crois que je suis grosse*. Ne trouvez pas, maman, qu'il faut avoir un front inouï pour cela ? Elle savait très bien que je n'ignorais pas de quelle façon pouvait être sa grossesse. Je ne sais ce que tout cela deviendra et comment cela finira, mais je sais que je n'altérerai plus mon caractère ni ma santé pour un être qui n'en vaut pas la peine, car, si je ne suis pas devenue misanthrope et hypocondre, il y a du bonheur. J'ai fait plus que je ne croyais pou voir endurer. Mais il y a une mesure de patience qui surpasse les forces humaines. Ajoutez à cela que l'Empereur est le premier à tourner en ridicule une conduite sage et qu'il tient à ce sujet des propos réellement révoltans dans la bouche de celui qui doit veiller à l'ordre, aux mœurs sans lesquelles il n'y a pas d'ordre. »

Un peu plus tard, la colère qu'on sent vibrer à travers ces confidences se transforme en compassion. La fille que l'Empereur a eue de sa maîtresse meurt au berceau : « Je ne sais, mande l'Impératrice, si Amélie vous a écrit un événement qui m'a bien frappée et qui m'aurait fait croire à une juste Providence, si je n'y croyais pas. C'est la mort de cette enfant dont l'existence et la naissance m'avaient causé tant de chagrins. Il me semble réellement que la Providence ne veuille pas souffrir d'enfant illégitime dans cette famille. C'est au mois d'août que cette mort arriva et je plaignis l'Empereur du fond de mon cœur, parce qu'il était vivement et profondément affligé pendant *près de huit jours;* mais il faut que la mère s'en soit consolée bien vite parce que sans cela il ne l'aurait pas été aussitôt. Au reste, elle avait perdu un autre enfant l'hiver passé et elle avait dansé trois semaines après. L'amitié que je témoignai à l'Empereur à cette occasion, sans aucun effort car elle est et sera toujours dans mon cœur pour lui, et la part que je prenais à sa peine me valut presque de la tendresse de sa part; mais pendant une quinzaine de jours seulement. D'ailleurs il est très bien pour moi quand nous sommes ensemble, mais ces momens ne sont ni longs ni fréquens. Quant à ma manière d'être à son égard, maman, je ne puis vous en donner un meilleur témoignage que de vous renvoyer à l'opinion de sa mère qui, certainement, doit être plus partiale qu'une autre et qui me répète sans cesse qu'elle me trouve parfaitement bien pour lui... L'idée de toutes les mains par lesquelles ma lettre passera m'empêche de me livrer davan-

tage, quoique j'aurais à vous rendre compte de rudes momens que j'ai passés cet été. »

En lisant dans les lettres de sa fille les péripéties de ce drame de Cour, la margrave Amélie de Bade ne pouvait ne pas gémir et ne pas s'irriter de la conduite de son gendre. Au début, elle n'y voulait pas croire. Mais bientôt elle dut se rendre à l'évidence. Elle résolut alors de raisonner son gendre : « Je ne perds pas l'idée de lui écrire sur ce sujet, disait-elle à sa fille, car je le répète, il n'y a que moi qui puisse lui faire des représentations : j'en ai le droit par la confiance qu'il m'a marquée autrefois. » Les représentations n'amenèrent aucun changement. Au mois de janvier 1806, la margrave ayant rencontré Napoléon à Carlsruhe, fut aussi humiliée qu'affligée en l'entendant lui dire :

— Votre gendre est entouré de Polonais : son ministre et sa maîtresse sont de cette nation et la dernière est une méchante femme.

A ce moment, la liaison était publique, les journaux en parlaient. L'un d'eux racontait que quelques efforts qu'eussent faits les deux impératrices lorsque Alexandre était rentré à Saint-Pétersbourg, l'une pour ressaisir son influence politique sur son fils, l'autre pour reconquérir le cœur de son époux, Mme Narychkine, plus heureuse que ses deux rivales, avait seule réussi à reprendre son pouvoir. L'Empereur, le jour même de son arrivée, s'était rendu chez elle. Maintenant, elle affichait son crédit et en obtenait tous les jours des preuves plus marquantes, ce qui contribuait à diminuer la considération d'Alexandre, l'amour des Russes et leur culte pour leur souverain. La margrave aurait alors voulu qu'Élisabeth protestât et exigeât le renvoi de la favorite. Mais ses conseils s'étaient brisés contre la ferme volonté de la jeune femme de rester passive et de subir sans se plaindre la douloureuse situation qui lui était faite.

Dès ce moment et jusqu'à l'heure où ce scandale prendra fin, à la cour de Russie, tout ce qui brigue les honneurs sera aux pieds de la favorite et, pour justifier l'Empereur des soins qu'il lui donne, rejettera sur le caractère de l'Impératrice, sur sa froideur, sur l'isolement auquel elle se condamne et dont elle ne se départ que pour se montrer dans les solennités et les cérémonies où sa présence est indispensable, la responsabilité de la trahison dont elle est la victime. Pour elle il n'y a que sévérités, toute l'indulgence est pour la maîtresse. L'austère Joseph de

Maistre lui-même, qui réside à Saint-Pétersbourg comme ministre du roi de Sardaigne, s'associera au sentiment des courtisans de l'Empereur et cherchera presque des excuses aux torts de celui-ci.

« Ce qui m'attriste infiniment, confie-t-il au roi Victor-Emmanuel en 1811, c'est de voir que l'éloignement entre les deux augustes époux *se perfectionne* au point que je ne vois pas trop d'espérance pour un rapprochement si désirable. En rendant toute la justice possible à la vertu, aux grâces, à l'instruction, à la bonté, enfin, sire, à toutes les bonnes qualités de l'excellente Impératrice, il me paraît cependant impossible de nier qu'elle n'ait mis dans sa conduite une certaine inflexibilité qui lui a nui infiniment. Sans doute que ce sentiment a été purifié plus ou moins. Mais comment? Mais quand? Mais jusqu'à quel point? Personne, personne ne le sait, personne ne peut juger ces torts entre époux. Eux-mêmes ne seraient pas en état de dire de quel côté se trouve le premier tort. En attendant, la maîtresse est là avec sa bonté, sa beauté, son adresse, ses grâces, la puissance de l'habitude, et celle d'un lien très coupable sans doute, très malheureux, mais très naturel et qui ne se trouve pas d'un autre côté. Puisque le mal est fait, et sans remède, observons que cette inclination ne coûte pas un rouble à l'État, qu'elle n'a pas la moindre influence politique au point que le soupçon même devient muet et que le mari est pour le moins aussi content que la femme. Je ne l'aurai jamais assez répété à Votre Majesté : c'est mal, c'est très mal, c'est déplorable; mais cependant, lorsque Louis XIV arrachait de force la femme d'un grand seigneur, officier général, c'était plus mal encore. C'est tout dire : *c'est mieux que très mal!* »

L'éloignement entre les époux que commentait Joseph de Maistre ne s'était pas *perfectionné*, comme il disait, sans qu'ils se fussent parfois rapprochés. En 1806, nous trouvons l'Impératrice tout entière au bonheur que lui apportait la naissance inespérée d'une fille et ensuite à la douleur de la voir mourir. Cette enfant semble avoir été le gage d'un rapprochement survenu entre les époux au mois de septembre de l'année précédente.

« Je suis encore toute bouleversée du départ de l'Empereur, dont il n'y a pas deux heures, écrivait à cette date Élisabeth. J'ai besoin de sortir de cet état violent et il n'y a pas de meilleur remède que de vous écrire, chère et bonne maman ; mais, comme je ne saurais avoir un style coulant dans ce moment-ci, pardon-

nez-moi si ma lettre n'a pas le sens commun... Mon Dieu! ce départ, j'y reviens toujours, c'est que je suis encore trop remplie et le souvenir de la tendre amitié que l'Empereur m'a témoignée ces derniers temps vient achever de m'attendrir. » Malheureusement, ce beau retour fut de brève durée et comme nous l'avons déjà dit, l'influence de la maîtresse redevint toute-puissante. Mais, du moins, l'Impératrice avait-elle de quoi se consoler. Pendant l'année 1807, et durant les premières semaines de 1808, « sa petite Lisinka » tient la plus grande place dans sa correspondance. Du matin au soir, elle s'occupe d'elle; elle n'a qu'elle devant les yeux et les détails qu'elle envoie à sa mère pour la tenir au courant des progrès de l'enfant nous donnent la mesure du bonheur qu'elle en conçoit. En octobre, se trouvant à Kamenoï Ostrof par un temps superbe, elle écrit :

« J'en suis bien charmée pour la petite qui en profite autant que possible, et je ne sais si c'est cette raison qui la rend d'une gaîté folle depuis que nous sommes ici; si Dieu la conserve telle qu'elle est, elle sera d'une vivacité difficile à contenir et qui me donnera souvent de belles frayeurs. Sa bonne, qui est du double plus forte que moi, a souvent de la peine à la tenir tellement elle est remuante et vigoureuse dans ses mouvemens. » — « Les nouvelles de Lisinka sont bonnes. Depuis une dizaine de jours qu'elle a adopté une manière de se promener sur son derrière, elle fait ainsi presque tout le tour de sa chambre, elle ne sait pas aller à quatre pattes, mais elle va très vite à sa manière. »

A cette époque, l'Impératrice reçoit la nouvelle de la mort de son amie la plus chère, la princesse Natalie Galitzine. La défunte laisse une fille en bas âge. L'Impératrice se promet de l'adopter afin de la donner pour compagne à la sienne. « Depuis que nous sommes au Palais d'hiver, Lisinka a fait connaissance avec Lise Galitzine, mais il a fallu trois jours pour cela : elle ne se jettera pas à la tête de ses nouvelles connaissances, et tant mieux! La première entrevue l'a mise de la plus mauvaise humeur. La pauvre Lise, qui a une petite tournure civilisée, a fait beaucoup de frais et voulait embrasser Lisinka qui a des manières extrêmement brusques et quelque chose de rustre et l'a repoussée vigoureusement. Si l'on peut juger d'un enfant de cet âge, elle promet du caractère; ah! Dieu veuille qu'elle en ait! La seconde entrevue était un peu mieux et, à la troisième, elle paraissait déjà trouver du plaisir à voir sa petite compagne. Il me tarde de les

voir déjà à l'âge de cinq et six ans, élevées ensemble, s'aimant d'une amitié fraternelle! Hélas! je fais des projets et j'ignore même si le prince Galitzine me laissera sa fille. »

Le prince la lui laissa et pendant quelques mois encore les deux enfans vécurent côte à côte ainsi que deux sœurs. Naturellement et sans négliger l'orpheline qu'elle avait adoptée, c'est surtout de sa propre fille que s'occupait l'Impératrice et qu'elle entretenait sa mère. « Elle va avoir *un an*. Mais c'est l'époque de *quatorze mois*, que je voudrais qui fût déjà passée; j'en ai une terreur inexprimable, parce que c'est l'âge où l'autre est morte... Elle se porte à merveille; la pauvre Lise Galitzine, qui a trois mois de plus qu'elle, pèse la moitié de son poids. Elles sont ensemble toutes les après-dînées, Lise enchantée, embrassant à droite et à gauche tout le monde, mais la mienne ne peut pas se faire encore à la société d'un être de son âge, et quand Lise l'approche un peu de trop près, elle fait une mine la plus ridicule, comme si on lui jetait de l'eau sur le corps... Elle parlera certainement dans peu, et même, on peut dire sans exagération qu'elle parle déjà, parce qu'il y a des sons qu'elle prononce avec intention : par exemple, quand elle ne veut pas de quelque chose, c'est *nie, nie*, sans fin pour *non* qui se prononce *niette* en russe; de même *up* en anglais quand elle veut être levée. Elle est réellement bien, bien gentille, et il faut encore que je vous fasse part d'un petit tour que je lui ai enseigné et qu'elle a appris avec une extrême intelligence; je lui ai appris à dire *tak*, ce qui équivaut à *oui* ou *c'est ça*, quand je lui demande à l'oreille si elle est ma Lisinka. Elle n'y manque jamais quand elle est de bonne humeur, et d'un petit air si fin comme si elle entrait dans la plaisanterie. Pardon, maman, ce sujet comme toujours m'a entraînée plus loin que je ne voulais. »

Ces extraits d'une correspondance confidentielle et familiale témoignent du plus rare bonheur maternel. Mais il n'était devenu si complet que pour être brutalement détruit. Le 8 avril 1808, Élisabeth écrivait : « Lisinka se porte à merveille, elle a communié le dimanche de Pâques et, lorsqu'on a voulu lui donner la communion, elle s'est détournée et a dit *no*, de sorte qu'il a fallu la forcer comme pour une médecine. Lise Galitzine aussi a communié. Ces deux petites étaient intéressantes à voir. » Le 2 mai suivant, l'enfant était morte à la suite de convulsions. Le désespoir d'Élisabeth ne lui laissant pas la

faculté d'écrire, sa sœur la princesse Amélie annonça la catastrophe à la margrave de Bade. « Sa santé ne souffrira pas, je l'espère, de ce coup affreux. Elle est résignée, soumise à la volonté de Dieu, mais combien elle souffre ! Tant que sa pauvre enfant reste encore dans son appartement, elle ne la quitte presque pas; elle a voulu la veiller cette dernière nuit : ce soir, à sept heures, elle sera transportée à Newsky. Nous avons passé la nuit dans sa chambre. Ce matin, elle l'a habillée, elle l'a placée elle-même dans son cercueil. Le cher petit ange n'est presque pas changé ; elle a conservé quelque trace de son doux sourire. » Le lendemain, c'est l'Impératrice qui tient la plume : « Maman, je suis bien malheureuse; mais, vous aussi ma bonne, ma pauvre maman, combien vous devez l'être ! Ah ! si vous me donniez la permission de demander à Dieu la fin de mon supplice ! Je ne suis pourtant plus bonne à rien dans ce monde, mon âme n'aura plus la force de se relever de ce dernier coup! Lisinka, cet ange adoré, sera enterrée tout à côté de votre sœur (la première femme de Paul Ier). Il ne restait plus que peu de place dans cette église, qui va renfermer les restes de mes deux enfans; j'ai choisi celle-ci en pensant à vous, ma bonne maman. »

On aimerait à voir, dans ces circonstances, le mari se rapprocher de sa femme, le père mêler ses larmes à celles de la mère, lui apporter des consolations et lui en demander. Mais la correspondance, silencieuse en ce qui le concerne, ne permet pas de lui assigner ce rôle. C'est par Joseph de Maistre que nous savons qu'à cinq heures du matin, on était allé le réveiller.

« A cette heure, l'enfant qui était dans les bras de sa mère se jeta sur son épaule et ne remua plus. L'Impératrice crut que l'enfant se reposait ; un instant après, elle porta la main sur la tête de la petite qu'elle sentit couverte d'une sueur froide.

« — Ah ! ma chère Lise, tu me quittes.

« Elle était morte. »

Joseph de Maistre raconte encore que le chirurgien de l'Empereur essayant de le consoler en lui disant qu'il était jeune, ainsi que l'Impératrice, et qu'il devait espérer d'autres enfans, entendit cette réponse :

— Non, mon ami, Dieu n'aime pas mes enfans.

Ce n'est donc pas du côté de son mari qu'Élisabeth peut attendre quelque allégement à sa douleur. Elle le demande à la prière, à la méditation, à une activité plus grande pour dévelop-

per les œuvres charitables dont elle s'occupe. Mais elle restera inconsolable. Jusqu'à la fin de sa vie, dans ce qu'elle dit et dans ce qu'elle écrit, ses regrets éclateront fréquemment, et le souvenir de « l'ange adoré » ne s'effacera jamais de son cœur. C'est en pensant à sa Lisinka qu'elle continuera à prodiguer des soins maternels à Lise Galitzine, et quand une mort prématurée lui arrachera aussi cette enfant, c'est sa fille qu'elle pleurera en la pleurant. Le tombeau de Lisinka devient pour elle un but de fréquens et pieux pèlerinages, et pour perpétuer son nom, elle dote de la fortune qu'elle lui destinait des institutions de bienfaisance.

Si triste que fût à cette époque l'existence d'Élisabeth telle que sa correspondance autorise à la juger et à la décrire, elle avait à cœur de ne manquer en rien aux devoirs qui lui incombaient à la place éminente qu'elle occupait. A ce moment comme avant et comme plus tard, elle s'appliqua à les remplir. Elle allait souvent au couvent de Newski pleurer seule sur le tombeau de ses enfans. Mais on la voyait aussi partout où il était nécessaire qu'elle se montrât. Cependant, sa santé s'était gravement altérée. Les médecins ordonnèrent un séjour à la mer. Pendant l'été de 1810, une modeste maison de Ploën, petit village de Courlande, servit de retraite à l'Impératrice. Elle y trouva repos, agrément et par conséquent apaisement, heureuse surtout de n'avoir à jouir que de plaisirs innocens, ainsi qu'elle le disait. Elle revint à Saint-Pétersbourg en meilleur état physique et moral, attribuant ce changement à la liberté et au calme qui lui avaient été assurés pendant ses trop courtes vacances. Jamais elle n'avait eu plus besoin de force et de philosophie pour supporter la situation qu'elle retrouva à son retour, alors que son mari était totalement livré à la double influence de sa maîtresse, la comtesse Narychkine, et de sa sœur, la grande-duchesse Catherine. En dépit de la compassion qu'elle inspirait et du respect universel dont elle était l'objet, c'est vers ces puissantes rivales que se tournaient les courtisans. Mais sa défaveur la laissait indifférente. « Plus je souffre et mieux cela vaut pour moi, » disait-elle à sa mère. Cette réflexion explique l'apparente insensibilité qu'elle opposait aux tristesses de sa vie. Elle ne voulait ouvrir son âme à personne, si ce n'est à sa mère : on eût dit qu'elle tirait orgueil de se montrer supérieure à ses malheurs.

Du reste, le moment approchait où ceux de son pays allaient

faire diversion aux siens, lui fournir l'occasion de révéler toute sa valeur morale et l'ardent patriotisme dont elle était animée depuis que son mariage l'avait faite Russe. Ce patriotisme lui venait de l'amour qu'elle avait conçu pour son pays d'adoption. Déjà en 1805, elle le proclamait.

« A présent que j'ai passé la moitié de ma vie ici (étant venue à l'âge de treize ans et j'en ai vingt-six, j'ai plus *vécu* ici qu'en Allemagne, parce que j'appelle *vivre* penser et sentir et que, dans toute la première enfance, l'existence est plutôt animale), à présent donc, je vous avoue, maman, que je me sens très fort des entrailles pour la Russie, que, quelque plaisir que j'aurais à revoir l'Allemagne, que j'aie à y penser, je serais désolée de quitter la Russie pour toujours et que si, par quelque circonstance imaginaire, je me trouvais isolée et maîtresse de choisir le lieu de ma demeure, c'est en Russie que j'irais m'établir, quand même je devrais être ignorée de l'univers entier. » En 1812, quand les armées françaises foulent le sol moscovite, elle exprime ce sentiment avec plus de force. Nuit et jour, elle se préoccupe du salut de sa chère, de sa bien-aimée Russie à qui elle porte dans ce moment le sentiment qu'on aurait pour un enfant chéri et sérieusement malade. « Dieu ne l'abandonnera pas, j'en suis sûre; mais elle souffre et moi avec elle de tous les détails de sa souffrance. » Le même refrain se retrouve à tout instant dans ses lettres. En Russie seulement, elle se croit chez elle et dans sa patrie.

III

Sur les idées dont la correspondance de l'Impératrice nous la montre animée, était venue naturellement se greffer une haine ardente contre Bonaparte. Elle n'avait cessé d'en témoigner. La mort du duc d'Enghien enlevé traîtreusement la nuit dans les États de Bade; les bons rapports que le margrave entretenait avec le gouvernement français; le mariage de Charles de Bade, son petit-fils, avec Stéphanie de Beauharnais, qui faisait du frère d'Élisabeth l'allié de Napoléon; les défaites de l'armée russe; la bataille de Friedland et enfin l'alliance conclue à Tilsitt entre les deux empereurs, autant de circonstances où les ressentimens de la jeune souveraine éclatent non sans violence. En apprenant la mort du duc d'Enghien, elle écrit : « Je vous parlais dans

ma lettre de la juste indignation qu'a excitée son enlèvement; une heure après, j'apprends qu'il a été fusillé. Je ne peux vous rendre l'effet que cela m'a fait et que cela a causé généralement. Cela m'a bouleversée toute la journée, et ce qui y contribue encore, c'est que j'ai reçu les gazettes dans la journée et que dans le journal de Paris, on ose dire que c'est de l'autorisation de mon grand-père qu'on a commis cette indignité dans son pays. Le chargé d'affaires de l'Empereur à Paris dit qu'on n'a averti mon grand-père qu'après que le beau coup avait été fait. Je voudrais cependant savoir la vérité de cela, si vous pouvez me la dire, chère maman. La supposition seule que le journal de Paris eût dit vrai me mettrait hors de moi; je n'aurais pas pu supporter ce déshonneur pour notre famille. » Quelques semaines plus tard, une visite de son grand-père à Napoléon la met hors d'elle. « Quoi! mon grand-père va faire sa cour à Bonaparte! Il me semble que quand même il aurait passé par ses États, il se serait éloigné ou mis dans son lit à jouer le malade pour éviter de le voir, et il va le chercher! Cela me fait une peine et une honte que je ne puis rendre... Quoique cela ne serait pas trop de saison pour mon grand-père, je comprendrais qu'il aille incognito le voir comme une curiosité, mais sûrement il ne s'en tiendra pas là; il ira chez lui, il lui donnera des *Majesté* à tort et à travers. Je vous jure que je voudrais me cacher le visage de honte en y pensant seulement. » Son exaspération redouble à la nouvelle du mariage de son frère : « Comment mon grand-père peut-il laisser faire des choses pareilles, car ce n'est pas lui qui les aura imaginées, j'espère? Il n'y a pas de terme à cette vilenie. »

On ne saurait s'étonner qu'en proie à de tels sentimens, l'impératrice Élisabeth ait considéré la paix de Tilsitt comme une humiliation pour la Russie et pour son souverain. A la Cour, tout le monde pensait comme elle. Mais la fermeté d'Alexandre, la satisfaction qu'il montrait et sous laquelle se dissimulaient les arrière-pensées qui ne se firent jour qu'après Erfurth, imposaient silence à tous. « La jeune Cour est tout entière régie par la volonté de l'Empereur, disait dans ses rapports le général Savary envoyé de Napoléon à Saint-Pétersbourg. L'impératrice Élisabeth timide et réservée dit et pense comme on le désire. » C'était vrai. Elle recevait Savary, le comblait de politesses, l'invitait même à dîner, docile aux ordres de son mari,

alors absent. Mais ces témoignages de bienveillance n'étaient que comédie. A cet égard, sa lettre du 29 août 1807 est significative.

« Tout ce sang répandu ne l'a été que pour combler la gloire de Bonaparte et pour l'affermir sur le trône. Savez-vous, maman, que cet homme me paraît comme un séducteur libertin qui, de gré ou de force, fait passer toutes les belles dans ses bras; la Russie, comme la plus vertueuse, s'est longtemps défendue, mais elle a franchi le pas comme une autre et c'est peut-être autant à la séduction qu'à la force qu'elle a cédé dans la personne de l'Empereur. Il a un secret attrait pour son séducteur qui perce dans tout. Je voudrais bien savoir quelle est la magie dont se sert Napoléon pour métamorphoser les opinions si subitement et à un tel point... Malheureusement, ce n'est que l'Empereur et une petite partie du public que le séducteur a conquis; le gros a, jusqu'à présent, des opinions et des sentimens entièrement opposés, et plus l'Empereur montre d'attachement à son nouvel allié, plus il le distingue dans la personne de Savary, plus il fait crier hautement, au point que cela est devenu effrayant pendant un certain moment. »

Malgré tout cependant, l'impératrice Élisabeth estimait que, puisque la chose était faite, il fallait la soutenir et consolider ainsi une paix nécessaire. Aussi blâmait-elle avec vivacité les agitations des mécontens et les flagorneries dont ils entouraient l'Impératrice mère qui ne craignait pas de donner le mauvais exemple en critiquant la conduite de son fils :

« Elle a réussi à ressembler à un chef de fronde; tous les mécontens qui sont en grand nombre se rallient autour d'elle, l'élèvent aux nues et jamais sa Cour n'a été aussi grande. Je ne puis vous rendre à quel point cela m'indigne! Est-ce dans un moment comme celui-ci où elle n'ignore pas à quel point le public est aigri contre l'Empereur, est-ce dans ce moment *à elle* à attirer, à distinguer et flatter ceux qui crient le plus fort? Je ne sais, mais je ne puis trouver cette conduite louable surtout de la part d'une mère... »

En lisant ces réflexions, on regrette que l'empereur Alexandre ait alors méconnu la noble compagne associée à sa vie et lui ait refusé sa confiance. Que de bons conseils, quel réconfort et quel appui il eût trouvés auprès d'elle! Mais il était toujours sous le charme de la favorite et sous l'influence de la grande-duchesse Catherine. Le bruit courait alors d'un mariage entre

cette princesse et Napoléon. Élisabeth n'y croyait guère, convaincue qu'une telle alliance n'entrait pas dans les projets de l'empereur des Français.

« Quant à elle, elle s'en arrangerait fort bien, je crois; il ne lui faut qu'un mari et la liberté, quoique je doute qu'elle l'ait entière avec celui-ci. Je n'ai jamais vu une plus singulière jeune personne; elle est en mauvais chemin parce qu'elle prit pour modèle d'opinions, de conduite, de manières même son cher frère Constantin. Elle a un ton qui ne conviendrait pas à une femme de quarante ans et bien moins à une jeune fille de dix-neuf, par-dessus tout la prétention de mener sa mère par le nez et en effet elle y réussit quelquefois. Je ne comprends pas que l'Impératrice qui, avec ses autres filles et *belles-filles*, était d'une exigence, d'une sévérité outrées, se laisse traiter par celle-ci avec une impertinence qui souvent me révolte et trouve en elle que c'est de l'originalité. »

Ce n'est pas seulement dans les circonstances que nous venons de rappeler que l'impératrice Élisabeth puise ses griefs contre Napoléon. Sa sœur Frédérique avait épousé le roi de Suède Gustave IV. Ce prince, ayant refusé de se prêter aux desseins politiques du vainqueur de la Russie, s'était vu dépouillé par lui de la Poméranie et par son beau-frère Alexandre de la Finlande. Puis une conspiration militaire lui avait enlevé la couronne et c'est avec son successeur, auquel devait bientôt succéder Bernadotte, que la Russie avait conclu la paix. Non sans raison, Élisabeth attribuait à Napoléon tous les malheurs de son beau-frère et de sa sœur. Son ressentiment trouva dans leur infortune un aliment de plus. L'année 1812 lui fournit l'occasion de l'exprimer sans retenue et avec éclat.

« *26 août*. — Je suis sûre que vous êtes bien mal instruits en Allemagne de ce qui se passe chez nous. Peut-être vous a-t-on déjà fait croire que nous avons fui en Sibérie, tandis que nous n'avons pas quitté Pétersbourg. Nous sommes préparés à tout, à la vérité, hormis des négociations. Plus Napoléon s'avancera, moins il doit croire une paix possible. Chaque pas qu'il fait dans cette immense Russie l'approche davantage de l'abîme. Nous verrons comment il supportera l'hiver. »

« *28 août*. — Du moment que Napoléon eut passé nos frontières, c'était comme une étincelle électrique qui s'étendait dans toute la Russie et si l'immensité de son étendue avait permis

que, dans le même moment, on en soit instruit dans tous les coins de l'Empire, il se serait levé un cri d'indignation si terrible qu'il aurait, je crois, retenti au bout de l'univers. A mesure que Napoléon avance, ce sentiment se lève davantage. Des vieillards qui ont perdu tout leur bien ou à peu près, disent : *Nous trouverons moyen de vivre; tout est préférable à une paix honteuse.* Des femmes qui ont tous les leurs à l'armée ne regardent les dangers qu'ils courent que comme secondaires et ne craignent que la paix. Cette paix qui serait l'arrêt de mort de la Russie *ne peut pas* se faire heureusement : l'Empereur n'en conçoit pas l'idée et quand même il le voudrait, *il ne le pourrait pas.* Voilà le beau héroïque de notre position... »

« *24 septembre.* — J'ai en horreur cet esprit de mensonge qui fait une des bases fondamentales de la conduite de Napoléon, et quiconque le peut ne doit pas négliger de combattre les effets de toutes ses forces : on aura fait passer pour une défaite la bataille de Borodino bien complètement gagnée par nous et si complètement que Napoléon parcourait les rangs comme un fou en criant : *Français! voilà une bataille perdue, je n'en ai jamais perdu, souffrirez-vous que celle-ci le soit?* et que le lendemain il a donné à l'ordre du jour que l'armée française s'était couverte de honte. Mais, malheureusement, nous n'avons pas su ou pas pu profiter de cette victoire et finalement Koutousoff a jugé à propos d'abandonner Moscou... Napoléon en entrant à Moscou n'a trouvé rien de ce qu'il espérait : il comptait sur un public, il n'y en avait plus, tout avait quitté ; il comptait sur des ressources, il n'a presque rien trouvé ; il comptait sur l'effet moral, le découragement, l'abattement qu'il causerait à la nation, il n'a fait qu'exciter la rage et le désir de la vengeance. Pétersbourg même dût-il subir le même sort, l'Empereur serait également éloigné d'une paix honteuse. »

Ce que l'Impératrice ne disait pas, c'est qu'après l'entrée des Français à Moscou, un parti s'était formé à la Cour moscovite, qui était d'avis qu'on devait conclure la paix. Dans ce parti qu'inspirait et conseillait l'Impératrice mère, figuraient le grand-duc Constantin, plusieurs ministres et les personnages les plus influens de l'Empire. Alexandre, résolu à combattre jusqu'à la mort, n'avait, pour soutenir sa résistance, que sa femme et sa sœur mariée récemment au prince d'Oldenbourg, lequel était d'une nature généreuse dont elle suivait les directions. On sait

que le parti de la guerre à outrance l'emporta. L'Empereur ne devait jamais oublier qu'en cette occasion, l'Impératrice était entrée avec ardeur dans ses vues patriotiques. C'est tout ce qu'il y a lieu de dire ici de l'attitude de l'Impératrice pendant la tragique campagne de 1812, encore que ses lettres soient remplies de détails qui révèlent le courage des Russes et tout ce que nous savions déjà de ce sanglant conflit. Il était à peine dénoué par les désastres de l'armée française que l'Empereur quittait Saint-Pétersbourg pour se jeter avec ses alliés à la poursuite de l'ennemi. L'année 1813 se passa pour l'Impératrice dans l'isolement et dans le calme. Mais elle ne restait pas oisive et en même temps qu'elle suivait avec une émotion passionnée les péripéties de la campagne, elle s'occupait activement de seconder les efforts de la Société Patriotique qui s'était formée pour venir en aide aux victimes de l'invasion et pour procurer des secours à tant de malheureux qui survivaient aux morts, invalides et blessés, familles nombreuses et désolées qui pleuraient un père, un mari, un frère et qu'une noire misère menaçait. En ces circonstances, le dévouement d'Élisabeth est à la hauteur de toutes les obligations et de tous les devoirs. Sa conduite inspire une admiration universelle et peut-être connut-elle alors la joie de voir tout un peuple, de qui elle avait pu se croire méconnue, rendre hommage à son caractère et à la noblesse de sa vie. Si douce que pût être à son cœur cette manifestation réparatrice, elle attendait une autre récompense que seul son mari pouvait lui accorder. Cette récompense ne lui manqua pas. Le 7 décembre 1813, elle constatait qu'un an s'était écoulé depuis que l'Empereur avait quitté Pétersbourg. « Il me disait que son absence durerait peut-être trois semaines, peut-être six, peut-être six mois: quelque chose me disait que cette absence serait bien longue et je ne peux exprimer l'anxiété avec laquelle je me suis séparée de lui. » En écrivant ces lignes, elle ne se doutait pas qu'un grand bonheur lui était réservé ni qu'il fût si proche.

Il lui arriva le surlendemain.

« Chère, chère maman, je suis ivre de joie: je vous reverrai et bientôt, le plus tôt possible! Je suis encore trop bouleversée pour vous raconter le tout avec suite. L'Empereur a conçu en secret l'idée bienfaisante de me faire venir: que Dieu l'en bénisse mille et mille fois! qu'il me donne surtout les moyens

de lui prouver ma tendre, ma profonde reconnaissance par quoi que ce soit ! Grand Dieu ! qu'ai-je fait pour mériter ce bonheur ! C'est mon cri continuel depuis ce matin ! Je crains quelquefois de devenir folle de bonheur ! Je vous reverrai ! Je reverrai mes sœurs ! Carlsruhe ! ces lieux si chers ! La joie, les préparatifs pour un voyage de si longue haleine survenu si subitement et que je hâte autant qu'il est en mon pouvoir, tout cela fait que je ne me retrouve pas. L'Empereur m'a écrit une lettre charmante de Carlsruhe, remplie de détails les plus précieux et les plus intéressans pour moi. Il a été si heureux de se trouver au milieu de tous les miens, à ce qu'il dit, plus heureux qu'il ne s'y attendait ! Ma bien-aimée maman, je crains de mourir de joie : plus j'envisage cet avenir, plus il me transporte. »

Ainsi, le long délaissement dont elle avait été la victime n'avait pu la détacher de son mari. Elle le retrouva à Carlsruhe, et sa présence doubla le prix de la joie qu'elle éprouvait en se retrouvant dans sa famille. Elle ne rentra en Russie que deux ans plus tard, à la fin de 1815. Pendant ces deux années si pleines d'événemens : les deux invasions de la France, le rétablissement des Bourbons, le Congrès de Vienne, le retour de l'île d'Elbe, la seconde Restauration, elle avait été souvent séparée de lui. Mais elle espérait que, revenu dans ses États, il ne la quitterait plus. Une fois encore son espoir devait être trompé. On peut le supposer en lisant les conseils qu'au commencement de 1816, lui donnait sa mère.

« Ne croyez pas que *Patience et Espérance en Dieu* restera toujours votre devise : non ! cela changera en bien, j'en suis sûre. Au nom du ciel, point de coup de tête, car, croyez-moi, tout le tort retomberait de votre côté... Quant à ce qu'on ne vous accorde pas parfois votre place, je la soutiendrais, si j'étais vous, au risque même d'avoir des mauvaises paroles de la part de celui qui devrait être le premier à y veiller ; si ce n'est par tendresse, cela doit être par égard pour celle qui porte son nom. » Ces conseils portèrent leur fruit. Au mois d'avril suivant, la margrave félicitait sa fille de ses bonnes dispositions d'esprit et de cœur : « Que Dieu vous soutienne dans cet état et vous donne la force de supporter votre devise : *Patience et Persévérance*, avec laquelle vous réussirez, j'en suis convaincue. »

Cette conviction n'était pas trompeuse. L'heure approchait où un changement radical dans la mentalité d'Alexandre, résul-

tant peut-être d'un mysticisme que lui avait suggéré Mme de Krudener, allait le ramener auprès de l'épouse trop longtemps délaissée. Malheureusement, les satisfactions que causait à celle-ci ce tardif retour ne la trouvaient plus en état d'en jouir comme elle en eût joui au temps de sa jeunesse et lorsqu'elle pouvait encore nourrir de vastes espoirs. Bien qu'elle n'eût dépassé la quarantaine que de peu d'années, elle avait trop souffert de ses désillusions pour que sa santé ne se fût pas altérée et pour que son cœur ne se ressentît de ses désenchantemens. Et puis, autour d'elle, la mort faisait des ravages. Élisabeth perdait tour à tour Lise Galitzine, sa fille adoptive, sa vieille amie la comtesse Golovine, son frère Charles de Bade, la grande-duchesse Catherine, qu'un second mariage après la mort du prince d'Oldenbourg avait mise sur le trône de Wurtemberg, et enfin sa sœur Amélie qui si longtemps était restée auprès d'elle en Russie. A la suite de ce dernier deuil, décembre 1823, elle écrivait :

« Je sens que *beaucoup*, *beaucoup* est fini pour moi sans retour dans ce monde, surtout à présent. Il y a des momens où cela me paraît cruel, mais je n'ai qu'à me rappeler que la vie ne m'a pas été donnée pour *ce* monde, alors cela me paraît tout naturel et même miséricordieux de la part de Dieu, qui ne permet pas que je m'attache un bien qui n'est pas celui de ma destination. Sans doute que cela m'est plus facile qu'à une autre parce que je n'ai pas d'enfant. »

Le détachement de la vie dont témoigne cette lettre ne l'empêchait pas cependant de sentir le bienfait d'une affection désintéressée et sincère. En ce moment, elle s'était attachée à une jeune princesse wurtembergeoise qui venait d'épouser le grand-duc Michel et de prendre le nom d'Hélène Pavlovna. Cette affection, payée de retour, apporta beaucoup de douceur dans sa fin d'existence, ainsi que le prouve une lettre datée de juillet 1824, qui nous révèle tout ce que gardait encore de chaleur et de puissance d'aimer ce cœur meurtri où l'époux, malgré ses torts, tenait toujours la première place. Il venait d'être très malade, et les soins que lui avait prodigués sa femme semblaient rendre indestructible la tendre confiance qui maintenant régnait entre les époux. A cette époque, la comtesse Narychkine, qui n'était plus pour l'Empereur que l'héroïne d'un vieux roman, perdit une fille âgée de dix-huit ans qu'elle

avait eue de lui et qui allait se marier. L'Impératrice racontait l'événement à sa mère et en même temps qu'elle témoignait, dans son récit, de sa constante sollicitude pour l'Empereur, elle lui confiait la preuve d'amitié que venait de lui donner la grande-duchesse Hélène. Dès le commencement de la maladie de Mlle Narychkine, l'Empereur avait fait part de ses inquiétudes à sa femme. « Il m'avait toujours parlé avec confiance à ce sujet et je lui en ai su gré. » La jeune fille morte, il ne cacha pas à Élisabeth la peine qu'il ressentait. Mais la grande-duchesse Hélène ignorait cette confidence.

« Le jour suivant, raconte l'Impératrice, je reçois d'elle une lettre touchante, remplie de combats, de crainte de perdre mon amitié, mais disant *qu'elle s'y expose volontiers pour mes intérêts, qu'elle voit que j'ignore la perte que l'Empereur a faite, qu'il y va de mes intérêts les plus chers*, et cela entremêlé de mille excuses et finissant par dire que si je trouve mauvais ce qu'elle me dit et lui retire mon amitié, elle perd tout au monde. Cette lettre me toucha vivement et cette démarche me donna la mesure de son jugement et de la rectitude de son cœur. Je lui répondis avec toute la sensibilité du mien et lui dis que je savais tout par l'Empereur lui-même. Mais n'est-ce pas bien joli, maman, et à dix-sept ans? Jamais, jamais, je n'oublierai cela. Je le dis à l'Empereur qui en a aussi été touché... Voilà mon historiette, j'ai été charmée de pouvoir vous la conter en l'honneur de ma bonne petite Hélène. Je voudrais bien n'en jamais avoir que de pareilles à conter de la part de la famille impériale; mais, hélas! c'est la première preuve d'amitié que je reçois d'un des membres de la famille. »

Quel aveu que celui que contiennent ces dernières lignes et quel jour il jette sur la vie de l'impératrice Élisabeth! Quand elle pousse ce cri où l'on sent tant d'amertume et en même temps tant d'indulgence et de regrets, il y a vingt-trois ans qu'elle porte la couronne et elle en est encore à attendre de ses parens par alliance une preuve d'amitié! Il est juste de dire qu'à cette heure, elle n'en souhaitait plus. L'état précaire de la santé de son mari, non moins menacée que la sienne, devenait de plus en plus l'unique objet de ses préoccupations. On sait qu'il mourut, le 19 novembre 1825, à Taganrog où il était venu rejoindre l'Impératrice qu'on y avait envoyée pour lui faire respirer un air plus vivifiant et plus réconfortant que celui de Pétersbourg.

Le grand-duc Nicolas raconte dans les plus grands détails cet événement dont les circonstances réduisent à néant la légende, d'ailleurs démentie déjà, qui représente Alexandre abandonnant volontairement sa couronne, se retirant du monde et, nouveau Charles-Quint, allant s'ensevelir dans un cloître pour y attendre sa fin. Des documens qui nous permettent de suivre jour par jour les progrès de sa maladie, les circonstances de sa mort, nous ne voulons retenir que deux lettres où la douleur d'Élisabeth s'exhale avec véhémence :

« Chère maman, notre ange est au ciel, et moi, sur la terre, de tous ceux qui le pleurent, la créature la plus malheureuse, puissé-je le rejoindre bientôt ! Oh ! mon Dieu, c'est presque au delà des forces humaines, mais puisqu'il me l'a envoyé, sans doute il faut pouvoir le supporter. Je ne comprends pas, je ne sais si je rêve, je ne puis pas combiner, comprendre mon existence. Voici de ses cheveux, chère maman ! Hélas ! pourquoi a-t-il dû souffrir autant ? Mais sa figure maintenant ne porte plus que l'expression de la satisfaction et de la bienveillance qui lui sont naturelles ; il semble approuver ce qui se passe autour de lui ! Ah ! chère maman, que nous sommes tous malheureux ! Tant qu'il sera ici, je reste ici ; quand il partira, si on le trouve possible, je partirai aussi ; j'y serai avec lui tant que je pourrai. Je ne sais encore ce que je deviendrai. Chère maman, conservez-moi vos bontés. »

Le surlendemain, la lamentation est plus déchirante encore. A l'entendre, on ne se douterait pas que la veuve qui la profère a tant souffert, durant sa vie, par celui qu'elle pleure.

« Je vous écris, chère bonne maman, sans savoir que vous dire. Je suis incapable de rendre ce que j'éprouve, c'est une douleur continue, un sentiment de désolation auquel je crains parfois que ma religion ne succombe ! Oh ! mon Dieu ! c'est presque au delà de mes forces ! Si encore je n'avais pas reçu de lui tant de caresses, tant de témoignages de tendresse presque jusqu'au dernier moment ! Et il a fallu voir expirer cet être angélique qui conservait la faculté d'aimer, ayant perdu celle de comprendre ! Que faire de ma volonté qui lui était toute soumise, de ma vie que j'aimais à lui consacrer ! Oh ! maman, maman, que faire, que devenir ! Je ne vois plus rien devant moi. Je reste ici tant qu'il y sera ; quand il partira, je partirai aussi, je ne sais quand, où j'irai. Je ne puis vous en dire davan-

tage, chère maman, je me porte bien, ne souffrez pas trop pour moi ; mais si j'osais, je désirerais bien suivre celui qui était le but de toute ma vie. »

Il est donc vrai que la mort effaçait dans cette âme admirable le souvenir du passé lointain pour n'y laisser vivre que celui de l'intimité qui avait régné entre elle et son mari durant les dernières années et qu'elle avait accueillie comme un bienfait du ciel. C'est ce sentiment qu'elle exprimera jusqu'à la fin dans ses lettres où l'on voit sa douleur s'exprimer sans rien perdre de sa violence et s'affirmer sa résignation qu'inspire l'espérance de rejoindre bientôt le bien-aimé. Cette espérance se réalisa le 4 mai de l'année suivante. La mort de l'impératrice Élisabeth fut digne de sa vie. Elle se savait condamnée. Elle s'éteignit doucement, sans presque s'en apercevoir, préparée depuis longtemps à quitter ce monde où rien ne la retenait, puisque son mari n'y était plus.

L'impérial historien qui vient d'élever un superbe monument à sa mémoire incline à penser que les longues et cruelles épreuves par lesquelles elle avait passé résultèrent surtout d'une certaine contradiction entre son esprit et son cœur, ou plutôt du retard que mettait le jugement à corriger les trop vifs élans du cœur. Ce n'est pas l'impression que nous laisse la lecture de la volumineuse correspondance dont nous venons de cueillir et de rassembler ici les plus belles fleurs. En nous rappelant le charmant billet qu'à la veille de son mariage, la future impératrice adressait à son fiancé, il nous semble que c'est lui seul qui doit porter devant l'histoire la responsabilité des malheurs dont elle eut à souffrir. Elle lui écrivait alors : « Il tient le bonheur de ma vie dans ses mains : aussi il est certain de me rendre malheureuse à jamais, si jamais il cesse de m'aimer. » Elle lui traçait ainsi les conditions indispensables à leur bonheur commun. C'est parce qu'il ne comprit pas combien sincère était ce langage que ce bonheur fut détruit. Nous avons vainement cherché dans les lettres de sa femme un argument qui prouve le contraire. Nous croyons d'ailleurs que le grand-duc Nicolas n'est pas loin de partager cet avis puisqu'il est visible, à toutes les pages de son beau livre, que l'impératrice Élisabeth est l'objet de son respect et de son admiration.

Ernest Daudet.

POÉSIES

I

Tu vis, je bois l'azur qu'épanche ton visage,
Ton rire me nourrit comme d'un blé plus fin,
Je ne sais pas le jour, où, moins sûr et moins sage,
Tu me feras mourir de faim.

Solitaire, nomade et toujours étonnée,
Je n'ai pas d'avenir et je n'ai pas de toit,
J'ai peur de la maison, de l'heure et de l'année
Où je devrai souffrir de toi.

Même quand je te vois dans l'air qui m'environne,
Quand tu sembles meilleur que mon cœur ne rêva,
Quelque chose de toi sans cesse m'abandonne,
Car rien qu'en vivant tu t'en vas.

Tu t'en vas, et je suis comme ces chiens farouches
Qui, le front sur le sable où luit un soleil blanc,
Cherchent à retenir dans leur errante bouche
L'ombre d'un papillon volant.

Tu t'en vas, cher navire, et la mer qui te berce
Te vante de lointains et plus brûlans transports.
Pourtant, la cargaison du monde se déverse
Dans mon vaste et tranquille port.

Ne bouge plus, ton souffle impatient, tes gestes
Ressemblent à la source écartant les roseaux.
Tout est aride et nu hors de mon âme, reste
Dans l'ouragan de mon repos.

Quel voyage vaudrait ce que mes yeux t'apprennent
Quand mes regards joyeux font jaillir dans les tiens
Les soirs de Galata, les forêts des Ardennes,
Les lotus des fleuves indiens?

Hélas! quand ton élan, quand ton départ m'oppresse,
Quand je ne peux t'avoir dans l'espace où tu cours,
Je songe à la terrible et funèbre paresse
Qui viendra t'engourdir un jour.

Toi si gai, si content, si rapide et si brave,
Qui règnes sur l'espoir ainsi qu'un conquérant,
Tu rejoindras aussi ce grand peuple d'esclaves
Qui gît, muet et tolérant.

Je le vois comme un point délicat et solide
Par delà les instans, les horizons, les eaux,
Isolé, fascinant comme les Pyramides,
Ton étroit et fixe tombeau;

Et je regarde avec une affreuse tristesse,
Au bout d'un avenir que je ne verrai pas,
Ce mur qui te résiste et ce lieu où tu cesses,
Ce lit où s'arrêtent tes pas!

Tu seras mort, ainsi que David, qu'Alexandre,
Mort comme le Thébain lançant ses javelots,
Comme ce danseur grec dont j'ai pesé la cendre
Dans un musée au bord des flots.

J'ai vu sous le soleil d'un antique rivage
Qui subit la chaleur comme un céleste affront,
Des squelettes légers au fond des sarcophages,
Et j'ai touché leurs faibles fronts.

Et je savais que moi, qui contemplais ces restes,
J'étais déjà ce mort, mais encor palpitant,
Car de ces ossemens à mon corps tendre et preste
Il faut le cours d'un peu de temps.

Je l'accepte pour moi ce sort si noir, si rude,
Je veux être ces yeux que l'infini creusait;
Mais, palmier de ma joie et de ma solitude,
Vous avec qui je me taisais,

Vous à qui j'ai donné, sans même vous le dire,
Comme un prince remet son épée au vainqueur,
La grâce de régner sur le mystique empire
Où, comme un Nil, s'épand mon cœur,

Vous en qui, flot mouvant, j'ai brisé tout ensemble
Mes rêves, mes défauts, ma peine et ma gaîté,
Comme un palais debout qui se défait et tremble
Au miroir d'un lac agité,

Faut-il que vous aussi, le Destin vous enrôle
Dans cette armée en proie aux livides torpeurs
Et que réduit, le cou rentré dans les épaules,
Vous ayez l'aspect de la peur?

Que plus froid que le froid, sans regard, sans oreille,
Germe qui se rendort dans l'œuf universel,
Vous soyez cette cire âcre, dont les abeilles
Écartent leur vol fraternel!

N'est-il pas suffisant que déjà moi je parte,
Que j'aille me mêler aux fantômes hagards,
Moi qui, plus qu'Andromaque et qu'Hélène de Sparte,
Ai vu guerroyer des regards?

Mon enfant, je me hais, je méprise mon âme,
Ce détestable orgueil qu'ont les filles des rois,
Puisque je ne peux pas être un rempart de flamme
Entre la triste mort et toi.

Mais puisque tout survit, que rien de nous ne passe,
Je songe, sous les cieux où la nuit va venir,
A cette éternité du temps et de l'espace
Dont tu ne pourras pas sortir.

— O beauté des printemps, vivacité des neiges,
Rassurantes parois du vase immense et clos
Où, comme de joyeux et fidèles arpèges,
Tout monte et chante sans repos!

Et les corps libérés, dans les saisons futures,
A toute heure, en tout lieu, toujours rencontreront
Les bras illimités et les chaudes ceintures
Où les âmes s'apaiseront...

II

J'ai tant rêvé par vous, et d'un cœur si prodigue,
Qu'il m'a fallu vous vaincre ainsi qu'en un combat,
J'ai construit ma raison comme on fait une digue,
Pour que l'eau de la mer ne m'envahisse pas.

J'avais tant confondu votre aspect et le monde,
Les senteurs que l'espace échangeait avec vous,
Que dans ma solitude éparse et vagabonde
J'ai partout retrouvé vos mains et vos genoux.

Je vous voyais pareil à la neuve campagne
Réticente et gonflée au mois de mars; pareil
Au lys, dans le sermon divin sur la montagne;
Pareil à ces soirs clairs qui tombent du soleil;

Pareil au groupe étroit de l'agneau et du pâtre,
Et vos yeux, où le temps flâne et semble en retard,
M'enveloppaient ainsi que ces vapeurs bleuâtres
Qui s'échappent des bois comme un plus long regard.

Si j'avais, chaque fois que la douleur s'exhale,
Ajouté quelque pierre à quelque monument,
Mon amour monterait comme une cathédrale
Compacte, transparente, où Dieu luit par moment.

Aussi, quand vous viendrez, je serai triste et sage,
Je me tairai, je veux, les yeux larges ouverts,
Regarder quel éclat a votre vrai visage,
Et si vous ressemblez à ce que j'ai souffert.

III

Que m'importe aujourd'hui qu'un monde disparaisse!
Puisque tu vis, le temps peut glacer ses étés,
Rien ne peut me frustrer de la sainte allégresse
Que ton corps ait été.

Même lorsque la mort finira mon extase,
Quand toi-même seras dans l'ombre disparu,
Je bénirai le sol qui fut le flanc du vase
Où tes pieds ont couru.

— Tu viens, l'air retentit, ta main ouvre la porte,
Je vois que tout l'espace est orné de tes yeux,
Tu te tais avec moi, que veux-tu qu'on m'apporte,
A moi qui suis le feu?

La nuit, je me réveille, et comme une blessure,
Mon rêve déchiré te cherche aux alentours,
Et je suis cet avare éperdu, qui s'assure
Que son or luit toujours.

Je constate ta vie en respirant, mon souffle
N'est que la certitude et le reflet du tien,
Déjà je m'enfuyais de ce monde où je souffre,
C'est toi qui me retiens.

Parfois je t'aime avec un silence de tombe,
Avec un vaste esprit, calme, tiède, terni,
Et mon cœur pend sur toi comme une pierre tombe
Dans le vide infini!

J'habite un lieu secret, ardent, mystique et vague
Où tout agit pour toi, où mon être est néant;
Mais le vaisseau alerte est porté par la vague,
Je suis ton Océan.

Autrefois, étendue au bord joyeux des mondes,
Déployée et chantant ainsi que les forêts,
J'écoutais la Nature insondable et féconde
Me livrer des secrets.

Je me sentais le cœur qu'un dieu puissant préfère,
L'anneau toujours intact et toujours traversé
Qui joint le cri terrestre aux musiques des sphères,
L'avenir au passé.

A présent je ne vois, ne sens que ta venue,
Je suis le matelot par l'orage assailli
Qui ne regarde plus que le point de la nue
Où la foudre a jailli!

— Je te donne un amour qu'aucun amour n'imite,
Des jardins pleins du vent et des oiseaux des bois,
Et tout l'azur qui luit dans mon cœur sans limites,
Mais resserré sur toi.

Je compte l'âge immense et pesant de la terre
Par l'escalier des nuits qui monte à tes aïeux,
Et par le temps sans fin où ton corps solitaire
Dormira sous les cieux.

C'est toi l'ordre, la loi, la clarté, le symbole,
Le signe exact et bref par qui tout est certain,
Qui dans mon triste esprit tinte comme une obole,
Au retour du matin.

— J'ai longtemps repoussé l'approche de l'ivresse,
L'encens, la myrrhe et l'or que portaient les trois rois
Je disais: « Ce bonheur, s'il se peut, ô sagesse,
Qu'il passe loin de moi!

« Qu'il passe loin de moi cet odorant calice;
Même en mourant de soif je peux le refuser,
Si la consomption, les orgueils, le cilice
Protègent du baiser. »

— Mais le Destin, pensif, alourdi, plein de songes,
M'indiquait en riant mon martyre ébloui.
L'avenir aimanté déjà vers nous s'allonge,
Tout ce qui vit dit oui.

Tout ce qui vit dit : Prends, goûte, possède, espère,
Ta conscience aussi trouvera bien son lot,
Car l'amour, radieux comme un verger prospère,
Est gonflé de sanglots :

De sanglots, de soupirs, de regrets et de rage
Dont il faut tout subir. Quelque chose se meurt
Dans l'empire implacable et sacré du courage,
Quand on fuit le bonheur.

Et je disais : « Seigneur, ce bien, ce mal suprême,
Ma chaste volonté ne veut pas le saisir,
Mais mon être infini est autour de moi-même
Un cercle de désir;

Des générations, des siècles, des mémoires
Ont mis leur espérance et leur attente en moi ;
Je suis le lieu choisi où leur mystique histoire
Veut périr sur la croix.

Une âpre, une divine, une ineffable étreinte,
Un baiser que le temps n'a pas encor donné
Attendait, pour jaillir hors de la vaste enceinte,
Que mon désir fût né.

Dans les puissans matins des émeutes d'Athènes
Ainsi courait un peuple ivre, agile, enflammé,
Que la Minerve d'or, debout sur les fontaines,
Ne pouvait pas calmer.

— J'accepte le bonheur comme une austère joie,
Comme un danger robuste, actif et surhumain,
J'obéis en soldat que la Victoire emploie
A mourir en chemin :

Le bonheur si criblé de balles et d'entailles
Que ceux qui l'ont connu dans leur chair et leurs os
Viennent rêver le soir sur les champs de bataille
Où gisent les héros...

IV

Mon Dieu je ne sais rien, mais je sais que je souffre,
Au delà de l'appui et du secours humain,
Et puisque tous les ponts sont rompus sur le gouffre
Je vous nommerai Dieu et je vous tends la main.

Mon esprit est sans foi, je ne puis vous connaître,
Mais mon courage est vif et mon corps fatigué,
Un grand désir suffit à vous faire renaître,
Je vous possède enfin puisque vous me manquez.

Les lumineux climats d'où sont venus mes pères
Ne me préparaient pas à m'approcher de vous,
Mais on est votre enfant dès que l'on désespère
Et quand l'intelligence a la splendeur des fous.

J'ai longtemps recherché le somptueux prodige
D'un tout-puissant bonheur sans fond et sans parois :
La profondeur est close au prix de mon vertige,
Et mon torrent toujours rejaillissait vers moi.

Ni les eaux, ni le feu, ni l'air ne vous célèbren
Autant que mon inerte, actif et vaste amour,
La lumière est en moi, j'erre dans les ténèbres
Quand mes yeux sont voilés par la clarté du jour.

Jamais un être humain avec plus de constance
N'a tenté de vous joindre et d'échapper à soi.
Au travers des désirs et de leur turbulence,
J'ai cherché le moment où l'on vous aperçoit.

Je vous ai vu au bord de ces païens rivages
Où les temples ouverts, envahis par l'été,
Maintiennent dans le temps, avec un long courage,
De votre aspect changeant la multiple unité.

Je vous vois, dieu guerrier, quand la foule unanime
Effaçant ses contours, arrachant ses liens,
Semble un compact éther aspiré par les cimes
Et gagne le sommet des monts cornéliens.

Je vous vois, quand ma ville, ainsi qu'un pâle orage,
Étend à l'infini le désert de ses toits,
Et que mes yeux, mêlés aux langueurs des nuages,
Se traînent sans trouver vos véritables lois.

Je vous vois sur les fronts ternis comme des cibles
De ceux-là qui jamais ne déposent leur faix,
Qui s'efforçant toujours au delà du possible
Ont le zèle offensé d'un héros contrefait.

Je vous vois quand un corps craintif va se résoudre
A saisir le bonheur suave et malfaisant;
Quand le plaisir au cœur roule comme la foudre
Et semble un meurtrier qui console en tuant.

C'est vous qui rayonnez avec les douze apôtres
Dans les gémissemens, les appels et les cris,
Dans un être éperdu qu'on sépare de l'autre,
Dans ces lambeaux de chair où se mouvait l'esprit;

Dans ces regards accrus que la douleur tenaille,
Athlètes enchaînés où vient perler le sang,
Terribles yeux, frappés ainsi que des médailles
Où l'on voit la beauté d'un mort ou d'un absent.

Seigneur, vous l'entendez, je n'ai pas d'autre offrande
Que ces pourpres charbons retirés des enfers,
Depuis longtemps l'eau vive et l'agreste guirlande
Se perdaient dans mes bras épars comme un désert.

Mais ce que je vous donne a le nombre des âges,
Les plus victorieux portent la corde au cou,
Et ma simple présence est comme un clair présage
Qu'un siècle plus gonflé veut s'écouler en vous.

Ce n'est pas la langueur, ce n'est pas la faiblesse
Qui me fait vous louer et vers vous me conduit,
Mais l'exaltant soleil comblé de mes caresses
Quand mon esprit souffrait l'a laissé dans la nuit.

J'ai vu que tout priait, le désir et la plainte,
Que les regards priaient en se cherchant entre eux,
Que les emportemens, le délire et l'étreinte
Sont la tentation que nous avons de Dieu.

Je ne puis l'expliquer, mais votre éclat suprême
Semble être mon reflet au lac d'un paradis,
Un soir je vous ai vu ressembler à moi-même
Sur la route où mon corps par l'ombre était grandi;

C'est toujours soi qu'on cherche en croyant qu'on s'évade,
On voudrait reposer entre ses bras bénis,
Votre amour et le mien jamais ne rétrogradent,
Et je m'entoure enfin de mon cœur infini.

Je le sais, mes pas sont enlizés dans le sable,
Tout le poids de la vie est retenu au sol,
Mais la flèche du cœur va vers l'inconnaissable
Et l'esprit ébloui accompagne ce vol;

Je ne veux plus revoir ce trop humain désastre
Qui m'avait assourdie et me crevait les yeux,
Ces nuits où la douleur m'apparentait aux astres
Par l'effort éloigné, vain et silencieux;

La détresse a besoin d'une immense étendue,
D'une voûte où l'amour coule jusqu'aux deux bords;
Une ardeur sans espoir n'est plus interrompue,
Et l'espace est moins haut que son plaintif essor.

C'est pourquoi, les yeux clos aux lueurs de la terre,
Délaissant ma raison comme un trop faible ami,
Je vous bois, ô torrent dont le feu désaltère,
Dieu brûlant, vous en qui tout excès est permis.

Cesse DE NOAILLES.

REVUE DRAMATIQUE

GYMNASE : *La Vierge folle*, pièce en quatre actes, de M. Henry Bataille. — RENAISSANCE : *Une femme passa*, pièce en trois actes, de M. Romain Coolus. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Boubouroche* (reprise), comédie en deux actes, de M. Georges Courteline. — *L'Imprévu*, pièce en deux actes, de M. Victor Margueritte. — *Le peintre exigeant*, comédie en un acte, de M. Tristan Bernard — THÉATRE-RÉJANE : *La Flamme*, pièce en trois actes, de M. Dario Niccodemi. THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *La Beffa*, drame en quatre actes en vers, de M. Sem Benelli, transposition en vers français de M. Jean Richepin.

La Vierge folle a obtenu un brillant succès. La presse a été à peu près unanime à déclarer que cette pièce est le chef-d'œuvre de M. Henry Bataille et qu'elle est probablement un chef-d'œuvre. Me voilà en règle avec l'auteur, le directeur du théâtre et mes confrères de la presse, et bien à l'aise pour traiter une question de littérature qui dépasse de beaucoup la fortune particulière d'une pièce plus ou moins bien venue. Car la comédie de mœurs qui est, apparemment, la forme maîtresse de notre théâtre contemporain et qu'après les Dumas fils et les Augier, les Henry Becque et les Paul Hervieu se sont efforcés de maintenir sur un terrain exactement délimité, cette comédie d'observation sociale et morale est en train de dévier. Il n'est que temps de reconnaître et de signaler la fâcheuse erreur de direction qui la mène droit à l'écueil.

L'art, et cela peut se dire aussi bien de tous les arts, a une tendance continuelle à s'écarter du réel et du vrai. Cette réalité qui est celle des mœurs et de l'état social, cette vérité qui est celle des sentimens de notre cœur, lui sont d'insupportables contraintes et dont il médite sans cesse de s'affranchir. Nature, raison, logique, vraisemblance, autant de dures maîtresses qui lui interdisent les plus agréables

tours d'adresse et les plus prestigieuses jongleries. Le jour où il se libère de ces entraves, il se peut qu'il y soit d'abord encouragé par la complaisance du public, celui-ci ne demandant qu'à être diverti et commençant par applaudir à toutes les excentricités qui le distraient de son ennui. C'est alors que la critique peut tenir un emploi utile. Elle rappelle à l'écrivain que l'art du théâtre est essentiellement un art d'imitation, qu'une comédie de mœurs est un portrait, et que le premier mérite d'un portrait est de ressembler. Si encore, et faute de ressembler, la figure avait les couleurs et les proportions de la vie! Mais votre bonhomme ne tiendrait pas debout! Mais il trébucherait au premier pas! Cela me gêne à un degré que vous ne sauriez croire, et me gâte mon plaisir au point de le détruire entièrement. Un être humain est fait pour se tenir de ses deux pieds solidement sur le sol. Tant que vous n'aurez pas changé les conditions de l'humanité, vous serez obligé de vous y conformer, ou vous aurez tort... Ce tort est celui du théâtre nouveau, de celui que représentent avec le plus d'éclat aujourd'hui M. Henry Bernstein et M. Henry Bataille, le premier avec plus de brutalité, et le second avec plus de nervosisme. Il se place en dehors de toutes les conditions de la vie réelle, il imagine des situations de fantaisie, il en tire des effets qui peuvent donner l'illusion de la vigueur, mais ne supportent ni la discussion, ni l'examen.

Ces procédés feraient merveille dans le drame romantique et dans le mélodrame, comme des procédés analogues triomphent dans le vaudeville. Mais c'est de comédie de mœurs qu'il s'agit. Ces pièces nous sont données pour être des images de la vie contemporaine. Nous aussi nous connaissons la vie de notre temps; nous aussi nous en avons sous les yeux les spectacles; nous aussi nous avons pris l'habitude, douce ou amère, de regarder autour de nous : il nous est impossible, en entrant au théâtre, de dépouiller toutes les données que l'expérience et la réflexion nous ont lentement apportées. On exige de nous que nous déposions au vestiaire, avec notre paletot, toutes les notions acquises, toutes les constatations, tous les souvenirs, tous les aveux qui risquent de démentir des tableaux enlevés de chic par une brosse exaspérée. Pourquoi et de quel droit? Puisque *la Vierge folle* est le chef-d'œuvre du genre, ce chef-d'œuvre vient à point pour nous aider à caractériser, par un exemplaire de choix, le genre lui-même.

Nous sommes dans un milieu éminemment aristocratique : chez le duc et la duchesse de Charance. Ce n'est pas, faites-y bien attention, une maison de petite, ni de récente noblesse. Tout le monde, avec un peu de bonne volonté, peut se découvrir une vague baronnie. Mais duc

et duchesse, cela ne court pas les rues. Ils ne sont pas si nombreux dans la France du xxe siècle ; on les compte ; on les connaît ; on les voit vivre. Il y a autour d'eux une atmosphère de sentimens, de manières, de langage, dont il est indispensable qu'on nous donne l'impression. Nous ne sommes pas chez des parvenus, chez des richards ayant leur luxe pour toute élégance, affolés par le tourbillon de la grande vie et emportés dans l'universelle sarabande. Non. C'est ici noblesse de vieille roche, famille de vieille France. Apprêtons-nous à passer la soirée non pas dans une somptueuse bâtisse de l'avenue de Villiers ou dans une coquette villa d'Enghien, mais dans un vieux château de France, mais dans un vieil hôtel du plus vieux faubourg Saint-Germain. Ainsi en a décidé l'auteur. C'est là qu'il nous mène et non pas ailleurs. Ce qu'il a voulu nous présenter, c'est un drame de la vie aristocratique au xxe siècle.

Ce drame, le voici. Diane de Charance, une jeune fille de dix-huit ans, a un amant, un amant qui est un homme marié, Marcel Armaury, avocat célèbre, membre du Conseil de l'Ordre, quarante ans et plus. La situation est effroyable. Mais pour en être effrayés comme il convient, il nous faudrait d'abord y croire. Et c'est cela qui n'est pas commode. Une objection s'est tout de suite dressée devant nous : c'est affreux, mais est-ce possible ? Je ne parle pas de la vraisemblance morale, sur laquelle sans doute on nous renseignera tout à l'heure. Sans doute on nous expliquera comment, par suite de quelles tares qui constituent son « cas, » une jeune fille a pu commettre le plus abominable et le plus répugnant des crimes. Nous faisons crédit à l'auteur qui ne peut se dérober à une partie aussi essentielle de sa tâche. Attendons ! Pour l'instant, je demande seulement si, dans un certain milieu, et dans certaines conditions sociales, une telle aventure est dans l'ordre des choses possibles. Nos mœurs n'autorisent pas encore les libres allées et venues d'une jeune fille ; il y a ici une mère, un père, un frère ; Diane de Charance n'est pas du tout une personne abandonnée à elle-même et privée de toute surveillance. Admettons que la duchesse de Charance, qui a pourtant l'air d'une assez brave femme et même un peu bourgeoise, néglige pour la vie mondaine ses devoirs de mère ; elle a dû confier sa fille à une institutrice, et celle-ci redouter la responsabilité d'une connivence qui pourrait la mener loin. En tout cas, il y a, dans un hôtel ou dans un château, une domesticité nombreuse. Une jeune fille qui s'en va passer la nuit chez un monsieur, cela se remarque, cela se chuchote, cela se sait... Personne ici n'en sait rien !... Il a fallu le hasard d'une lettre

surprise pour tout révéler, d'un bloc, au duc de Charance. Cette maison est extraordinaire ! Ce n'est pas une maison, c'est un moulin où l'on entre et d'où l'on sort, sans que personne y fasse attention. Donc, que Diane, à l'insu de tout le monde, soit devenue, ait continué d'être, soit restée la maîtresse d'Armaury, voilà le postulat que nous sommes bien forcés de subir, puisque toute la pièce en découle, mais que nous nous refusons catégoriquement à admettre. Car il n'est pas exact, en dépit de Sarcey, que nous devions nous incliner devant l'absurde, sous prétexte que l'absurde sert de point de départ à une pièce de théâtre.

Un fait est un fait. Devant la certitude de leur malheur, le duc et la duchesse de Charance n'ont plus qu'à se concerter sur la conduite à tenir. Ils ont fait venir un prêtre, l'abbé Roux. Ce prêtre conseille de mettre Diane au couvent. Il ne pouvait guère conseiller autre chose. Pour tirer de lui ce conseil prévu, ce n'était peut-être pas la peine de le déranger. Mais il est vrai que, dans le premier désarroi, on éprouve le besoin de recourir à une aide étrangère. Les infortunés parens se rangent à l'avis de l'abbé Roux, encore que la duchesse fût tentée d'incliner vers l'indulgence. C'est une personne faible, évidemment. Elle ne saura que gémir ou répéter la leçon apprise. On nous la donne même pour un peu ridicule. Et je ne vois pas bien l'utilité de ce dernier trait. Mais peu importe. Le duc de Charance a pris pour lui le rôle de justicier.

Il fait d'abord venir la coupable, et la soumet à un interrogatoire, qui pour nous-mêmes représente un pénible quart d'heure ; mais il va sans dire que la situation ne se prêtait pas aux émotions agréables. Diane, qui a essayé de s'enfermer dans un mutisme prudent, entre peu à peu dans la voie des aveux. Ça a commencé à Dinard ; ça a continué à Paris. C'est un adultère installé : ville et campagne. A mesure qu'il découvre le détail de cette horrible intrigue, le duc de Charance cède à une colère grandissante, injurie sa fille, la jette à terre, lui tord les poignets... Mettons, si vous le voulez, ces intempérances de langage et de geste sur le compte du courroux d'un père justement irrité.

Mais il y a une personne au monde vis-à-vis de qui le duc est tenu à une réserve, à une discrétion, ou tout au moins à des ménagemens, que lui imposent la pitié et le sentiment d'un commun désastre. Car il y a une personne aussi malheureuse que lui et dont la souffrance commande le respect, c'est la femme du séducteur, Mme Armaury. L'attitude du duc en présence de cette infortunée nous stupéfie. Ce que nous attendions, après la scène avec Diane, c'était une scène avec

Armaury. Le père offensé devait avoir hâte de se trouver en face du misérable qui lui a volé l'honneur de sa fille, de le souffleter, de lui dicter ses ordres. Au lieu de cette « scène des deux hommes, » M. Bataille a préféré nous en donner une qui sans doute lui a paru plus originale et qui a l'avantage d'introduire la véritable héroïne de la pièce. Le duc a-t-il fait mander Mme Armaury, ou bien est-ce le hasard qui fait tomber celle-ci au milieu du drame de famille? On m'excusera de ne pas en avoir conservé très nettement le souvenir. Mais ce dont je me souviens à merveille, c'est de la cruauté avec laquelle le duc jette à la tête de cette pauvre femme toute la hideuse histoire, — quand ce n'est pas assez de dire qu'elle n'en peut mais, puisqu'elle en est la victime. Songez à l'émoi d'une femme qui aime son mari, qui a confiance en lui, et qu'on assomme brusquement d'une pareille révélation. Il y a de quoi suffoquer et se trouver mal. C'est ce que fait Mme Armaury. Devant cette émotion visiblement sincère et qui n'a rien d'une émotion feinte, rien d'une comédie, le duc comprend qu'il s'était trompé en croyant Mme Armaury d'accord avec son mari... Ici je me prends la tête avec les mains. Comment! Une femme serait d'accord avec son mari, pour que ce mari la trompe avec une jeune fille! C'est cela qu'imaginait ce duc! Est-ce qu'il se moque de nous? Ou serait-ce que nous avons mal entendu?... Quand elle a repris possession d'elle-même, Mme Armaury promet de mieux veiller à l'avenir sur son volage époux. Diane promet d'entrer au couvent. C'est le premier acte.

Pas un seul instant, nous n'avons eu la sensation que le drame se passât chez des privilégiés du rang, de la naissance et de l'éducation. A défaut de vertu, il y a une manière aristocratique et qui est la dernière chose qui se perde : elle consiste, dans le plus fort du bouillonnement intérieur, à garder les formes, la décence du ton et la dignité de l'attitude. Oh! que ce n'est pas la manière de ces gens-là! Et je songe que toutes mes objections tomberaient si les mêmes faits nous avaient été présentés, si les mêmes choses avaient été dites dans un autre milieu, par exemple sur le carreau des halles. Une méchante gamine a fauté; son père lui administre une correction en règle, et, apercevant la femme du coupable, passe sur elle sa première colère... Vérité à un certain degré de latitude sociale, erreur au delà.

Le second acte s'encadre dans le cabinet de consultation que possède l'avocat Armaury, hors de son domicile personnel, au centre du quartier des affaires. Ce cabinet ressemble assez à la maison mystérieuse où don Salluste ourdit ses machinations ténébreuses. Diane y

rejoint Armaury. Car elle a par une feinte soumission endormi la vigilance de ses parens, et sournoisement tout préparé pour son évasion. Elle arrive escortée d'une femme de chambre complice, et elle se jette au cou de son vieux Roméo. Nous allons les entendre roucouler. Et nous n'en sommes pas fâchés. Non du tout que la conversation amoureuse entre cette jeunesse et ce roquentin puisse être autre chose que de fort déplaisant ; mais enfin, de les entendre parler cela nous les fera peut-être connaître.

Les propos de la jeune Diane nous plongent dans une sorte d'effarement. Non seulement cette ingénue est décidée, et sans y éprouver aucune hésitation, aucun scrupule, aucun remords, à quitter parens, famille, pays, pour s'en aller n'importe où cacher son bonheur de servir de maîtresse à un homme qui pourrait être son père, mais son air, ses allures, son vocabulaire, tout en elle nous déconcerte. Elle traite le vieux praticien de « m'amour » et d' « enfant. » Elle a une assurance, une habileté dans la coquetterie que n'enseigne pas la nature toute seule, et où n'atteint pas du premier coup une débutante. Dix-huit ans? Et une fille séduite? Allons donc! Celle que nous avons sous les yeux n'en est pas à sa première aventure : tout en elle trahit la femme galante et qui sait terriblement son métier.

Et lui, Armaury, que va-t-il faire? A son âge, dans sa situation, avocat mêlé à de grandes affaires, membre du Conseil de l'Ordre, c'est toute sa vie, fortune, considération, respectabilité qu'il s'agit de sacrifier pour un caprice. Il ne peut garder aucune illusion et il sait quelle est la réalité de ces louches idylles. Il sait pareillement quel avenir attend la malheureuse qui, au prix d'un effroyable scandale, se sera dévouée à le suivre. Quelle honte! quelle misère d'une existence dévoyée et déclassée! S'il lui restait une dernière lueur d'honnêteté, il renverrait la vierge folle à ses parens, il la leur reconduirait lui-même. Cette solution lui apparaît vaguement, mais sans qu'il s'y arrête. Cet homme est un misérable. Il l'est au point qu'il l'est trop. Il exagère. Il se vante. Nous restons incrédules. Supposez un oisif, un décavé, un viveur, de ceux chez qui un long passé de vice a aboli toute moralité : nous pourrions lui attribuer les pires abominations. Mais ce n'est pas encore dans cette catégorie, ou dans ce rebut, que se recrute le Conseil de l'Ordre des avocats. J'entends dire que c'est, avant tout, un Conseil de moralité. Un être qui ne s'est pas ravalé aux dernières déchéances n'agira pas comme cet Armaury.

Encore n'y suffirait-il pas d'être un coquin, il faudrait être un fou. De telles aberrations ne sont possibles que dans une minute de

démence. Et ce que je dis d'Armaury s'applique aussi bien à Diane de Charance. Est-ce une malade, et son cas relève-t-il de la pathologie? Nous n'aurions alors qu'à nous incliner devant l' « observation » du clinicien, et nous savons de reste que nous avons le choix entre toutes les « monstruosités. » Mais l'auteur ne nous donne aucune indication en ce sens. Cette histoire est-elle l'aventure d'un dément et d'une hystérique? On nous la donne pour une histoire d'amour entre deux êtres sains de corps et d'esprit. C'est contre quoi nous protestons de toutes nos forces.

Revenons au récit des événemens. Tout est prêt pour la fuite des amoureux. Une automobile est commandée qui les mènera vivement à la frontière. Déjà on entend ronfler le moteur. Mais de la voiture une personne descend : c'est Mme Armaury. On n'a que le temps de cacher Diane dans un petit local. La femme trahie, mais toujours aimante, essaie de rappeler son mari au devoir, de le sauver... lorsqu'on aperçoit traversant la cour un visiteur. C'est Gaston de Charance, le frère de Diane, qui, instruit de l'escapade de sa sœur, vient la chercher. Dans cette maison de Charance où naguère on ignorait tout, maintenant tout se sait. A vrai dire, on sent un peu trop ici le moyen de théâtre, l'artifice, la combinaison laborieuse. L'auteur a fait venir de loin ses personnages et préparé de longue main les choses pour arriver à une situation particulièrement poignante. Mme Armaury a pris la clé du petit local où Diane est enfermée. Elle refuse de s'en dessaisir. Soudain, au dernier moment, elle remet cette clé à son mari, afin que celui-ci, pendant qu'elle-même détourne l'attention de Gaston, fasse sortir Diane et la conduise à l'automobile qui la ramènera chez ses parens. Armaury prend en effet la clé, et délivre Diane... seulement, il file avec elle. La minute pendant laquelle Mme Armaury, l'oreille aux aguets, l'esprit tendu, écoute, tâche de deviner dans quel sens se décide son avenir, reçoit enfin ce coup atroce : la certitude du départ, de la fuite à deux, de l'enlèvement, est, de toute évidence, éminemment pathétique. Elle le serait davantage encore si nous n'y avions l'impression d'un escamotage, où c'est la vérité humaine elle-même qui est escamotée. Voici une femme qui continue d'aimer son mari, qui le sait méprisable et vil, qui veut le sauver à tout prix. Jamais, au grand jamais, elle ne l'enverra à sa rivale. Jamais elle ne courra le risque que celle-ci le lui reprenne. Jamais elle ne jouera, volontairement, tout son amour, tout son bonheur, toute sa raison de vivre sur cette carte. Dans la situation telle qu'elle était posée, Mme Armaury devait laisser Gaston et son

mari converser ensemble, cependant qu'elle-même allait délivrer Diane, la mettait en fiacre et lui faisait réintégrer le domicile paternel... Tel était l'unique dénouement possible : le reste est invention gratuite et fantaisie toute pure.

Le troisième acte est tout en discours. C'est dans l'hôtel où Armaury est descendu aux environs de Londres. Là aussi tout le monde s'est donné rendez-vous. Tour à tour l'abbé Roux, le duc de Charance et Gaston, Mme Armaury feront entendre leurs doléances. Armaury plaide sa cause ; et nous constatons que le talent de cet avocat est fait surtout de cynisme. Duels d'éloquence, mais l'action n'avance guère.

Nous nous dédommagerons au dernier acte. Le drame se resserre ; le danger menace ; il est, — littéralement, — à la porte de l'appartement où Diane et Armaury ont espéré trouver pour cette nuit un nid d'amour. Gaston rôde dans les couloirs, prêt à faire un malheur. C'est la nouvelle qu'apporte au couple adultère Mme Armaury. Quoi! Mme Armaury? Que vient-elle faire ici ? Cette honnête femme a de son devoir une idée singulière. Et, pour notre part, nous nous refusons à accepter cette étrange conception de l'honnête femme. Dévouement, sacrifice, abnégation, oui certes ; mais la dignité fait, elle aussi, partie de la définition. Et nous déplorons ce complet oubli de sa dignité chez une femme outragée, qui s'en vient frôler, — par quelle sorte de sensuelle aberration? — les amours de son mari et de sa rivale. Il y a longtemps que la place de Mme Armaury n'est plus ici... La situation est devenue intenable. Coûte que coûte, il faut la dénouer. Comment? Par le moyen qui reste toujours en dernier ressort aux dramaturges aux abois. Diane se tire un coup de pistolet...

Peut-être voit-on le défaut essentiel qui nous gâte cette pièce et parce qu'il est essentiel au genre. Il consiste à faire table rase de toutes les données de l'observation sociale ou morale. Au lieu de se « soumettre à l'objet, » le dramaturge se subordonne les conditions mêmes de la vie et en use librement avec elles. Mieux encore, il les dédaigne, il les néglige par système, il les traite comme si elles n'existaient pas. Un pathétique obtenu à ce prix cesse de nous toucher. Toute cette vigueur n'est qu'illusoire. Le moindre grain de vérité ferait bien mieux notre affaire. Certaines gageures d'équilibre et prouesses de gymnastique ne sont réalisables que dans un monde où ne s'appliqueraient pas les lois qui régissent notre planète. Un théâtre où les grands seigneurs se comportent comme des rouliers, les bâtonniers comme des souteneurs, les honnêtes femmes comme des curieuses, et les

jeunes filles comme des filles, cela n'a aucun rapport avec la comédie de mœurs; nous nageons en pleine fantaisie; nous sautons à pieds joints dans l'impossible: c'est le théâtre dans la lune.

Mme Bady joue le rôle de Mme Armaury avec sa nervosité coutumière. La sécheresse de M. Dumény fait merveille dans le rôle pénible d'Armaury. Mlle Monna Delza a beaucoup de grâce originale sous les traits de Diane de Charance.

C'est une malchance pour un auteur de donner sa pièce au lendemain du grand succès d'un confrère. Cette malchance a été celle de M. Romain Coolus. La presse venait de faire une telle dépense d'épithètes pour *la Vierge folle*, qu'elle s'est trouvée prise au dépourvu quand *Une femme passa*. Cette femme a passé presque inaperçue. Et c'est fort injuste; car il y a dans la nouvelle pièce de M. Coolus d'incontestables qualités : j'y ai même applaudi un second acte qui est, à mon avis, et de beaucoup, ce que M. Coolus a fait de mieux.

Ce sont encore ici les fredaines d'un quadragénaire, les gaietés d'un homme rangé qui se dérange. Le professeur Darcier est un de nos plus savans praticiens. Il donne tout son temps au travail; il ne songe pas du tout à s'amuser; c'est le modèle des maris. Mais il est homme, il est faible, il ne résistera pas aux premières agaceries d'une coquette, la belle Mme Sormain. Le changement qui s'est fait en lui ne saurait échapper à la tendresse jusque-là si confiante, maintenant si inquiète, de sa femme. Et c'est le supplice d'une épouse qui commence.

Chez la femme qui sent son mari lui échapper, qui doute encore ou veut douter de la réalité de son malheur, qui est partagée entre la colère et la pitié, qui veut ressaisir l'infidèle et qui redoute par une démarche imprudente de tout compromettre, quel drame intime, intense, poignant! Nul ne l'a écrit, nul ne l'écrira. Tout ici n'est que soupirs, secrets battemens du cœur, nuances insaisissables : les mots trop concrets, trop lourds y sont une trahison. C'est le mérite de M. Coolus de nous avoir du moins donné l'impression que ce drame se joue dans l'âme troublée de Mme Darcier, et de nous avoir laissé en deviner les péripéties. La scène principale du second acte qui met en présence Mme Darcier et son mari est d'une délicatesse de touche et d'une vérité tout à fait remarquables.

Il se trouve que la femme qui passe est une de ces femmes qui passent par toutes sortes de bras. Une combinaison terriblement artificielle met en présence Darcier et un des amans de Mme Sormain.

Trompé, bafoué, après une nuit d'espionnage fiévreux, Darcier ira-t-il rejoindre la perfide créature? Il a plu à l'auteur que la voix du devoir fût la plus forte. Nous nous en réjouissons. Mme Darcier veillera sur lui, non plus comme une femme, mais comme une mère. On a trouvé généralement que cette solution était bien conciliante, et que le théâtre se fait trop indulgent aux folies amoureuses des maris en rupture de ban. Je ne dis pas le contraire.

Mme Marthe Brandès a été parfaite d'émotion juste et de sensibilité contenue dans le rôle de Mme Darcier. M. Tarride a tant de bonhomie, un jeu si sympathique qu'il désarme toutes les sévérités. Il y aurait de l'exagération à louer les autres interprètes.

La Comédie-Française nous a donné cette joie de nous sentir rajeunis de vingt ans. Le spectacle coupé qu'elle nous a offert nous reportait aux beaux jours du Théâtre-Libre. Ce fut d'abord *Boubouroche* que beaucoup d'entre nous se souvenaient d'avoir applaudi dans sa nouveauté chez Antoine. L'avis général a été que la pièce n'a pas gagné à monter en grade et qu'elle n'est pas à sa place sur notre grande scène classique : je ne suis pas du tout de cet avis. Boubouroche est une farce copieuse, grasse et féroce, tout à fait dans la manière classique. C'est la farce gauloise suivant la tradition. Il ne s'agit pas d'établir des comparaisons redoutables et de déclarer que M. Courteline est un Molière. Mais on peut jouer *Boubouroche* entre la *Jalousie du Barbouillé* et le *Médecin volant :* on aura la sensation que cela sort du même tonneau. Seulement, il sera bon de le jouer avec un peu de gaieté. M. Silvain est d'une gravité qui n'a d'égale que la mélancolie de Mme Lara. Ils nous feraient prendre M. Courteline pour un auteur larmoyant, et *Boubouroche* pour un drame.

Le Théâtre-Libre affectionnait pareillement ces pièces rapides, sommaires, menées à toute vapeur au dénouement selon la formule du théâtre-express. *L'Imprévu* de M. Victor Margueritte procède exactement de cette manière dépouillée, décharnée, et qui se refuse à mettre de vains ornements de littérature autour du fait-divers. La femme de Pierre Vigneul, Denise, trompe son mari avec un voisin de campagne, Jacques d'Amblize. Profitant d'une absence de son mari, elle accourt, la nuit, au rendez-vous. Soudain, rupture d'un anévrisme. Elle tombe morte. Le mari revient à l'improviste. Il trouve auprès de la morte une amie de celle-ci, Hélène Ravenel, qui, ayant récemment vu représenter *l'Écran brisé*, tente de faire croire au mari qu'elle seule était coupable, tandis que Denise était l'innocence même.

Ce qui rend plus méritoire encore sa tentative de sauvetage moral, c'est qu'elle aime en secret Pierre Vigneul. Nous devinons que tout cela finira très bien, par un mariage ; mais que cela a donc commencé d'une façon pénible ! — Mlle Leconte a joué avec un tact, une sensibilité, et une adresse de tout premier ordre le rôle difficile de Denise.

La soirée s'est terminée par une charge d'atelier tout à fait désopilante : *le Peintre exigeant* de M. Tristan Bernard. C'est la caricature du faux artiste, persuadant de son génie un ménage de bourgeois et finissant par régenter toute la maison. Encore le grotesque M. Hotzoplotz se sert-il à bonnes fins de son prestige fascinateur, puisque, au lieu de se faire adjuger la fille de la maison, comme un simple Tartuffe, il s'emploie au contraire à faire réussir le mariage de celle-ci avec un petit cousin. — M. Georges Berr a été infiniment amusant sous les traits de l'esthète baroque et a fortement contribué au succès de cette pochade.

On se souvient du brillant début que faisait, l'été dernier, un jeune auteur, M. Dario Niccodemi, en donnant le *Refuge* au Théâtre Réjane. Qui donc disait que tout le monde peut faire une bonne pièce (oh ! ce paradoxe !) mais que la difficulté commence à la seconde ? C'est, en l'espèce, *la Flamme*.

Antoine Dauvigny et sa femme Geneviève villégiaturent en Sicile, dans une villa, au bord de la mer, en compagnie de Françoise de Vigier. Cette Françoise de Vigier est la seconde femme de M. de Vigier, et M. de Vigier est le père de Geneviève. Donc Françoise est la belle-mère de Geneviève et, approximativement, celle d'Antoine. En Sicile, le ciel est bleu, l'air est pur, la nature est superbe. Mais on se lasse de tout, même des plus beaux paysages. Les locataires de la villa se sentent peu à peu envahis par cet ennui morne qui se dégage immanquablement de la contemplation prolongée de la nature. L'ennui est mauvais conseiller. Antoine Dauvigny et Françoise de Vigier s'avisent de tomber amoureux l'un de l'autre ; ou plutôt, Françoise s'éprend d'Antoine. C'est la Phèdre moderne. Moins farouche que l'Hippolyte antique, Antoine ne sait pas résister à de troublantes avances. Ce qui aggrave son cas, c'est qu'il doit tout, fortune, situation, à M. de Vigier. La circonstance atténuante, c'est le climat. Il faut le savoir : à peine êtes-vous depuis vingt-quatre heures sous ce ciel amollissant de la Sicile, c'est une nécessité que vous deveniez éperdument amoureux de celle-ci ou de celle-là. Et ces gens sont en Sicile depuis des mois. Qu'ils s'en aillent ! dites-vous. Mais s'en va-t-on comme on

veut des jardins d'Armide ? Antoine et Françoise préfèrent disserter — longuement, très longuement et dans un style dépourvu de simplicité, — sur leur amour et ses particularités. C'est assez, c'est plus qu'il n'en faut pour éveiller la jalousie de Geneviève. Elle écrit à son père. Par le premier train, Thésée, je veux dire M. de Vigier, accourt. Avec ce nouvel arrivant, la pièce bifurque et tourne au drame.

M. de Vigier a d'abord interrogé sa fille. Cet interrogatoire se continue par une confrontation des coupables. Les coupables ne le sont encore que d'intention. C'est trop, beaucoup trop. Homme de décision, encore qu'il soit phraseur et diffus dans ses propos, M. de Vigier a vite fait de prendre un parti. Il aime sa femme et entend la garder. Antoine et Geneviève vont donc s'éloigner. Lui reste avec Françoise.

Au troisième acte, scène des adieux. Antoine, qui jusqu'ici s'est montré un assez piètre amoureux, se sent tout à coup brûlé d'une flamme dévorante. L'automobile qui doit l'emmener à Palerme avec sa femme est là, — l'automobilisme est en pleine faveur au théâtre; — que Françoise prenne la place de Geneviève, et en route ! Ce beau projet est aussitôt mis à exécution. Mais Geneviève veille. Chasseresse convaincue, elle a toujours une carabine à portée de la main. Elle la saisit et tire sur Françoise. Le coup de feu au dénouement est redevenu très à la mode, cette saison.

Mme Réjane a été très émouvante dans son rôle de Phèdre bourgeoise qui finit, vaincue, par s'abandonner à la passion qu'elle-même a déchaînée. Mlle Sylvie s'est tirée à son honneur du rôle de Geneviève. M. Signoret n'a que le rôle d'un personnage de second plan, mais il le joue avec une gaieté dont le besoin se faisait sentir dans ce drame alambiqué !

Il me reste à peine quelques lignes. Je ne veux pas étrangler l'analyse du très curieux drame italien que M. Richepin vient d'adapter à la scène française et qu'il a habillé de son verbe somptueux. Je le remets donc à une autre fois. Mais je dois tout de suite dire le prodige qu'a été Mme Sarah Bernhardt et l'indirecte leçon que sa belle, et nette et poétique diction inflige aux interprètes de *Chantecler*.

René Doumic.

REVUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : *La Forêt*, légende musicale en deux actes; paroles de M. Laurent Tailhade, musique de M. A. Savard. — *La Fête chez Thérèse*, ballet en deux actes; scenario de Catulle Mendès, musique de M. Reynaldo Hahn. — A propos de l'*Op.* 111 de Beethoven. — La Société Haendel.

Mi ritrovai per una selva oscura,
Che la diritta via era smarrita.
Ahi! quanto, a dir qual era, è cosa dura,
Questa selva selvaggia ed aspra e forte...

Jamais nous n'avons mieux compris ces fameux vers de Dante au début de l'*Enfer*. Nous aussi, nous nous sommes trouvé dans une forêt obscure, où la voie droite était perdue, et c'est une dure chose d'avoir à dire combien est sauvage, âpre et rude, la forêt où MM. Tailhade et Savard nous ont conduit.

Dans le fourré des paroles et dans celui de la musique nous nous sommes tout de suite égaré. Sous les hêtres et les chênes, voici le bûcheron et, dès ses premiers mots, on commence à ne pas l'entendre. On croit seulement deviner à ses gestes, à sa physionomie, qu'il aime ses arbres d'un mystérieux et fatal amour. Chargé de les abattre, le cœur lui manque à cette seule pensée, objet aussitôt d'un interminable autant qu'inintelligible soliloque. Alors survient la bûcheronne, et ce qu'elle dit, ce qu'elle est, nous échappe également. Il semble du moins qu'elle redoute et qu'elle signale à son époux (ou à son fiancé, nous ne savons pas au juste) le charme jeté sur lui par la forêt.

La bûcheronne avait raison et bientôt le charme opère. Le bûcheron, se faisant violence, a porté les premiers coups. Les troncs gémissent sous la hache. De verts fantômes de dryades se montrent et se plaignent derrière les écorces blessées. Enfin une femme apparaît,

Nemorosa, déesse des bois, d'après le nom que le programme lui donne, à moins qu'elle ne le soit de la source, que nous voyons couler à ses pieds. Elle attire le bûcheron par ses chants, par ses regards, et le livre à ses compagnes, qui, doucement enlacent, puis entraînent sous les flots de quelque « mare aux fées » le martyr des eaux et forêts.

Pour défendre la musique en cette affaire, on n'a pas manqué de crier haro sur le poème. On a eu tort. Premièrement, il n'y a si pauvre livret qui ne puisse prêter à la musique, ou plutôt que la musique ne soit capable d'enrichir, à condition qu'elle ne soit pas elle-même encore plus indigente. Les exemples abondent, parmi les chefs-d'œuvre, d'oripeaux, de haillons littéraires, que la musique a fait resplendir. Au fond, en tout opéra, la chose principale, sinon la seule, c'est, et sous des formes changeantes ce sera toujours, la musique. Aussi bien ce poème sylvestre, à défaut de « situations » ou de drame, n'était pas si dépourvu de poésie, d'une musicale, ou « musicable » poésie. La musique a seule ici tous les torts. Le premier est qu'elle empêche constamment la parole d'être entendue. Pour l'auditeur il n'y a pas de pire supplice. Il n'y en a pas non plus que nous épargnent moins les musiciens d'aujourd'hui. Au commencement du drame lyrique était le verbe. Nous voilà terriblement loin de ce commencement et le verbe n'habite plus parmi nous. On ne saurait trop citer la fameuse distinction de Grétry : « Il y a chanter pour chanter et chanter pour parler. » On ne chante plus ni de l'une ni de l'autre manière. Après le chant, l'art lyrique a désappris même la parole. Autant que notre ordre politique souffre du « tout à l'État, » notre ordre musical souffre du « tout à l'orchestre. » Dans l'un comme dans l'autre, le nombre commande et la foule est maîtresse, trop souvent maîtresse d'erreur. Sans compter que la parole a vu s'élever contre elle encore d'autres ennemis : après les instrumens, qui l'étouffent ou l'écrasent, les intervalles qui la disloquent et la torturent, les intonations qui la forcent et qui la faussent. Je m'étonnais, en écoutant, — quand j'arrivais par hasard à l'entendre, — la déclamation de M. Savard, qu'on réussisse à noter des mots avec des sons qui leur ressemblent aussi peu, qui même leur répugnent davantage, qui, loin d'en exprimer le sens et le sentiment naturel, n'arrivent, au prix de quelle recherche et de quel effort ! au moins en apparence, qu'à les dénaturer et à les démentir.

Si du moins une musique de ce genre, n'étant pas le chant, ni le discours, était la symphonie ! Un tel sujet l'y invitait entre tous. Mais elle n'en approche en rien, ou par rien : ni par le développement des

idées, ni par l'intérêt, l'expression, ou l'agrément des timbres. Ainsi, pas de couleurs et pas de lignes. Nul contentement pour l'esprit, et, pour l'oreille, aucune volupté. La symphonie, en admettant même, — cela s'est rencontré, — qu'elle ne soit pas une combinaison de sonorités agréables, doit être, sous peine de n'être rien, un ordre, un organisme, une hiérarchie de formes et de forces qui soutiennent ensemble des rapports logiques, harmonieux. Elle comporte encore une fois, elle exige même l'esprit de suite, le progrès, l'évolution d'une pensée unique, voire la rencontre et la combinaison de diverses pensées. De tout cela, je n'oserais décider ce qui manque le plus à la musique de *la Forêt*...

On nous trouvera sévère et peut-être en avons-nous trop dit. Mais aussi c'est qu'ils nous en font trop, les musiciens de l'heure présente, au moins la plupart d'entre eux. Ils nous font une musique et finiront par nous faire toute musique fastidieuse, pénible, haïssable. « Mon enfant, » gémissait déjà Gounod, il n'y a pas loin d'un quart de siècle, « la musique devient irrespirable. » De plus en plus elle nous asphyxie. Le même Gounod, dans sa dédicace au pape Léon XIII de sa partition de *Mors et Vita*, souhaitait que son œuvre augmentât la vie en ses frères : « *ad incrementum vitæ in fratribus meis.* » Des œuvres comme *la Forêt*, qui sont nombreuses, amoindrissent au contraire et paralysent la vie en nous. Les entendre, c'est mourir un peu.

Par bonheur, en poésie comme en musique, parfois dans l'une et dans l'autre ensemble, il y a d'autres forêts. Faut-il rappeler tant d'harmonieuses retraites? Et d'abord cette forêt de Gastine, victime aussi de la hache, plainte aussi par la poésie, et que la musique épargna :

> Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras.
> Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas :
> Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force,
> Des nymphes qui vivaient dessous la rude écorce?
> Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
> Pour piller un butin de bien peu de valeur,
> Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
> Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses!

Ce début, et tout ce qui suit, n'est-ce pas l'idée première peut-être, l'esquisse et le crayon léger des deux tableaux que nous a montrés l'Opéra? Entrez à présent dans le *Bois épais* de Lully : vous y trouverez une ombre en quelque sorte farouche et comme tout imprégnée d'amour et de douleur. Souhaitez-vous de plus tranquilles

ombrages? Un arbre, un seul, suffira pour vous les donner, celui dont le dôme de verdure semble couvrir l'air fameux et magnifique de Haendel :

> *Ombra mai fù*
> *Di vegetabile*
> *Cara ed amabile*
> *E soave più?*

Plus près de nous, voici les bois que parcourent les chasseurs de Weber, et la petite maison forestière, cachée sous le feuillage, où la blonde Agathe attend, le soir, à genoux et priant pour lui, Max le franc tireur. *Sombres forêts!* Ne suffit-il pas de ces deux mots pour évoquer, avec l'admirable et déjà romantique rêverie d'une jeune femme, la succession de paysages grandioses dont le second acte de *Guillaume Tell* est composé?

Quittez le théâtre et suivant le conseil sacré, bon pour l'esprit comme pour l'âme, pour l'artiste autant que pour le religieux, « fermez sur vous la porte de votre chambre. » Les feuillets, entr'ouverts au hasard, d'un cahier de Schubert ou de Schumann laisseront venir à vous l'odeur des sapins et des tilleuls allemands. Wagner lui-même, le Wagner du second acte de *Siegfried*, peut se passer de la mise en scène et du décor, et seul avec le jeune héros, au pied de l'arbre mélodieux, vous comprendrez avec lui la leçon mystérieuse et mélancolique des « murmures de la forêt. »

Prenez encore, après tant de partitions, un livre, un simple roman, les *Maîtres sonneurs* de George Sand : vous y trouverez plus d'une impression forestière et musicale à la fois. Non seulement des impressions, mais l'idée même ou le sentiment de la musique sous les images de la poésie. Que valent toutes les définitions de l'école auprès de celle-ci, que donne « le Grand Bûcheux, » de nos deux modes musicaux : « Ceux que les savans appellent, comme j'ai ouï dire naguère, majeur et mineur, et que j'appelle, moi, mode clair et mode trouble, ou, si tu veux, mode du ciel bleu et mode du ciel gris, ou encore mode de la force ou de la joie et mode de la tristesse ou de la songerie. » Enfin je ne sais pas de plus sentimentale, ou de plus lyrique, mais de plus juste, plus forte, et plus vaste définition de la musique, que ce couplet d'un petit flûtiot, encore tout enivré de sa flûterie : « Ça parle, ce méchant bout de roseau! Ça dit ce qu'on pense! Ça montre comme avec les yeux! Ça raconte comme avec les mots! Ça aime comme avec le cœur! Ça vit! Ça existe! Et il y a une vérité dans ce qu'on entend comme dans ce qu'on voit! »

Dans ce qu'on entendit un soir du mois dernier à l'Opéra, je crains qu'il y ait peu de vérité, voilà tout.

Mlle Grandjean et trois ou quatre de ses compagnes ont représenté, l'une, sous les traits de Nemorosa, les arbres en général et chacune des autres un arbre en particulier. Le bûcheron, c'était M. Delmas. Il a fait de son mieux, comme s'il ne regrettait pas trop la forêt du *Freischütz*, celle où nous l'entendîmes naguère pour la première fois, celle où chante, comme dit le poète allemand, l'oiseau de ses jeunes années.

La Fête chez Thérèse. On s'est demandé chez laquelle. Serait-ce chez celle-là dont les fêtes en effet laisseront un souvenir dans l'histoire mondaine, politique aussi, de ces derniers temps? Eh bien! non. La Thérèse de l'Opéra n'est que celle de la poésie, de la poésie de Victor Hugo. En celle-ci jadis on avait cru reconnaître Laure Junot, duchesse d'Abrantès, dont une variante de la pièce des *Contemplations* porta le prénom. Mais déjà cette fois il paraît qu'on s'était trompé.

M. Jules Lemaître un jour, après avoir déploré la pauvreté du genre chorégraphique et des sujets qu'en général il comporte, souhaitait de voir confier la composition d'un ballet à quelque poète lyrique épris des formes et des couleurs et qui ait aussi le don de la fantaisie et du rêve... « On a sous la main les contes de fées, des milliers de légendes de tous les pays, le répertoire de la Comédie italienne, les féeries de Shakspeare et toutes les gracieuses inventions des grands poètes, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo. » Parmi les « inventions » de ce dernier, celle que feu Catulle Mendès a choisie était favorable à la danse, à toute sorte de danses, mais prêtait moins, beaucoup moins au ballet, faute d'action ou de sujet seulement. Victor Hugo s'est contenté de nous décrire une fête, comédie et mascarade, donnée par Thérèse, la blonde duchesse, en ses jardins: fête de printemps et fête de jour, mais qui dure jusqu'à la nuit. Cela ne pouvait faire et n'a fait aussi qu'un tableau, le second du ballet Mendès-Hahn. Il a fallu le préparer, l'animer, le dramatiser un peu, oh! si peu que rien! par un autre et par un semblant (que voici) d'intrigue et d'amourette.

Chez Palmyre, la couturière à la mode, danseuses et grandes dames, Carlotta Grisi parmi les unes, la duchesse elle-même entre autres, viennent essayer leurs costumes pour la fête prochaine. Mimi Pinson, la gentille « première, » préside à ces essais. Pour son malheur, son amoureux Théodore, caché derrière un paravent, y

assiste aussi. Voir la duchesse, en perdre la tête, et, pour la suivre, abandonner Mimi, c'est pour Théodore l'affaire d'un instant et la conclusion du premier acte. Au second, pendant la fête et sous divers déguisemens, Théodore se fait le « cavalier » ou « le danseur inconnu » de la duchesse Thérèse. Mais à la fin, rejoint, reconnu et réclamé par la brave petite grisette, dans la splendeur des feux d'artifice et de l'apothéose, il lui sera rendu.

Pour l'oreille comme pour les yeux, le premier acte est agréable. La musique y a des façons vives et légères, spirituelles et toujours faciles, un peu trop faciles parfois. De la danse, ou de la pantomime, l'orchestre souligne avec justesse, avec finesse aussi, les menus incidens : l'entrée ou la sortie d'un personnage, et puis, d'une manière générale, la vie, au moins la vie extérieure, de l'atelier, le va-et-vient des ouvrières, leur gaieté, leur entrain, leur empressement à recevoir, à fêter une cliente de marque, ballerine ou duchesse. Et cet orchestre, toujours mélodique et chantant, et dansant, n'est pas incapable non plus, quand il le faut, de velléités symphoniques sans prétention, mais non sans goût, ni sans esprit. La leçon de chorégraphie que donne la danseuse à l'ouvrière, sur la célèbre valse de *Giselle*, est une chose gentille. Elle est cela non seulement par le plaisir, historique ou rétrospectif, que nous cause la citation de la vieille ou vieillotte mélodie, mais par la façon dont le musicien moderne l'annonce et la prépare d'abord, et puis et surtout, à la fin, la développe, et sans trop la dénaturer, la ranime et la rajeunit. Nous parlions d'esprit et de gentillesse. Il y a là même de la poésie. Il pouvait y en avoir davantage. A la valse de la Grisi, valse apprise, convenue et d'Opéra, Mimi répond elle aussi par une valse. J'aurais voulu dans celle-ci plus de naturel encore, plus d'ardeur et de liberté. Ici devait passer à travers l'atelier un souffle, un frisson de l'âme féminine et populaire, celui qui fit un moment battre et défaillir le cœur à des ouvrières aussi, au second acte de la *Louise* de M. Gustave Charpentier.

Le tableau suivant (la fête) est plus ordinaire. Il ne se compose et ne pouvait se composer que d'« entrées » successives, de groupes, d'épisodes élégans ou somptueux, mais sans intérêt et sans vie.

> Les Amyntas rêvant auprès des Léonores,
> Les marquises riant avec les monsignores
> . . . .
> Deux femmes soutenaient le manteau d'Arlequin,
> Trivelin leur riait au nez comme un faquin
> . . . .

Scaramouche, en un coin, harcelait de sa batte
Le tragique Alcantor suivi du triste Arbate.
Crispin, vêtu de noir, jouait de l'éventail;
Perché, jambe pendante, au sommet du portail,
Carlino se penchait, écoutant les aubades,
Et son pied ébauchait de rêveuses gambades.

On vit tout cela, peut-être davantage, mais le spectacle en parut monotone et fade. La musique même, à part quelques passages heureux, n'y apporta ni variété ni saveur. Nous avons goûté seulement, pour son éclat, et pour sa noblesse même, un appel de trompettes (sauf erreur) annonçant derrière le rideau que la « redoute » allait commencer. Et quand la nuit fut venue et que se leva la lune, tandis que, sur un banc de marbre assise, Mimi Pinson pleurait tout bas, l'orchestre soupira comme une espèce de *lied*, à la fois descriptif et sentimental, où les harmonies avaient une bien jolie manière de se dégrader et de se fondre.

A la fin de l'article, rappelé tout à l'heure, sur le ballet idéal, M. Jules Lemaître concluait ainsi : « Qu'on me donne, en attendant, un petit nombre de danseuses, mais choisies, des costumes dont les couleurs auront été assorties par un grand peintre, une musique écrite par un grand musicien, une danse qui exprime toute la poésie du livret, et je m'en contenterai. » Nous souscrivons à ces vœux. Bien que modestes, ils n'ont pas, cette fois encore, été comblés. L'auteur des *Études latines*, qui ne se pique pas d'être un grand musicien, est du moins un musicien délicat, un artiste de goût, dont la nature et les dons sont peut-être supérieurs encore à ses œuvres. Quant aux danseuses, dont le nombre n'est pas petit, l'une d'elles est mieux que choisie : elle est unique. Mlle Zambelli, dans ses petits pieds et dans ses jambes fines, a plus de poésie, de style et d'expression que pas une de ses camarades chantantes n'en a dans la voix. Sa danse est une merveille de précision autant que de charme, de rythme sans rigueur, d'esprit et de sentiment, de jeunesse, de joie et de légèreté. Elle aussi, quand elle vint au monde, « une étoile dansait au firmament. »

Vous plaît-il, mon cher contradicteur du mois dernier, que nous reparlions un peu de l'*Op.* 111 de Beethoven? Ce n'est point un sujet médiocre et le temps de disette musicale où nous sommes nous laisse quelque loisir. Pendant le concert, déjà lointain, consacré par M. Édouard Risler à quatre des trente-deux sonates pour piano, nous étions, vous et moi, voisins de fauteuil. Mais, par le sentiment et le

goût, combien nous fûmes éloignés! Tenterai-je un rapprochement que je souhaite? Hélas! après l'admirable interprète, écouterez-vous seulement un pauvre critique? Où la beauté fut impuissante, que pourront quelques vagues paroles autour de la beauté! Je demande pour elles votre indulgence, et rien de plus.

L'*arietta*, — c'est le modeste nom que donne Beethoven au colossal et dernier morceau de sa dernière sonate, — l'*arietta* de l'*Op*. 111 forme avec certaines pages, contemporaines et similaires, du maître (l'*andante* de l'*Op*. 109 et les trente-trois variations sur une valse de Diabelli), le sommet ou l'apothéose de ce « genre : » les variations.

Les variations, — les véritables, celles qui remplissent en quelque sorte leur condition supérieure et tout entière, — ne se contentent pas de revêtir un thème, ou de l'orner, de changeantes mais extérieures parures. Elles y apportent des modifications plus profondes. Par exemple « elles le transposent de majeur en mineur, elles le font passer de la mesure à 2/4 ou à 4/4 en mesure à 3/4, pointent ou syncopent les rythmes, introduisent quelques motifs nouveaux étrangers au thème, voilent le thème sous un contre-chant plein de charme, élargissent ou rétrécissent l'*ambitus* de la mélodie, dans laquelle elles intercalent de nouvelles gradations ou retranchent quelques-uns des sons extrêmes (1). » Un seul principe domine tout ce travail, une condition unique en restreint la liberté : « c'est que, d'une manière ou de l'autre, l'idée principale, le thème, soit maintenu *en conscience* chez l'auditeur (2). » *En conscience*, nous retrouverons et reprendrons ces deux mots-là tout à l'heure.

Le thème de l'*arietta* de l'*Op*. 111, exposé d'abord, est en soi d'une grande beauté. Très simple, très lent, il se compose de deux parties ou de deux reprises, l'une et l'autre dans le ton d'*ut* majeur, sauf, au début de la seconde, le passage et comme l'ombre furtive, sur quelques mesures, du ton de *la* mineur. Le caractère de ce chant est la contemplation et la paix. S'il n'est pas sans mélancolie, il est du moins sans trouble. Et puis, et surtout, il a cette ampleur, cette généralité que Wagner admirait si fort dans les plus grandes idées beethoveniennes, par exemple dans le motif du finale de la *Symphonie avec chœurs*, et qui leur donne en quelque sorte une puissance d'expression ou de représentation infinie. « Harmonies d'immensité, » a dit, je crois, Chateaubriand de certains accords. On peut le dire également de plus d'une mélodie de Beethoven en sa forme

(1) Riemann, *Dictionnaire de musique* (art. *Variations*).
(2) *Id.; ibid.*

simple, primitive, avant même que par l'esprit symphonique elle ne commence à se développer et à s'accroître.

Les variations ne sont ici qu'au nombre de cinq, mais de plus en plus considérables par l'étendue autant que par la profondeur. La dimension comme la durée de chacune fait la difficulté, qu'on peut d'abord éprouver, de la suivre, de la saisir, de l'embrasser tout entière. Nulle part cependant l'idée, mère et maîtresse, ne manque ou seulement ne faiblit; partout

> invisible et présente,
> *Elle est* de ce grand corps l'âme toute-puissante.

Ame contemplative au début, mais qui, par degrés, s'émeut et s'agite. Dès la première variation, la basse, se rompant en triolets syncopés, en notes disjointes, communique une vague inquiétude à la mélodie. Et celle-ci, perdant elle-même de son calme, tantôt s'appuie encore, franchement et d'aplomb, sur ses notes fondamentales, tantôt au contraire vacille et ne porte déjà plus, comme à faux, que sur d'autres, qui lui sont extérieures, si ce n'est étrangères.

Seconde variation : le sentiment s'anime et se passionne encore davantage. Le rythme, transformé, se brise en éclats aigus, et les notes, pointées plus sèchement s'entre-choquent avec plus de rudesse. En un mot, on voit, on entend s'accentuer ici la contradiction ou le conflit intérieur dont la musique de Beethoven est, plus que toute autre, l'éternelle et pathétique figure.

Elle le représente au paroxysme dans la variation qui suit (n° 3). Tumultueuse entre toutes, celle-ci n'est qu'une série d'assauts et d'écroulemens. Rien n'y tombe, et de si haut! que pour remonter, puis retomber encore. Plus large de mesure, elle couvre des espaces plus vastes de notes plus nombreuses et précipitées avec une sorte de fureur. Aucun art ne possède et ne manifeste au même degré que la musique le pouvoir miraculeux des métamorphoses. Nul autre n'est plus un et plus divers. Le thème, à présent, est si loin et si près de nous à la fois! Sous des apparences ou des espèces opposées, il persiste, il subsiste identique, ainsi qu'un visage serein et courroucé tour à tour.

La quatrième variation ramène le calme, sinon la joie encore. Elle le rétablit d'abord en bas, dans les profondeurs. *Pacem summa tenent.* Mais, autant que les sommets, la paix habite les abîmes. Lentement elle s'en exhale et monte. Un dernier épisode, je ne dirai pas la trouble, mais l'attriste et l'assombrit. Interrompues, éparses, les pre-

mières notes du thème reviennent flotter, comme mortes, à la surface de triolets tremblans. C'est un de ces momens de défaillance, de détresse, où, de même qu'à la fin de la marche funèbre de l'*Héroïque*, Beethoven, plus que jamais humain, nous semble près de s'abandonner.

Mais il se reprend aussitôt et, d'un sublime élan, se relève. « *Plein ciel*, » eût dit Victor Hugo, s'il avait compris quelque chose à la musique, de la cinquième et dernière variation. Dégagée à jamais de tout embarras et de toute entrave, délivrée de la passion et de la douleur, l'idée s'y transfigure, s'y revêt et rayonne d'une beauté véritablement céleste. Elle triomphe, mais ce n'est pas dans l'orgueil, encore moins par la violence, qu'elle triomphe : c'est dans l'extase et par l'amour. Des myriades de notes, et de notes hautes, les plus hautes du clavier, des trilles, des traits, environnent le thème, faisant et refaisant autour de lui sans cesse des nimbes et des auréoles. Ici la vision de Beethoven, — car on croirait qu'il voit et nous voyons avec lui, — ressemble à celle de Dante aux derniers chants du *Paradis*. En des ordres divers nos impressions finissent par se confondre et nous ne savons plus très bien si notre oreille jouit des sons, ou notre œil de la lumière.

Enfin la joie de notre âme et de notre esprit est complète. L'évolution logique et sentimentale du thème est maintenant achevée. L'être sonore qu'est une mélodie, — et une mélodie de Beethoven ! — se retrouve identique à lui-même, mais fortifié, enrichi de tout ce que tant de modes divers ont ajouté à sa substance et à sa vie. Alors, nous rappelant à la fois ce qu'il était et ce qu'il est devenu, son origine et sa perfection, la parabole évangélique nous revient en mémoire. « Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé... » N'a-t-il pas aussi quelque chose de céleste, ce royaume des sons, dont Beethoven a pu dire avec magnificence : « Mon royaume est dans l'air ? » Né comme l'autre du plus humble germe, il s'est ici, comme l'autre encore, miraculeusement étendu.

Je ne sais rien, non seulement d'égal, mais de supérieur peut-être aux variations de l'*Op.* 111, sinon les variations (*Op.* 120) sur une valse de Diabelli. Hans de Bülow, dans son incomparable, son indispensable édition de Beethoven, a bien raison de considérer « cette œuvre gigantesque comme une sorte de microcosme du génie de Beethoven; » bien plus, ajoute-t-il, « comme une image quintessenciée de l'univers sonore. » Il y a trente-trois variations, pas davantage. Elles furent payées trente ducats en or, un peu moins d'un ducat chacune.

ignorées du public français, le seul M. Risler serait certainement capable de les lui faire connaître et peut-être comprendre. C'est l'affaire de trois petits quarts d'heure, avec les reprises. L'œuvre est plus étonnante encore que l'*arietta* de la dernière sonate. Elle est une preuve plus abondante et plus riche, un signe plus manifeste et plus éclatant, non pas de la contradiction, mais, tout à l'opposé, de la conciliation possible entre l'unité de la nature ou du fond et la variété des formes, j'allais écrire, pensant à la théologie, des personnes. Il arrive ainsi que la musique, une telle musique du moins, devient le symbole de vérités qui la dépassent, mais qu'elle annonce et dont, à sa manière, elle se fait témoin ou caution.

Dans l'ordre, dans aucun ordre sonore, on ne saurait trouver un élément qui manque ici. Tout y est présent et vivant : les mélodies, les rythmes et les accords en foule; des fugues et des marches; tous les mouvemens, lents ou rapides, et toutes les mesures; le développement ou le travail de la sonate et de la symphonie; tantôt un menuet et tantôt une *aria*, l'action et le rêve tour à tour, les modes et les degrés innombrables de l'être, depuis la force brutale jusqu'à la grâce exquise, du plus morne désespoir à la plus légère comme à la plus rude gaieté.

Avec tout cela, sous tout cela, parmi tant d'altérations et de métamorphoses, l'idée vit et revit. Elle triomphe même du silence. Une des variations les plus extraordinaires, et les plus passionnées, est hachée de soudaines et longues pauses. A travers ces espaces, mesurés (car ce ne sont pas des points d'orgue), mais vides et muets, Beethoven poursuit, en lui-même et tout bas, sa pensée purement intérieure. Nous la suivons avec lui, comme lui, n'en reconnaissant le cours impétueux et caché qu'à des accords frappés de place en place. Ainsi, même pour nous, la musique un moment dépouille le signe sensible et la matière sonore. Elle n'est plus qu'esprit, et c'est ici l'une de ces variations, tout à fait singulières et d'un idéalisme transcendant, où, suivant le mot cité plus haut de Riemann, le thème subsiste encore, mais seulement « dans la conscience de l'auditeur. »

Voilà, pour le coup, le chef-d'œuvre et le sommet du genre. Plus haut même que l'*arietta* de l'*Op.* 111, il est aussi plus difficilement accessible. Je ne sais qu'un interprète, mais j'en sais un, digne de nous y élever. Les admirateurs de Beethoven doivent beaucoup à M. Édouard Risler. Mais lui-même leur doit quelque chose encore : les trente-trois variations sur la valse de Diabelli. Ils les lui réclameront jusqu'à ce qu'il les leur ait données.

Paris possède maintenant, de plus en plus, des concerts, comme des théâtres, « à côté; » petites sociétés musicales, en marge des grandes, qui font moins de bruit et quelquefois plus de bien. Je ne saurais trop vous en recommander deux, consacrées l'une à Jean-Sébastien Bach et l'autre à Georges-Frédéric Haendel. « Ce sont deux puissans dieux. » La première, si je ne me trompe, et certainement la seconde, honore et sert, au-dessous de son glorieux patron, des maîtres à peine moins grands, plus anciens parfois et presque toujours inconnus.

Que savez-vous de Hasse ou de Schütz, de Rust ou de Buxtehude? Un soir du mois dernier, dans une humble salle de la rue de Trévise, vous en auriez ouï des merveilles. Vous auriez, à travers les siècles, compté les jalons plantés par des mains robustes sur toutes les avenues de notre art. Oh! que de simples, de brefs, de forts et de purs chefs-d'œuvre! Comme ils accroissent, ceux-là, la vie en nous! Quelle impression ils nous laissent du parfait et du définitif! Ils nous assurent et nous rassurent, à l'heure trouble où nous sommes. Sur le buffet de l'orgue se voyait sculpté l'antique monogramme chrétien, entre l'*alpha* et l'*oméga*. Et tandis que nous écoutions certain chœur du *Josué* de Haendel, ou l'*Histoire de Jésus au temple*, de Schütz, oubliant les recherches et les erreurs présentes, il nous semblait que cette musique fût en effet le commencement et la fin. Vieux chefs-d'œuvre; exécution juvénile, imparfaite quelquefois, selon la lettre, mais que toujours anime, enflamme l'esprit. Allez entendre les jeunes artistes de la société Haendel. Accordez-leur toute votre sympathie et même, un peu, d'autres et moins platoniques secours. Je dis : un peu, non pas trop, afin qu'ils vivent seulement, qu'ils aient le nécessaire, mais non pas les délices, et que la sainte pauvreté garde leur zèle et leur amour

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN NOUVEL AUTEUR DRAMATIQUE ALLEMAND : M. THADÉE RITTNER

Der dumme Jakob, un vol., Berlin, 1910 ; *Unterwegs, ein Don-Juan Drama*, un vol. Berlin, 1909.

Le château d'Allenstein a pour maître, — au moment où s'ouvre l'action de *Jacques l'Imbécile*, — un vieux garçon à demi abruti par le désœuvrement et la solitude. Non pas que Charles d'Allenstein ait toujours été le personnage oisif et inutile que nous voyons à présent. Revenu dans son château au lendemain de la mort de son père, il s'est voué de toute son âme à remettre en état le domaine familial ; à force de travail et d'économie, il a payé toutes les dettes de ses parens, s'est acquis une fortune assez considérable, et n'a enfin consenti à se reposer qu'après avoir dépensé trente années de sa vie à une tâche obstinée de fermier et d'éleveur de bétail, qui n'était point faite pour adoucir ni orner sa rudesse native. Maintenant il s'ennuie, se croit malade, et accable lourdement de sa mauvaise humeur toutes les personnes de son entourage. La première scène de la pièce nous le montre jouant aux dominos avec sa sœur, la baronne de Pasini, une dame maigre et sèche âgée d'environ quarante-cinq ans, qu'il a recueillie dans son château ainsi que son mari. La pauvre femme n'apporte guère d'entrain au jeu, et souffre visiblement des sarcasmes grossiers que lui prodigue son frère : mais nous sentons qu'elle a contre lui un autre grief plus profond, dont elle n'ose cependant lui parler qu'en de vagues allusions d'un ton aigre-doux. Et, en effet, la cause de ce grief nous est bientôt révélée. Une grande et belle jeune fille entre dans le salon,

d'un air d'assurance parfaite sous des dehors affectés d'humble soumission, s'offrant à lire au châtelain les journaux qui viennent d'arriver. Elle s'appelle Lisa, et est la fille du cocher d'un château voisin. Élevée dans ce château avec la fille du baron de Radkersberg, et ayant reçu là un vernis tout extérieur de culture mondaine, elle a été récemment engagée par Charles d'Allenstein pour lui servir de lectrice et de secrétaire ; mais le vieux garçon laisse voir assez clairement qu'il serait disposé à la prendre aussi pour maîtresse, — d'où l'amère indignation de la baronne, sa sœur, qui avait bien compté pouvoir vivre toujours commodément chez lui, en dirigeant sa maison.

Lisa elle-même, d'ailleurs, est bien résolue à ne point prendre au sérieux les complimens, maladroits et passionnés, de son vieil amoureux. Ses intentions nous sont expliquées dans un entretien qu'elle a avec un robuste jeune homme aux yeux bleus enfantins, Jacques Steger, qui déjà, tout à l'heure, nous a révélé un mélange singulier de naïveté paysanne et de bonhomie en se glorifiant ingénument, devant Allenstein, de la manière dont il fait prospérer l'exploitation agricole du domaine. Ce Jacques Steger est, lui, le fils d'une cabaretière du village, dont Allenstein a été jadis l'un des nombreux amans. Un médecin de la région, l'unique ami et confident du vieux garçon, a presque persuadé à celui-ci que Jacques était son fils; et c'est par une sorte de scrupule paternel qu'Allenstein s'est chargé de l'éducation du petit Jacques, l'a envoyé suivre les cours de l'université, et puis, quand il s'est senti fatigué de l'administration de ses terres, l'a entièrement transmise entre ses mains, avec la certitude légitime de ne pouvoir pas trouver un serviteur plus fidèle, ni même, malgré sa simplicité un peu ridicule, plus capable de le remplacer en toute façon. Or, Jacques a donné son cœur à la belle Lisa; et celle-ci, depuis des années, n'a jamais cessé de l'aimer tendrement, d'un amour où le respect de sa noble et touchante droiture se renforce d'un désir, tout féminin, de protection à l'égard du grand enfant que restera toujours « Jacques l'Imbécile. » Aussitôt seule avec lui, quand Allenstein est allé fumer des cigarettes sur la terrasse, elle reproche affectueusement à son ami son manque de tenue, et sa tendance incorrigible à compromettre le fruit de tous les efforts qu'elle ne se lasse point de tenter pour le faire recevoir dans l'intimité du château.

Lisa. — Rien que la façon dont tu entres chez les gens, c'est ridicule et inconvenant! On s'aperçoit tout de suite que tu viens de quitter ton travail!

Jacques. — Comment? Est-ce donc une honte, de travailler?

LISA. — Tiens, tu n'es qu'un... un mangeur! Et cela en tout! Ton travail même, tu l'engloutis comme ta viande à table! Et puis, tout de suite après, tu arrives au salon! Après avoir mangé, les gens comme il faut se lavent d'abord les mains, et c'est seulement ensuite qu'on se présente en société!

JACQUES. — Et le patron qui, tout à l'heure, me demande si ma machine à battre est à moi? Naturellement, elle est à moi, puisque c'est moi qui suis seul à m'en occuper! De quel argent on l'a payée, à cela je ne pense guère. C'est comme pour ce qu'il a dit du printemps! Lui, il est obligé, d'abord, d'ouvrir la fenêtre, pour savoir que c'est le printemps! Mais moi, j'ai vécu tout au long de l'année avec tout ce qui pousse là-bas, et qui lutte contre la gelée. Et l'on peut dire tout ce que l'on veut : quand je sens le fumier, sur les champs, je sais bien qu'il est à moi!

LISA (*nerveuse, les yeux à demi fermés, et se caressant les cheveux*). — Si tu voulais être raisonnable, oui, tout cela serait vraiment à toi! Mais... mais tu ne veux pas être raisonnable!

JACQUES. — Comment cela? (*Il la regarde, et comprend peu à peu.*) Ah! oui, ton éternelle idée!

LISA. — Mais oui, en effet!

JACQUES. — Avant tout, il faudrait enfin que je connusse la vérité! (*S'échauffant.*) Oui, est-il mon père, ou ne l'est-il pas? Toi, franchement, que crois-tu?

LISA (*d'une voix tranquille*). — Cela est tout à fait indifférent!

JACQUES (*très excité*). — Comment? Que dis-tu là? Comment peut-on dire que cela soit indifférent?

LISA. — Il s'agit simplement de savoir s'il *veut bien* être ton père, et non pas s'il l'est vraiment! Comprends-tu?

JACQUES. — Mais moi, c'est que je désire le savoir, s'il est mon père!

LISA. — Avec des désirs comme celui-là, on n'avance pas d'une semelle! En supposant même qu'on pût le savoir de façon tout à fait certaine, ta position n'en serait pas changée!

JACQUES. — Que me parles-tu de ma position? Je veux simplement la vérité!

LISA. — Qu'il déclare seulement une fois, mais expressément, qu'il est ton père, et alors je m'inclinerai très bas devant toi, et tout le monde s'inclinera devant toi, et dira : « Voyez, c'est le fils du seigneur d'Allenstein! » Et alors (*souriant doucement*) tu pourras me faire la cour, Jacques l'Imbécile!

JACQUES (*songeur*). — Une fois déjà il me l'a dit, tu sais, une seule fois. C'est quand il m'a confié l'administration de ses biens. Nous avons eu là un entretien plutôt fou, très tard dans la nuit. Tout le temps, il m'a dévisagé d'un air si étrange! Je le voyais trembler, comme d'angoisse. « Si tu me trompes, m'a-t-il dit, c'est toi-même que tu tromperas!... car tu es mon fils! » Mais cela me paraît, maintenant, si peu réel!

LISA. — Oui, cela ne peut pas compter! Il faut que la déclaration se fasse une bonne fois, très nettement. Afin que l'on sache à coup sûr!... Je crois... qu'on appelle cela une « adoption. »

JACQUES (*avec élan*). — Lisa, ce que je voudrais surtout, ce serait de te prendre, telle que tu es, et de t'emmener n'importe où, et...

LISA (*d'un ton résolu*). — Je ne me laisserai emmener nulle part!

JACQUES. — Lisa, tu as changé! Je m'étonne de voir comme tu changes de jour en jour!

LISA (*lui souriant, et l'attirant à soi*). — Jacques, mon cher imbécile aimé...

JACQUES (*passionnément*). — Si tu m'aimes, eh bien! sois de nouveau à moi comme auparavant!

LISA. — Il y a le mariage, Jacques!

JACQUES. — Mais nous pouvons fort bien nous marier! A quoi bon attendre? J'ai beaucoup étudié, je sais bon nombre de choses. Et puis, ce que je suis à présent, je peux le rester!

LISA. — Non, tu ne dois pas le rester! Je me chargerai, moi, de te pousser en avant. Il faut que j'avance!

JACQUES. — Oh! toi...

LISA. — Moi, je ne suis pas aussi facile à contenter! Ce n'est pas en vain qu'on a dépensé de l'argent pour mon éducation, comme pour la tienne!

Le dialogue est interrompu par l'entrée du lieutenant de Pasini, type achevé du pique-assiette impudent et plat, que son beau-frère a congédié d'auprès de soi, sur la terrasse, parce que sa vue l'agaçait, et qui n'en vient pas moins, dans le salon, lui préparer docilement des cigarettes. Et bientôt nous voyons reparaître Allenstein, accompagné de ce baron de Radkersberg qui, autrefois, a pourvu à l'éducation de Lisa. Le baron a amené avec lui sa fille, dont le ton involontairement protecteur irrite désormais l'ambitieuse créature ; et le fils du baron est venu aussi, un jeune dadais qui se met tout de suite à tourner galamment autour de l'ancienne compagne de sa sœur, et affecte de ne pas entendre la voix de Jacques Steger, lorsque celui-ci, furieux de son attitude à l'endroit de Lisa, lui enjoint d'aller porter ailleurs ses fades complimens.

A ce long premier acte, dont l'objet est beaucoup moins de nouer une intrigue théâtrale que de nous présenter des caractères minutieusement analysés, à la façon des maîtres classiques, succède un second acte tout plein d'action et de mouvement, mais qui a pour nous le grave défaut de contenir, à lui seul, tout l'intérêt dramatique de la pièce. Dès le lever du rideau, nous apprenons qu'un événement insolite s'est produit au château, dans la matinée. Puis nous découvrons qu'il s'est agi d'un duel, que Jacques s'est battu avec le jeune baron de Radkersberg, et qu'il a été blessé, d'ailleurs très légèrement. Allenstein est informé de l'aventure à l'instant où, pour la première fois, il s'enhardit à déclarer son amour à la belle Lisa; et celle-ci, avec

une habileté remarquable, tâche à détourner sur Jacques les besoins naturels d'affection du vieux châtelain. Aussi bien le médecin dont j'ai déjà parlé réussit-il à émouvoir intimement le cœur d'Allenstein en lui racontant que Jacques a risqué sa vie pour lui, pour défendre son honneur contre des allusions indiscrètes du jeune Radkersberg à ses sentimens envers sa lectrice. La vérité est qu'Allenstein, sans savoir l'exprimer, aime beaucoup ce garçon dont il se croit le père. Nous avons l'impression que la partie savamment engagée par Lisa peut être tenue pour gagnée. Ce qu'il faut à cet homme ignorant de toutes les joies de la vie, c'est d'avoir auprès de soi des cœurs qui consentent à l'aimer tel qu'il est, avec la sauvagerie et le manque d'expansion qui lui sont naturels; et nous sentons, avec Lisa triomphante, qu'il suffira au fils présumé d'apparaître devant son père, le bras en écharpe et la mine fiévreuse, pour que le hobereau renonce en sa faveur à un amour qui n'a pas encore projeté en lui des racines bien profondes. Mais le malheur veut que Jacques, à peu près décidé, lui aussi, à tomber aux pieds d'Allenstein pour lui demander l'autorisation d'épouser Lisa, rencontre à ce moment sa mère, la veuve Steger, venue au château pour essayer enfin de se faire payer les dettes du lieutenant de Pasini. Le jeune homme exige formellement de sa mère qu'elle lui révèle de qui il est fils ; et la cabaretière, qui ne se doute pas de la gravité de la catastrophe que va produire son aveu, finit par lui déclarer que c'est le médecin, l'ami d'Allenstein, qui est son véritable père. Vient alors l'une des scènes les plus importantes de la pièce. En présence et à l'instigation de Lisa, qui ne sait rien encore, Allenstein remercie chaudement le jeune homme de s'être battu pour lui ; et cette tendresse même enlève à « Jacques l'Imbécile » le courage de tromper plus longtemps son maître et bienfaiteur.

JACQUES (*très vite, tout d'un souffle*). — Ma mère est venue ici, tout à l'heure, et m'a tout révélé.

ALLENSTEIN (*étonné*). — Quoi ?

LISA (*avec un sourire affolé*). — Regardez-le donc ! Il a la fièvre ! (*Très excitée.*) Jacques, allez-vous mettre au lit !.

ALLENSTEIN. — Votre mère, qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

JACQUES. — Vous n'êtes point mon père !

(*Un moment de silence.*)

LISA (*épouvantée*). — Mon Dieu !

ALLENSTEIN (*d'une voix calme*). — Je ne suis pas ton père ? Et qui donc, alors ?

JACQUES (*entre ses dents*). — Le docteur.

LISA (*désespérée*). — Jacques...

JACQUES. — Oui... C'est ma mère qui me l'a...

ALLENSTEIN (*toujours encore d'une voix calme*).— Quelle folie! Le docteur?

JACQUES . — C'est ma mère qui vient de me le dire.

ALLENSTEIN (*criant*). —Folie! (*Puis, paraissant se calmer.*) Après cela, pour ce que cela me fait! Du moment que ta mère te l'a dit!... Bah! que m'importe?... Le docteur. Très bien! Une jolie canaille, ce respectable docteur! Un menteur... un... (*Avec un geste méprisant*) D'ailleurs, cela ne m'intéresse guère... Mais (*avec haine, à Jacques*), mais que toi, tu puisses me dire cela de cet air tranquille!

JACQUES (*anéanti*). — Mais c'est que... c'est que c'est vrai!

ALLENSTEIN (*tout tremblant*). — Oui, oui!... Adieu! Vite, va-t'en! Je préférerais beaucoup ne pas te voir... Ton visage rouge de paysan... Ta santé grossière... (*S'animant de nouveau*) c'est incroyable que tu puisses me dire cela!...

JACQUES (*toujours atterré*). — Mais c'est la vérité!

ALLENSTEIN (*sans paraître savoir ce qu'il dit*). — Et moi aussi, je vais te dire quelque chose! Eh bien! tu n'as pas de cœur, voilà! Qu'est-ce que j'obtiens, en échange de tout ce que j'ai fait pour toi? Hein! réponds un peu! Encore que tu m'aies toujours été antipathique, toujours éminemment antipathique, je t'ai comblé de mes bienfaits! Et toi, voilà comment tu me remercies!... Tu n'as jamais aimé personne!

LISA (*à mi-voix, d'un ton à la fois douloureux et irrité*). — Non, jamais il n'a aimé...

(*Tout à coup, Jacques semble se réveiller. Il découvre maintenant ce qu'il a fait. D'un air épouvanté, il regarde Lisa, qui lui répond par un regard chargé de haine.*)

JACQUES (*se prenant la tête avec désespoir*). — Alors... Mais enfin... Mon Dieu! (*Il sort précipitamment.*)

ALLENSTEIN (*après un silence*). — Ce garçon m'a toujours été éminemment antipathique... Mais le docteur, que je considérais comme un ami!... Et maintenant, de nouveau, je n'ai plus personne! Me voici, de nouveau, tout seul! (*Après encore un silence.*) Eh bien! Lisa, que dites-vous? Dites donc quelque chose!...

LISA (*d'une voix morte*). — Oui, en effet, mais que voulez-vous que je dise? Vous avez des parens!

ALLENSTEIN (*ricanant*). — En effet, c'est cela! Vous voulez dire que je dois me remettre à jouer aux dominos avec ma sœur? Oui, mais, soit dit entre nous, c'est que ma sœur, non plus, ne m'est pas très sympathique! C'est que, soit dit entre nous (*s'excitant tout d'un coup*), c'est que tous les hommes me dégoûtent profondément! (*Après une pause.*) Il n'y a... Oui, vous le savez, il n'y a que vous qui fassiez exception!

LISA (*toute tremblante*). — En effet. Vous me l'avez déjà dit, et moi... j'ai été si maladroite et vous ai si mal compris! (*Après un silence.*) Mais maintenant, faites de moi ce qu'il vous plaira! Prenez-moi! Je vous appartiens!

Un auteur français se serait arrêté là, après ce dénouement de la

tragédie. Mais les dramaturges allemands, tout de même que leurs confrères les romanciers, ne craignent pas de continuer à nous exhiber leurs héros, même lorsque s'est achevée la crise décisive de leur destinée. Il ne faut pas oublier que le *Don Juan* de Mozart, dans sa version primitive, ne finissait pas au moment où le convive de pierre retournait aux enfers en emmenant son hôte avec lui : le public voyait reparaître alors dona Anna et dona Elvire, don Ottavio et Leporello, et les ensembles chantés par ces personnages contrastaient délicieusement avec la terreur et l'angoisse de ce qui est à présent, pour nous, la scène finale de l'opéra. Le troisième acte de *Jacques l'Imbécile*, lui, n'est point fait pour dissiper dans nos cœurs l'impression désolée de la catastrophe susdite : mais l'auteur n'en a pas moins tenu à nous faire pénétrer plus profondément encore dans l'intimité de ses caractères, et le fait est que ce troisième acte contient, à son tour, des passages d'une amertume « réaliste » fortement accusée.

Le début de l'acte est déjà, à ce point de vue, d'un effet significatif. Dans le même décor que nous a montré le premier acte, la même scène se reproduit, mais avec un renversement des rôles précédens. C'est maintenant Lisa qui joue aux dominos avec Allenstein : et celui-ci est distrait, maussade, comme naguère nous était apparue sa sœur, et Lisa le raille de ses inadvertances avec un ton de mépris tout pareil à celui dont lui-même accablait la pauvre baronne de Pasini. Le véritable sujet de l'acte est de nous faire assister à une dernière lutte dans l'âme de la jeune fille, partagée entre son amour passionné pour Jacques et son besoin, non moins passionné, de luxe, de richesse, et d'éclat mondain. Après avoir longtemps essayé de supporter le spectacle des relations de son amie avec Allenstein, Jacques décide de s'en aller. Il vient sommer Lisa de choisir entre lui et son ancien maître ; et quand la jeune fille s'aperçoit que sa résolution de partir est inébranlable, elle hésite, s'interroge, et peut-être serait sur le point de se laisser fléchir, — sauf d'ailleurs à le regretter dès l'instant suivant, — si la baronne de Pasini ne s'avisait de mettre fin à l'entrevue en appelant son frère, pour lui dénoncer la présence de Jacques auprès de sa fiancée. Lisa, aussitôt, se ressaisit tout entière et renvoie le malheureux Jacques, si sûre désormais de sa domination absolue sur Allenstein qu'elle profite simplement de cette occasion pour obtenir le congé de la baronne et de son mari. Mais, sous cette action dramatique du troisième acte, l'intérêt littéraire ne consiste que dans la peinture de l'écroulement lamentable opéré à jamais, dans le cœur et la vie d'Allenstein, par sa déception au sujet du jeune homme. Bien plus que

l'ambitieuse et perverse Lisa, c'est lui, ce sauvage, brutal, et touchant Allenstein qui est le héros principal de toute la « comédie. » Sa nature complexe, où se mêlent étrangement des instincts opposés, nous est vraiment décrite avec un relief très original; et cette curieuse figure de hobereau tragique suffirait, à elle seule, pour justifier le grand succès obtenu par *Jacques l'Imbécile* aussi bien sur la scène viennoise où la pièce a été représentée tout d'abord que dans les nombreux théâtres allemands qui, aussitôt après, se sont empressés de l'ajouter à leur répertoire.

•

L'auteur de cette « comédie, » M. Thadée Rittner, est, je crois, d'origine polonaise. Son aventure littéraire rappellerait, en ce cas, celle de l'un de ses compatriotes qui, après avoir longtemps couru le monde comme officier de marine, s'est fixé en Angleterre, et, sous le pseudonyme de Conrad, y est devenu l'un des plus justement célèbres parmi les romanciers et conteurs anglais de ce temps. M. Rittner, beaucoup plus jeune, est-il destiné à rencontrer une fortune pareille dans les lettres allemandes? Le grand succès de son *Jacques l'Imbécile* aurait de quoi le faire supposer : mais surtout, on doit espérer qu'il confirmera sa jeune renommée en associant bientôt, aux qualités remarquables de psychologue et d'observateur qu'il a déployées dans sa dernière pièce, les dons, plus précieux encore, d'élégante et subtile fantaisie poétique qui nous sont apparus dans une œuvre antérieure, intitulée *En Chemin, drame sur le thème de don Juan*. Je ne sais pas si la première pièce du dramaturge viennois a obtenu déjà, lors de sa production, le succès qui s'attache aujourd'hui à *Jacques l'Imbécile :* peut-être manque-t-elle un peu trop de cette vérité, — ou probabilité, — particulière que réclame, dans tous les pays, l'esthétique du théâtre. A la lecture, du moins, cette façon de poème dramatique m'a causé un extrême plaisir, avec l'imprévu, la hardiesse, la variété incessante de son invention. Je vais essayer d'en indiquer brièvement le sujet, mais, hélas! sans aucune chance de réussir à traduire le charme léger et indéfinissable qui se dégage plutôt de l'atmosphère générale de l'œuvre, des attitudes des divers personnages et du ton passionné de leurs réponses, que du simple enchaînement des faits extérieurs.

L'auteur nous transporte, cette fois encore, dans un château de province. Le premier acte a pour décor un pavillon d'été, au milieu d'un grand parc, sous le clair de lune. En attendant le retour du châtelain, qui sera le héros de la pièce, le secrétaire de celui-ci s'entre-

tient avec le frère de son maître, jeune professeur d'université, que scandalisent, — et attirent involontairement, — les innombrables aventures galantes du nouveau don Juan. Le secrétaire, lui, a pour son maître une admiration enthousiaste. Il le considère proprement comme un héros, un homme de génie qui emploie à l'amour des qualités presque surnaturelles d'esprit et de cœur. Cependant, ce Leporello, — son maître s'amuse souvent à l'appeler ainsi, malgré ses protestations, — a toujours préféré instinctivement que sa jeune et adorable femme, Suzanne, n'entrât pas en contact avec l'homme qui le ravit jusque dans ses folies les plus criminelles. Bientôt Suzanne elle-même apparaît, un instant, dans le pavillon. Elle est fille d'honnêtes commerçans, et, tout en s'étonnant que son mari lui défende d'approcher du « baron, » elle ne cache pas son mépris pour un personnage dont l'unique occupation est de faire la cour à toutes les dames et demoiselles de la contrée. Puis elle s'en va, et le baron lui-même se montre à nous, qui, tout de suite, avec l'élan fougueux de sa verve lyrique, son mélange piquant de hauteur seigneuriale et de simplicité, justifie pleinement à nos yeux l'enthousiasme ingénu de son Leporello.

Il a observé, en passant, que la fille de son jardinier était brusquement devenue jolie, et cette découverte l'a mis en belle humeur. Mais, avec cela, il ne peut s'empêcher de se rappeler et de regretter une autre jeune fille, Christine de Felsenburg, qu'il a enlevée par force, la nuit précédente, puis ramenée, avant l'aube, au château de son père, et que jamais plus sans doute il ne reverra. En quoi il se trompe, du reste : car la fille du jardinier, dès qu'elle le voit seul dans le pavillon, vient humblement lui apprendre qu'une dame est là, au fond du parc, semblant le guetter. C'est la fière Christine, qui d'abord lui annonce qu'elle est venue le tuer, et fait mine de vouloir le frapper avec un élégant poignard italien qu'elle tenait caché sous son voile, mais qui, peu à peu, se laisse aller à lui avouer qu'elle l'aime et ne peut plus vivre loin de ses baisers.

Le lendemain, dans le salon du baron, celui-ci déclare à son fidèle secrétaire que la possession de Christine lui a causé, une fois de plus, la cruelle déception qui toujours le condamne à chercher, auprès d'autres femmes, un certain élément mystérieux dont son cœur a besoin. Toujours il croit l'avoir enfin rencontré ; et puis, aussitôt qu'il a tenu une femme dans ses bras, il s'aperçoit que le charme qu'il avait cru reconnaître en elle ne s'y trouvait point, ou s'est évaporé. Après quoi le secrétaire s'éloigne, — car il a veillé durant toute la

nuit, à l'insu de son maître, vaguement inquiet de savoir celui-ci en tête à tête avec l'orgueilleuse Christine, — et voici que Suzanne, sa jeune femme, venue pour le voir, rencontre à sa place le baron don Juan ! C'est alors une grande scène d'un art si habile que nous assistons sans l'ombre d'embarras ni de répugnance au spectacle de la lente fascination exercée impitoyablement, par le séducteur, sur la femme de son naïf et dévoué confident. Suzanne, d'ailleurs, résiste à tous les artifices amoureux de don Juan. Après des alternatives tragiques d'indignation, de colère, et de désespoir, la jeune femme s'enfuit; peut-être même n'a-t-elle pas entendu la prière que lui a adressée le baron, de laisser tomber, du balcon du premier étage, une branche fleurie d'acacia, qui signifiera qu'elle s'est enfin décidée à lui ouvrir son cœur. Et l'acte se poursuit; le baron se moque des scrupules vertueux de son frère, éconduit la pauvre Christine, désormais oubliée, reçoit princièrement les humbles aveux de la fille du jardinier, s'entretient avec son secrétaire d'un amour nouveau qu'il sent naître en soi, et dont le mari de Suzanne se désole de n'être pas admis à savoir le secret: et toujours, — pendant ces scènes d'un mouvement qui, parfois, évoque dans nos oreilles le souvenir des rythmes les plus emportés du *Don Juan* de Mozart, — toujours le baron et nous-mêmes ne cessons point de tenir fiévreusement nos regards tournés vers la fenêtre du fond, attendant la chute de la branche d'acacia demandée, tout à l'heure, à la belle Suzanne. Soudain, au moment où le baron commence, pour la première fois, à désespérer de son génie, la branche d'acacia tombe doucement.

La conclusion de l'aventure répond le mieux du monde à ce que nous connaissons maintenant des caractères du héros principal et de son entourage. Le baron est devenu l'amant de Suzanne; et, par un prodige que nous fait apparaître plus vraisemblable la grâce exquise de la jeune femme, il a décidément découvert, en elle, ce sortilège dont l'absence l'avait empêché de rester fidèle à ses « mille-trois » maîtresses précédentes. Mais il y a le mari, qui désire absolument être initié à tous les détails de la nouvelle conquête. Il supplie, se fâche, pleure ingénument du manque de confiance de son maître envers lui; et le baron, d'autre part, tout don Juan qu'il soit, sent dès la première minute qu'il n'aura pas le courage de mentir à un ami tel que celui-là, si bien qu'il avoue à son Leporello qu'il lui a pris sa femme; sur quoi le secrétaire, aussitôt, dans une poussée instinctive dont il se repentira dès que la raison lui sera revenue, le tue avec le petit poignard italien de Christine.

Ainsi finit, tout prosaïquement, cette dernière incarnation de l'un des types immortels de notre humanité. Et ce n'est pas seulement l'originalité de sa fin, — don Juan puni de ses forfaits par Leporello, au lieu du Commandeur, — qui nous autorise à réserver pour la pièce de M. Rittner une place à part, entre toutes les œuvres consacrées à l'étude de ce type glorieux : jusque dans les moindres nuances de sa physionomie d'amoureux-poète, le don Juan de l'auteur viennois nous offre une individualité à la fois très « moderne » et très humaine et vraie, qui ne nous permet point de le confondre avec aucune des autres figures inspirées, avant lui, du même idéal.

Romantique et « lyrique » au plus haut degré, avec cela aussi peu allemand que possible, le héros de M. Rittner est un don Juan qui, toujours, prend plaisir à raisonner sa folie. Écoutons-le répondre à son frère, l'éminent gynécologue, qui lui demande ce qu'il peut bien y avoir, à ses yeux, dans ces femmes qu'il ne se relâche pas de vouloir conquérir : « Hé ! mon cher ami, je ne le sais pas encore ! C'est précisément ce que, toute ma vie, je m'efforce vainement de découvrir. J'ai l'air de savoir beaucoup de choses là-dessus : en réalité, je ne sais rien. Tantôt ce qu'il y a dans la femme m'est apparu d'un bleu de ciel, avec un clair tintement de cloche matinale, et tantôt je l'ai entendu me railler dédaigneusement, avec un bruit de soie froissée. Tantôt son parfum m'est apparu blond, et puis, une autre fois, d'un brun avec des reflets de feu. Mais, au fond, qu'est-ce que c'est? Peut-être me faudra-t-il encore une ou deux éternités pour arriver enfin à en être instruit. Ce qui est sûr, c'est que je ne néglige rien pour l'apprendre, et n'ai pas d'autre souci au monde ! » Ou bien, lorsque son secrétaire le complimente de ce que son regard fait épanouir la beauté des femmes : « Non, mon ami, la vérité est que je la tue ! Cette Christine que j'ai tenue dans mes bras tout à l'heure, je la regrette comme un fou ! C'est elle que tu me vois pleurer ! — Mais si monsieur le baron le désire, elle reviendra sans faute ! — Non, mon ami, elle ne reviendra jamais plus ! car la personne que j'ai quittée, à l'instant, n'est plus Christine ! Elle s'est jetée à mes pieds, elle est devenue humble et douce. Ce n'est plus, désormais, qu'une pauvre créature qui me supplie de l'aimer ; et la vue de cette odieuse humilité me poursuivra toujours comme un spectre. Ce qu'il y avait de beau en elle, la fière et hautaine comtesse, je l'ai détruit ! Et c'est toujours ainsi ! Toujours la fatalité veut que je détruise, dans les femmes, l'unique beauté dont j'ai soif en elles ! »

Ce mélange constant d'exaltation passionnée et de réflexion iro-

nique, sans doute M. Rittner en aura trouvé l'exemple dans les comédies de Musset, dont sa pièce se rapproche infiniment plus que de toutes les œuvres allemandes qui me soient connues. Mais surtout, j'imagine qu'il a dû subir vivement l'influence de son grand compatriote, le poète polonais Slowacki, ce Musset slave qui, le jour où son œuvre aura enfin réussi à nous être révélée, nous émerveillera par l'étrange et puissante originalité de son romantisme. En tout cas, l'auteur de ce nouveau *Don Juan* semble bien apporter au théâtre allemand des qualités littéraires d'une richesse et d'une élégance remarquables, dans un temps où les dramaturges de la génération précédente, les Hauptmann et les Sudermann, paraissent avoir donné déjà tout ce qu'ils avaient à nous offrir de plus intéressant. Ses comparses eux-mêmes, le baron de Pasini et le médecin, dans *Jacques l'Imbécile*, le frère de don Juan et la fille du jardinier dans l'autre pièce, — pour ne point parler de l'étonnant secrétaire — Leporello, — nous plaisent par je ne sais quel air d'aisance familière que n'ont point, d'habitude, les figures allemandes; et sa langue, autant du moins que je suis capable d'en juger, ne manque pas d'une saveur personnelle, sous sa limpidité. Puisse-t-il seulement, dans ses œuvres prochaines, tâcher à nous rendre plus précieuse l'observation réaliste de son *Jacques l'Imbécile* en y joignant la verve et l'ardente expansion poétique que lui ont, naguère, enseignées les maîtres immortels de sa terre natale!

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Quelques semaines à peine nous séparent des élections générales. Les élémens d'information nous manquent pour essayer de dire ce qu'elles seront; les partis s'organisent dans les arrondissemens et se préparent à la lutte, mais à Paris on en parle peu. A quoi faut-il attribuer ce détachement relatif de ce qui, autrefois, passionnait si fort les esprits? Peut-être à la lassitude qui suit des efforts et des déceptions multipliés; peut-être aussi à l'intérêt amoindri qu'excite le Parlement. Pendant d'assez longues années il accaparait toute l'attention dans le monde politique; depuis, d'autres institutions ont été créées et se sont développées, les syndicats ouvriers par exemple, et il a cessé d'être l'étoile polaire vers laquelle s'orientaient toutes les espérances. Certains de ses actes, et plus particulièrement celui par lequel il a élevé à 15 000 francs l'indemnité de ses membres, ont diminué sa considération. Sa régénération devrait être le premier de nos soucis. Mais, à l'inverse du sentiment général, le Parlement estime qu'il est très bien tel qu'il est; la grande majorité de ses membres songe beaucoup moins à le régénérer qu'à le perpétuer, ou plutôt à s'y perpétuer; et s'il faut pour cela maintenir sur le pays le réseau lourd et serré d'une administration qui n'a d'autre but et d'autre emploi que la pratique de la candidature officielle dans des conditions de cynisme inconnues jusqu'à ce jour, on le maintiendra. La République en sera déshonorée dans l'histoire, mais tout un personnel politique aura son existence prolongée pendant quelques années, et c'est là un intérêt qui prime tous les autres.

Quelques-uns de nos parlementaires, et non des moindres, viennent de déclarer qu'ils en avaient assez, et qu'ils ne solliciteraient pas le renouvellement de leur mandat. C'est le cas de M. Lasies, un des membres les plus spirituels de la minorité. Il y a eu assez souvent dans nos assemblées des hommes d'esprit comme lui, mais tous n'ont

pas eu le trait aussi piquant sans jamais être méchant, ni blessant. Aussi n'avait-il pas d'ennemis, et beaucoup de ses adversaires politiques, en le voyant partir, penseront, sans l'avouer, qu'il manquera à la Chambre prochaine. Pourquoi donc s'en va-t-il? Il l'a dit dans un journal; c'est qu'il a constaté que ses efforts sont vains au Palais-Bourbon et que, dans sa circonscription électorale, ils compromettent ses amis. Toutes les faveurs administratives leur sont impitoyablement refusées; leurs droits même sont méconnus, puisqu'il est admis aujourd'hui que l'argent des contribuables, c'est-à-dire de tout le monde, est fait pour entretenir la situation d'une coterie. M. Lasies libère ses électeurs; il ne veut pas être plus longtemps pour eux une gêne, un embarras, un trouble-fête. Il renonce à son mandat. M. Gauthier (de Clagny) renonce aussi au sien. Comme M. Lasies, il appartient à la minorité, et il honore son parti par son talent et son caractère. On l'écoute toujours avec plaisir, et nous dirions avec profit, si on suivait quelquefois ses conseils; mais on ne les suit jamais. Il est de l'opposition, cela suffit pour rendre son éloquence inutile et, comme on dit au Palais, inopérante. D'autres causes encore l'ont dégoûté. Cet orateur, si maître de sa parole et qui connaît si bien le sens et la portée des mots, a laissé déborder son amertume dans le dernier discours qu'il a prononcé, et il a parlé du « mépris » dans lequel le Parlement était tombé. L'assemblée a murmuré, elle n'a pas protesté. Et ce ne sont pas seulement des conservateurs comme MM. Lasies et Gauthier (de Clagny) qui s'en vont en disant pourquoi. M. Labori, un républicain celui-là, suit leur exemple et en donne les mêmes raisons. M. Labori voudrait bien pouvoir dire, comme M. Briand, qu'il est l'homme des réalisations; mais il s'est aperçu que, depuis qu'il est député, il n'a rien réalisé du tout. C'est pourquoi il part. S'il cherche à rentrer un jour à la Chambre, ce sera lorsque auront été faites un certain nombre de réformes, parmi lesquelles figure le scrutin de liste avec représentation proportionnelle. Alors, peut-être, les « mares stagnantes, » dont M. le président du Conseil a parlé à Périgueux d'une manière si éloquente mais jusqu'à présent si inutile, se rejoindront et formeront une mer navigable. En attendant, M. Labori va plaider, au barreau de Paris, des causes que, grâce à son talent, il peut avoir quelque chance de gagner.

Ce triple renoncement à la vie politique, qui sera peut-être suivi de quelques autres, est un symptôme inquiétant. Dans une conférence récente, M. Raymond Poincaré l'a condamné en principe; mais, sans

le vouloir peut-être, il l'a si bien expliqué qu'on pourrait croire qu'il l'a justifié. Le tableau trop ressemblant qu'il a tracé de la vie politique, telle qu'on la pratique généralement aujourd'hui, n'est pas fait pour encourager les débutans. M. Poincaré a procédé par apologue ; il a eu recours à la fiction ; mais combien cette fiction est conforme à la réalité ! Il a pris un brave notaire de province et l'a fait élire député. Notre homme arrive donc à la Chambre. Dans un roman que nous publions en ce moment même, M. Paul Margueritte, qui traite un sujet analogue, montre, chez un député, la rapide détérioration des mœurs privées parmi des tentations auxquelles il ne résiste guère et qui deviennent de plus en plus fortes à mesure que son succès grandit. Le héros de M. Poincaré n'est pas moins favorisé de la fortune ; il est éloquent lui aussi ; il devient ministre lui aussi, et peu à peu, assez vite, l'influence délétère du milieu agit sur sa morale qui chancelle et sur sa volonté qui défaille. C'est un honnête homme pourtant, mais des obligations impérieuses s'imposent à lui. Ne faut-il pas, pour conserver sa clientèle, qu'il sacrifie les uns après les autres les intérêts généraux aux intérêts particuliers ? Nous espérions du moins que son élévation au gouvernement, en le faisant entrer dans une région supérieure, l'affranchirait de certaines servitudes et lui permettrait de redevenir lui-même. Mais M. Poincaré, — et nous devons l'en croire sur parole, — affirme que dans le Conseil des ministres, il n'entend parler que des combinaisons à inventer et des concessions à faire pour vivre, toujours pour vivre. Encore une illusion qui s'évapore ! Bref, le héros de M. Poincaré, déçu, humilié, déconsidéré à ses propres yeux, jette le manche après la cognée, ou, si l'on veut, son portefeuille par-dessus la tribune de la Chambre, et s'en retourne dans sa province pour faire des actes notariés. Encore une fois, M. Poincaré ne l'approuve pas, car, dit-il, « il ne faut pas déserter le champ de bataille. » Soit : restons sur le champ de bataille, à une condition toutefois, c'est qu'on nous donne, pour y faire figure, des armes de bon aloi, des armes qui portent. Tel est bien d'ailleurs l'avis de M. Poincaré.

Dans la campagne brillante qui se poursuit en faveur du scrutin de liste avec représentation proportionnelle, il a tout de suite pris position au premier rang, nul n'étant plus convaincu que lui que, si elle n'est pas à elle seule une panacée, cette réforme est la condition de toutes les autres, celle par conséquent qu'il faut faire la première, celle qui permettra peut-être à la législature prochaine de présenter quelques heureuses différences avec celle-ci. Nous ne résistons pas au plaisir

de citer ce passage de son discours. Parlant de la représentation proportionnelle : « Elle aura, dit-il, cet incomparable mérite de permettre à la France de surveiller de plus près, dans une association plus étroite avec des délégués officiels, le fonctionnement du régime parlementaire. Et la France pourra dire alors en toute liberté si, pour améliorer un mécanisme qui laisse tant à désirer, d'autres remaniemens ne sont pas encore nécessaires. Elle dira notamment si des mandataires, après avoir augmenté eux-mêmes leurs salaires, ne devraient pas offrir une contre-partie à leurs commettans et se résigner à la réduction d'une assemblée trop nombreuse, où les passions s'exaspèrent comme dans une foule et où une âme collective se forme pour l'anéantissement des volontés individuelles. Elle dira s'il est bon que le mandat devienne une profession, que la politique appartienne de plus en plus aux politiciens de carrière, que la permanence des sessions parlementaires mette les députés dans l'impossibilité de garder le contact avec le pays et tienne fatalement éloignés des Chambres une multitude d'hommes de valeur, savans, littérateurs, agriculteurs, commerçans, industriels. Elle dira enfin s'il est conforme à l'intérêt du pays que le gouvernement lui-même, constamment accablé par les exigences du Parlement, n'ait plus le temps de se reprendre, de se reconnaître, de se consulter, et que, perpétuellement sollicité, harcelé, tourmenté, ne sachant plus à qui répondre, il en arrive si souvent à confondre l'art de gouverner avec l'art oratoire, et un progrès social avec un vote de confiance. »

Nous serions heureux d'entendre dire par la France tout ce que M. Poincaré dit pour elle : elle y gagnerait en santé morale, en prospérité, en dignité. Malheureusement, il y a loin de ce langage aux pensées secrètes, aux calculs avides, aux projets tenaces de la majorité actuelle. On n'a pas oublié qu'elle a voté le scrutin de liste et même la représentation proportionnelle, mais qu'elle a ensuite rejeté le tout dans un vote d'ensemble : nous avons raconté cette comédie lorsqu'elle s'est produite. Il faut maintenant parler d'une autre qui fait moins d'honneur encore au Parlement : elle a été jouée en plusieurs temps, sur deux scènes différentes.

Tout le monde sait qu'aux élections dernières, des fraudes électorales nombreuses et nettement caractérisées ont introduit au Palais-Bourbon des pseudo-députés qui n'ont jamais été élus. Ils ont été proclamés, la Chambre les a validés, et le tour a été joué. Ce sont là des choses qu'on fait, mais qu'on n'ose pas approuver, et on n'ose pas, non plus, refuser de mettre à l'étude les propositions de loi destinées

à mettre fin à des pratiques inavouables. On a pour cela, imaginé trois précautions, dont la première consisterait à faire passer l'électeur dans un « isoloir » c'est-à-dire derrière un paravent lorsqu'il se rend au scrutin; la seconde, à autoriser les candidats à avoir des représentans dans la salle de vote; la troisième enfin, à introduire le bulletin dans des enveloppes de papier de forme identique. La première de ces précautions permettrait à l'électeur d'échapper un moment à la surveillance qui s'exerce sur lui, à choisir le bulletin qui a vraiment ses préférences, et à le mettre sous enveloppe; la seconde n'a pas besoin d'être expliquée; la troisième a pour objet d'empêcher le président du bureau électoral de reconnaître les bulletins d'après le papier employé, et aussi d'englober plusieurs bulletins dans un seul. Chacune de ces précautions est bonne, et leur réunion est excellente. Faut-il rendre justice à la Chambre? Elle les a votées à deux ou trois reprises différentes, comme elle a voté le scrutin de liste, comme elle a voté la représentation proportionnelle, avec d'autant plus de persévérance qu'elle comptait sur le Sénat pour faire échouer la réforme. Et elle n'avait pas tort : nous avons le regret de dire que le Sénat, toutes les fois que la loi lui a été soumise, y a opéré des modifications et des retranchemens qui devaient la condamner à faire indéfiniment la navette entre les deux Assemblées, et, finalement, à ne pas aboutir. Le Sénat a commencé par supprimer l' « isoloir, » de sorte que l'électeur, dans la main duquel on aura mis, avec plus ou moins de force, un bulletin de vote, ne pourra pas le changer sans être vu. Il a supprimé aussi l'article qui donnait le droit au candidat d'avoir un représentant dans la salle du vote : ce représentant aurait été un témoin et on ne veut pas de témoin. Seule l'enveloppe uniforme a été maintenue. C'est peu, on en conviendra; ce n'est rien, en réalité, car le dernier jour de la discussion, M. le président du Conseil a expliqué au Sénat que, son administration devant faire cinquante millions d'enveloppes, il faudrait pour cela si longtemps que la loi, pour être applicable aux élections prochaines, devrait être votée définitivement dans un intervalle de quatre ou cinq jours. Est-ce donc une si longue opération que faire des enveloppes? Oui, a dit M. Briand, et il a invoqué l'autorité du syndicat des fabricans de papier qu'il avait consulté. Frappé de cette affirmation, le Sénat n'a pas perdu son temps à en examiner la vraisemblance; pas une minute n'était à perdre; il a voté la loi et s'est empressé de l'envoyer à la Chambre. Celle-ci a continué tranquillement la discussion du budget et, lorsqu'elle l'a eu terminée, s'est adjugé huit jours de congé. Quand elle rentrera en séance, il sera trop

tard; la loi ne pourra pas être appliquée aux élections prochaines, et encore une fois le tour aura été joué.

L'affaire a été menée adroitement, savamment, depuis le premier jour jusqu'au dernier. Le Parlement a donné de nouveau la preuve que, se trouvant bien tel qu'il est, il était résolu à ne rien changer aux conditions de son origine, la fraude comprise. Et il en sera ainsi jusqu'à ce que le suffrage universel se révolte, car c'est de lui, on le voit, et non pas du Parlement qu'il faut attendre le mouvement d'impatience d'où la régénération sortira sans doute un jour. Quand? Nul ne peut le dire : mais le poids des coteries locales paraît de plus en plus lourd; l'exploitation du pays au profit d'une bande de politiciens paraît de plus en plus intolérable; enfin certains symptômes font croire que le réveil, au moins partiel, n'est pas éloigné.

Nous avons dit que la Chambre avait voté le budget. La discussion de la loi de finances, qui aurait été singulièrement laborieuse sans cela, est devenue facile et a pu être menée tambour battant à partir du moment où M. Cochery a eu renoncé à la plupart de ses projets d'impôt. L'emprunt, sous le nom d'émission de bons à court terme, fournira le reste des ressources nécessaires à l'équilibre apparent du budget. La Chambre future se débrouillera ensuite comme elle pourra. « Ce qui paraît devoir caractériser la prochaine législature, a dit M. Ribot dans une interview qui a été justement remarquée, c'est l'importance que doivent prendre les questions financières et fiscales. » En effet, cette importance ne saurait être exagérée, et la prochaine législature aura du mérite si elle se tire bien de la rude tâche que celle-ci lui aura transmise. Mais laissons à l'avenir ce qui lui appartient; nous voulons seulement, aujourd'hui, dire un mot d'une discussion qui s'est produite au Palais-Bourbon au moment où l'ensemble du budget allait être voté.

M. le ministre des Finances impose aux successions, déjà chargées d'un poids excessif, une augmentation d'impôts dont le rendement sera de 104 millions l'année prochaine, et qui en rapportera 31 celle-ci. La différence vient de ce que trois mois sont déjà perdus en 1910 et que les déclarations de succession n'étant obligatoires qu'au bout de six mois, on voit ce qui reste pour l'année courante. Quand le débat s'est engagé sur ce point, M. Jaurès a demandé la parole et, sous prétexte que l'augmentation des droits successoraux avait toujours été tenue en réserve pour faire face aux frais des retraites ouvrières, il s'est opposé à ce que cette réserve fût écornée. Il n'a d'ailleurs pas

insisté beaucoup sur ce point, parce qu'on lui a expliqué, en invoquant le motif indiqué plus haut, que les déclarations de succession ayant six mois pour se produire, le droit nouveau n'aurait son plein effet en 1911 que s'il était voté six mois avant l'ouverture du nouvel exercice. On aurait même pu ajouter que, dans le cas assez vraisemblable où cet exercice débuterait lui aussi par des douzièmes provisoires, il y aurait encore de ce chef du temps et de l'argent perdus. Mais l'intérêt était ailleurs.

Dans le projet sur les retraites ouvrières, le Sénat a introduit sagement un article 25 en vertu duquel la loi ne sera appliquée que lorsque les ressources nécessaires auront été créées : il serait à désirer qu'une précaution de ce genre fût introduite dans toutes les lois qui augmentent sensiblement les dépenses. M. Jaurès a feint de croire que cette stipulation, rapprochée de celle qui affectait d'avance l'accroissement des droits successoraux aux retraites ouvrières, créait dans le budget général un budget spécial où dépenses et recettes se faisaient vis-à-vis, et portait dès lors atteinte au principe de l'unité budgétaire. Bien loin de s'en plaindre, il s'en réjouissait, sans se priver cependant d'exercer son ironie contre le Sénat qui le premier, inconsciemment sans doute, avait porté la main sur l'arche sainte. L'observation aurait pu avoir quelque justesse si le Sénat s'était livré à la double opération d'esprit où se complaisait M. Jaurès et si, après avoir dit que la loi sur les retraites ouvrières n'aurait son effet que lorsque les ressources correspondantes auraient été créées, il avait ajouté que seuls les droits successoraux fourniraient ces ressources. Mais le Sénat n'a rien dit de pareil; il n'a pas fait de cases, ni de compartimens dans le budget; il n'a pas spécialisé les ressources qui devraient pourvoir aux retraites ouvrières; en un mot, il n'a porté aucune atteinte au principe de l'unité budgétaire. Ce principe a été énoncé en termes excellens par M. le ministre des Finances lorsqu'il a dit que l'ensemble des recettes devait servir à l'ensemble des dépenses ; malheureusement, après avoir si bien formulé le principe, il a quelque peu louvoyé ensuite; mais la Commission du budget l'a fait bien davantage! Le rapporteur général, M. Doumer, a présenté à la Chambre et lui a fait voter un texte ainsi conçu : « Il sera fait état, dans les dispositions législatives créant les ressources nécessaires à l'exécution du projet de loi sur les retraites ouvrières et paysannes, de la totalité des produits résultant de l'augmentation des droits sur les successions et donations. » Et il a même ajouté : « Les dispositions législatives prévues au paragraphe précé-

dent seront insérées dans la première loi de finances présentée après la promulgation de la loi sur les retraites ouvrières. » On peut se demander si une assemblée *in extremis* a le droit d'engager ainsi l'avenir : la prochaine Chambre sera libre de n'accepter son héritage que sous bénéfice d'inventaire. Mais, cette fois, la violation du principe de l'unité budgétaire est manifeste. Ce que le Sénat n'a pas fait en insérant l'article 25 dans la loi sur les retraites ouvrières, la Chambre l'a fait en votant la proposition de sa Commission du budget, et M. Thierry a eu bien raison de protester contre ; il aurait même pu le faire avec plus de force, si la Chambre fatiguée, épuisée par un long débat, avait été à même d'en entendre davantage. M. Cochery a essayé de tourner la difficulté en promettant d'assurer l'équilibre du budget de 1911 par des ressources prises complètement en dehors des droits successoraux. Le bon billet que voilà ! La promesse de M. Cochery fait rêver lorsqu'on songe que, sans attendre le budget de 1911, celui de 1910 ne s'équilibre qu'avec un emprunt fait aux droits successoraux. Au surplus, pourquoi prendre spécialement ces droits-là et déclarer qu'ils serviront aux retraites ouvrières ? M. Jaurès et la Chambre auraient tout aussi bien pu affecter à cette dépense une tranche quelconque coupée hypothétiquement dans le budget. Le résultat aurait été le même. Il faudra toujours, comme l'a dit M. le ministre des Finances, mettre en balance la totalité des dépenses et la totalité des recettes : vérité certaine, que l'unité budgétaire a pour objet de rendre plus évidente aux yeux. Fidèle aux principes, la commission du Sénat les a fermement maintenus. Son rapporteur, M. Ferdinand-Dreyfus, lui propose, pour l'article 25, la nouvelle rédaction que voici : « La présente loi sera applicable dans le délai fixé par la loi de finances comprenant les ressources *générales* nécessaires à son fonctionnement. » Cette rédaction est excellente : elle condamne les budgets spéciaux, en faveur desquels on commence aujourd'hui une campagne, et qui n'ont jamais eu pour conséquence, quand ils n'ont pas eu pour intention formelle, de masquer derrière des écrans une fraction des dépenses, et d'en rendre ensuite la totalisation plus difficile. Qui dit unité dit sincérité du budget. On comprend M. Jaurès. Les socialistes se proposent d'augmenter et, pour le faire plus aisément, d'embrouiller les dépenses, afin de venir ensuite avec leurs remèdes héroïques et de les imposer. Ils ont raison de combattre l'unité budgétaire ; mais que la Chambre, et surtout que la Commission du budget les suivent dans cette voie, il est difficile de l'expliquer.

Quoi qu'il en soit, nous marchons à grands pas vers la fin de cette législature dont l'histoire sera peu édifiante et qui aura si lourdement augmenté les charges du pays. Le Sénat aura beaucoup à travailler pour répondre à ce qu'on attend de lui. On ne sait vraiment comment il s'y prendra pour voter, en quelques semaines, la loi sur les retraites ouvrières qu'il discute en seconde lecture, la loi modifiant le tarif des douanes, et le budget. On compte avec raison sur sa bonne volonté, mais on ménage mal ses forces. Le pis est que la Chambre l'a fait exprès. Elle a prolongé au delà de toute mesure sa discussion du budget pour abréger obligatoirement celle du Sénat, dont le contrôle sérieux n'aura pas le temps de s'exercer.

La réforme de la loi électorale provoque en ce moment en Prusse, et même, par contre-coup, dans d'autres parties de l'Allemagne, une vive agitation. Des manifestations d'un caractère tout nouveau se sont produites à Berlin. La police, qui autrefois y était crainte et encore plus respectée, y a été littéralement bafouée. C'est un fait dont il ne faut pas tirer des conséquences exagérées, mais qui mérite d'être observé et constaté.

Le prince de Bismarck, dans une de ces boutades qui lui étaient familières, a dit un jour que la loi électorale prussienne était la plus misérable qui fût au monde : nous ne nous serions pas permis une expression aussi sévère, mais il nous est permis de la recueillir sur les lèvres du grand chancelier. Cette loi électorale a effectivement un caractère archaïque qui étonne de notre temps : toutefois, il ne nous appartient pas de dire si elle convient, ou non, à la Prusse. Sans entrer dans les détails, nous nous contenterons de rappeler qu'elle divise les électeurs, suivant leur richesse, en trois catégories extrêmement inégales en nombre ; la plus pauvre est de beaucoup la plus considérable ; et chacune d'elles nomme des électeurs de manière à assurer aux plus riches une prépondérance écrasante. Ajoutons à cela que le vote est public au lieu d'être secret : autant dire qu'il n'est pas libre. Enfin les électeurs définitifs sont nommés par d'autres électeurs : en d'autres termes, l'élection n'est pas directe, elle est faite au second degré. Une loi nouvelle, depuis longtemps annoncée, a été présentée ; elle rend l'élection directe, avec de certaines garanties et atténuations, mais elle laisse subsister les autres dispositions, inégalité entre les électeurs, vote public. Ce projet a produit une fâcheuse impression quand il a été connu ; le parti socialiste en particulier l'a attaqué avec beaucoup de force ; mais M. de Bethmann-

Hollweg, en qualité de premier ministre de Prusse, n'en a pas mis une moindre à le défendre devant le Landtag. Le discours qu'il a prononcé à cette occasion, très remarquable par sa forme, a été absolument intransigeant. On a rappelé à M. de Bethmann-Hollweg que Bismarck avait appliqué le suffrage universel au Reichstag, c'est-à-dire au Parlement impérial, et on en a conclu que ce qui était bon pour l'Empire devait l'être aussi pour la Prusse : suffrage universel égal pour tous, vote direct et secret, tel a été le mot d'ordre de l'opposition. Nous ne sommes pas bien sûr que Bismarck ait appliqué le suffrage universel au Reichstag par simple goût pour ce mode de votation ; il y a vu seulement une grande force qui servirait à réduire les divergences et les résistances particulières et à unifier l'Empire ; à ce point de vue, M. de Bethmann-Hollweg était certainement fondé à dire que le même système électoral ne convenait pas à tous les pays de l'Empire, notamment à la Prusse, et qu'on n'était pas fondé à conclure du tout à la partie. Mais il faut convenir qu'il a fait, plus peut-être qu'il n'était nécessaire, le procès du suffrage universel dont il a dit qu'en élargissant la base des assemblées il en abaissait inévitablement le niveau. Il en a dit encore bien d'autres choses qu'il est inutile de répéter ici, et qui devaient plaire médiocrement, non seulement au Reichstag, mais encore aux diètes allemandes qui en sont issues. Cette éloquence très réelle, mais froide, tranchante, hautaine, a fait naître une vive surexcitation, que les socialistes ont habilement entretenue et qui s'est traduite par des manifestations, pacifiques jusqu'ici, mais de plus en plus nombreuses et imposantes. Elles ont permis aux socialistes de prendre conscience de leur force et sans doute de se l'exagérer. Quoi qu'il en soit, ils l'ont mise à l'épreuve, ils en ont fait étalage, et les résultats qu'ils ont obtenus ne sont pas de nature à les décourager. La police, au contraire, a médiocrement rempli sa tâche : elle a parlé très haut, sur un ton menaçant, et au moment d'agir, s'est montrée impuissante. On l'a accusée de violences et de brutalités dont elle n'a pas effectivement été exempte, mais dont on a, comme on le fait toujours, aggravé l'importance. En réalité, il y a eu peu de mal pour les manifestans, mais il y a eu pour la police quelque ridicule.

La journée du dimanche, 6 mars, a été la principale. Les socialistes avaient donné ouvertement rendez-vous à leurs troupes au parc de Treptow, situé à quelques kilomètres de Berlin. La police avait aussitôt interdit l'accès du parc et publié des affiches qui témoignaient de la fermeté de ses résolutions. Les concentrations de troupes faites

à Treptow en témoignaient encore davantage : si les socialistes venaient s'y frotter, la journée serait chaude. Mais les socialistes, voyant cela, ont eu une idée très simple, qui s'est trouvée très juste : ils ont laissé quelques milliers d'entre eux aller à Treptow pour y retenir les troupes, et ont réuni le gros de leurs forces en plein Berlin, au Thiergarten, non loin du Reichstag, non loin du château royal. La journée s'est naturellement terminée, soit à Berlin, soit à Treptow, par quelques horions; néanmoins, elle a été assez calme, les socialistes n'ayant eu, pour cette fois, d'autre but que de se compter. Ils se sont comptés en effet, tout le monde aussi a pu les compter et on a été impressionné par leur nombre : on estime à plus de 100 000 les manifestans de Thiergarten. Au milieu de cette foule immense, venue silencieusement de tous les points de la ville, la police a été comme noyée. Pendant un certain temps, les socialistes auraient pu tout faire ; mais ils n'en ont pas abusé, et on dit même que la gaîté plus que la colère régnait dans cette mer humaine, qui serait devenue terrible si toute sa masse s'était mise en mouvement dans un sens déterminé. Le lendemain, les journaux socialistes chantaient victoire, et ils avaient le droit de le faire, mais ils annonçaient des victoires futures qui restent douteuses : ils prédisaient que le gouvernement serait obligé de capituler et d'accorder le suffrage universel avec vote direct et secret. La plupart des journaux étaient sévères pour le préfet de police, M. de Jacow, et convenaient que sa tactique avait été très inférieure à celle des socialistes. Nous ne nous chargeons pas de dire ce qui arrivera demain. M. de Jacow prendra-t-il sa revanche? Les socialistes chercheront-ils un nouveau succès? Nul ne le sait. Souhaitons que les démonstrations socialistes, si elles se renouvellent, restent pacifiques : mais un accident est vite arrivé ! Nous nous arrêtons où en sont les choses sans chercher à pénétrer dans l'avenir.

Le gouvernement de la République vient de remporter, au Maroc, un succès politique qu'il faut enregistrer avec satisfaction : un peu de fermeté a suffi pour amener le Maghzen et le Sultan à s'incliner devant nos exigences. Elles n'avaient d'ailleurs rien que de parfaitement légitime et dont, au moins pour une grande part, les autres nations devaient profiter comme la France. La première question pendante entre le Sultan et nous se rapportait à l'emprunt qu'il doit faire pour payer ses différens créanciers européens. Leurs créances, après une sérieuse étude, ont été réduites de moitié, mais la moitié restante ne peut être acquittée que par un emprunt, les ressources ordinaires

du Maroc ne lui permettant pas d'y faire face. Cette première revendication, on le voit, n'intéressait pas la France seule. Les autres nous touchaient plus directement : il s'agissait surtout du règlement des indemnités auxquelles nous avons droit pour couvrir les frais de nos expéditions militaires à Oujda et dans la Chaouia, et de l'exécution des arrangemens relatifs à la frontière algéro-marocaine. Enfin, nous avions quelques observations à faire accepter et quelques garanties à prendre au sujet de notre mission militaire qui n'a pas toujours été traitée comme elle aurait dû l'être. On sait qu'une mission marocaine, présidée par El Mokri, est à Paris depuis de longs mois déjà pour suivre des négociations qui ne se seraient vraisemblablement jamais terminées, si nous n'avions pas fini par perdre patience et par le montrer. El Mokri a alors conclu un arrangement ; mais la difficulté a recommencé à Fez, sous la forme de lenteurs calculées au cours desquelles on faisait courir le bruit que le Sultan n'accorderait pas sa ratification. Il fallait en finir : nous avons envoyé un ultimatum à Moulaï Hafid, qui s'est empressé de tout accepter. Que serait-il arrivé s'il ne l'avait pas fait? Aurait-il fallu, comme quelques journaux commençaient à le dire, entreprendre une nouvelle expédition militaire et la diriger, cette fois, sur Fez? On sait combien nous réprouvons une opération de ce genre. Il aurait pourtant fallu la faire, si nous n'avions pas eu d'autre moyen d'aboutir; heureusement nous en avions; la plus grande partie de nos réclamations étant des réclamations financières, il nous suffisait d'occuper les douanes du Maroc pour nous payer nous-mêmes et pour payer les autres avec nous. Comment le Sultan aurait-il pu s'y opposer? Privé de tout appui en Europe, il était à notre discrétion : il a cédé. Tout n'est pas fini sans doute; rien n'est jamais fini au Maroc; mais nous tiendrons la main à ce que l'accord conclu soit strictement exécuté, et il est à croire que le Sultan comprendra désormais qu'avec nous, promettre et tenir ne doivent faire qu'un.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

